

APOCALYPSE : Considérations sur la Révélation de Jean par Émile Bock

**Emil Bock**

## **L'Apocalypse**

**Considérations sur la révélation de Jean**

**(traduction de Daniel Kmiecik & Simone Hannedouche)**

**Betrachtungen über die Offenbarung des Johannes**

**Verlag Urachhaus Stuttgart**

**1952**

## **Table des matières**

<b>L'APOCALYPSE.....</b>	<b>1</b>
<b>INTRODUCTION.....</b>	<b>3</b>
<b>DE L'ESSENCE ET DE LA CONSTRUCTION DE L'APOCALYPSE.....</b>	<b>6</b>
<b>I. LA PORTE DE L'ACCOMPLISSEMENT: LE FILS DE L'HOMME.....</b>	<b>18</b>
<b>II. LES MISSIVES: STADES D'EVOLUTION DE L'HUMANITE.....</b>	<b>33</b>
<b>III. LA CREATION DU MONDE &amp; LE SACRIFICE DE L'AGNEAU.....</b>	<b>56</b>
<b>IV. LES SCEAUX: IMAGES ARCHETYPES, IMAGES-REFLETS, IMAGES INVERSEES. ....</b>	<b>69</b>
<b>V. LES PREMIERES TROMPETTES: ORAGES UNIVERSELS .....</b>	<b>88</b>
<b>VI – LE DEBUT DES DERNIERES TROMPETTES : L'HUMANITE AU SEUIL (DU MONDE SPIRITUEL).....</b>	<b>105</b>
<b>VII. L'ARCHANGE MICHEL ET LA BETE SORTANT DE L'ABIME : LE DOUBLE VISAGE DU MAL.....</b>	<b>122</b>
<b>VIII. TROMPETTES ET HARPES — LA SEPARATION DES ESPRITS.....</b>	<b>151</b>
<b>IX. LES COUPES DE COLERE: COLERE &amp; AMOUR .....</b>	<b>172</b>
<b>X. LA CHUTE DE BABYLONE.....</b>	<b>192</b>
<b>XI. LE CAVALIER BLANC &amp; LES MILLE ANS .....</b>	<b>213</b>
<b>XII. LA JERUSALEM CELESTE .....</b>	<b>233</b>
<b>DAMAS ET PATMOS .....</b>	<b>253</b>

## Introduction

Les considérations de ce livre voudraient frayer une voie vers la sûreté et la force intérieure au milieu des secousses et des embarras du temps présent. Elles veulent porter témoignage de la conviction que, dans la destinée de notre époque, réside une signification plus vaste et plus élevée que celles que des époques civilisées plus calmes nous ont délivrées.

Lorsqu'il tente de comprendre l'histoire qui se déroule à l'instant même, l'esprit humain se heurte à une limite sensible. Tout se passe comme si l'on devait d'abord renoncer à saisir le sens des événements. Nous ne comprenons pas encore l'histoire dans laquelle nous vivons présentement; et l'histoire que nous avons comprise, nous ne la vivons plus, car elle appartient déjà au passé. Notre compréhension reste bloquée et s'enlise dans les événements. La raison en est que, pour utiliser une expression de Rudolf Steiner, **la véritable histoire se déroule toujours dans le suprasensible**. Au-dessus de la tête des hommes de ce monde, au-dessus des remous que provoquent les événements extérieurs, au-dessus du tumulte des batailles, se joue une autre réalité historique supérieure dans le domaine de l'esprit. L'histoire terrestre n'en reflète que l'esquisse. Si nous pouvions suivre du regard les événements de cette sphère supra-historique, nous pourrions alors aussi, à tout moment, comprendre le sens des événements dans lesquels nous sommes plongés, ici, sur terre.

La Révélation de Jean est un miroir magique qui, lorsqu'on y contemple le reflet de notre époque, ne restitue pas seulement l'histoire extérieure, mais aussi sa profonde physionomie cachée.

Pour saisir le sens de notre destin présent, il est indispensable de tirer conseil des enseignements de cette histoire suprasensible, dans une mesure toute particulière. Comme par des mains invisibles, l'humanité est attirée jusqu'au seuil du monde suprasensible, lorsqu'elle n'y est pas violemment propulsée. Seul le charme que répand la conception matérialiste du monde, charme qui n'est pas encore rompu, cache aux regards de l'homme les conséquences de ses actes: la majeure partie de tout ce qui survient aujourd'hui subit un effet de marée, où, jusqu'au sein des tensions politiques, les vagues du suprasensible viennent déferler sur le rivage de l'humanité.

Lorsque l'époque et les destinées reposaient encore sereinement sous la douce lumière du soleil, de grands esprits faisaient retentir de puissantes paroles d'exhortation.

Goethe forgea ces mots:

Le monde de l'esprit n'est pas fermé.

Tes sens le sont! Ton coeur est mort!

Réveille-toi, disciple, et plonge sans te lasser

Ton coeur terrestre dans la lumière de l'aurore.

Et Schiller adresse ses paroles à l'intention du Centre européen, dans le pressentiment d'un grand tournant des âges (1797):

Il n'est pas de la grandeur du peuple allemand  
De vaincre par l'épée!  
Pénétrer dans le royaume de l'esprit,  
Venir à bout des préjugés,  
Dissiper virilement l'illusion,  
Telles sont les valeurs de son ardeur.

Durant le XIX<sup>e</sup> siècle et jusque dans notre XX<sup>e</sup> siècle, on pouvait encore prendre ses paroles au sens littéraire et éluder ainsi leur gravité. On les prend pourtant au sérieux aujourd'hui. La puissance de la supra-histoire s'impose inexorablement. Là où retentissent à présent de telles exhortations, elles sont comme des appels au milieu de l'orage: le tonnerre et les éclairs se mêlent à leurs échos. Les événements réels sont à l'unisson de ces paroles.

Les destinées présentes élèvent leur voix et l'unissent à l'appel qui retentit. Elles veulent à tout prix ouvrir les yeux des hommes sur ces sphères dans lesquelles la vérité apparaît, ainsi que sur le sens des événements qui se produisent sur la terre. Mais les hommes sont des sens morts pour ces sphères de l'Événements véritables.

Les Anges pourraient venir du ciel et nous peindre les images les plus merveilleuses, nos yeux ne les verraient même pas; les Anges pourraient venir du ciel et faire retentir les plus puissantes trompettes, nos oreilles ne les entendraient même pas; les Anges pourraient venir du ciel et nous dévoiler les forces qui agissent dans notre vie, nous ne pénétrons même pas au fond des choses.

La révélation ne fait pas défaut à notre époque. Les Anges sont en effet à l'oeuvre. Ils sont descendus du ciel, ils peignent des scènes dramatiques, ils soufflent dans les trompettes, ils dévoilent les puissances remuantes du temps. Ce n'est pas la révélation qui nous fait défaut, mais le sens pour cette révélation.

La Révélation de Jean peut nous aider à nous éveiller au sens de la supra-histoire et à lire dans le livre qui nous révèle le sens des événements dans lesquels nous nous trouvons et qui semblent en être dépourvus.



Les considérations de ce livre s'appuient, entre autre, sur douze conférences qui furent données pendant l'hiver 1940/41 à Stuttgart, Berlin et Munich. Le destin du moment prit une part active dans leur propos. La dernière partie de nombre d'entre elles fut souvent couverte du bruit des alarmes à l'approche d'avions. Aussitôt après le temps de la Pâque de 1941, alors que la seconde partie des conférences était terminée à Berlin et Munich, la Communauté des Chrétiens fut interdite; tous les écrits furent saisis et mis au pilon; les collaborateurs furent arrêtés, jetés en prison et internés dans des camps.

Une partie des considérations sur l'Apocalypse avait été travaillée auparavant et était imprimée. À la base de cette initiative se trouvait la conviction que beaucoup trouverait une aide pour supporter dignement le lourd destin du moment en s'intéressant à l'Apocalypse de Jean. Tous les écrits, et le travail que l'on avait ainsi effectué, furent alors perdus. Lorsqu'aujourd'hui, dix ans plus tard, le livre réécrit est présenté au public, la question peut se poser de savoir si ces considérations correspondent encore aux destinées qui ont, entre-temps, progressé énormément. Peut-être sont-elles justement encore plus valables aujourd'hui qu'hier.

Dès 1908, Rudolf Steiner donnait un cycle de conférences sur l'Apocalypse (\*). Ce cycle fut caractérisé comme exemplaire pour l'oeuvre de connaissance générale que représente l'Anthroposophie, qui est elle-même une Apocalypse générale offerte à notre époque actuelle. Les considérations exposées ici doivent aussi leur existence à cette grande impulsion de connaissance inspirée.

(\*) dont le titre est: "*Considérations ésotériques*" éditées sous la forme d'un livre au Philosophisch-Anthroposophisch-Verlag, Dornach près de Bâle.

## De l'essence et de la construction de l'Apocalypse

L'humanité est entrée dans une évolution pour laquelle les concepts lui font défaut. On tâtonne à la recherche de nouvelles expressions. Il arrive ainsi que l'on entende de plus en plus couramment le mot "apocalyptique", et qui plus est, la presse parle de destins "apocalyptiques". On emploie ce mot sans penser plus loin parce que l'on pense que sa sonorité plus percutante nous restitue quelque peu un caractère énigmatique, supra-dimensionnel, face auquel on se sent placés aujourd'hui. Peu de personnes songent qu'il s'agit d'un concept biblique: la "Révélation de Jean". On ne se rend pas clairement compte qu'Apocalypse signifie "Dévoilement", le déchirement d'un voile qui nous occultait un monde; ce monde, on ne le connaissait pas, mais il nous met en demeure de le prendre en considération par la force des choses, si bien qu'on ne peut s'y soustraire. Au travers de la surface de la vie du monde, qui se boursoufle et éclate, quelque chose, provenant de l'arrière-plan du monde, se fraie un passage; quelque chose dont l'humanité des "siècles de lumière" passés, n'a rien voulu savoir. La porte du monde suprasensible, jusqu'alors fermée, est en train de s'ouvrir. Toute l'énorme tension des destinées actuelles provient des grandes révélations et découvertes dont elles sont le siège. Les yeux des hommes restent encore rivés loin en arrière; la suggestion d'une conception et d'une pensée matérialiste du monde ensorcelle encore les âmes. Les hommes croient vivre entre eux pour décider et s'arranger des choses dans leurs cercles. En réalité, depuis longtemps, des forces et des entités spirituelles, provenant d'autres sphères, se sont immiscées sous la forme de personnages agissant dans l'arène des événements terrestres.

Beaucoup commencent à sentir que ce qui arrive aujourd'hui, ne peut plus se comprendre à partir de concepts que l'on se faisait **avant** que le rideau ne se déchire. Au travers de légions d'hommes modernes, sans patrie religieuse, une grande aspiration passe, bien qu'encore confusément. On ne peut plus aider, aujourd'hui, le chercheur en religion lorsqu'on le renvoie simplement à ce qui s'est passé depuis 2000 ans. Il doit avoir une expérience intime, immédiatement présente, de communication avec les forces spirituelles qui s'activent **aujourd'hui**. Goethe fait exprimer cette aspiration à son personnage de Faust qui, revenant chez lui après la promenade pascalle, s'assoit à sa table d'études pour traduire l'Évangile de Jean: *"Nous apprenons à estimer ce qui s'élève au-dessus des choses de la terre, nous aspirons à une révélation, qui nulle part ne brille d'un éclat plus pur et plus beau que dans le Nouveau Testament."* (Traduction de Gérard de Nerval). Aujourd'hui, on pourrait transformer ces paroles, qui possédaient encore alors un caractère quelque peu idyllique n'engageant à rien, sous les éclairs d'un ciel d'orage où vivent des destinées véritablement apocalyptiques: « Nous apprenons à faire l'expérience du supraterrestre dans nos propres corps; nous sommes renvoyés à la révélation. Nous ne parviendrons pas à avancer d'un seul pas sans une nouvelle source de révélation. » Le petit livre du Nouveau Testament, d'où fut tiré le terme "apocalyptique", peut-il indiquer des voies pour satisfaire cette aspiration et cette nécessité?

La Révélation de Jean passe pour singulière. Beaucoup d'hommes croient aussitôt y percevoir une certaine odeur de secte lorsqu'il en est question. Ils n'y soupçonnent rien d'autre que du fantastique et du superstitieux, résurgences d'époques révolues depuis longtemps. En fait, le matérialisme inhérent à maintes sectes a utilisé l'Apocalypse pour enjoliver partout de petits et grands égoïsmes religieux.

D'un autre côté, la problématique devant laquelle nous sommes placés, au travers des destinées "apocalyptiques" actuelles, est le résultat d'une évolution des plus modernes. Les récents progrès étonnants de la pensée planificatrice scientifique et technique, les découvertes et inventions vertigineuses de l'esprit humain, qui ont par exemple fait mûrir les recherches sur l'atome et l'utilisation de l'énergie atomique, ont conduit aux tâches et problèmes pratiquement insolubles dont l'humanité moderne doit venir à bout. Comment la lumière d'un livre aussi suranné pourrait-elle venir intéresser cette problématique moderne?

Toujours est-il que la Révélation de Jean ne se trouve pas par hasard à la fin de la Bible. Elle ne dépasse pas sans raison, et de loin, le niveau auquel se placent les Évangiles. Pour pénétrer jusqu'à elle, on doit auparavant être déjà passé par tous les autres livres: les Évangiles, les Lettres des Apôtres, les lettres de Paul. Au sommet, au plus haut niveau du Nouveau Testament, ce n'est qu'à partir de là que se situe ce livre. Compris avec justesse, il représente le livre saint d'un christianisme qui progresse. Il peut être, et deviendra, un livre guide, orientant un christianisme d'avenir; un christianisme moderne, réellement adapté à notre temps, mais aussi et de nouveau un livre apocalyptique. Que l'Apocalypse n'agisse pas encore, face aux problèmes actuels, c'est là la conséquence d'un christianisme qui, dans sa réalisation effective, est resté bien loin en arrière des exigences de l'époque; comme l'homme n'est généralement pas parvenu à suivre le rythme tempétueux de ses propres découvertes et inventions. La technique s'est développée et a amené les problèmes modernes. L'homme, comme le christianisme, reste entravé dans son développement. Il n'a pas trouvé hors de la sphère des Évangiles ainsi qu'à partir de celle-ci, et bien au-delà de ceux-ci, sa métamorphose de progrès. Aurait-elle été découverte, nous ne serions pas aussi dénués de conseils et d'idées face aux destinées présentes. Si le christianisme en était déjà arrivé au niveau de l'Apocalypse, alors notre époque pourrait devenir sans crainte encore plus hardiment apocalyptique. On aurait alors, dans une mesure bien plus importante qu'aujourd'hui, la possibilité d'agir effectivement au moyen de la connaissance et de la force christique dans les rouages de ce "convoi dégringolant la pente" que représente notre civilisation moderne.



La démarche de l'Ancien au Nouveau Testament, la chrétienté ne l'a aucunement accomplie réellement. Un christianisme bien compris est une religion "du ciel ouvert" (manifestée), c'est-à-dire la religion d'une humanité devant laquelle s'est ouvert le rideau qui sépare le monde sensible terrestre du domaine suprasensible. La vénération des Dieux de l'ancienne Alliance se situait, au

contraire, comme une religion du ciel clos (occultée). Le rideau au devant du Saint des saints, dans le temple de Salomon était le symbole le plus central de la piété de l'Ancien Testament. Comme une cloison intangible, il interdisait à l'homme toute tentative d'une expérience perceptible du suprasensible; il lui inculquait que le divin habitait un monde qu'il ne devait pas se permettre d'approcher par la connaissance.

L'humanité n'a pas toujours vécu devant ce rideau fermé. Plus nous remontons en arrière dans les cycles primitifs de l'histoire, plus vivant se révèle et s'affirme un monde de perception contemplative du divin. Nous rencontrons alors une humanité dont les sens ne se tournaient pas encore aussi précisément sur les choses terrestres perceptibles, mais qui voyait encore dans le monde des Anges et des autres entités suprasensibles et pouvait contempler des réalités dépassant l'existence terrestre.

L'humanité dut quitter un jour cette sphère contemplative proche de Dieu pour accéder à sa majorité au travers du développement de l'expérience individuelle de la liberté. La contemplation intuitive du monde spirituel dut s'éteindre au profit de la perception précise des objets terrestres et de l'éveil de la conscience. Au bénéfice d'activités dirigées vers le monde extérieur, l'homme dut toujours plus se concentrer exclusivement sur les choses terrestres et vivre ainsi comme si le ciel n'existait pas. L'une des missions de l'Ancien Testament fut d'entamer cette évolution qui, par le signe du rideau, instaurait l'expérience d'une renonciation au divin et finalement aussi de son éloignement terrifiant.

À l'heure du Golgotha, le principe de "se trouver devant un rideau fermé" perdit sa validité et sa force. Le déchirement du rideau dans le temple en fut comme le symbole divin. Le temps était échu, pendant lequel l'homme restait exclu du domaine de la connaissance de la proximité de Dieu. Dès lors, après avoir quitté un jour le monde de l'ancienne contemplation divine pour entrer dans un monde sans contemplation du divin, l'homme peut trouver le commencement d'une nouvelle contemplation. La bonté incommensurable de la providence consista en ce que le ciel se présenta à l'humanité devant le rideau au moment le plus décisif de son évolution. Qu'un être, d'essence divine la plus élevée qui soit, se couvrit de la visibilité propre au monde terrestre et prit sur lui la complète destinée terrestre de l'être humain, telle fut la grande manifestation de l'amour divin, l'adaptation de la divinité à une humanité qui avait perdu la contemplation des sphères divines. Dorénavant, l'étincelle et le feu de la nouvelle contemplation du divin pouvaient et devaient s'enflammer par l'union de l'âme à la mort et à la résurrection du Christ. Le premier événement christique, qui se produisit sur le plan physique à la vue de tous, ensemence les coeurs, qui s'ouvrent à lui, de la force par laquelle l'humanité prendra part au second événement christique, le mystère du retour du Christ, un retour progressif qui flamboie dans le suprasensible. Les premières grandes lueurs de la nouvelle révélation, le Christ de l'avenir qui présuppose et engendre une nouvelle conscience, illuminaient déjà l'époque du christianisme primitif. Damas et Patmos sont les instants d'illumination lors desquels le principe du rideau qui se déchire échoit en partage à l'humanité.

Pendant les 2000 ans d'évolution du christianisme, le principe du rideau fermé a tout d'abord pris de plus en plus de puissance. L'humanité a entièrement perdu les organes du suprasensible et a été



précipitée dans le matérialisme le plus extrême et le plus extérieur. Quand interviendra donc énergiquement la force du christianisme, en tant que religion du rideau ouvert, dans les circonstances d'un monde chaotisé par le matérialisme? Jusqu'en 1910 ou 1914, il n'était pas aussi néfaste de s'en tenir à l'Ancien Testament et d'évoquer toujours plus largement cet abîme infranchissable qui sépare l'homme de Dieu. Ensuite le raz de marée se produisit. Depuis l'autre côté du monde, les vagues du suprasensible, envahirent notre monde, en flots rugissants, au travers du rideau déchiré. En regard des circonstances présentes, il se peut qu'il paraisse paradoxal à plus d'un de dire: nous vivons aujourd'hui sous un ciel spirituellement ouvert. Ils pourraient plus facilement comprendre que nous vivons devant et au sein d'un enfer béant. Les deux affirmations sont exactes. L'abîme du monde inférieur a fait implorer le couvercle qui le tenait enfermer. Mais le rideau qui fermait le Saint des saints s'est aussi volatilisé. Il ne subsiste qu'un choix: soit de laisser agir les puissances qui montent de l'abîme, soit, par un courage michaélique enflammant l'âme - ce même courage qui arracha définitivement le lien de l'ancienne Alliance - d'empoigner aussi les forces salutaires d'une spiritualité solaire proche de l'essence du nouveau christianisme, et de prendre son essor vers une intensification de la conscience et de l'existence qui est conforme à la nature de ce nouveau christianisme.



La révélation de Jean est le recueil de morceaux choisis d'un christianisme qui accède à son autonomie. Elle apprend à lire dans le monde qui se trouve derrière le rideau. Comment nous approcher de ce monde en tâtonnant? Platon, l'un des derniers à pouvoir contempler de ses yeux l'ancienne sagesse, parlait d'un monde d'idées réelles, les images archétypes de toutes les créatures terrestres, dont il n'existe dans le monde sensible que des ébauches grimaçantes. Les pensées, qui illuminent le front de l'homme, ne sont que de pâles réminiscences, selon Platon, de ces idées remplies de vie du royaume des archétypes dans lequel l'âme séjourne avant la naissance. La pensée humaine prend le chemin de la contemplation de ces archétypes, en prenant conscience d'elle-même et en se renforçant, lorsqu'à partir de la méditation des simples images de la nature, elle parvient à se familiariser peu à peu avec les images archétypes. Si nous parvenons à lire les purs phénomènes primordiaux dans le livre ouvert du monde spirituel, alors nous retirons de cette connaissance, les plus merveilleuses directives pour l'organisation de la vie sur terre. Quel est, en définitive, le sens de notre vie sur terre? Sinon de créer sur terre le pur reflet de l'ordonnance céleste! Sur la terre règnent le désordre et le chaos parce que l'union avec le monde spirituel, qui pénètre partout notre monde sensible, a été perdue. Dans le monde de l'esprit, se trouvent les images archétypes. Dans leur essence, elles sont elles-mêmes les pensées réelles et saintes de Dieu. Dans la mesure où elles se meuvent et créent les événements, elles nous indiquent le faire et l'agir des hiérarchies célestes; elles suivent les principes de l'agir divin. Nous agissons sur terre sans l'esprit, de façon profane. L'ordre des entités spirituelles, leur ordonnance réciproque et leur harmonie ont cédé devant notre penser et

notre agir. Comment retrouverons-nous à nouveau le principe de la véritable connaissance et d'un "agir qui apporte le salut"?

Dans l'Apocalypse, on ne comprend pas le tout à partir du détail, mais le détail à partir du tout. Mais l'ensemble se présente à nous dans la dynamique et les lois d'une évolution progressant par les principes de la tension et de la détente. Ce n'est qu'en ayant recours aux concepts mobiles, en accompagnant le processus d'une façon picturale, musicale et plastique tout à la fois, que nous voyons se profiler et émerger les grandes figures et desseins les uns à partir des autres.

Le début évoque la rencontre grandiose de l'auteur de l'Apocalypse avec le Christ, rencontre que nous pouvons désigner comme son heure de Damas. Ce déchirement du rideau libère un mouvement d'amplitude circulaire qui s'élève dans les hauteurs. Dans l'âme du visionnaire de Patmos s'éveille l'aigle johannique qui prend maintenant son essor en volant en larges cercles s'élevant vers le ciel.

Le premier cercle reste encore à proximité de la terre. Il se reflète dans les sept missives. Sept communautés chrétiennes primitives de l'Asie Mineure, peut-être discrètes, apparaissent comme ordonnées en une ronde exprimant la quintessence de l'humanité, comme une récapitulation cyclique des phases de l'histoire. Sept lieux où le fruit des grandes époques pré-christiques devient visible, comme, en même temps aussi, une anticipation porteuse du germe des horizons à venir.

Sur la ronde (cercle) préparatoire, encore proche de la terre, se succèdent en de majestueuses spirales embrassant le monde les trois rondes de septaines de la perception suprasensible: les 7 sceaux, les 7 sonorités de trompette, le déversement des 7 coupes de colère. Les sceaux s'épanouissent en **images** spirituelles qui se révèlent à la faculté de vision intérieure. Les sons des trompettes sont un **langage** supérieur qui suppose une écoute intérieure. Dans la dernière ronde, la plus sacrée, succède **l'essentiel**: le véritable attouchement avec les forces et les entités supraterrrestres ouvre les organes de perception intérieure, qui sont l'octave spirituelle des organes des sens et de la capacité de ressentir.

Chacune des trois premières septaines découlent d'un motif fondamental, d'un archétype-clef apocalyptique, les sceaux proviennent du **livre**, les trompettes de l'**autel** et les coupes de colère du **temple** dans le ciel. Nous pressentons que le livre dans le ciel renferme, dans la texture de ses images, la connaissance divine qui peut devenir pour nous source de sanctification de notre pensée et de notre connaissance. Autel et temple dans le ciel renferment le culte, "l'agir-saint", dont l'accomplissement environne tout événement dans les mondes divins et peut devenir, en conséquence, source de sanctification de notre vouloir et de notre agir.



La description, que donne Rudolf Steiner, des trois étapes de la connaissance suprasensible – imagination, inspiration, intuition –, nous offre la clef la plus importante de la progression dynamique, ou de l'architecture dramatique de l'Apocalypse de Jean. Toutes les formules abstraites

et dogmatiques à propos de l'inspiration et de l'origine inspirée, surnaturelle, des écrits du Nouveau Testament, sont remplacées par la description concrète des trois domaines de perception supérieure auxquels peut s'élever l'esprit humain porté par la grâce du monde divin. Pour le dernier livre du Nouveau Testament, la question de son origine ne se pose pas ainsi uniquement. L'Apocalypse apparaît, dans son plan fondamental, elle-même, comme la carte géographique des provinces et domaines de la connaissance suprasensible ascendante. Que l'être humain s'élève bien au-dessus de la perception ordinaire des sens terrestres, et de la compréhension qui y est afférente, alors se révèle à lui d'abord une vision spirituelle, une connaissance sous la forme d'images: le niveau de l'**imagination**. Dans la progression suivante, la vision fait place à une audition suprasensible, l'expérience de sons et de paroles de l'**inspiration**. Le mot "inspiration" caractérise ici un état de fait spirituel exact et particulier, il ne s'agit en rien de ce concept général indifférencié, non totalement pénétré par la pensée, d'anciennes conceptions dogmatiques. La troisième étape est celle de l'**intuition**, l'attouchement et la pénétration d'essences spirituelles. Souvent, on parle de l'élément intuitif dans une acception assez superficielle. Dans un sens spirituellement exact, l'intuition est un sens du toucher et une faculté du ressentir d'un genre particulier. Lorsqu'on dispose d'un organe de perception pour ressentir ce qui émane d'une atmosphère remplie d'âme, ou bien ce qui rayonne d'essentiel et de substantiel d'un être humain, cela représente en fait l'ombre projetée sur terre de ce que délivre l'intuition sur le chemin d'élévation spirituelle.

Les sceaux dans le livre, les sons de trompette sur l'autel, les coupes de colère qui se déversent de l'intérieur du temple, sont les moyens d'expression apocalyptique pour désigner les trois étapes de la perception suprasensible.

La véritable poésie, dans ses sommets les plus élevés, est familière de ce niveau de l'expérience de l'esprit. Ainsi, dans le *Faust* de Goethe, les trois étapes surgissent, marquées par une empreinte poétique si classique qu'il n'est pas injustifié de désigner aussi cette oeuvre comme apocalyptique. Le souffle et la saveur de la connaissance **imaginative** traverse le chant du gardien de la tour de Lyncée:

Né pour voir  
Placé pour contempler  
Voué à la tour  
le monde me plaît...

jusqu'à atteindre cette phrase du Chorus mysticus:

Toute chose éphémère  
N'est que symbole.

L'élévation de l'âme, résultat de l'enthousiasme et de la sagesse, rompt le sceau du livre de la nature tout autour de nous; tout devient image, parce que dans les reproductions terrestres, se reflètent les images archétypes.

À l'origine la plus essentielle de la poésie du *Faust*, il en est comme si des éclairs déchiraient la paroi où se forment les images d'une vision qui se transforme en contemplation, laissant s'exprimer, en larges motifs enflammés, l'essence propre à la sphère de l'**inspiration**. Il en est ainsi dès l'hymne des Archanges, au tout début du prologue dans le ciel:

Le soleil résonne sur le mode antique  
Dans le chœur harmonieux des sphères...(\*)

(\*) Traduction de Gérard de Nerval

Et à nouveau au début de la seconde partie, dans les paroles d'Ariel, le souverain des esprits de la nature:

Écoutez! écoutez la tempête des heures!  
Tonnant pour les oreilles de l'esprit  
Le jour nouveau est déjà né.  
Les portes rocheuses craquent et s'ouvrent en grondant,  
Les roues du char de Phoebus s'avancent avec des craquements,  
Quel vacarme apporte la lumière!  
Résonnent les trompettes, retentissent les trompes...

La sphère des sons du monde, qui reste autrement cachée derrière l'éclat de la lumière, jaillit impétueusement et intensifie sa parole au lever du soleil qui résonne en sonorités de trompettes d'apocalypse.

Pour terminer, arrive finalement aussi l'élément **intuitif** qui pulse au travers de l'oeuvre de manière rythmique et croissante, comme une réalité dramatique en prenant une désignation autonome et mûr. Cela s'exprime selon deux tonalités de l'âme, polaires et différentes: le Pater Seraphicus a le pouvoir de laisser transparaître cette réalité dans la sphère sainte, supérieure et calme, de la présence divine substantielle au sein de laquelle l'amour nourrit et abreuve les esprits:

Gagnez une plus haute sphère,  
Croissez toujours insensiblement  
Selon la pure et éternelle manière  
La présence divine vous fortifiant.  
Car c'est la nourriture des esprits,

Qui règnent dans les éthers les plus libres:  
Manifestation éternelle de l'amour,  
Qui s'épanouit en félicité.

Le Pater extaticus fait apparaître l'intuition au travers du tempérament bouillonnant de l'homme. Comme le rayon de lumière, qui se brise en teintes colorées en traversant un élément étranger à sa nature, la réalité essentielle de l'amour divin se manifeste aussi au travers de la nature humaine, non pas simplement comme une douce chaleur matûrante et bienfaisante, mais aussi comme un feu dévorant et purificateur de nature apocalyptique:

Embrassement éternel de délices,  
Lien d'amour incandescent,  
Douleur bouillonnante de mon sein,  
Écume de délectation divine.  
Que me transperce la flèche,  
Que les lances me soumettent,  
Que les massues me fracassent,  
Que l'éclair me terrasse:  
Que ce néant cesse,  
Et que tout disparaisse,  
Que brille l'étoile perpétuelle,  
Coeur d'amour éternel.



Il existe des reflets des trois niveaux supérieurs de la connaissance dans tous les domaines de la vie, ainsi de même dans les grandes aspirations qui, annonçant l'avènement d'une nouvelle conscience, traversent les âmes de l'humanité, reçues consciemment ici ou là, mais la plupart du temps profondément inconscientes au sein d'un désarroi chaotique.

Ainsi, une violente faim d'images et d'évidences se fait remarquer depuis quelques années. Sans s'en apercevoir clairement, les hommes ont perdu le goût de la lecture. Comme du jour au lendemain, se sont éteints l'aptitude et le besoin d'accueil d'une littérature formulée de manière abstraite et intellectuelle, comme aussi la force d'une bonne mémoire cérébrale. L'envie de lire doit fréquemment être maintenue au moyen d'illustrations que l'on place dans les livres. Avec cette **faim d'images**, se répand un nombre énorme de journaux illustrés dont l'humanité est désormais submergée. On s'accoutume à ces tournures de conversation grotesques, qui ne révèlent rien d'autre que l'extinction du goût de lire comme, par exemple, lorsque l'un demande à l'autre: As-tu déjà lu ce

journal illustré ou cet autre? On dit bien encore "lire", mais on ne pense qu'à un survol du contenu du journal, limité à regarder les images; ce qui se déroule sans aucun effort de compréhension. Jusqu'au milieu des cercles académiques, cesse la lecture des livres selon le mode des anciens pour être remplacée par le genre qui consiste à feuilleter les livres. À moins que la lecture ne soit complètement réapprise en rapport avec les nouvelles forces de l'âme qui s'annoncent dans l'humanité d'une manière confuse d'abord. La faim d'images de ce temps, liée au refus de la compréhension abstraite, est un symptôme évident que l'humanité se trouve poussée à s'approcher du domaine de la connaissance **imaginative** par le destin de cette époque. Mais ce domaine n'est tout d'abord pas appréhendé. Pour cela une force d'âme dominant la pusillanimité intérieure serait requise. Au lieu de cela, l'humanité a laissé s'y substituer un genre bâtard, le cinéma. Par ce moyen est apparu un semblant de libération de cet appétit d'images qui met en danger le véritable sens des images naissant dans l'âme, s'il ne le détruit pas complètement.

On peut parler pareillement d'un **appétit** croissant **de musique** dans l'humanité actuelle. Beaucoup d'êtres humains ont une faim dévorante d'écoute musicale. En cela s'active quelque chose d'autre que le désir banal de se distraire. Depuis le monde suprasensible et le niveau de l'**inspiration**, déferle jusqu'à nous et s'exerce un effet d'attraction magnétique sur les âmes. Les sphères spirituelles des trompettes et des harpes sont obscurément recherchées. Mais dans les concerts auxquels assistent les hommes, le monde des résonances inspiratives ne se manifeste encore que très rarement. Cela doit être moins à mettre au compte des musiciens qu'à celui des auditeurs. Les êtres humains perdent rapidement leur aptitude musicale. Malgré la faim de musique, ils désapprennent à écouter sous l'effet des comportements modernes de la civilisation. Les oreilles de l'âme, tournées vers le véritable monde des sonorités, se ferment toujours plus. Ici aussi, un genre bâtard s'est infiltré dans une humanité qui aspire confusément à une nouvelle expérience de l'esprit. Aussi utile que puisse être la radio pour beaucoup d'usages dans la vie moderne, elle a néanmoins beaucoup contribué au dessèchement du sens de la musique et de la capacité d'écoute des âmes.

L'attente passionnée, la plus polyforme et la plus irrésistible, qui s'impose à notre époque est le signe d'une attraction chaotique dont le foyer se trouve au niveau de l'**intuition**. Il n'est pas nécessaire de préciser dans le menu détail toutes les formes que revêt la **faim d'amour** ou l'ardent désir de se libérer des solitudes intérieures, l'exigence de contacts humains, etc. Un immense océan d'ardentes aspirations et de désirs est soumis à la tempête d'une métamorphose que le destin appelle sur lui dans l'humanité. Des erreurs et des désarrois innombrables en sont le résultat. Car en dernier lieu, ce ne sont pas les satisfactions que découvre la faim d'amour, et qui ne peuvent être généralement que des semblants de satisfaction, qui empêcheront de mener à son comble le chaos des sensibilités. Les vagues de cet océan, tourbillonnantes et écumantes, ne s'apaiseront que si l'humanité remarque justement le bien-fondé de telles aspirations ardentes qui veulent aller bien au-delà du domaine terrestre. Ici, la nouvelle et vaste mission qu'a eu la vie religieuse, dans les conjonctures d'époques changeantes, devient manifeste. L'appétit d'images est rassasié lorsque la sagesse est enseignée à partir de ce qui est neuf, de l'imagination. La faim de musique aspire à une véritable inspiration

traversée du souffle de la vie artistique. L'appétit d'amour vise, en fin de compte à la sphère d'une vie religieuse renouvelée, au sein de laquelle bat le pouls de l'intuition, une vie religieuse portée par le "culte sanctificateur" qui ordonne et sanctifie les profondeurs tourbillonnantes de la volonté de l'être humain.



L'Apocalypse ne se place pas seulement extérieurement à la fin du Nouveau Testament et, en conséquence, de l'ensemble de la Bible. Elle représente, et en particulier aussi par la stature majestueuse de son organisation architectonique, un achèvement, un couronnement aussi bien des écrits du Nouveau Testament que de ceux de l'Ancien. La lumière de sa structure, qui englobe tous les niveaux de la connaissance supérieure, se projetant en arrière, révèle sous nos yeux étonnés la même figure d'ordonnance du Nouveau et de l'Ancien Testament. La disposition et l'association des livres de la Bible n'a rien de fortuit; elle suit la loi de progression, d'après laquelle l'aigle du génie de Jean parcourt, dans son vol ascensionnel, les rondes apocalyptiques des grandes septaines supraterrrestres. Le canon, aussi bien celui du Nouveau que de l'Ancien testament, rassemble les livres bibliques selon trois groupes dont chacun représente l'une des trois étapes de la perception suprasensible. La triade de l'Ancien testament – les livres historiques, poétiques et prophétiques –, la triade correspondante du Nouveau Testament – les Évangiles, les lettres des apôtres et la Révélation de Jean –, mènent au travers des sphères de l'imagination, de l'inspiration et de l'intuition, comme le font dans l'Apocalypse les trois rondes des septaines des sceaux, des trompettes et des coupes de colère. Les livres de Moïse, les livres des Juges et des Rois, avec les autres livres "historiques" occupent, par leur regard rétrospectif et narratif, le **niveau des images**. La même chose vaut dans le cadre du Nouveau Testament – quoique les sources d'inspiration de l'Évangile de Jean se situent déjà au-dessus de l'imagination – pour les quatre Évangiles et l'histoire des Apôtres. Ce sont des livres d'images saintes, puisées aux sources de la contemplation du spirituel; comme les écrits historiques de l'ancienne Alliance, au temps primitif de la création et dans l'histoire de la vie du peuple élu, ils envisagent intuitivement une nouvelle création dans le déroulement de la vie du Christ et dans l'histoire du temps des Apôtres.

Le niveau de l'inspiration est représenté, dans l'Ancien Testament, par les Psaumes, les Proverbes de Salomon, le livre de Job et les livres restants que l'on dit Poétiques; dans le Nouveau Testament par les lettres de Paul et des autres Apôtres. Ici règne l'élément de la Parole créatrice (Verbe) animée d'âme. Dans la parole humaine, qu'elle soit poétique, qu'elle provienne du coeur de celui qui prie, qu'elle instruisse et guide à partir de la maturité de l'âme, comme celle des Apôtres, vient se glisser ce qui a été perçu du monde supérieur au travers de l'écoute intérieure attentive.

Au troisième niveau, le domaine de l'intuition dans laquelle l'image et la parole sont élevées par l'attouchement substantiel de l'esprit et pénétrées de force spirituelle, appartiennent la profusion des livres prophétiques; dans le Nouveau Testament, l'Apocalypse de Jean fait face dans son unité et sa

solitude. Ici le regard de l'âme s'arrache de toute contemplation du passé; il prend aussi son essor au-dessus des paroles prononcées au moment de la prière et de l'enseignement; il traverse les zones enflammées de la mise à l'épreuve qui précède la contemplation prophétique du devenir. Cette pénétration n'est possible qu'au moyen du réveil des couches les plus profondes de la volonté dans l'âme humaine, qui autrement sommeillent. Le devenir-libre de la volonté de l'esprit représente la naissance de l'intuition: la substance essentielle purifiée de l'âme reçoit la vertu de rencontrer et d'infiltrer la réalité la plus essentielle du monde au sein de laquelle le devenir sommeille.

Eu égard aux écrits bibliques qui font partie du niveau de l'intuition, et d'une manière la plus expresse encore pour la Révélation de Jean, la pensée intellectuelle défaille en définitive. Celui qui croit encore pouvoir approcher l'Apocalypse par une interprétation intellectuelle raisonnable de ses images ne se trouve pas en contact avec la sphère à laquelle se hausse ici le canon du Nouveau Testament. Ce dernier livre de la Bible est le livre classique de l'expérience intuitive de l'esprit; chaque mot de ce livre est rempli de la substance de l'immédiate présence divine. Cet écrit doit être abordé de préférence avec la volonté de s'élever à l'esprit plutôt que par la pensée intellectuelle ordinaire. Avec ce livre, l'humanité apprendra à vivre au sein de concepts trempés de volonté, c'est-à-dire, à laisser derrière elle toute abstraction et théorie banales pour s'élever dans la manière créatrice, pleinement humaine, d'acquérir des connaissances lorsque, liée avec vénération à la sphère des forces créatrices de l'esprit, elle peut s'en approcher.

Notre époque n'aspire-t-elle pas, ne tâtonne-t-elle pas dans toutes les directions, vers une connaissance teintée de volonté, un genre de penser plus proche de la volonté et de l'agir que de l'intellectualisme abstrait et qui, pour cette raison, l'incite à jeter un pont au-dessus de l'abîme tragique qui sépare la théorie de la pratique? Sous la suggestion du matérialisme, on croira encore longtemps trouver cette pensée imprégnée de volonté, à laquelle on aspire, dans le champ des procédés techniques, des avantages pratiques. Mais on deviendra par là de plus en plus étranger, non pas seulement au spirituel en général, mais avant tout à ce qui est humain, et par là, à soi-même. On sourira avec mépris, pas seulement à l'égard des philosophes dont le cours des idées devient étranger à la réalité du monde, mais sur la vérité elle-même. Un seul principe d'autorité restera valable partout avec son affirmation: (seul, ndt) ce qui est vrai est utile. L'humanité aspire avec raison aux pensées volontaires. Mais si elle ne laisse valoir que ce qu'une volonté brutale, non purifiée, peut engendrer de puissance sur la pensée, elle tombera alors dans l'abîme de ce qui est étranger à l'esprit et se précipitera dans la déchéance humaine. L'Apocalypse, en tant que couronnement de la Bible, est le fruit d'une connaissance parvenue à la maturité à laquelle s'éveille la volonté qui, sur le chemin de la purification et de l'aspiration au spirituel, s'approche avec force de la sphère de l'intuition. Ce n'est qu'à partir de ce niveau que la véritable sagesse et la véritable force pourront être trouvées pour une maîtrise souveraine des problèmes vitaux devenus apocalyptiques.

La Révélation de Jean, dans son intégralité, coule de la source de connaissance supérieure, qu'elle décrit elle-même dans la dernière des rondes de septaines: depuis le temple dans le ciel, les Anges, qui assurent le service sacerdotal, apportent les coupes d'or. L'humanité fera-t-elle l'expérience du



sens de l'intuition en s'abreuvant à ces coupes remplies de l'amour divin, ou bien ce qui se déverse des vases sacrés, doit-il dégénérer en quelque chose de contraire à l'amour pour le malheur des hommes? L'Apocalypse est la parole intuitive d'avertissement de Dieu. Elle doit montrer à l'âme humaine le chemin vers le véritable accomplissement de son essence.

# **I. La porte de l'accomplissement: Le Fils de l'Homme**

## **Le premier chapitre**

La révélation de Jean est, en tout et partout, une description de réalités supra-sensibles. Elle restitue ce qui a été l'objet de contemplation, d'écoute et de tâtonnement intuitif, au sein du monde suprasensible. Toutes les tentatives d'interprétation de l'Apocalypse qui reposent sur la question de savoir quels seraient les faits terrestres réels évoqués par son langage imagé, font nécessairement fausse route. C'est même le contraire! Les caractères terrestres sont employés pour faire allusion au supra-terrestre, au spirituel et non l'inverse. Ainsi la question ne peut être que celle-ci: Quelles réalités spirituelles, et quels événements, sommes nous invités à percevoir (ou à pressentir en tâtonnant intuitivement) au travers de la transparence des images qui semblent empruntées au monde des objets et des réalités terrestres?

Il s'ensuit que vivre et comprendre l'Apocalypse n'étaient, et ne sont encore possibles, que dans la mesure où des organes ouverts au concret du monde suprasensible sont bien vivants au sein de l'humanité.

Jusqu'à la fin du Moyen-Âge, il y a toujours eu des êtres humains familiarisés avec les images et les scènes dépeintes dans l'Apocalypse parce que les restes d'une ancienne conscience visionnaire — qui entremêlait, au sein de la vie éveillée ordinaire des sens, des visions imaginatives provenant de réalités spirituelles — ont toujours subsisté jusqu'à cette époque. Le flot des images, issues de la respiration secrète et du battement du coeur de l'organisme du monde, atteignait encore des âmes qui n'étaient pas encore recroquevillées aux limites étroites des organes des sens ordinaires terrestres et aux pensées intellectuelles. Ainsi des hommes, comme Joachim de Flore dans la grandeur du Moyen-Âge, pouvaient appeler l'humanité à s'éveiller à l'avènement de l'époque du Saint-Esprit en rapport avec les images données par l'Apocalypse.

Mais le sens apocalyptique s'éteignit. Et c'est un symptôme des plus importants dans l'histoire spirituelle lorsqu'au seuil des temps modernes, et d'une nouvelle époque chrétienne, Martin Luther lui-même devait avouer que l'Apocalypse de Jean ne lui disait rien, sinon au contraire, qu'elle constituait même un obstacle majeur pour son âme. En 1522, dans son Introduction à l'Apocalypse, il écrivait: *"Il ne me manque pas seulement un élément pour aborder ce livre, mais il m'en manque beaucoup, si bien que je ne peux pas le considérer comme apostolique ou prophétique... Mon esprit ne peut pas s'accommoder à ce livre."* Il voulait dire que le petit livre, transmis par la tradition à la fin du Nouveau Testament, ne pouvait absolument pas avoir été écrit par un Apôtre. Il ne comprenait pas sa présence dans la Bible et il aurait mieux aimé qu'il n'y figurât point. Il poursuivait en donnant ses raisons: *"Tout d'abord, les visions ne sont pas du tout dans le style des Apôtres qui témoignent de ce qu'ils ont vu en termes clairs et nets. Paul, Pierre et les autres Apôtres parlent aussi un langage clair dans l'Évangile, car il appartient à la mission apostolique de parler en termes précis, sans images et opinions, du Christ et de son action."* Enfin, il en arrive à assener l'argument radical et définitif d'après lequel il devait récuser ce livre: *"...parce que dedans, il n'y avait rien en rapport avec le Christ"*. On se demande comment un homme de la trempe de Luther,

qui vivait aussi profondément dans la Bible et qui restitua à ce livre toute l'ampleur de son rayonnement dans l'histoire chrétienne, pouvait-il méconnaître à ce point l'émergence constante d'expériences et de perceptions supra-sensibles dans les Évangiles et les lettres apostoliques du Nouveau Testament? Et même si l'on admet que l'Apocalypse ne dit rien de l'homme Jésus de Nazareth, comment Luther pouvait-il rester aveugle devant le Ressuscité, le Fils de l'Homme, Celui qui revient sur les nuées dans le ciel, Celui dont il est question à chaque parole et qui représente le coeur, le thème central de l'ensemble du livre?

À peine un quart de siècle avant que Martin Luther n'écrivît ce jugement sévère sur le livre, était paru en 1498 une série magnifique de 16 gravures sur bois, par les moyens de l'art récent de l'imprimerie, dans lesquelles Albert Dürer avait rendu les visions du Voyant de Patmos. Ces illustrations auraient-elles pu naître si leur auteur n'avait pas été si profondément familiarisé, encore à cette époque, avec les images de l'Apocalypse, ce monde d'images dont justement Luther se détourne avec répugnance? Le sens artistique conserve, plus longtemps que la pensée théologique, l'aptitude à ressentir le monde de la vision.

À l'écart de la culture savante, il existait encore au temps de Luther de larges cercles qui considéraient le livre de la Révélation de Jean comme leur livre saint: au sein de la paysannerie, non seulement dans l'Allemagne centrale et méridionale, mais aussi dans toute la Pologne, la Hongrie et jusqu'aux Balkans compris, se déplaçait une puissante vague de compréhension de l'Apocalypse. La Guerre des paysans ne fut pas du tout simplement une révolution sociale. Dans les âmes de ces hommes modestes et humbles, flamboyèrent encore une fois les images tumultueuses de l'ancienne faculté visionnaire qui prirent brusquement et partiellement le caractère d'une conscience pessimiste. Des flammes, à l'expression symbolique bouleversante, décrivant l'irruption de la décadence du monde, fulguraient dans les âmes et les coeurs, donnant ainsi aux hommes le courage de s'insurger contre les oppressions sociales. De fantastiques "court-circuits" spirituels, telles ces grandes visions des grands desseins de l'Apocalypse, comme par exemple la Jérusalem céleste, se réalisaient dans le champ social et donnaient du coeur aux cortèges de paysans et d'anabaptistes. Une part du tragique de ce tournant d'époque réside bien dans le fait que des hommes comme Luther se trouvaient dans l'incapacité de placer en vis-à-vis de cette apocalypse d'actualité, qui vivait en l'âme de ces peuples déchirés par la souffrance, une compréhension saine, spirituellement limpide de l'Apocalypse. Par son absence de compréhension du dernier livre de la Bible, Luther n'était pas en état de voir la réalité la plus intimement fondée de ce mouvement de la paysannerie, et il ne subsista que la rupture complète entre lui et le peuple: la question sociale devait dorénavant tomber hors du domaine protecteur de la vie religieuse dans le domaine dépourvu d'âme de l'organisation du monde "de tous les jours". Finalement, l'une des conséquences tragiques, et non des moindres rétrospectivement considérées, de la situation entre Luther et les paysans, fut que l'Apocalypse devint affaire de sectarisme et fut victime de la grossièreté grandissante du matérialisme, de l'égoïsme religieux fantasque et du fanatisme des groupes sectaires.

Ce n'est qu'au travers de discrets courants religieux secondaires, auxquels appartenait le cordonnier de Görlitz, Jakob Böhme, ou les pères de la théosophie christique de Souabe, les prélats Joh. Alb. Bengel et Joh. Christoph Oetinger, que la Révélation de Jean reçut l'estime, et l'ouverture d'esprit d'une aspiration sincère à la sagesse qu'elle méritait.

À l'époque actuelle, l'apocalypse doit se situer au coeur d'une transformation de la conscience venue à échéance. Dans la sphère supra-sensible, qui pénètre notre existence terrestre de part en part, se reflète l'événement caractéristique de notre époque: la nouvelle venue du Christ. Tout ce qui arrive sur le plan physique, même les grandes catastrophes accompagnées de leurs effets dévastateurs et démoniaques, ne sont rien d'autres que les ombres, les contre-images terrestres et souterraines de cet événement. C'est le moment alors de se libérer définitivement de l'erreur fondamentale de Luther qui, parce qu'il n'y retrouvait pas le Jésus de l'Évangile, ne reconnut pas dans l'Apocalypse le Christ de notre temps et de l'avenir. Celui qui apprend à lire cette tension dramatique dans l'Apocalypse, entre le Christ et l'Antéchrist, peut reconnaître cette même tension dans notre époque et en retirer l'orientation et la finalité de sa dynamique de recherche.



Le livre de l'Apocalypse est encadré par un prologue (1,1 jusque 1,8) et un épilogue (22,6 jusque 22,21) qui sont homologues en de nombreux endroits, mais de telle sorte que les motifs de l'introduction apparaissent transformés, et réalisés, à la fin, par le cheminement du livre sur l'orbe du devenir. Aussi bien dans le prologue que dans l'épilogue, le motif, en même temps thème propre à l'Apocalypse, est exprimé avant tout autre considération: la nouvelle venue du Christ. Il est dit au début: « Voyez, il vient » (1,7). À la fin, la phrase retentit dans une triple répétition significative, non pas à présent à la troisième personne, mais dans le style du "Je", prononcé par le Christ Lui-même: « Voyez, J'arrive bientôt » (22,7; 22,12; 22,20).

Dans le prologue, la phrase qui indique la venue du Christ est une quintessence, brève et concise, de l'Apocalypse entière, en particulier en ce qui concerne les cycles complets des tempêtes et des épreuves qui sont dépeints dans la progression du livre: « Voyez, il vient sur les nuées; tous les yeux le verront, même ceux qui l'ont transpercé, et toutes les tribus de la terre se répandront en un cri d'angoisse. » L'inclémente tempétuosité de cette phrase n'est pourtant pas bien comprise, si l'on se représente le retour du Christ, selon l'ancienne manière très répandue, teintée de matérialisme, comme celui d'un juge qui survient à un moment donné d'une époque pour exécuter les sentences d'un tribunal extérieur. Le retour du Christ consiste en l'approche d'une sphère entière. Le monde supra-sensible, dans son intégralité, approche comme le déferlement des flots mugissants. Les nuées, qui cachaient jusque-là aux regards Celui qui vient, veulent se déchirer. Même la partie de l'humanité qui a développé à l'extrême un regard dénué d'amour, uniquement tourné vers les préoccupations terrestres, sans savoir qu'elle a causé par là une souffrance continuelle au divin, sera exposée aussi à

la perception des tempêtes du monde, sans pouvoir échapper au péril. Cependant, cela ne se passe pas comme si l'humanité ennemie du Christ Le contemplait et s'en effrayait parce qu'elle devrait Le craindre, comme elle craindrait un juge. Mais il en est plutôt ainsi que l'humanité tréssaillante, traversée de milles frayeurs et ébranlements, doit obligatoirement Le percevoir dans les effets des sphères spirituelles, qui approchent à grands fracas, sans voir l'Être duquel émanent ces effets et dont la nouvelle approche donne uniquement et principalement la raison et le sens de ces effets, tout en les rendant supportables. Un sentiment d'angoisse oppressante d'une envergure immense parcourt l'humanité sans que l'on puisse en démêler la provenance. Le cri d'angoisse, dont l'Apocalypse dit qu'il s'échappe dans l'humanité à l'approche de la sphère du Christ, prend les formes les plus diverses. Entre autre chose, il peut toujours s'avérer de plus en plus que les hommes fuient d'autant plus l'approche du supra-sensible, empêtrés qu'ils sont dans les forces terrestres et leurs aspirations à la puissance, que l'humanité devienne finalement trop faible pour pouvoir considérer ces événements ouvertement en face. Si le Christ se manifeste de nouveau, cela ne peut pas être simplement une grâce. Aussi longtemps que les hommes n'auront pas encore développé la force de pénétrer au travers des nuées et du rideau, aussi longtemps qu'ils ressentiront vaguement l'approche de quelque chose qu'ils sont incapables de comprendre, ils resteront exposés, ne sachant que faire, à toutes ces tempêtes orageuses et aux tribulations dépeintes par l'Apocalypse dans les sept sceaux, les sept trompettes et les sept coupes de colère qui représentent, à vrai dire, l'irruption du ciel sur la terre.

Pour comprendre la triple formulation du motif de la venue du Christ dans le dernier chapitre du livre — « Je viens bientôt » — nous devons ressentir avec tact le langage particulier de la Révélation de Jean. Nous pouvons essayer de la faire à la suite d'une phrase consonnante dans le prologue et l'épilogue: « Car le temps est proche » (1,3 et 22,10). Nous avons là un exemple significatif illustrant combien les langues actuelles sont insuffisantes pour redonner la sonorité, tout particulièrement remplie de force, des paroles que la langue grecque met au service de l'Apocalypse. De nombreux théologiens ont attribué l'expression dense et concise du texte original de l'Apocalypse à une parenté particulière avec la langue hébraïque et ont fait ainsi valoir, selon leur opinion, que la Révélation de Jean ne serait en vérité qu'un livre d'origine juive rédigé en hébreu, qui fut simplement, par la suite, traduit en grec et chamarré de l'influence chrétienne. Mais, en vérité, l'Apocalypse est toute imprégnée de la substance de l'intuition jusque dans sa forme d'expression. Le grec des Évangiles reste encore plus qu'un simple langage humain; nous avons là, au contraire, affaire à une langue grecque que les Archanges auraient encore pu parler, s'il s'étaient servis d'un langage humain pour s'exprimer. Si l'on traduit la phrase *ο καιρος εγγυς* (*hó kairós engýs*): « le temps est proche », on tombe aussitôt dans l'erreur dans laquelle est restée par trop longtemps la conception chrétienne primitive qui attendait l'imminence d'un événement catastrophique qui n'a cependant pas eu lieu. Dans un sens exactement similaire, on a aussi coutume de se tromper sur le sens de la phrase: « Et voici, je viens bientôt ». Le mot grec, qui est traduit par "proche" dans la Bible de Luther est directement apparenté avec le mot allemand "étroit" (serré, restreint; *eng* en allemand, NdT). Il serait

déjà plus exact de dire: « le temps est étroit, le temps presse ». La phrase est en fait la description d'une transformation du rythme et d'un accomplissement des forces du temps, à l'instant où l'humanité entre dans les temps apocalyptiques. Lorsque le Christ arrive, le temps se charge de force et devient gros d'immenses destins. À cela s'ajoute le fait que le texte grec n'emploie pas ici le mot ordinaire de « temps » mais parle de « **kairós** ». On entend par là la maturité complète d'un temps accompli, l'aspect divin du temps qui toujours intervient ensuite dans le cours du devenir temporel en mettant fin à tout "temps mort" de la terre. Le mot « proche » a effectivement aussi en allemand une désignation spatiale que nous employons fréquemment à propos de rapports temporels. Dans l'expression grecque de l'Apocalypse, on doit, pour ainsi dire, redonner un caractère spatial à de tels mots. Si nous exprimons pareillement cette phrase, en la comprenant dans son sens apocalyptique: « Le seigneur est proche », la révélation d'une caractéristique spatiale intérieure à l'âme n'est pas difficile à obtenir. Au lieu de relier la pensée à la phrase: « Il ne se passera pas beaucoup de temps avant que le Seigneur vienne », nous pouvons acquérir la représentation et le sentiment que : « Le Seigneur, qui arrive, est déjà tout proche de nous ». Nous pouvons le ressentir pareillement quand nous disons: « le temps, le kairós est proche » — Ainsi la phrase, qui apparaît trois fois à la fin du livre, « Voici, je viens bientôt » ne se comprend pas dans le sens que le christianisme primitif lui a donné, selon lequel un court délai l'aurait séparé de cet événement. Il ne s'agit donc pas d'un délai accordé, dans le sens courant du terme, mais d'une caractérisation dynamique de la nature du temps. On veut dire: je viens, alors que le temps presse; je viens en un temps qui renferme dans sa nature une énorme accélération et qui, en conséquence, fait puissamment irruption au sein d'une humanité toujours trop lente. Un appel à l'éveil et une mise en garde retentissent dans ces paroles. Le Christ arrive « bientôt », cela peut aussi, justement, vouloir dire qu'il arrive « trop tôt » pour une humanité endormie, non préparée à son arrivée. Que le temps soit "proche", cela peut vouloir dire qu'il est « court », oui vraiment « trop court », en considération de la lenteur et de la paresse des âmes humaines.

L'épilogue de l'Apocalypse n'entoure plus le motif de la venue de grandes terreurs provoquées par la tempête du monde comme le fait le prologue. Ici, nous respirons un air qui a été purifié et éclairci par le tonnerre et les éclairs. Et ainsi entre la seconde et la troisième répétition de la phrase de la venue du Christ, le motif de cette venue peut se voir encore une fois rehausser par un dialogue merveilleux qui s'amorce entre le ciel et la terre: « Viens. Que celui qui entend dise: Viens. Que celui qui a soif vienne. Que celui qui veut prendre gratis l'eau de la vie » (22,17). À la venue du Christ doit correspondre la venue de l'humanité. Si la sphère du Christ approche le niveau humain, les âmes humaines doivent, conformément à cela, tendre à venir plus près du niveau de l'esprit. C'est ce que veut signifier l'appel qui retentit depuis le monde spirituel, lorsqu'il est dit: L'esprit et la promesse parlent: Viens! La partie de l'humanité qui est en mesure d'entendre cet appel, et de le suivre, se doit d'appeler, de son côté, la sphère du Christ par la force de sa prière et de dire: Viens! Et ensuite c'est de nouveau le ciel qui invite l'humanité à venir. La venue du Christ n'est alors plus une frayeur, mais elle fait participer l'humanité, qui lui ouvre son cœur, aux eaux ruisselantes de la vie.

Lorsqu'ensuite, tout à la fin du livre de l'Apocalypse, l'appel de la venue du Christ retentit pour la troisième fois, le miracle du dialogue, qui dépend de l'approche mutuelle du Christ et de l'humanité, peut aussi se produire. Sur l'appel du Christ: « Oui, je viens bientôt! » », L'humanité, qui ouvre son âme au Christ, peut répondre: « Qu'il en soit ainsi, oui viens, Seigneur Jésus! » (22,20)



Dans les tous premiers mots, sur lesquels on passe facilement, car on leur attribue en général un sens formel, la Révélation de Jean exprime déjà son thème le plus profond: « Ceci est l'Apocalypse de Jésus Christ. » Dans le terme d'Apocalypse employé ici, il faut comprendre, non pas le livre simplement, mais tout le déroulement de la révélation qui se manifeste. L'entité du Christ, qui a traversé la mort, la résurrection et l'ascension, est dévoilée dans la gloire d'une présence engendrant l'avenir. Le livre qui commence par ces mots est la révélation de l'essence du Christ dans toute son ampleur; mais elle ne se tient pas là immobile, car, en tant que principe créateur du monde, elle ne peut être contemplée qu'en ayant recours à une activité combative incessante, constamment en transformation.

« Ceci est la révélation (dévoilement) de Jésus Christ que Dieu (le Père) lui a donnée afin qu'il la montre à ses serviteurs. » Le Christ détient sa gloire, sa forme de lumière rayonnante, de par le Père. Par la résurrection, la parole de Jésus, au début de la prière sacerdotale, s'est réalisée: « Père, l'heure est venue, glorifie ton Fils pour que ton Fils te glorifie... » (Jean, 17,1). Mais la forme de lumière du Ressuscité avance parmi une humanité dont les yeux spirituels sont devenus aveugles. La volonté du Père est que le Christ manifeste la gloire à "ses serviteurs", qu'il devienne visible pour eux dans la gloire qu'il lui a donnée. Ainsi une transformation profonde de la conscience, la guérison de l'aveuglement de l'humanité, devra intervenir sur la terre. Le livre de l'Apocalypse a été donné aux « serviteurs du Christ » afin que l'essence lumineuse du Christ révélée dans l'esprit, se révèle aussi un jour pour la conscience de l'humanité à qui Il pourra se manifester. L'Apocalypse est l'essence du Christ, transposée et répandue en paroles et images de telle sorte que ces paroles et images deviennent des graines et des germes d'avenir faisant éclore la contemplation, l'écoute et l'attouchement supra-sensibles et immédiats. La figure spirituelle du Christ devient livre et ce livre doit mener les hommes à la perception manifeste de cette figure spirituelle. C'est le sens de la phrase que la Bible de Luther rend ainsi: « Il l'a interprétée (cette perception) et par son Ange l'a envoyée à son serviteur Jean. » C'est particulièrement en de tels endroits, qui semblent apparemment insignifiants, que l'on discerne combien il était difficile, dès l'époque de Luther déjà, de comprendre le texte de l'Apocalypse. Si Luther avait compris ce qu'il traduisait, il n'aurait pas pu dire qu'on ne parlait pas du Christ dans ce livre. Là où la Bible de Luther parle « d'expliquer, d'interpréter, de donner un sens », on veut dire véritablement le contraire: « il l'a transposée en signes » (sens originel de "signifier", "être signe de quelque chose" NdT). L'explication est représentée par le Christ lui-même. Cette explication est cependant transposée ou disposée autrement, pour ainsi dire, dans

l'écriture des signes, l'écriture chiffrée d'un livre, afin que l'humanité dispose d'un livre dont la lecture correcte peut l'enseigner et l'initier à la perception de la manifestation de l'essence du Christ.

Si nous comprenons les premiers mots de cette manière, un figure hiérarchique majestueuse resplendit tout à coup à partir d'un paragraphe d'introduction au ton formel: « Ceci est la révélation de la manifestation de l'essence de Jésus Christ. Le Père la lui a donnée afin qu'il laisse voir à ses serviteurs brièvement et en termes concis ce qui doit survenir. Il l'a transposée en signes et l'a envoyée à son serviteur Jean par l'entremise de son Ange. Bienheureux, celui qui lit, ici, et ceux qui entendent la parole de la prophétie et conservent en leur coeur ce qui est écrit; car le temps presse » (1, 1-3). Dieu Père, le fondement du monde qui englobe tout, donne au Fils la manifestation lumineuse de son essence. Le Fils la donne, transposée en paroles et en signes, à son Ange dont le génie inspirateur la fait rayonner en l'âme de Jean. Dans la personne du voyant de Patmos parvient ce qui est émané du Père, est passé par le Christ et les royaumes angéliques. Le don divin jaillit des Hauteurs en traversant tous les cieus et arrive sur la terre. Ce que le Père donne, représente sa propre essence: tous les royaumes des êtres spirituels dans les cieus participent au corps de Dieu; le Christ en devient l'incarnation, le coeur et la pulsation de l'ensemble. L'essence du Père se transpose dans celle du Fils et le Fils se partage avec l'humanité, au travers de son devenir humain, en tant que substance de la révélation et aussi en tant que germe d'une nouvelle conscience. Nous assistons à la naissance hiérarchique et voyons se dresser l'arbre généalogique céleste de la Révélation de Jean. D'un ciel à l'autre, ce qui fut donné à partir des hauteurs s'étalent en divers niveaux jusqu'à la terre. Puis Jean se tient là, ce sage presque centenaire de l'île de Patmos, comme l'homme qui continue la série des hiérarchies à son niveau le plus bas.

Cependant ces dons en série des hiérarchies n'ont pas encore cessé. « Bienheureux celui qui fait lecture du livre; bienheureux ceux qui l'entendent. » On doit tenir compte du singulier qui apparaît avant le pluriel dans cette phrase: **celui** qui lit et **ceux** qui entendent. Naturellement il ne s'agit pas de lecture au sens abstrait du terme, comme ce qui a commencé à se faire sitôt que l'on eut imprimé des livres sur du papier comme le livre de l'Apocalypse, que l'on peut mettre dans sa poche. « Lecture » représente ici la proclamation de l'Évangile annoncée à la manière du héraut, comme cela s'accomplissait dans les communautés chrétiennes primitives de l'anagnoste sacerdotal. De nos jours, la lecture est un « prendre » et un « recevoir ». Elle doit néanmoins être une activité qui se développe au-dessus de la personnalité étriquée, comme un don rayonnant. Celui qui aborde l'Apocalypse en plein état de réceptivité, comme le fait un auditeur aux facultés d'écoute entraînées, c'est-à-dire avec les oreilles de l'âme en ce cas, doit percevoir la voix de Dieu au travers du langage humain. Ainsi se dispose l'échelle céleste sur laquelle la révélation descend sur la terre et se poursuit plus avant dans le royaume humain. Père, Fils, Anges, Jean, le prêtre lisant, la communauté de ceux qui écoutent avec ferveur. Émanant de la plénitude céleste, la Parole de l'Apocalypse arrive sur la terre. Elle agit parmi les hommes comme une force suscitant la communauté. Dans la propre caractérisation de sa nature, qui intervient dès le début de l'Apocalypse, se proclame la rupture claire et nette de l'interdit de l'Ancien testament. Un pont est jeté au-dessus de l'abîme entre Dieu et l'être humain. La grande



confiance de Dieu envers l'être humain, qui est fondée par le Christ: **la foi en l'homme** comme principe universel de la nouvelle création, tel est le fondement de l'Apocalypse. Sans cette nouvelle positivité, celle-ci (l'Apocalypse) n'aurait aucune existence. Elle est la démonstration de la confiance de Dieu dans les hommes.

L'homme qui s'est lié au Christ, prend place dans les hiérarchies célestes; il s'y rattache comme le membre le plus bas de cette hiérarchie. C'est la raison pour laquelle la parole supérieure peut retentir tout au début de l'Apocalypse: « Il nous a fait rois et prêtres » (1, 6). La dignité de l'être humain est rétablie par le Christ. La liberté intérieure, que la conscience acquiert de haute lutte en s'imprégnant du « Je » du Christ, représente le couronnement divin de la personnalité humaine; elle représente le mystère de la royauté intérieure. Et lorsque la personnalité libre, à l'exemple du Christ lui-même, s'emploie à servir plutôt qu'à diriger, lorsqu'une confraternité rayonnante et serviable jaillit d'elle et se répand sur la communauté des autres hommes, alors se manifeste le secret de la dignité sacerdotale intérieure : **l'amour**.



Le premier chapitre est véritablement une petite Apocalypse complète. On peut le qualifier de « pré-Apocalypse », comme l'on pourrait désigner les deux premiers chapitres de l'Évangile de Luc, qui renferment l'histoire de l'enfance de Jésus, de « pré-Évangile ». Nous prenons part à la naissance, biographiquement humaine, de l'instant de l'irruption de la Révélation de Jean.

Au cours des persécutions chrétiennes, provoquées par l'empereur Domitien (51-96) dans les dernières années du premier siècle, le doyen d'Éphèse, pourtant chargé d'ans, est soumis au martyre le plus atroce et déporté sur l'île blanche de Patmos, où il restera en exil. Il commence alors à vivre un drame intérieur en résonnance avec le drame extérieur dans lequel les tensions messianiques et anti-messianiques de l'époque l'impliquaient. L'Apocalypse, que lui apporta l'Ange du Christ et qui n'est rien d'autre que la manifestation de l'essence du Christ lui-même, s'empara de lui.

« C'était le jour du seigneur »: ce n'est pas simplement une indication de temps de nature extérieure, par laquelle nous apprenons que la grande expérience de Jean à Patmos commença un dimanche. Bien sûr, les premiers chrétiens avaient fait du dimanche leur jour de fête hebdomadaire parce que c'était le jour de la résurrection. Mais ils attribuaient à cela plus que le retour périodique de la commémoration fervente d'un grand événement passé. Les arrières-plans cosmiques, les nuances, que les planètes amenaient sur l'ambiance de chacun des jours de la semaine, faisaient encore partie intégrante, à cette époque, du sentiment naturellement plein de vie que l'on éprouvait en général. La résurrection du Christ n'était précisément pas tombé par hasard un dimanche. Elle avait rendu manifeste le caractère solaire du christianisme, le rapport essentiel du Christ avec le Soleil. Le sabbat, jour sombre de Saturne fut dorénavant remplacé par le jour du Soleil resplendissant qui fut en même temps appelé "jour du Seigneur". Aussi imposant que le caractère du souvenir qui imprègne le jour de saturne, se déployèrent la vie et le mouvement incessants de la sphère solaire, toujours présents,

que le Christ apporta sur la Terre et que l'on se mit à célébrer le dimanche. Les fêtes qui se déroulaient le jour du Seigneur furent instituées par les Mystères solaires dont le contenu spirituel se renouvela par la venue du Christ sur la terre.

Un grand sentiment de la signification future de la présence divine du dimanche prit alors naissance et c'est là quelque chose d'important. À partir du passé, où eut lieu le premier événement christique, qui s'accomplit dans le miracle du dimanche de la Pâque, les premiers chrétiens orientaient leur regard vers la nouvelle venue du Christ qui marquera l'aube d'un nouveau jour de l'âme et de l'esprit, comme un lever de soleil majestueux. Chaque dimanche éveillait alors aussitôt la perspective d'espoir d'un « grand jour du seigneur », teinté d'une puissance considérable. Ce sens de la promesse du jour du Soleil combla l'âme de Jean à Patmos. Le nouveau jour du Christ se leva: un nouveau monde perça les ténèbres, imposant la puissance de sa réalité; ce fut l'un des premiers témoignages de l'irruption du Soleil qui devait former le contenu d'un christianisme de progrès.

Une expérience sonore s'imposa d'abord à l'âme de Jean qui se trouva « ravie en esprit », dans l'état de perception du spirituel: « J'entendis derrière moi une voix puissante comme le son d'une trompette ». Il se retourna; car il voulait voir l'être qui s'adressait à lui. Et une vision majestueuse apparut devant son âme. Bouleversé, il s'effondra comme mort devant l'apparition qui se montrait à lui. Alors il sentit que l'être de la vision lui prenait la main. Cet attouchement eut l'effet d'un courant de vie qui l'inonda et grâce auquel il revint à la vie.

L'étincelle apocalyptique se met à briller progressivement en trois étapes: l'écoute de la voix, la vision de l'image, l'attouchement revivifiant. Une énigme se dresse devant nous; une autre loi prévaut ici, différente de la succession régulière de l'imagination, l'inspiration et l'intuition, qui détermine aussi la construction de l'ensemble de l'Apocalypse.

La prééminence de l'inspiration — l'élément en rapport avec la trompette — se révèle ici. Ce n'est que par la suite, après coup, que s'élèveront les rondes sonores de l'audition spirituelle des sept trompettes, lorsqu'elles auront été préparées par la septaine des sceaux, la sphère de l'image et de la contemplation. Jean, qui peut s'exprimer dans le prologue de son Évangile comme Celui qui a été initié au Logos, au Mystère du verbe cosmique, commence à s'exprimer ici aussi au niveau de la parole et de l'élément sonore. Tout ce qui suit, même la grande vision peu après l'audition des voix, surgit comme apporté par les notes des trompettes qui retentissent. L'Apocalypse entière résonne dans les tonalités des trompettes, même là où la ronde des sept trompettes ne fait que s'annoncer en se préparant.

Que les sons des trompettes caractérisent l'instant de la naissance, le *status nascendi* de l'Apocalypse, cela se justifie par les rapports des motifs sonores des trompettes aux Mystères solaires. Les sons des trompettes sont la lumière devenue audible, du soleil spirituel qui se lève. Nous aurons encore à évoquer l'appartenance solaire des trompettes, lorsque nos considérations progresseront dans les grandes rondes des sept trompettes.

Jean **entendit** ainsi le lever de soleil de la venue du Christ en ce jour du Seigneur. Puis, uniquement après que les sons des trompettes, qui traversaient tout son être, furent amortis, l'oeil de son âme s'ouvrit sur la grande vision.



Une forme humaine, d'une grandeur solennelle et transcendante, se révèle être celui qui parle avec cette voix qui porte comme le son de trompettes. Est-ce le Christ? Les paroles: « J'étais mort et je suis revenu à la vie », nous le donnent à entendre. L'Apocalypse nous désigne la grande vision comme « l'image du Fils de l'Homme ». Le « Fils de l'Homme » représente l'Homme-Esprit, un élément spirituel supérieur qui prend naissance en l'être humain terrestre. Nous nous trouvons devant une coïncidence et une fusion, analogue à celles de l'Évangile où la désignation de « Fils de l'Homme » concerne le Christ. Le fils de l'Homme n'est pas véritablement une désignation du Christ, mais le Christ peut se voir désigner ainsi parce qu'il est « l'Homme » (Ecce homo!, NdT).

La véritable image de l'homme, l'image céleste originelle, archétype de l'homme, la stature de l'Homme-Esprit, se dressait, planant au-dessus de lui dans les temps originels paradisiaques de l'être humain sur terre. L'image archétype lui fut ôtée par la chute. L'homme esprit ressuscite dans et par le Christ. Le Christ-Jésus fut le premier à porter cette véritable image de l'homme rétablie dans ses prérogatives. Désormais, le but, l'accomplissement de la mission de l'humanité s'éclaire de nouveau pour elle. Jean, à Patmos, contemple le Christ et en même temps l'idéal véritable de l'être humain, la nature supérieure de l'homme, qui est redonnée à l'humanité, dans et par le Christ. Et tout en situant cette image dans toute sa grandeur solennelle juste au début de l'Apocalypse, il élargit la perspective sur le but à atteindre, auquel toutes les étapes du cheminement doivent conduire. La porte, qui mène au temple de l'Apocalypse se trouve être en même temps la fenêtre depuis laquelle on contemple la perspective de l'accomplissement.

La vision de l'Homme-Esprit est déjà une personnification complète, une quintessence de l'ensemble de l'Apocalypse. Ce qui est accordé ici à l'humanité, d'abord par l'entremise de Jean, vaudra la peine d'être gagné en parcourant toutes les rondes de la progression apocalyptique pour en prendre possession.

L'Apocalypse part de l'être humain, tel qu'il fut pensé de Dieu, et qui à présent, après la mort et la résurrection du Christ, rayonne à nouveau de sa divinité restituée. Le nouveau fondement est posé: la foi de Dieu en l'homme. L'homme ne doit-il pas, maintenant de nouveau, réapprendre à avoir foi en l'Homme?

La révélation de Jean renouvelle et renforce sur la base chrétienne cette parole de sagesse issue de la Grèce: « l'homme est la mesure de toute chose ». Quand à la vision du Fils de l'Homme, telle qu'elle apparaît au début de l'Apocalypse, elle correspond à celle de la Jérusalem céleste placée à la fin, cela signifie alors que l'homme devient monde. Ce n'est que par la suite que l'homme bâtit un monde au long des époques historiques, un monde qui correspond aux pensées de Dieu, un monde

dont les lois et les mesures sont tirées, non pas de l'homme naturel, assujetti égoïstement à la matière, mais de la véritable essence de l'homme, de l'Homme-Esprit.

Au travers des expériences vécues dans l'extraordinaire crise culturelle de notre époque, on pourrait déjà parvenir à la conclusion que l'Apocalypse est bien actuelle. La phrase, que Henri Ford mettait en exergue dans son livre *De la grandeur d'aujourd'hui et de l'immensité de demain*: "le moment ne viendra-t-il pas un jour où la machine sera toute puissante et l'homme dépourvu d'importance", s'est déjà tragiquement réalisée depuis longtemps. Ce n'est pas ceci ou cela qui est menacé, non pas l'économie mondiale ou la paix mondiale, non pas "la culture", mais c'est l'homme lui-même et, à proprement parler, par le monde qu'il s'est lui-même créé. Dans la civilisation moderne, l'homme s'est bâti une maison dans laquelle sa véritable essence spirituelle devait nécessairement étouffer, car il n'avait à sa disposition comme plan de construction qu'une conception du monde au sein de laquelle la véritable essence spirituelle de l'être humain n'avait aucune place.

Pour le renouvellement d'une conception du monde parvenue aujourd'hui à échéance, une impulsion fondamentale peut être tirée de la Révélation de Jean. Ce n'est qu'après l'apparition de la grandeur de l'image de l'être humain dans cette Révélation, que surgissent les animaux, les plantes et enfin les minéraux au sein de la sphère de l'image primordiale, comme autant d'étapes du devenir humain. La manière de penser, inculquée aujourd'hui à l'humanité, repose encore sur la conception d'après laquelle la vie s'est développée du minéral au végétal, du végétal à l'animal et de l'animal à l'homme. On sait pourtant très bien que le minéral provient du végétal et non l'inverse: jamais une pierre ne devient plante. Toujours est-il qu'il est encore tenu pour établi, et on a répandu cette idée, que l'homme provient du règne animal. Peut-être le temps n'est-il plus si éloigné où il sera admis, par des chercheurs éclairés, que l'image du monde qui émane de l'homme dans l'Apocalypse, sera plus valide sur la plan scientifique que ce qui est aujourd'hui revendiqué autoritairement comme conception scientifique du monde. Lorsque Rudolf Steiner désigna sa conception du monde, qu'il avait acquise par l'investigation spirituelle, par le terme d'Anthroposophie, "sagesse de l'homme", il se référait au même principe selon lequel l'homme ne se comprend pas à partir du monde, mais bien plutôt, à l'inverse, que le monde se comprend à partir des lois et des révélations de l'essence spirituelle humaine et il suivait en cela le principe fondamental d'après lequel l'Apocalypse est tirée de l'image de l'être humain.

Ce n'est que lorsque l'homme aura retrouvé, au préalable, l'être humain en lui, qu'il pourra espérer en venir aux principes de mise en ordre lui permettant de maîtriser un chaos sur le point d'être total. Pour les raisons les plus profondes, c'est là une question chrétienne. Aussi longtemps que le christianisme reste rivé à l'Ancien Testament, cela passe pour de l'outrecuidance la plus impertinente que de parler de Dieu en l'homme ou bien de la foi en l'homme. L'homme n'est rien de plus pour lui que « l'herbe qui fane tôt et qui est fauchée et séchée le soir même ». Ce christianisme du passé se comporte à l'égard du christianisme d'avenir, qui s'autodétermine, comme un éducateur sévère, dépourvu d'indulgence, qui réprimande et punit chaque faute de son élève, sans tenir compte de la bonne volonté et des résultats acquis qui vont de soi, par rapport à un autre qui encourage les

dispositions bienveillantes de l'enfant, malgré les fautes commises, et qui prête attention aux subtiles capacités à venir pour renforcer, par des mots d'encouragement et de reconnaissance, le germe de ce qui est bien. L'Apocalypse est d'un bout à l'autre un éducateur de la seconde espèce. Si le christianisme lutte en apprenant à devenir lui-même au sein de cette époque apocalyptique, alors des voies seront indiquées à une humanité qui s'est égarée dans la technique et la matière, pour retrouver l'image perdue de l'être humain.

L'image resplendissante du fils de l'Homme est caractérisée à neuf reprises. Toutes les hiérarchies ont participé à son achèvement, en le façonnant et en lui donnant le meilleur d'elles-mêmes en parrainage, afin que l'Homme-Esprit soit en mesure de prendre place en leur sein, comme le dixième membre de leur chœur. Chaque triade de signes distinctifs, que nous découvrons comme le reflet des hiérarchies dans la gloire de l'homme-esprit, forme un ensemble.

Un éclat solennel, rempli de calme et de maturité, émane de la première triade: le Fils de l'Homme est vêtu d'une tunique blanche dont les plis tombent jusqu'aux pieds. Autour de la poitrine, il porte une ceinture d'or. Sa tête et ses cheveux rayonnent de la blancheur même d'une laine blanche comme la neige.

En comparaison, la seconde triade se charge d'un puissant dynamisme. Elle possède quelque chose d'élémentaire: les éléments du feu, de l'eau et de l'air entrent en jeu et accomplissent ce qu'ils doivent faire dans l'exaltation du devenir. Le Fils de l'Homme a des yeux comme les flammes du feu. Ses pieds, qui sortent à l'instant de la fournaise ardente, semblent d'airain encandescents. Et il a une voix qui est comme le mugissement de puissantes eaux.

Par les trois derniers cortèges des hiérarchies, le Fils de l'Homme grandit et s'élève bien au-dessus des éléments terrestres. Le soleil et les étoiles ne se trouvent plus au-dessus de lui, mais en lui. La toute-puissance créatrice du cosmos, décidant des grands desseins du monde, fulmine autour de lui: dans sa main droite, il tient sept étoiles. De sa bouche, sort un glaive aux deux tranchants aiguisés. Et son visage s'illumine comme le soleil rayonnant de toute sa splendeur.

La solennité paisible de la première triade révèle la **noblesse spirituelle** du Fils de l'Homme. La longue tunique blanche indique la pureté du vouloir et de l'être. L'éclat d'or de la ceinture autour de la poitrine souligne la chaleur illuminée du sentiment et en même temps montre la retenue créant la forme à laquelle doit se soumettre tout ce qui ondoie et fluctue dans le chaos et la disharmonie. La tête et la chevelure blanches comme neige, témoignent d'une pensée pleine de sagesse, accomplie et rayonnante.

La triade centrale manifeste le rayonnement de la **puissance originelle de l'âme**. L'essence de l'être humain ne peut être dépourvue de tempérament, si elle veut s'élever et grandir jusqu'au niveau de l'Homme-Esprit; la part terrestre de l'âme doit seulement être purifiée par le feu de l'esprit à un point tel qu'elle devienne elle-même un feu ardent. Les flammes du feu, qui confèrent aux yeux leur prestigieuse force de vie, représentent l'enthousiasme et la soif de la connaissance. Ceux-ci rendent incandescent le regard qui perçoit de l'extérieur, le transformant en contemplation dirigée vers

l'intérieur. — Avec les pieds, qui sont comme de l'airain en fusion, l'homme se dresse avant tout sur la Terre, bien droit. Il se lie aussi avec la matière terrestre la plus dure, en fondant la pierre du minerai pour former le métal. Mais il n'y intervient pas indifféremment; il ne laisse pas la terre telle qu'elle est. Il ne restreint pas la sphère de ses activités d'homme créateur au simple niveau de l'utilitaire, en ne s'en tenant qu'à une simple transformation apparente. — Le Fils de l'Homme conquiert la voix qui retentit comme le mugissement des grosses eaux lorsqu'il apprend à laisser s'écouler, dans la parole humaine, la force créatrice de la parole du monde, la parole de Dieu. Beaucoup de l'avenir de l'humanité dépend de la redécouverte, ou non, de la "parole perdue" et aussi de la manière avec laquelle les hommes remporteront de haute lutte la puissance de la parole qui ne consiste plus en une fièvre d'emportement suggérée par Lucifer, mais en la réelle entrée en jeu d'un monde supérieur dans la parole de l'être humain.

Enfin, la **toute puissante force de vie cosmique** se dévoile à la disposition de l'Homme-Esprit. Les sept étoiles dans la main droite du Fils de l'Homme indiquent que l'homme n'est pas un instrument dénué de volonté, mais le seigneur des étoiles. L'astrologie courante se préoccupe de l'élément astral chez l'homme, sur lequel les étoiles influent, certes, mais avant tout de par leur situation à l'instant de la naissance. (Le "corps" de l'âme a aussi été appelé pour cette raison corps astral, de astra = les étoiles.) Cependant l'être spirituel, qui vit au sein du véritable "Je" de l'être humain, est aussi en état, de par la maîtrise dont il fait preuve sur les émotions de l'âme, de réaliser ce qu'il se propose comme idéaux et buts, en partant des dispositions que les étoiles ont déposées en son âme. — Le glaive, aux deux tranchants bien aiguisés, qui sort de la bouche du Fils de l'Homme, laisse pressentir la puissance cosmique à laquelle peut accéder l'être humain, tout particulièrement par la spiritualisation du contenu de la parole: en tant que seigneur, il fait face à la division entre le bien et le mal. Cela signifie d'une part, de pouvoir placer l'arme à double tranchant, la magie de la parole, principalement comme expression de l'âme, au service du bien ou du mal; d'autre part, lorsque l'être personnel, par une décision consciente, se place constamment au service du Christ, cela signifie que les esprits doivent se retirer de l'essence humaine. — Le visage, qui brille comme le soleil, indique que l'homme peut devenir lui-même soleil. Qu'il porte en lui le Seigneur du Soleil spirituel, alors, il devient aussi source d'une lumière spirituelle qui éclaire le monde et vainc les ténèbres. Le centre du monde se trouve en lui et représente l'appui moral intérieur et la force qui dispense la vie et l'harmonie pour l'humanité.

Des perspectives et des témoignages de confiance fabuleux s'ouvrent devant l'âme humaine qui s'efforce avec enthousiasme à la contemplation de l'homme-esprit telle qu'elle fut donnée au témoin de l'Apocalypse et qui est, dans sa nature la plus profonde, une contemplation de l'entité du Christ. Ce n'est que par la force du "Christ en nous" que nous pouvons véritablement devenir un être humain, dans le sens des dignités humaines, élevées à neuf reprises, que nous relevons dans l'image de l'être humain ressuscité dans le Christ.

Un antagonisme a souvent été établi du côté des courants traditionnels entre christianisme et idéalisme. Dans "l'idéalisme allemand" de l'époque de Goethe, on croyait reconnaître une certaine

teinte de paganisme. L'Apocalypse fonde un **idéalisme chrétien** qui, parce qu'il se débarrasse du lien de l'Ancien Testament, apporte avec lui la réalisation de maints pressentiments et aspirations de l'idéalisme de liberté apparu dans l'histoire. Le premier chapitre de la Révélation de Jean, qui dévoile dans la vision du Christ en même temps, le véritable idéal de l'être humain, peut constituer le bréviaire imagé de cet idéalisme chrétien.



Tandis que Jean se retourne pour voir Celui qui s'adressait à lui avec une voix au timbre de trompette, il voit le Fils de l'Homme au milieu des sept chandeliers d'or. L'image de l'autel surgit ainsi aux étapes ultimes de la progression de l'Apocalypse. Cependant la vision des sept chandeliers laisse deviner la représentation d'un autel. Car là où se dressent les sept chandeliers, c'est sur l'autel; ou cela devient un autel par ce simple fait. Et l'image du Fils de l'Homme, neuf fois embellie par les hiérarchies célestes, est comme l'image du Christ placée au dessus des sept chandeliers de l'autel, le Christ dont le regard plonge sur nous.

Dans la vie cultuelle et sacramentale renouvelée, comme on la cultive au sein de la Communauté des Chrétiens, cette image de l'autel, sur lequel brûlent sept cierges et au-dessus duquel rayonne le visage du Christ, est redevenue familière à beaucoup d'hommes et de femmes qui y retrouvent la patrie de leur âme. Il se peut qu'un temps de recueillement devant ces autels aide à devenir Jean, pour ainsi dire, pour contempler par les yeux de son âme le Fils de l'Homme au milieu des sept chandeliers, tel que nous le lisons dans le premier chapitre de l'Apocalypse. À l'inverse, un approfondissement attentivement renouvelé de cette vision, telle que l'a vue le premier témoin de l'Apocalypse, nous encourage à s'abandonner à la contemplation de l'image du Christ, que ce soit devant l'autel réel, aussi bien que devant un autel spirituel, en y voyant l'image de notre Moi le plus élevé, l'image de ce que nous devons devenir. Celui qui voit l'image du Christ en son âme, contemple la porte de l'accomplissement de l'Homme-Esprit, la plus haute image et le but le plus élevé de son Moi.

Le premier chapitre s'achève par cette phrase: « Le secret des sept étoiles que tu as vues dans ma main droite, et des sept chandeliers d'or: les sept étoiles sont les sept Anges des sept communautés; et les sept chandeliers que tu as vus, sont les sept communautés. » Une perspective s'ouvre ici qui peut aussitôt s'épanouir dans les sept rondes des missives adressées aux sept communautés: un premier cercle se dispose autour de la figure centrale dont il est précisé que le visage resplendit comme le soleil. À l'image spirituelle de l'être humain, succède l'image de l'humanité selon une ordonnance renouvelée. Là où règne quelque peu le souffle de l'homme-esprit, domine l'élément royal de la liberté et du Je. Mais toute tendance à l'isolement du Je est écartée. Il s'agit du Je le plus élevé, le Je-Christ, vers lequel progresse l'aspiration et l'appel de l'âme, et ce Je est l'unique et véritable principe de formation de la communauté: l'élément sacerdotal de l'amour.

Autour du Christ, l'image ressuscitée de l'être humain, se lèvent les communautés issues de l'ensemble des hommes; elles peuvent former une étape du devenir d'un nouveau monde, et reposer, pour ainsi dire, entre la première vision du Fils de l'Homme, au début de l'Apocalypse, et l'image finale de la Jérusalem céleste. Un nouveau ciel parsemé d'étoiles prend naissance à partir de la terre. Et chaque communauté est survolée par son génie, son Ange: les êtres humains qui résident sur la terre donnent, aux entités célestes, la possibilité de venir habiter sur la terre et de participer aux événements terrestres dans l'esprit du Christ.



## II. Les missives: Stades d'évolution de l'humanité

### Les second et troisième chapitres

Dans son drame initiatique *Parsifal*, Richard Wagner a glissé un motif fondamental de nature apocalyptique qui offre une clef pour la compréhension de la Révélation de Jean, aussi bien que pour devenir conscient des lois qui régissent les événements actuels. Au moment où, sous la conduite du vieillard Gurnemanz, le jeune Parsifal pénètre pour la première fois dans le royaume du Graal, il a la sensation que sa marche se transforme et qu'il en résulte une relation étrange, insoupçonnée, entre le temps et l'espace. Étonné, il dit: « J'avance à peine et pourtant il me semble que je suis déjà loin. » Et Gurnemanz lui explique le prodige qui s'est emparé de son pas: « Tu vois, mon fils, ici **le temps devient espace!** » – Wagner n'a eu de cesse de transposer dans la mise en scène le motif exprimé par Gurnemanz, jusqu'à le rendre manifeste dans l'arrangement du décor: la forêt silencieuse et solennelle, que l'on doit traverser avant d'atteindre le château du Graal, défile devant nous sous la forme d'une immense décoration murale, tant et si bien que les deux hommes semblent cheminer tout en restant sur place. L'espace prend le caractère du temps et se met en mouvement, si bien que l'événement temporel trouve un apaisement dans le calme d'un espace d'éternité. La sonorité profonde des cloches du Graal accompagne cette progression qui semble avoir lieu en même temps dans deux mondes différents.

Dans son architecture générale, l'Apocalypse est un domaine du Graal, lors de la traversée duquel le temps devient espace pour celui qui progresse au travers de toutes les épreuves. Cela se manifeste dans les diverses lois des nombres qui dominent cet oeuvre au début et à la fin: elle progresse **du sept au douze**.

L'homme moderne a si bien perdu la relation avec la réalité substantielle du nombre qu'il a appris à "compter" et qu'il a laissé cette activité devenir le maître tyrannique de son discernement par les statistiques. Les nombres ne représentent plus pour lui que des données quantitatives. Si le nombre est élevé, alors il désigne une grande quantité; est-il petit, il correspond alors à une faible quantité. Des livres comme la Révélation de Jean comptent encore sans réserve avec la nature qualitative du nombre. Le quantitatif n'a aucune signification pour de telles oeuvres. Chaque nombre est un être; il possède une sonorité absolument originale et un timbre particulier; il restitue une figure et une disposition totalement décisives dans la structure de l'univers.

Le sept est le nombre du temps, il renferme le rythme du devenir de manière idéale. La semaine est sa manifestation la plus immédiatement proche de nous, dans laquelle une septaine de journées accède à une totalité, à une ronde. Cette progression du temps, d'une telle ronde septuple à une autre, a naturellement été vécue d'une manière beaucoup plus vivante par les âmes, alors que la banalité nivelante ne s'était pas encore emparée de notre existence, qui ne se différencie qu'en journées de labeur et en jours de fêtes; chaque jour de la semaine possédait encore son mystère cosmique, son empreinte planétaire: le dimanche, son rapport interne avec le soleil; le lundi, avec la lune; le mardi, le caractère de mars; le samedi, le caractère de saturne, etc. (\*)

(\*)La relation qui lie les jours de la semaine aux planètes s'exprime de manière évidente en allemand: "Sonntag" = jour du soleil (dimanche) et "Montag" = jour de la lune (lundi); le français désigne les quatre jours suivants: mardi (jour de mars), mercredi (jour de mercure), jeudi (jour de jupiter) et vendredi (jour de vénus); en anglais, "saturday" (samedi) caractérise le jour de saturne.

L'homme moderne « n'a effectivement plus le temps » dans le sens qu'il a perdu le spectre coloré d'âme de la journée (par la présence des astres, N.D.T.), l'astralité des jours qui se dévoile dans le rythme septuple de leur succession. Ce n'est que lorsque le monde suprasensible, pourvu qu'il puisse se révéler dans l'univers spatio-temporel, sera de nouveau inséré dans le vécu des hommes, que le mystère du temps progressant pourra être retrouvé, et avec cela la progression et la maturité intérieures.

Le douze est le chiffre de l'espace. La plus merveilleuse illustration de cette loi de l'univers, nous l'avons en regardant le ciel des étoiles fixes que ceignent les douze images des constellations du Zodiaque. Nous y faisons l'expérience de ce qu'est l'espace. Il est vrai qu'une partie seulement des douze constellations étoilées, qui encerclent la sphère de notre monde spatial, est toujours visible à l'horizon, mais nous sentons néanmoins que la terre plane dans le ciel, et aussi que les constellations, visibles ou invisibles selon le cas, marquent, chacune leur tour, l'une des douze directions au travers desquelles se différencie le rayonnement en provenance de l'univers. La tétrade formée par les directions des points cardinaux, Est, Ouest, Nord et Sud, ne dessine qu'une croix dans le cercle du zodiaque en mettant en évidence quatre points particuliers parmi la douzaine qui existent. La sensation abstraite actuelle de l'espace, qui s'intéresse plutôt aux distances qu'aux qualités des directions spatiales, ne sera remplacée par une autre, plus concrète et remplie d'âme, que lorsqu'on se libérera du mythe matérialiste qui consiste à considérer les étoiles fixes de l'univers comme des corps matériels analogues à la terre. Situées à des années-lumière, les étoiles traverseraient l'espace en trombe dans le cosmos et les images qu'elles forment en raison de leur disposition relative, ne seraient que des apparitions fortuites dues à la perspective et auxquelles on ne serait pas en droit d'imputer une objectivité et une valeur propres.

Dans les premières parties, l'Apocalypse progresse entièrement dans le rythme septuple. Dès le premier chapitre, l'accord du devenir temporel résonne dans l'accord des couleurs de l'arc-en-ciel: dans les motifs des sept étoiles et des sept chandeliers en or. Puis les grandes rondes de septaines se déploient et s'élèvent en décrivant des spirales: les cadrans des grandes semaines cosmiques, les rondes des missives, des sceaux, des trompettes et des coupes de colère.

Lorsque les rondes ascensionnelles s'élancent hors du plan terrestre, entre les missives et les sceaux, la sonorité paisible et spatiale du nombre douze commence à retentir au milieu de la tourmente de la progression. Des germes d'avenir, d'une permanence éternelle pourtant, se révèlent dans les variations du nombre douze: dans la tétrade des animaux chérubiniques, dans le nombre des 24 vieillards rassemblés autour du trône divin. Le temps commence déjà à devenir espace.

À la fin, tout vibre dans le nombre douze du firmament cosmique de l'espace: lorsque les 144.000 se rassemblent sur la montagne autour de l'agneau, lorsque apparaît l'image de la ville céleste aux douze portes et aux douze assises (des murailles, N.D.T.), avec les douze pierres précieuses et perles, alors le temps est pleinement devenu espace.

L'étape du devenir, dans laquelle nous, êtres humains, entrons par notre mort terrestre, peut éclairer ce devenir spatial du temps. Par des allusions fragmentaires et foudroyantes, des hommes ont jeté un regard sur ce domaine de l'au-delà, au moment où ils faisaient une chute en montagne, ou se trouvaient sur le point de se noyer. Tout ce qui compose le contenu des événements successifs de notre cheminement terrestre, se trouve tout d'un coup déployé autour de nous dans la simultanéité grandiose des souvenirs formant un tableau complet. Une sphère spatiale, constituée d'une vision à rebours de notre vie, nous entoure. Dans sa grandeur grave et majestueuse, la mort permet ainsi au temps de devenir espace. Il est vrai que cet espace est aussi abandonné quelques jours plus tard, après avoir été traversé comme le vestibule des sphères supérieures.

Lorsqu'il a atteint le royaume du Graal, Perceval réalise cette expérience d'un éloignement qui évoque vaguement la mort. Le temps ne continue plus de s'écouler comme il le fait autrement. L'éternité est mélangée au temps. Chaque instant s'immobilise et demeure comme un point au firmament qui entoure solennellement l'être humain. Ainsi nous trouvons-nous au sein d'un espace, résultant de cette métamorphose du temps lorsque, à côté de l'Ancien d'Éphèse, nous cheminons dans ces espaces des sphères spirituelles où nous ne pouvons pénétrer qu'à la suite d'une élévation de l'âme ressemblant à celle qui se produit au moment de la mort.

C'est une conséquence de la loi fondamentale esquissée ici qu'au sein d'époques qui prennent un caractère apocalyptique, en raison de leurs énormes tensions immanentes, comme c'est le cas de nos jours, le rapport que l'homme entretient avec le temps se transforme. Le temps échappe à l'être humain. Celui-ci pense économiser beaucoup de temps, grâce aux découvertes astucieuses de son esprit, par exemple la mise en place de moyens de transport rapides, et il doit néanmoins admettre, s'il est honnête, qu'il réalise moins de chose que les hommes qui voyageaient encore avec la diligence. Car le véritable événement temporel expire **au-dessus** de nos têtes: l'Apocalypse au sein de laquelle le temps devient espace. Ou bien l'être humain prend son essor pour s'y élever rapidement et prendre part à ce devenir spatial du spirituel, et avec cela, à l'achèvement véritable du temps, ou bien il n'en vit que la caricature: au lieu de devenir espace, le temps devient son néant, un vide de l'âme qui n'apporte plus en lui aucune réelle évolution.



L'architecture de l'Apocalypse projette sa lumière sur le mystère du temps, qui devient espace au point nodal et au seuil d'amplitude du devenir historique, lorsqu'elle est considérée sous un autre aspect encore. La prise en compte de la longueur des quatre rondes septuples, qui paraît tout d'abord n'être que purement extérieure à notre propos, peut nous amener à un point de départ important.

La description qui nous est donnée de chaque septaine de journées formant les quatre semaines du monde, des plus petites parmi les grandes rondes, ne requiert aucunement le même espace. Cela se déverse dans le sentiment d'une progression auquel nous nous abandonnons dans le déroulement du mouvement d'intensification dramatique du livre, qui renferme en lui le caractère d'une interrogation.

Dans le premier cercle du devenir, règne la régularité. Les sept missives s'équilibrent à merveille les unes par rapport aux autres; chacune nécessite approximativement le même espace.

Dans les rondes septuples qui suivent, la régularité n'est maintenue que pour les premières étapes. Les quatre premiers sceaux se tiennent en équilibre dans leur style dynamique et concis. Mais ensuite, une intensification énigmatique s'impose et se fait valoir. Le cinquième sceau bondit déjà au-delà de la mesure, il s'étend au-delà de l'espace pris par chacun des précédents. À plus forte raison pour le sixième. Alors que les cinq premiers sceaux ne forment ensemble qu'un demi chapitre, le sixième en prend un et demi à lui tout seul. Finalement le septième explose, surtout en empiétant dans le domaine de la septaine qui s'annonce aussitôt: les sept trompettes forment déjà son contenu, c'est-à-dire la totalité du cycle suivant qui est plus grand encore.

Les quatre premiers sons des trompettes se produisent chacun avec la même brièveté concise. À partir du cinquième son, le contenu se dilate et prend de l'extension. Une croissance colossale s'engage. Les quatre premières trompettes forment ensemble le contenu d'un chapitre, la cinquième plus de la moitié d'un autre, la sixième plus de deux chapitres; la septième trompette retentit autour de nous approximativement sur la longueur de quatre chapitres et demi.

Ainsi nous parvenons progressivement dans une disposition dont la dimension s'élargit de plus en plus. Que s'exprime-t-il dans cette intensification? – On pourrait penser, puisqu'il s'agit dans ces rondes septuples de la succession d'époques et d'étapes plus importantes de l'évolution de l'homme: si un sceau ou une trompette requiert plus d'espace que le précédent, cela caractérise donc un plus grand espace de temps. En réalité, c'est un principe dynamique, et non quantitatif, qui se manifeste ici. Non pas la durée temporelle, mais le contenu événementiel et fatal d'un laps de temps qui s'agrandit et s'accroît toujours plus dans les rondes successives. Nous nous trouvons devant le mystère de l'accélération du temps, de la précipitation du temps qui devient apocalyptique. Qu'on en arrive ensuite, en progressant dans la grande semaine de l'univers, à proximité du septième jour, alors tout se passe comme si le temps ne pouvait plus contenir sa plénitude intérieure et était prêt d'éclater. Depuis les mondes supérieurs, quelque chose pénètre de manière toujours plus intense dans le monde terrestre et veut transformer le temps en espace. En de tels moments, les hommes ne pourraient que suivre, en marchant au même pas que la destinée, s'ils voulaient s'abandonner à ce qui se dérobe à leur regard et accueillir, dans leur perception du temps, comme s'ils étaient morts, les pressentiments du monde de l'au-delà du seuil de la mort. Ce sont les mêmes époques apocalyptiques dont il s'agit dans les Évangiles lorsqu'il est dit: « Et si le seigneur n'avait écourté ces jours, aucune créature ne serait sauvée; mais à cause des élus qu'il a élus, il a écourté ces jours. » (Marc, 13, 20)

Pour les coupes de colère, la régularité par laquelle l'Apocalypse commençait à la ronde des sept missives semble restaurée à première vue. Nous verrons que dans cette dernière ronde septuple une infinité de siècles, totalement nouvelle, se reflète déjà dans le cours temporel terrestre puisque avec la "dernière trompette" une "fin du monde" s'annonce, c'est-à-dire que la fin de la ronde terrestre proprement dite, représentant l'ensemble de l'évolution planétaire, est ainsi signifiée. Mais on doit ajouter, en outre, à la septaine des coupes de colère déclenchée par la dernière trompette, la totalité du puissant drame final qui suit encore dans l'Apocalypse. Le contenu sur-puissant, pulvérisant toute mesure terrestre, qui s'imposait en progressant régulièrement au travers de chacune des rondes particulières des sceaux et des trompettes, surgit dans la dernière grande ronde derrière, ou au-dessus des sept coupes de colère: la gigantesque séparation cosmique des esprits qui mène à la dualité opposant la "Jérusalem céleste", qui descend du ciel sur la terre, à la "Babylone prostituée", qui est précipitée dans l'abîme.

Une symétrie naît ainsi entre le début et la fin du livre: la grande **unité**, la vision du Fils de l'homme, l'image originelle spirituelle de l'être humain, qui est l'origine et la finalité, l'alfa et l'oméga de tout devenir, est placée **au début**. Comme par un déploiement issu d'Elle, surgit la septaine des communautés, auxquelles les missives sont adressées. Issue de l'Homme-Esprit, l'humanité est survolée à sept reprises par les images originelles (archétypes) du devenir temporel. La grande **dualité**, l'abîme qui naît de la séparation de la terre et de l'humanité en deux mondes, surgit **à la fin** dans l'image des deux villes après la succession régulière des sept coupes de colère. Le déversement, à sept reprises, de l'essence divine prononce le jugement de cette séparation humaine et cosmique. L'être humain devient univers. Le tragique de l'Apocalypse réside dans le fait qu'il s'agit d'un univers disjoint qui procède au passage à l'Éon (ou infinité de siècles) suivant.

Nous verrons que c'est à proprement parler une **trinité** qui fera finalement face à la grande unité du début, et apparaîtra magiquement devant nous par l'énorme puissance explosive de la substance divine qui y est déversée.

Entre les deux tableaux des deux grands états extrêmes de notre Éon terrestre, s'avance l'image métamorphosée du Fils de l'Homme, le cavalier blanc qui conduit la bataille décisive et séparatrice de la partie progressante de l'humanité. La vision du Fils de l'Homme, qui représente le début de l'Apocalypse, mène en fin de compte à une trinité sublime: à l'apparition du personnage du cavalier blanc, de l'image de l'être humain qui a progressé plus loin, l'humanité éclate en deux parties. C'est la dynamique qui, au travers des septaines progressant dans leurs dimensions spirituelles et atteignant la contention extrême, débouche dans le domaine solennel de la durée éternelle du nombre douze.



La merveilleuse proportion équilibrée inhérente à la première ronde septuple, les sept missives, a d'un côté pour fondement le fait qu'ici l'aigle de l'esprit johannique s'envole en décrivant d'abord des

cercles à proximité du sol, comme pour préparer ainsi son essor vers les rondes supérieures, dans les sphères de l'imagination, de l'inspiration et de l'intuition. Le temps qu'il mesure ici, tels les jours d'une grande semaine, n'a pas encore le caractère apocalyptique et suprahistorique, il prend encore part au cours tranquille du devenir historique. D'un autre côté, les sept communautés concernées par les missives, demeurent encore illuminées harmonieusement par les images originelles de l'être humain, quoique la lumière et l'ombre s'y mélangent déjà. Un écho des origines s'impose encore au sein du devenir historique. Nous y décelons toujours, pour s'exprimer comme Novalis:

En ces époques lointaines, où l'esprit brillait  
Et en flammes vertigineuses se consumait,  
Les hommes connaissaient encore  
La main et le visage de Dieu.  
L'esprit élevé et candide de maint d'entre eux  
Ressemblait encore à Son image originelle.

Un peu de l'harmonie noble et dynamique de l'image originelle de l'essence humaine qui précède dans cette vision du Fils de l'Homme, se communique aux sept communautés humaines. Ce qui apparaît d'abord récapitulé en une unité, se déploie ensuite en une multiplicité. La pleine lumière de l'image originelle se brise en sept rayons.

Le poème rosicrucien de Goethe, *Les Mystères*, qui est resté à l'état de fragments mais dont l'ensemble forme néanmoins un tout, peut être envisagé comme une Apocalypse, plus petite et poétique. Au début, ce poème est riche de détails, là où il correspond aux premières parties de la Révélation de Jean; Ensuite, lorsque la correspondance s'étend aux trois cercles supérieurs, il n'est plus qu'allusions. Après un long périple, le frère Marc arrive à la maison d'une communauté, comme à un château du Graal retiré de l'agitation du monde. Les douze anciens, qui la composent, sont affligés par la mort prochaine du treizième, celui autour duquel ils s'étaient rassemblés, et qu'ils reconnaissaient comme maître. Ils découvrent dans le voyageur celui qui leur est ainsi envoyé pour se tenir au milieu d'eux, et l'accueillent à présent à leur table. Pendant le repas, les douze lui racontent leur participation au cheminement immense de la vie du treizième. Comme Goethe l'a expliqué un jour, ils représentent, à eux douze, tous les courants religieux et spirituels de l'humanité, leurs récits constituent ensemble une totalité de l'histoire. Humanus, tel est le nom de celui qui se tient spirituellement au milieu d'eux. Il est l'image lumineuse générale de l'être humain qui prend une couleur particulière, exprimant un côté et une nuance de son essence, au travers du récit de chacun des douze anciens. Ainsi les entretiens qui se déroulent autour de cette table sont-ils en correspondance exacte avec les missives de l'Apocalypse. À la suite de ces rondes préparatoires, le frère Marc est autorisé à s'élever à l'image, la parole et l'essence, comme dans l'Apocalypse, après les missives, se déploient les images des sceaux, les sons des trompettes et l'essence réelle des coupes de colère. Les symboles placés au-dessus des sièges des douze et de celui du treizième, éveillent la

vision en l'âme du frère Marc dès son entrée dans l'espace secret du temple; les sons étranges qui retentissent en ce matin de Pâques, atteignent son ouïe spirituelle comme mélangés aux cloches et aux flûtes; les disciples, habillés de blanc et portant les flambeaux, lui signifient la venue de la sphère de l'attouchement spirituel intuitif essentiel.

L'un des douze vieillards, qui guide le frère Marc, prononce ces paroles, tandis que les divers récits concernant Humanus et le regard porté sur les symboles énigmatiques ont déjà contribué à la préparation de ce dernier:

Tu n'as foulé qu'un seuil jusqu'à présent;  
En cette avant-cour où tu fus accueilli amicalement,  
Et tu me sembles digne d'accéder plus avant.

Ces mots peuvent se rapporter aussi à celui qui a traversé les premiers chapitres de l'Apocalypse dans la pleine réalité de la participation de son âme.

Le premier chapitre se situe à l'entrée d'un domaine sacré, tel le porche du temple. Avec cette image fondamentale du Fils de l'Homme, il renferme déjà la quintessence, l'origine et le but, l'alpha et l'oméga de l'ensemble. Mais nous ne parvenons d'abord, à travers lui, que dans l'avant-cour dans laquelle, pour ainsi dire, sept chapelles sont ordonnées selon un cercle s'élevant dans les hauteurs. Nous en restons encore aux conditions terrestres et humaines; celles-ci peuvent néanmoins nous devenir transparentes et refléter les mystères de l'univers. Les sept communautés auxquelles le Fils de l'Homme s'adresse, montrent, dans les formes inhérentes à l'esprit, les diverses étapes au travers desquelles l'humanité chemine dans sa progression historique et son évolution.

Dans cette disposition septuple, qui prend ainsi place autour de nous, se déploie, une fois encore, la somme de ce qui fut, est et sera, un reflet du Christ dans l'humanité qui progresse.



Les sept missives sont destinées aux sept communautés qui, aux premiers temps du christianisme, existaient réellement aux grandes heures de la vie du Sage de Patmos: Éphèse, Smyrne, Pergame, Thyatire, Sardes, Philadelphie et Laodicée. Elles forment l'environnement de la vie de ce vieillard rempli de sagesse, doyen de la ville d'Éphèse. C'est probablement vers le milieu du premier siècle que le disciple « que Jésus aimait » a commencé, à partir d'Éphèse, son activité paisible au service des âmes, une activité remplie de la grâce divine, pour la continuer jusqu'à la fin du siècle, ayant atteint alors un âge très avancé. Il n'y a aucune raison de douter des révélations de la Tradition qui le dépeignent durant une partie de cette époque, oeuvrant en compagnie de Marie, la Mère de Jésus [dont la maison y a bien été retrouvée sous les indications des Visions d'Anne-Catherine Emmerich; NdT]. Les communautés, auxquelles les missives de l'Apocalypse sont adressées, ont dû représenter

les lieux d'implantations essentiels du domaine au sein duquel Jean exerça sa mission de berger des âmes; une mission que lui autorisait une maturité spirituelle acquise jusqu'au tréfonds de son être intérieur. Les trois Épîtres de Jean dans le Nouveau Testament, dont le souffle de vie est imprégné d'une sagesse resplendissante, sont les documents les plus merveilleux de cette activité.

Si nous tentons de nous faire une idée, ne serait-ce que par le tracé géographique purement terrestre, du chemin que l'Ancien d'Éphèse parcourait lorsqu'il voulait visiter ses communautés, alors l'image primordiale, qui réside au sein de cette septaine, commence aussitôt à s'illuminer.

Éphèse était une ville au bord de la mer, située au milieu d'une merveilleuse baie dont la large courbure inspirait puissamment l'air du large. Depuis des siècles, cet endroit, devenu si paisible et insignifiant aujourd'hui, s'est retiré de la côte à cause de dépôts d'alluvions. Mais on peut toujours deviner le paysage, la grande arène de verdure de l'ancienne Éphèse qui s'étale en encerclant le promontoire du château. Le soleil de Homère dardait encore ses rayons comme sur aucune autre ville de la communauté johannique, en ces temps du christianisme primitif. Mille ans avant que l'Évangile de Jean ne soit écrit, la même contrée avait vu naître les écrits homériques. Dans l'aspect extérieur de cette grande ville animée de l'époque chrétienne primitive vibrait, comme provenant de ses arrières plans historiques, ce que son âme avait ressenti: Le rayonnement des lieux des Mystères au sein du temple d'Artémis-Diane originel, détruit à plusieurs reprises par la suite. Le miracle de la splendeur solaire de la Grèce venait ici s'unir intimement avec la réminiscence d'une sagesse antique.

Pour atteindre Smyrne, nous devons voguer vers le nord et contourner les montagnes qui se dressent devant nous. Smyrne (Izmir de nos jours), s'étend pareillement le long de la côte, mais ne partage pas le rayonnement solaire naturel à Éphèse. Une ombre austère, ténébreuse, s'appesantit sur la ville dont les montagnes voisines, qui se dressent noires et imposantes à l'arrière de la cité, prennent valeur de symboles extérieurs. Leurs pentes escarpées ne permettent pas d'accueillir la vie des hommes, au sein de plaines verdoyantes comme à Éphèse. À toutes les époques de l'histoire, la ville fut régulièrement rasée. Aussi ne reste-t-il aucune trace quelconque de la Smyrne des premiers temps du christianisme. L'activité besogneuse d'un gros centre portuaire témoigne, aujourd'hui encore, de la peine et des combats dont les hommes qui vivent en ce lieu ont fait preuve de tout temps.

Pour parvenir au lieu de la troisième communauté, au site de Pergame, nous devons continuer notre chemin vers le nord, en amorçant un virage vers l'est dans l'intérieur des terres. La ville se dresse sur une hauteur majestueuse, d'où l'on domine tous les environs, blottie autour des deux monts de la citadelle et du temple. Les édifices de ses temples lui ont donné une grandeur concentrée sur elle-même. La petite communauté chrétienne des premiers temps a dû y mener une vie paisible au milieu d'un environnement empreint de la magie du culte.

Vers Thyatire la route s'enfonce plus loin vers le nord, en direction de l'intérieur des terres, pour aboutir directement sur les hauts plateaux de l'Asie Mineure. La campagne ne développe plus ses scènes variées et changeantes, comme elle le faisait encore à proximité de la côte. L'endroit est devenu plus humain et plus actuel. Il ne se trouve plus à l'ombre d'un passé gigantesque.



Après avoir parcouru un demi cercle vers le nord, nous devons amorcer à présent un autre demi cercle vers le sud-ouest pour atteindre les autres communautés; Vers Sardes, Philadelphie et Laodicée. Tant et si bien que le périple de Jean forme significativement un cercle. Laodicée se trouve à proximité de Colosses, où habitaient les Colossiens de la lettre de Paul. Celui-ci demande aux deux communautés d'échanger les lettres qui leur sont respectivement adressées. À peu de distance de là se trouvait l'ancienne Hiérapolis, qui joua un rôle extrêmement important dans l'histoire religieuse. Il y avait là l'un des plus vieux oracles de l'ancien monde: Une grotte s'enfonçant profondément dans les entrailles de la montagne rocheuse, le Plutonion. Une atmosphère lugubre, inspirant l'horreur et la frayeur, sortait de cet antre souterrain. Cet antre était connu pour se remplir sans cesse de gaz toxiques émanant de l'intérieur de la terre; il était mortel pour qui s'y risquait. Malgré cela, ou bien même à cause de cela, cet endroit infernal recelait un sanctuaire. C'était le lieu où résidait Pluton, le dieu du monde inférieur, et les prêtres de Cybèle y célébraient un culte énigmatique. Ils ont dû avoir recours à des procédés techniques qu'ils avaient découverts et grâce auxquels ils se protégeaient des émanations et vapeurs toxiques sortant des entrailles de la terre. Ainsi parvenaient-ils à un état pythique-somnambulique, provoqué par ces forces qui s'échappaient de la caverne, et grâce auquel ils donnaient les réponses divines aux interrogations humaines dont ils étaient les porteurs et rendaient ainsi leurs oracles. Le paysage aux alentours de ce sinistre Delphes souterrain entraînait en correspondance sur de grandes étendues, avec le frisson de la mort provenant des profondeurs souterraines. Près de Hiérapolis, Laodicée et Colosses, il existe des régions où le sol est soufflé vers l'extérieur, formant comme des stalagmites. Dans les temps anciens, des sources chaudes, dont l'eau contenait de fortes concentrations de sels et de minéraux, ont dû sourdre de l'intérieur de la terre et submerger la région, si bien qu'après leur passage, ses eaux ont laissé derrière elles un sol vitrifié, couvert d'un revêtement de porcelaine ou de verre. De même que l'on trouve des stalactites dans les grottes, dont les cônes de pierre pointent vers le bas, on découvre dans ces régions des protubérances rocheuses fantastiques, qui naquirent de la cristallisation des éléments minéraux charriés par les eaux jaillissant du sol. Il en résulte ce paysage étrange et désolé évoquant celui d'un astre mort. Tout ce qui verdoie, pousse et fructifie, et qui possède toujours un écho du jardin du Paradis, se trouve ici refoulé par les rayons de mort de cet abîme souterrain. Il en surgit véritablement un monde en opposition totale à celui d'Éphèse. Là bas, au bord de la mer, tout est encore illuminé par les rêves divins, échos d'une harmonie originelle paradisiaque et de l'attachement naturel à la divinité; Ici, à l'intérieur de l'Asie mineure, la puissance de l'Hadès se manifeste ouvertement, étouffant toute vie.

Le chemin qui mène depuis le bord de la mer jusque dans les hautes montagnes, décrivant une large boucle de la première à la septième communauté apocalyptique, reproduit le cheminement de l'humanité. Il commence par des villes qui vivent et respirent encore l'héritage culturel et le trésor d'ancienne sagesse et aboutit en un milieu, certes bien éloigné des centres modernes de la vie de l'époque, mais qui anticipe ce qui doit venir. Quelque chose du principe du Plutonion s'est effectivement étendu sur la totalité de notre civilisation moderne actuelle. À l'échelle la plus grande qui soit, les hommes ont dû apprendre à travailler avec les forces souterraines, que ce soit par

l'utilisation du gaz ou de l'électricité ou bien, tout dernièrement, avec l'énergie libérée par la fission de l'atome. On rencontre une espèce de dépôt vitrifié sur tout le paysage dont la nature a été refoulée par l'industrie. Particulièrement à Laodicée, il se peut que les conditions de vie aient pu déjà agir, un peu par anticipation, comme elles agissent en ce moment autour de nous, les hommes du présent; et au lieu de s'épanouir dans une nature remplie de forces paradisiaques, elles ont vécu déjà dans un monde traversé des multiples types de forces provenant du monde souterrain et de la mort.

Les sept communautés sont comme de paisibles représentants de ces grandes époques franchies par l'humanité dans son devenir historique. Des échos des temps primitifs, encore teintés de la proximité céleste de l'union avec la divinité, composent le charme d'Éphèse; cette union avec la divinité caractérisait avant tout la culture de l'ancienne Inde. Smyrne possède quelque chose des anciennes époques perses, au sein desquelles l'humanité s'éveillait à l'antagonisme de la lumière et des ténèbres et en ressentait une stimulation à travailler activement sur la terre. Dans le site de Pergame, qui s'élevait sur les lieux de l'ancienne contrée de Troie, vibrait la sagesse mycénienne et troyenne, la culture soeur des temples égyptiens et chaldéens. Le vénérable prêtre d'Éphèse rencontre dans Thyatire, le véritable présent de notre civilisation qui se place juste au milieu de son périple dans les sept villes. Au beau milieu de l'histoire humaine, le Christ est descendu sur la terre en devenant homme et le courant de vie chrétien put ainsi s'emparer alors du devenir historique de l'humanité. Ainsi la ville centrale reproduit le moment contemporain de l'Apôtre, donc le présent d'alors. Lorsqu'on voyageait, en s'enfonçant de plus en plus à l'intérieur du pays montagneux, pour atteindre Sardes, Philadelphie et Laodicée, on passait finalement d'un élément protecteur à un élément préparatoire, dont l'organisation préexistait de tout temps. Quoique liées entre elles par leur existence contemporaine et apparemment simultanée, les sept villes placées les unes à côté des autres, forment une disposition dissimulant la grande succession des civilisations temporelles que traverse symboliquement celui qui visite successivement les sept communautés comme le faisait le vénérable Apôtre Jean. (\*)

(\*) Sur la correspondance entre les sept communautés et les sept époques post-atlantéennes, voyez le cycle de conférences de Rudolf Steiner consacré à l'Apocalypse (Nuremberg, 1908; 3<sup>ème</sup> conférence)

À toutes les époques, et avant tout dans ces moments où le devenir historique s'intensifie en certains points nodaux du temps et par des franchissements de seuils, des conditions de vie et des colorations d'âmes se regroupent en même temps sur la terre, par lesquelles toutes les époques passées et futures sont symbolisées par des cercles concentriques colorés. De nos jours on peut, comme par un coup de baguette magique, deviner sur une carte les reflets juxtaposés d'une grande fresque historique, lorsqu'on prend garde aux préalables et aux conditions des âmes auxquelles on se heurte, tout en se préoccupant d'un renouveau religieux conforme à l'époque actuelle. Lorsqu'on arrive dans les grandes régions de l'Europe du sud, par exemple à peu près au sud de Rome, peut-

être même déjà au sud de Florence, le besoin d'un renouveau religieux ne se manifeste pratiquement nulle part. Les hommes vivent là si fortement et si naturellement au milieu des forces d'un passé qui remonte parfois si loin en arrière, bien avant le moment du développement du Je, il semble anachronique de dater les jours comme s'ils s'écoulaient au 20<sup>ème</sup> siècle. Du point de vue climatique, le protestantisme lui-même peut y paraître déplacé. Le domaine qui peut prétendre à bon droit représenter le théâtre des événements réellement actuels, est beaucoup plus restreint que ce que l'on se représente ordinairement. Au moins n'englobe-t-il pas notre terre entière.

Là où règne réellement le présent, on a aussi partout affaire avec des gammes de couleurs renfermant des teintes du passé, du présent et de l'avenir. Ainsi, en Europe du centre, les efforts entrepris pour un renouvellement religieux conforme au temps présent se heurtent-ils aux obstacles les plus divers. Dans de nombreuses grandes villes, les hommes ont à lutter contre une difficulté que l'on peut désigner comme la difficulté du "Fils prodigue", pour s'accommoder d'une vie religieuse renouvelée. Les âmes qui y vivent sont déjà devenues si étrangères à toute vie religieuse, prisonnières des soucis et des joies d'occupations mondaines de toutes sortes, qu'elles ne réussissent pas d'emblée à franchir le seuil d'un lieu de prières. Quoi qu'il en soit, on doit toujours dire que ces difficultés seront résolues bien plus facilement et se révèlent d'abord souvent même comme un avantage. Celui qui se trouve dans cette situation sera moins difficilement conscient, surtout en étant placé sous l'influence de l'atmosphère de la destinée actuelle, en particulier de cet appauvrissement réel qui s'est emparé des âmes, et par la suite, l'absence de prévention et l'ouverture d'esprit en regard des traditions et coutumes religieuses le conduiront à reconnaître, plus facilement et plus significativement que d'autres, la voie du cheminement intérieur qui s'ouvre devant lui.

Dans d'autres régions, c'est la difficulté que l'on peut évoquer comme étant celle du "frère du Fils prodigue" qui prédomine plutôt. Beaucoup de théologiens ont parfois en effet prétendu que dans la parabole biblique, il y avait, à proprement parler, deux fils prodigues; non pas uniquement celui qui s'en est allé à l'étranger et a retrouvé plus tard le chemin du retour, mais aussi celui qui est resté à la maison et ne s'est pas égaré, mais qui n'a pas joui de l'amour que son père lui portait comme son frère. Il s'agit ici des difficultés ressenties par les êtres humains qui ne sont pas encore parvenus à un appauvrissement total de leur âme, mais sont encore portés et rassasiés par une religiosité traditionnelle qui ne s'est pas entièrement épuisée. Malgré cela, le sentiment s'impose de diverses manières dans de telles régions, sous le ciel d'orage de notre époque, de devoir scruter l'horizon dans l'attente d'un élément nouveau, facteur de progrès sur le plan spirituel. Il se peut ensuite que les liens de piété, que les anciens stades de conscience et de vie spirituelle maintiennent constamment dans les âmes, atténuent toujours plus leur recherche et leur aspiration, et avec cela aussi, le courage de progresser vers quelque chose de neuf en ce domaine.

En général, l'humanité du centre de l'Europe porte le plus distinctement l'empreinte du temps présent. Si l'on se dirige vers l'Ouest, on peut se heurter aux développements les plus extérieurs de la civilisation et à la modernité la plus progressiste. Mais dans les questions de vie intérieure et de vie religieuse, la fascination de la tradition est essentiellement plus grande et ce n'est que très

progressivement que les masses pétrifiées par le durcissement s'ébranlent et sortent de leur immobilisme qui résulte de la prédominance du passé sur le présent. La situation est complètement différente dans l'Est d'expression slave. Il se peut que cette situation soit déterminée, plus encore aujourd'hui qu'hier, par les visées intellectuelles et matérialistes de la civilisation de l'Ouest, mais au sein des âmes, là où les forces de la dévotion et de la prière s'avivent, germe partout une spiritualité véritablement porteuse d'avenir. Un christianisme aussi naturellement accompli, pour l'acquisition duquel les hommes de l'Ouest et du Centre auraient à lutter laborieusement pendant longtemps, peut s'élever du terrain des âmes. Les ombres du matérialisme ne seront plus en état d'amener l'extinction complète de la lumière de cet élément porteur d'avenir qui plane au-dessus des âmes de ces régions et qui les prédestine directement à la dimension culturelle et sacramentelle.



L'Apocalypse dirige notre regard vers la ronde des sept communautés elles-mêmes, à partir de la donnée concrète, terrestre, de l'existence des communautés de cette époque, jusqu'au niveau supérieur des images éternelles archétypes: ce que Jean doit écrire aux communautés ne s'adresse pas directement à elles, mais aussi aux "Ange des communautés". Dans l'histoire de la théologie, surtout en ces époques, où l'on avait perdu la vision concrète des entités du monde spirituel, on pensait que les prêtres, qui dirigeaient les communautés chrétiennes primitives, étaient caractérisés comme des Anges et il faudrait donc se représenter les missives comme étant adressées aux prêtres. La Révélation de Jean veut justement évoquer des situations de faits suprasensibles de manière précise et concrète. Une communauté représente plus que la **seule** somme des hommes qui s'y trouvent rassemblés. Une communauté d'intérêts humains organisée en association, le plus souvent aussi le public d'une conférence, se réduisent aux effectifs des personnes présentes. Dans le contexte universel, un groupe d'êtres humains n'accède à la grandeur morale qu'à partir du moment où il porte le mystère de la communauté en lui et devient une "Communauté". Là où se réalise une véritable communauté, le ciel y prend part. Un être angélique se fait le génie de cette communauté et y prend corps, comme le Je humain prend corps lui-même dans les organes du corps physique. La somme des êtres humains devient ainsi la somme des organes de la communauté pour l'ange qui s'incarne en elle. Seule l'essence spirituelle, qui règne pour ainsi dire au-dessus des têtes humaines, peut être la cohésion authentique et immortelle d'une communauté. Au sein de la conscience des membres, le ferme sentiment pénètre ensuite peu à peu: nous ne sommes pas seuls, nous devons être le corps d'une entité supérieure qui agit à travers nous. Une intensification de la conscience de ce mystère est représentée par la communauté chrétienne qui devient en même temps le Corps du Christ, dont les êtres humains individuels forment les membres, comme Paul le décrit concrètement dans le 12<sup>ème</sup> chapitre de la première lettre aux Corinthiens, et peuvent agir dans l'accord harmonieux de leur union.

Toute communauté véritable reçoit dans la gamme colorée de sa destinée, la nuance et la tonalité de son âme du fait qu'il y règne en s'y réalisant l'une des caractéristiques apocalyptiques du Fils de l'Homme. Cela veut dire que ce n'est pas simplement ainsi que le Fils de l'Homme est apparu à Jean dans la vision initiale de Patmos lui disant ce qu'il devait transmettre dans les missives adressées aux communautés. À chaque fois, le Fils de l'Homme s'exprime par une facette de son être. C'est celle-ci qui octroie à l'Ange, et à la communauté humaine dont il vivifie l'âme, la nuance et l'archétype humains particuliers. Seule la totalité de la collectivité peut refléter l'essence complète du Christ. Le mot de Goethe se fonde sur ce mystère: « L'humanité seule est l'humain authentique. »

Lorsqu'il est dit que celui qui s'adresse à la communauté d'Éphèse « tient dans sa main droite les sept étoiles et chemine au milieu des sept chandeliers », alors nous reconnaissons combien le charme de cette communauté consiste dans le fait de disposer encore de l'intégralité harmonieuse des lumières spirituelles. Elle possède intérieurement le chandelier aux sept branches. L'arc-en-ciel aux sept couleurs des possibilités d'évolution de l'histoire de l'humanité était encore présent dans l'archétype des origines. Il n'avait encore élaboré aucune tendance exclusive. L'écho paradisiaque consistait dans le fait que la communauté se trouvait illuminée de tous les côtés par le ciel. Et lorsque à notre époque, les sept chandeliers brûlent de nouveau sur l'autel, le mystère de la lumière d'une Éphèse, toujours présente et en plein devenir, brille alors en eux. Devant l'autel, tous les points de vue exclusifs se rassemblent au sein d'une nouvelle universalité humaine, lorsque les évolutions justes ont lieu. Avec le souffle d'Éphèse, se renouvellent les époques de la proximité des dieux au beau milieu des tempêtes du présent.

« Le premier et le dernier, qui était mort et est redevenu vivant » s'adresse à la communauté de Smyrne. La seconde des sept communautés se trouve ainsi marquée par la volonté divine. La volonté divine a donné par là, à la seconde des 7 communautés, l'empreinte d'un groupe qui devra continuellement lutter aux travers des épreuves de son destin et les morts pour créer de nouveaux commencements et résurrections.

À la troisième communauté, dans laquelle résonne l'écho magique des temples égyptiens et babyloniens, s'adresse « celui qui possède l'épée aux deux tranchants acérés ». La puissance magique de la parole est indiquée par cette image, qui marqua de son sceau la culture des temples qui fleurissait entre le Tigre et l'Euphrate, au bord du Nil, et qui fit grandir l'humanité d'une manière nouvelle et libre par le Christ.

Qu'il soit permis d'évoquer ici un détail: il est dit dans le troisième sceau: « J'ai un reproche à te faire, car parmi ton entourage, certains sont attachés à l'enseignement de Balaam, ... » Un personnage de l'Ancien testament surgit ici, l'un des plus grands opposants de Moïse, qui s'opposa au peuple tandis que celui-ci atteignait les limites de la terre promise après quarante années d'errance dans le désert. Les rois des provinces de la Palestine voulaient repousser le peuple, qui faisait irruption dans leurs territoires, en ayant recours à une arme magique. Ils avaient appelé Balaam qui devait faire fuir les Israélites au moyen de sa propre parole magique. Ils étaient persuadés que la malédiction de Balaam serait en état de briser la force du peuple. D'une façon étonnante la malédiction de Balaam

devint, contre son gré, une parole de bénédiction à caractère prophétique. Le glaive de la parole magique du prêtre manifeste une double potentialité, un caractère à double tranchant. Il peut maudire ou bénir. Il s'avère que Balaam n'est plus le véritable maître de la parole magique dont il fait usage.

Que peut donc vouloir dire à présent la 3<sup>ème</sup> missive, lorsqu'elle stipule qu'il y a, parmi les hommes de Pergame, des êtres attachés à l'enseignement de Balaam? Il semble tout d'abord impossible de se faire à l'idée que des opposants, pratiquant l'art magique de Balaam, appartiennent à une communauté se trouvant sous la direction spirituelle du sage d'Éphèse. Mais il s'agit là de quelque chose de tout à fait concret. Dans la communauté de l'époque du christianisme primitif, étaient entretenus de nombreux centres dans lesquels on pratiquait la magie oratoire («Zungenreden», ou «logomagie», N.D.T.) et qui représentaient un reste de l'ancienne utilisation magique de la parole. Il existait partout des individualités qui, au travers d'une sorte d'état somnambulique, pouvaient parler dans une langue qui n'avait rien de semblable avec une langue terrestre. Ce langage avait besoin de ceux qui disposaient, entre autres aptitudes, de celle de traduire et d'expliquer l'art magique de la parole. Paul fait savoir dans ses lettres qu'il n'est aucunement l'ami de ceux qui pratiquaient cette magie de la parole. Il précise que, pour lui, une seule parole émanant d'une claire conscience vaut plus que mille mots de logomagie. Il ne souhaitait pas que de telles résurgences d'anciennes aptitudes spirituelles passées, qui ne correspondent plus à la dignité limpide d'une pensée consciente, déterminassent la physionomie de la communauté chrétienne. Jean s'oppose encore plus vivement à la logomagie que Paul ne le fait. Cela ressort de la 3<sup>ème</sup> missive, dans laquelle il caractérise les logomagiciens comme des "suppôts de Balaam". Avec vigilance et sagesse, il avertit des dangers des composantes issues de la vie spirituelle passée qui peuvent resurgir dans la communauté et il insiste sur la clarté spirituelle qui n'est possible que par l'acquisition de haute lutte d'une conscience christifiée totalement éveillée. La facette de l'essence christique qui s'adresse à Pergame est celle de la Parole en tant qu'épée à double tranchant. Le Christ doit Lui-même être le porteur du Verbe au sein de la communauté. Ce qui est prononcé ne doit pas s'élever des coeurs à la manière de Balaam, en balbutiant, mais à la façon du Christ, en illuminant le monde d'une lumière vive et chaleureuse.

« Le Fils de Dieu, qui a des yeux comme des flammes de feu et des pieds comme de l'airain en fusion », s'adresse à la communauté de Thyatire, celle qui se trouve au centre des communautés. Au milieu des temps, une entité divine très élevée foule le sol de la terre. La forme humaine qui l'accueille, se tient fermement, les deux pieds sur terre, mais apporte en même temps la puissance des flammes de l'esprit au sein du monde terrestre. Dans la quatrième missive, il existe une homologie de la récusation de Balaam citée dans la troisième missive. « J'ai à te reprocher que tu laisses enseigner la femme Jezabel, qui se dit prophétesse, dans ton cercle, bien que ces paroles soient une tentation à forniquer et à se repaître des viandes immolées aux idoles. » Une figure de l'Ancien Testament émerge ici de nouveau, la grande adversaire d'Élie cette fois, la reine Jezabel qui avait amené les prêtres de Baal dans le pays en tant que fille du roi phénicien et grande prêtresse de Baal. Il est de

nouveau difficile de se représenter que dans la communauté où Jean oeuvra, le Jezabélisme eût dû largement se répandre. Mais il s'agit ici aussi de quelque chose de concret. La vie spirituelle de cette époque était encore fortement marquée par le sibyllisme. Il existait des femmes qui, en vertu de la sensibilité inhérente au psychisme de leur être accédant aisément à l'extase, devenaient médium et pouvaient prononcer des oracles. Des lieux d'implantations de sibylles étaient répandus dans le monde entier. Ainsi un homme comme Néron pouvait-il aller chercher conseil auprès de la sibylle de Cumès. Il y avait aussi des sibylles chrétiennes et les livres sibyllins, compilation de paroles sibyllines dont le fondement était chrétien, représentaient une grande part de la littérature apocryphe du christianisme primitif. Un écho du rôle important joué par le sibyllisme dans les premiers temps du christianisme se révèle encore au travers des oeuvres de Raphaël et de Michel-Ange. La représentation d'une sibylle réalisée par Raphaël dans l'église Santa Maria della Pace à Rome et les peintures funéraires monumentales de Michel-Ange dans la chapelle Sixtine, qui illustrent l'alternance des prophètes et des sibylles, appartiennent aux oeuvres admirables de l'art de la Renaissance [Voir aussi le sol de la cathédrale de Sienne, NdT]. Paul s'opposait à la logomachie comme au sibyllisme pour autant que celui-ci prolongeait son action dans les communautés chrétiennes. Il devait récuser tout ce qui pouvait mener aux troubles et aux confusions au sein de la clarté des pensées de la conscience éveillée. C'est le sens de sa parole: « Mulier taceat in ecclesia » (la femme se tait dans la communauté). Nous voyons de nouveau ici, comment Jean refuse le sibyllisme d'une façon encore plus catégorique que celle de Paul. Il le fait en caractérisant les sibylles comme des « disciples de Jézabel ». Il veut, qu'au sein de la communauté qui doit incarner la spiritualité du moment, on recherche avant tout le Christ, comme Celui dont les yeux répandent des flammes jaillissant comme une pluie d'étincelles. La conscience ne doit pas s'affaiblir, mais se renforcer au contraire. Partout l'esprit de l'Apocalypse insiste sur la transformation de ce qui, au sein de l'âme, subsiste des anciennes phases d'évolution de l'humanité, dans une attitude spirituelle pleine de noblesse, marquée par la présence du Je et conforme aux temps présents et futurs.

Le Christ s'adresse à la communauté de Sardes, comme Celui « qui possède les sept esprits de Dieu et les sept étoiles ». C'est le même personnage qui semble apparaître ici, que celui qui s'adressait à la communauté d'Éphèse. À la cinquième étape de son évolution, l'humanité a dépassé le milieu du temps qui lui est imparti et doit s'efforcer de réacquiescer, mais d'une façon nouvelle, les forces qu'elle possédait jadis et qu'elle perdit au cours de son cheminement terrestre.

La communauté de Philadelphie est sollicitée: « Voici ce que dit le Saint, le Véristique, celui qui a la clef de David, avec laquelle il ouvre ce que personne ne peut fermer; avec laquelle il ferme ce que personne ne peut ouvrir. » Lorsque l'humanité pénètre au sein de tels cycles du devenir, se situant sous le signe du nombre six, et donc menant déjà à un accomplissement temporel – dans une certaine mesure en effet, la loi de la sixième communauté prévaut sur les autres, parce que les sept communautés ne cessent d'opérer de tout temps par leur caractère propre, en préservant ou en préparant ce qu'annonce la sixième – le christianisme se trouve alors devant des porches bien ouverts. Les porches du monde suprasensible s'ouvrant brusquement, les portes du coeur humain

doivent aussi s'ouvrir en réponse. Il se pourrait que par les portes du ciel, les Anges et les messagers divins approchassent l'être humain, mais sortant des portes des enfers qui s'ouvrent en même temps, les forces démoniaques s'immiscent parmi les hommes. Une séparation des âmes se préparera ensuite dans l'humanité. D'un côté, il y aura des êtres humains qui vont peut-être tout paisiblement leur chemin, mais qui possèdent la force intérieure d'ouvrir leur coeur et de recevoir les esprits du bien et le Christ Lui-même. Les autres hommes fermeront leur coeur sous l'emprise d'une peur qui se fait volontiers passer pour de la force et cela d'autant plus qu'ils succombent même de ce fait à l'influence des puissances des ténèbres.

La septième communauté à Laodicée est abordée par celui « qui s'appelle l'Amen qui prend la foi et la connaissance sous sa sauvegarde en tant que principe originel de la création divine ». Un nouveau commencement cosmique s'annonce ainsi là, qui est né de l'amen, cette dernière parole solennelle qui mit fin à l'évolution précédente du monde. Dans cette dernière missive justement, il est parlé de Celui qui frappe à la porte, qui se tient devant la porte et auquel nous devons ouvrir pour être unis à Lui dans la communion. Une énigme repose en cela si nous réfléchissons à la parole concernant les portes ouvertes évoquées dans les précédentes missives. Avec les portes du monde suprasensible s'ouvrant au-dessus de nous, aussi bien qu'en dessous de nous, il n'est pas encore affirmé que l'être humain réussira en fin de compte à ouvrir les portes de son coeur à Celui qui vient pour fonder un nouveau monde. Mais si une petite partie de l'humanité, au milieu des épreuves apocalyptiques qui commencent, et alors que le monde suprasensible se déverse des hauteurs et monte des profondeurs, trouve la force apaisante du recueillement qui fait naître définitivement la réceptivité du coeur, alors le passage à l'éon (ère) suivant peut être découvert au sortir de la grande ronde qui achève sa course.



Le nom de la sixième communauté "Philadelphie" fait allusion à un secret important: « l'amour fraternel » ». Depuis lors, la phrase: « J'ai placé devant toi une porte ouverte. » n'a été comprise la plupart du temps que comme si, dans la vie communautaire des hommes, elle se rapportait seulement à l'ouverture du coeur qui laisse se répandre à flots la confiance et l'amour fraternel. En réalité, le nouveau rapport entre le monde sensible et le monde suprasensible est pourtant signifié par les motifs des "clefs de David" et des "portes ouvertes". Un ciel qui s'ouvre entraîne aussi avec lui l'ouverture des portes de l'enfer. Le pouvoir des clefs du Fils de l'Homme laisse advenir les temps apocalyptiques avec leurs extrêmes tensions combatives. En de tels moments, l'humanité se trouve éloignée plus que jamais du mystère de l'amour fraternel. Des guerres traversent violemment le monde et les hommes ne réussissent pas à arrêter l'avalanche des malheurs. Nous pouvons suffisamment lire cela clairement dans le destin de notre époque. Celui qui est honnête admet ensuite, s'il n'en était pas déjà conscient avant, que l'amour fraternel est un objectif élevé et lointain. Celui qui, au nom du christianisme, pense devoir prêcher l'amour, doit songer que l'amour, en tant



que finalité et sens les plus élevés de la terre, doit d'abord être appris. L'histoire de l'humanité est le chemin de l'amour, l'école de l'amour et nous avons accompli, tout au plus, les tout premiers pas sur ce chemin.

Une évolution qui se rapporte à ce mystère traverse les missives de part en part. La parole s'adresse à la communauté d'Éphèse: « J'ai contre toi que tu as abandonné ton premier amour ». Qu'est-ce que le "premier amour" ? Nous ne pouvons surtout pas atteindre le premier amour, le but de la terre, aussi longtemps que nous faisons partie de ceux qui ont même abandonné de nouveau le premier amour. Jusqu'à présent, on a presque toujours compris ces formules apocalyptiques fondamentales, comme celle du "premier amour", dans un sens humain, où se rapportant à la vie de l'âme. Dans l'avenir on découvrira dans ces formulations les mots exacts d'une langue spirituelle d'une vigoureuse force d'empreinte. Le secret du premier amour, nous devons le lire sur l'être de l'enfant. L'essence spirituelle psychique d'un être humain ne descendrait jamais pour naître sur la terre, si elle n'y était pas conduite par l'amour orienté vers la terre. Elle ne fait qu'oublier, par la suite, la raison pour laquelle elle s'est incarnée sur la terre. Mais dans le joyeux abandon de l'enfant à son entourage terrestre, se prolonge comme un écho, l'amour orienté vers la terre. L'amour à l'égard de la terre est le "premier amour" au sens du langage apocalyptique [Voir le Cantique de Frère Soleil de Saint François, NdT]. Il repose sur les profondeurs cachées de notre être. Au cours de notre vie terrestre, nous en arrivons que par trop facilement, comme êtres humains remplis de désir, dans la tentation d'oublier ce premier amour et de désirer le retour au ciel pour devenir par surcroît infidèles à la terre. Le premier amour ou bien, comme cela est exprimé dans la "Province pédagogique" de Goethe, « la vénération devant tout ce qui se trouve en dessous de nous », représente le premier pas sur le chemin qui mène à Philadelphie, et à l'amour en tant que finalité sur terre. Notre vie religieuse ne doit pas non plus nous faire oublier le premier amour dans l'aspiration égoïste dirigée vers l'au-delà. C'est l'égarement qui est reproché à la communauté de Philadelphie. La conclusion des sept missives évoque le "dernier amour": celui qui a ouvert la porte, en réponse aux coups frappés par le Christ, et qui s'est uni dans la communion avec Celui qui vient, et qui est autorisé à régner avec Lui; Et comme le christ « siège à la droite du Père », car il a totalement accompli ses actes, l'homme est autorisé à siéger à la droite du Christ et à prendre part à Sa toute puissance créatrice et transformante. Le dernier amour est le commandement d'amour donné aux êtres humains. L'être humain peut s'y associer au terme du devenir. Le drame des étapes de la Passion, traversée par le Christ avec la mort et la Résurrection, caractérise le même cheminement. Le lavement des pieds est la réalisation la plus admirable du premier amour. Dans l'image de l'Ascension, nous voyons le Christ faire son entrée dans le mystère du dernier amour, tel qu'il est exprimé dans la conclusion des missives. Philadelphie se trouve devant le terme. Dans la juste transition harmonieuse accomplie entre la vénération vis-à-vis de ce qui se trouve en dessous de nous, et la vénération à l'égard de ce qui se situe au-dessus de nous, nous apprenons petit à petit la vénération pour ce qui se trouve à côté de nous: le mystère de l'amour fraternel. Le cheminement de l'histoire de l'humanité conduit à

Philadelphie, lorsqu'il représente en même temps le cheminement du Christ depuis le lavement des pieds jusqu'à l'Ascension, au travers de la mort et la Résurrection.



Une promesse est faite à chacune des communautés. Cette promesse correspond à une facette de l'entité du Christ et touche de près la communauté concernée. À chaque fois, il est dit: « Au vainqueur, quelque chose doit être donné ». Ainsi sont désignés ceux qui subissent les épreuves de cette étape et peuvent alors progresser à la suivante. La promesse faite aux vainqueurs de la communauté d'Éphèse s'exprime ainsi: « Je vous donnerai à manger de l'arbre de vie qui est dans le paradis de Dieu »: une nourriture par les forces supérieures qui fait vivre l'être humain jusque dans son corps.

À ceux qui, à Smyrne, traversent l'épreuve, il sera promis « la couronne de vie et la protection contre la seconde mort ». Ceux, que cette promesse concerne, ne sont pas non plus délivrés des lois de la mort physique, mais ils sont sauvés de la seconde mort qui consiste, non seulement dans la mort du corps, mais aussi dans la mort de l'âme. Le destin de ceux qui sont privés de l'immortalité après la mort et disparaissent dans la torpeur, parce qu'ils ont absorbé trop de forces de mort durant leur vie, leur est épargné. La souffrance subie et maîtrisée avec justesse confère à l'âme la couronne de lumière de ces forces de conscience qui ne s'éteignent pas dans l'obscurité du royaume de la mort.

La promesse faite à Pergame est: « la manne cachée, et la pierre blanche sur laquelle est inscrit le "nouveau nom", que personne ne connaît en dehors de celui qui le reçoit ». Si Éphèse reçoit le don spirituel du corps physique, Smyrne celui des forces de vie, le don spirituel de l'âme traversée de lumière est destiné aux gens de Pergame. Les âmes purifiées se nourrissent de la manne cachée et par là, le mystère de la pierre blanche se met à briller en eux: la lumière de la pierre précieuse sur laquelle est gravée le nom "Je", que personne ne peut concevoir et exprimer, sinon celui qui est le porteur de ce Je.

Le don promis à la quatrième communauté est: « La houlette d'airain qui brise le vase du potier et la brillante étoile du matin ». Celui qui arrive au bout de toutes les épreuves de la quatrième étape, accède à la force de la véritable individualité. L'impulsion du Je s'exprime d'abord de manière négative, puisque les anciennes forces soutenant la communauté sont détruites par cette impulsion. Tous les anciennes attaches communautaires disparaissent. Mais le soi véritable, le soi supérieur, porte le principe de l'individualité en lui comme si ce principe était l'étoile du matin précédant le lever du soleil. La force d'une nouvelle communauté de liberté, tirant pleinement sa vie de l'esprit, réside dans ce soi supérieur.

Aux vainqueurs des épreuves de Sardes, il est promis qu'ils « seront revêtus d'habit blanc et que leur nom ne sera pas effacé du livre de vie ». Le premier des éléments supérieurs de l'entité humaine leur échoit en partage. Le soleil levant de l'humanité supérieure se met à briller en eux d'un vif éclat.

Être revêtu d'un habit blanc signifie redevenir resplendissant de l'intérieur, après que l'assujettissement à la terre et la pensée uniquement terrestre ont effacé l'éclat de l'essence humaine.

Au sein de la sixième communauté, les vainqueurs deviennent « les piliers du temple ». Le temple s'élève au-dessus du niveau de l'être humain, l'édifice de la nouvelle création, dans lequel l'être humain est lui-même autorisé à devenir pierre de construction et pilier du temple, domine au-dessus de l'horizon.

La promesse faite à l'adresse de la septième communauté consiste en la « participation à l'ascension du Christ », à sa pleine puissance divine de création. L'être humain devient co-créditeur du nouvel univers.

Toutes les sept promesses faites aux vainqueurs des épreuves reconstruisent ensemble l'Homme Esprit avec ses sept constituants après que le Fils de l'Homme perçu dans la grande vision du début, l'image primordiale de l'essence humaine, s'est déversé parmi les sept groupes fondamentaux de l'humanité.



Mais les sept missives deviennent pour nous le livre d'or des préceptes destinés à l'éducation personnelle la plus intime, en particulier par les phrases qui se correspondent l'une l'autre et qui laissent retentir le motif du retour du Christ à toutes les étapes. Ce sont en même temps les passages qui, au sein des rondes encore préliminaires, annoncent déjà la sévérité de l'épreuve apocalyptique qui éclatera par la suite d'une manière dramatique dans les orages des sceaux, trompettes et coupes de colère. À chaque fois, au moyen de directives bien précises, données sur l'attitude intérieure, nous apprenons comment nous devons préparer nos âmes à la venue du Christ. Pourtant, cette venue du Christ n'est évoquée ensuite que par une phrase à la forme négative, à laquelle vient se joindre la directive positive d'une exhortation sérieuse et menaçante: Si tu ne fais pas cela, alors un malheur te frappera. L'aspect "double-tranchant" des événements auxquels nous assistons, nous est expressément rappelé. – La phrase négative, et avec cela aussi le motif de la venue, sont absents dans la seconde missive. La communauté de Smyrne, à laquelle cette missive s'adresse, est celle qui s'en remet à l'enseignement d'une destinée difficile et de la souffrance. « Ne crains pas la souffrance à venir ». Il n'est pas besoin ici d'une phrase particulière pour exprimer la rigueur apocalyptique. Dans la septième missive, la phrase qui renferme le thème de la venue du Christ se débarrasse de son contenu menaçant pour prendre la forme d'une grande promesse de consolation.

Faisons d'abord défiler les phrases devant nous, telles qu'elles apparaissent dans la Bible de Luther. Dans la première missive, il est dit: « Rappelle-toi donc d'où tu es tombé et repens-toi... Si tu ne le fais pas, je **viendrai** bientôt sur toi et je renverserai ton chandelier » (2, 5). Dans la troisième missive: « Repens-toi; si tu ne le fais pas, je **viendrai** bientôt sur toi et je leur ferai la guerre avec l'épée de ma bouche » (2, 16). Dans la quatrième missive: « Tenez fermement ce que vous avez jusqu'à ce que je **viennne** » (2, 25). Dans la cinquième missive: « Éveille-toi et réconforte l'autre qui veut mourir...

Souviens-toi de ce que tu as reçu et entendu, je **viendrai** sur toi comme un voleur, et tu ne sauras pas à quelle heure je **viendrai** sur toi » (3, 3). Dans la sixième missive: "Voici, j'**arrive** bientôt; tiens fermement ce que tu as, afin que personne ne prenne ta couronne » » (3, 11). Dans la septième missive; « »Applique-toi et repens-toi. Vois, je me **trouve devant la porte** et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai et je célébrerai la communion avec lui et lui avec moi. » (3, 19-20).

L'austère formulation du thème de la venue du Christ qui apparaît partout, veut dire qu'il n'est pas possible de laisser simplement passer devant soi, sans qu'il y paraisse seulement, le mystère du retour (Parousie). La partie de l'humanité endormie, qui manque cet événement spirituel, ne peut pas rester ainsi simplement dans le même état. Un souffle de bénédiction, ou bien de malédiction, émane directement de cet événement. Celui qui réussira à y prendre vraiment part, en recevra une grande richesse intérieure. Celui qui se fermera néanmoins au spirituel à l'époque de la venue du Christ, perdra aussi ce qu'il possédait encore jusque là en lui. Cette parole se réalise sur une grande échelle: « À celui qui a, il sera donné et à celui qui n'a pas, il lui sera pris aussi ce qu'il a. » »

On a toujours interprété la tournure, utilisée par la cinquième missive et que l'on trouve fréquemment aussi dans les Évangiles, selon laquelle le Christ viendra comme un voleur, comme une allusion à ce que ce retour présente d'inattendu et de surprenant. L'image apocalyptique cherche pourtant à être très exactement comprise à la lettre. Lorsqu'un cambrioleur s'introduit de nuit par effraction dans une maison, le jour suivant, les habitants se réveillent plus pauvres que la veille. Ainsi, les hommes qui se fermeront à l'approche du Christ devront-ils nécessairement devenir intérieurement plus pauvres. Ce ne sont pas les forces démoniaques qui détroussent l'être humain: le Christ Lui-même passe sur la terre comme un Voleur cosmique vis-à-vis de cette partie de l'humanité. Sous les effets orageux que le souffle ardent de sa présence déclenche dans l'arène du destin de l'humanité, les hommes doivent consommer et perdre, l'héritage des forces de l'âme qu'ils ont emmené avec eux, prodigieusement plus rapidement que cela ne serait le cas en des époques non apocalyptiques. Aussi paradoxal que cela puisse paraître: C'est là un signe de la nouvelle proximité du Christ si des êtres humains se sentent aujourd'hui plus pauvres en leur for intérieur, comme s'ils avaient été détroussés pendant la nuit.

La troisième missive fait naître devant nous l'image du Christ qui arrive et combat avec l'épée de sa bouche la partie de l'humanité qui se ferme à son approche. Comme distribués par des mains invisibles, des coups d'épée du destin et des coups du sort s'abattent avec fracas sur les êtres humains. L'impossibilité de prévoir le cours des événements terrestres augmente en même temps que s'accroissent les obstacles à la réalisation de projets soigneusement élaborés. Les hommes sont amenés à penser que tous les esprits et démons se sont conjurés pour les entraver. En réalité, c'est la proximité immédiate des mondes spirituels et l'entité christique elle-même qui agissent ainsi en perturbateurs au milieu des plans et des calculs à finalité simplement humaine.

Lorsque la première missive déclare que le Christ qui arrive renversera même les chandeliers sur les autels de la terre, cela veut dire que les événements graves concomitants de Son retour ne

concernent pas seulement la partie de l'humanité qui le refuse d'une façon directe, mais pénètrent aussi les cercles de ceux qui servent en Son nom. Il ne peut y avoir, sur terre, des communautés chrétiennes présumant posséder un rapport réel avec la sphère du Christ. Dans des époques pourtant dans lesquelles l'accomplissement apocalyptique approche, il ne suffit plus de s'acquitter du respect des traditions religieuses ou chrétiennes. La loi se manifeste implacablement d'après laquelle une stagnation en ce domaine revient toujours à marcher à vide et à reculer. Là où le vent de l'avancée intrépide et la volonté de conquête spirituelles ne gonflent plus les voiles, le culte accompli sur l'autel terrestre perd aussi son authenticité. Il se peut que les cierges brûlent encore extérieurement sur l'autel; en réalité les chandeliers peuvent déjà être renversés et cela, non pas par des puissances ennemies du Christ, mais par le Christ Lui-même, dont l'approche imminente impose l'intensification continuelle de la vie religieuse.

Cette loi vaut aussi dans l'effort personnel. Des hommes qui, il y a peu de temps encore révélaient leur nature rayonnante, solaire, comme s'ils avaient la tête ceinte d'une couronne de lumière, peuvent s'éteindre tout à coup, comme tous les autres. L'un peut même avoir avancé si loin dans le domaine spirituel, par des efforts et des expériences personnelles, que la couronne dorée des pensées divines brille sur sa tête. S'il ne parvient pas, cependant, à maintenir en vie, par une progression intérieure incessante ce qui fut un jour acquis, afin de le reconquérir sans cesse d'une manière nouvelle comme l'exprime la missive, le Christ qui vient peut justement être Celui qui lui ôte la couronne de la tête. Aucun être humain ne peut rester comme il est.

À propos des recommandations positives destinées au travail que l'âme doit accomplir sur elle-même, telles qu'elles sont contenues dans les missives, les termes des traductions usuelles sont particulièrement insuffisants. La même exhortation retentit dans les première, troisième, cinquième et septième missives, celle que proclama Jean-Baptiste à la première venue du Christ: « Changez votre esprit ! » Face à la seconde venue du Christ, la nécessité d'un changement d'esprit est même encore beaucoup plus grande, étant donné que le Christ ne se manifeste à présent que dans le domaine spirituel et ne peut donc plus être perçu si les sens terrestres ne sont pas transformés et élargis jusqu'au niveau de l'éveil de l'âme au monde suprasensible. Il est donc d'autant plus facile d'être induit en erreur par la traduction de l'appel qui apparaît à quatre reprises dans les missives *μετανοησον* (metanóëson): « Repens-toi ! » C'est comme si quelque son de trompette devenait perceptible dans cette quadruple exhortation: « Change ton esprit ! »

La directive des quatrième et sixième missives: « »Tenez ce que vous avez, tiens ce que tu as », semble à première vue particulièrement facile à suivre. Mais en réalité, elle nous appelle à faire des efforts spirituels tout particuliers qui deviennent nécessaires par une loi importante de notre vie. N'avons nous pas tous possédé, lorsque nous étions enfants, un sentiment de vie paradisiaque et un regard resplendissant d'une lumière dorée tourné sur le monde, que nous n'avons nullement été capables de maintenir dans le cours ultérieur de notre vie ? Et n'est-ce pas une mission presque impossible à assurer que de s'en tenir fermement dans le cours ultérieur de la vie commune, par exemple dans la cohabitation avec les autres, aux félicités de la découverte mutuelle et au niveau

céleste auquel nous nous sommes élevés, lors d'une première rencontre ? Toutes espèces de forces d'intuitions nous ont été offertes en cadeau par la nature et le destin, forces que nous avons seulement pu maintenir vivantes, par l'effort plein d'abnégation, au moins sous une forme métamorphosée. Comme il est difficile, par exemple en suivant la parole du Christ: « Devenez comme des petits enfants », lorsqu'une fois adulte et parvenu à un niveau plus élevé, de connaître et de traverser une nouvelle candeur et une nouvelle innocence enfantine! Cette exhortation des missives, qui retentit d'une manière si anodine, nous montre qu'on nous demande des comptes, spécialement au moment de cette nouvelle venue du Christ, sur les biens qui ne peuvent se perdre et que nous avons faits nôtres, après les avoir reçus en don de la nature et de la destinée. Entretenir et conserver ces dons n'est possible qu'en les refondant et en les transformant, dans un effort sans relâche, pour en faire des organes d'une perception élargie dépassant le domaine sensible.

Lorsque la cinquième missive nous met en demeure de renforcer en nous ce qui veut mourir, il est fait allusion par là à un secret de l'âme analogue. Aussi bien dans le cours d'une vie particulière qu'en grand, dans le développement de l'humanité, le dépérissement des forces de vie et des forces de coeur immédiates est inévitable. Le catéchisme des missives veut nous amener à pratiquer, en soignant les forces de l'âme qui autrement se dessécheraient, un exercice de conscience et d'éducation de notre essence intérieure. Tandis que la culture moderne, par exemple, mène à une ambiance de vie qui laisse apparaître tout ce qui relève du sentiment comme démodé et sentimental, on nous exhorte au contraire ici à présent, à justement renforcer la vie du sentiment en l'entretenant et en l'exerçant consciemment en nous. L'imprégnation de l'âme, qui est visée ainsi de ce fait, sera d'un tout autre genre comparé à celles qui nous sont propres par nature. Elle consistera en l'ouverture d'un oeil de l'âme avec lequel nous pourrions intuitivement voir dans le monde spirituel; elle peut devenir un organe de l'éveil de l'âme, que ce passage de la cinquième missive nous donne à entendre et qu'il nous recommande instamment de rechercher.

Dans la première et la cinquième missive, il est dit: « Souviens-toi d'où tu es tombé; souviens-toi de ce que tu as reçu et de ce que tu as possédé. » Il s'agit ici d'une animation des forces de la mémoire tempérée par l'exercice; La capacité du souvenir se trouve en tête des forces de l'âme qui menacent de s'engourdir. Le temps n'entraîne pas seulement beaucoup trop vite avec lui l'être humain, par rapport avec ce que ce dernier pouvait vivre autrefois en s'immergeant par sa mémoire dans les conditions de vie du passé; l'altération, qui se produit dans la constitution nerveuse des hommes, mène au dépérissement de la mémoire comme une maladie largement répandue. La faculté du souvenir représente cependant une dotation de l'âme tout particulièrement saine. Elle est ce qui subsiste en nous des anciennes forces de contemplation du suprasensible. De paisibles exercices de mémoire, dans lesquels, par exemple, les événements de la journée défilent encore une fois le soir dans le champ de vision de l'âme, d'une manière rétrospective, élèvent facilement l'être humain dans les hauteurs, d'où il est descendu dans ce qui est trop terrestre. Et tandis que l'âme apprend de nouveau à se souvenir de son origine céleste éternelle, dont elle a le pressentiment, elle laisse en

même temps s'épanouir en elle la fleur de la vision nouvelle, au moyen de laquelle la sphère de la venue du Christ peut être perçue.

La dernière missive ne se limite pas à nous exhorter à l'assiduité et à l'ardeur qu'exige la lutte pour la transformation des sens. Dans sa pleine bonté, elle nous laisse deviner la communion intérieure que nous commençons déjà à vivre, lorsque nous reconnaissons le vacarme de l'époque comme étant les coups de Celui qui, de l'autre côté, frappe aux portes de notre monde.

Convenablement lues, les sept missives peuvent constituer un livre à elles seules, un vade-mecum du travail intérieur sur nous-mêmes, un catéchisme d'exercices destinés à l'âme, un bréviaire de prières désintéressées, par lesquels nous pouvons nous préparer à nous ouvrir à Celui qui élit domicile dans la grande communion au sein de notre âme.

### III. La Création du monde & le sacrifice de l'Agneau

#### Les quatrième et cinquième chapitres

La révélation de Jean guide nos pas au travers de plusieurs parvis et porches préliminaires, avant de nous laisser entrer dans l'espace du temple des grandes épreuves et crises. Après la vision monumentale du Fils de l'Homme, semblable à un porche, les sept missives dirigent notre regard, avec les yeux de Jean, dans le cercle de la communauté humaine autour de nous.

Cependant, les rondes des épreuves, formant les trois septaines ascendantes proprement dites, ne débutent pas immédiatement à la suite des sept missives préliminaires. Dans la structure du livre de l'Apocalypse, se reflète la longanimité de Dieu à l'égard des hommes. L'homme ne peut pas tenir tête sans préparation aux orages et aux tempêtes auxquels il est soudainement exposé. Il doit être affermi pour cela, en puisant à la source profonde de la première création. Avant que nos âmes aient à s'élever au niveau de la vision, de l'écoute et de l'attouchement spirituel essentiel, elles sont d'abord autorisées à s'immerger dans la sérénité et le calme éternels d'un jour de repos dominical de l'univers. Jamais plus par la suite et jusqu'à la fin, l'Apocalypse ne nous mènera au travers d'une paix aussi grande et merveilleuse, comme celle dans laquelle baignent les deux chapitres situés entre les sept missives et les sept sceaux.

Nous sommes emportés dans une succession d'événements ramassés, en compagnie de celui qui reçoit la Révélation de l'Apocalypse, en traversant les trois étapes que sont l'image, la parole et l'essence. Élevés au rang de témoins d'un instant sublime de création cosmique, nous verrons ces étapes se déployer puissamment dans la succession des rondes des trois septaines décisives. Une **image** apparaît devant Jean: « Après cela, je vis; et voici une porte ouverte dans le ciel ». Mais elle apparaît d'abord seule. Le panorama événementiel à venir, qui résultera de cette échappée, reste dissimulé: la porte se situe très haut, bien au-dessus des hommes. Seul celui qui est capable de s'élever à ce niveau céleste peut voir à travers cette porte et peut-être même s'y engager. À l'image s'ajoute une **tonalité**; la voix, qui ressemble au son d'une trompette, dit: « Monte ici et je te montrerai ce qui doit arriver maintenant. » La violence de cette voix est telle qu'elle entraîne l'âme vers les hauteurs. Un avant-goût des sons des trompettes, qui gronderont par la suite autour du Témoin de l'Apocalypse dans les véritables régions des mises à l'épreuve, a ouvert son âme à la prodigieuse vision finale du Fils de l'Homme et l'élève à présent jusqu'au niveau supérieur de la porte ouverte dans le ciel. La porte devient alors fenêtre. Avec le Témoin de l'Apocalypse, nous plongeons le regard dans l'univers. La sphère des principes de toute existence se manifeste à nous sous la forme de figures transcendantes. La perception qui débute à présent, est pénétrée, au-delà des éléments imagés et auditifs précédents, de la **substance** d'un réel attouchement avec l'esprit: « Je fus aussitôt dans l'esprit ».

L'image hautement solennelle, imprégnée d'intuition, qui se déploie alors devant le visionnaire, consiste en plusieurs figures symétriques qui s'ordonnent en rondes concentriques autour d'un point central. Un trône en forme le centre où siège « Celui qui trône », comme l'appelle l'Apocalypse. Mais



à l'instant où nous tentons de nous représenter Celui qui siège sur le trône comme un personnage humain, le visionnaire élude notre tentative: « Celui qui trône était comparable à la pierre précieuse de jaspe et de sardoine (calcédoine rougeâtre ou agate rougeâtre, N.D.T.) ». Nous sommes amenés à nous représenter cet être exclusivement comme un centre lumineux de nature stellaire d'où rayonnent deux éclats de couleurs différentes. Le jaspe est une pierre précieuse aux reflets verts, chatoyants; mais dans l'Antiquité, cette pierre passait pour la plus précieuse des pierres, rayonnant une lumière presque blanche à la manière du diamant, et qui ne jetait des lueurs verdâtres que lorsqu'on la regardait de loin. La sardoine est une pierre qui ressemble à la cornaline (agate demi-transparente ordinairement d'un rouge foncé, N.D.T.) d'une couleur rouge sang. Des rayons de lumière aux teintes harmonieuses blanches et rouges, partent du trône qui forme le centre de la sphère céleste. Ils sont en même temps la manifestation de l'essence divine elle-même. Dans le domaine des images primordiales, nous rencontrons ici la polarité du blanc et du rouge que nous retrouvons partout dans les contes et les légendes, ainsi que comme symboles de la vie spirituelle. Que ce soit dans le joli conte de Blanche-Neige et Rose-Rouge, ou dans la légende de Floire et Blancheflor, la rose rouge et le lys blanc, ou encore l'opposition de la rose blanche et de la rose rouge, la dualité du blanc et du rouge nous exprime toujours l'harmonie de l'esprit et de l'âme. L'esprit (le spirituel) rayonne dans la claire couleur blanche; l'âme (le psychisme) s'embrase dans la couleur rouge du sang. Le personnage "trônant" est la source lumineuse d'où rayonne la lumière originelle (primordiale) qui a évolué en se différenciant en lumière et chaleur selon l'élément spirituel et l'élément psychique, manifestant la consonance primordiale de l'âme et de l'esprit.

La première des figures entourant le trône est le cercle chromatique de l'arc-en-ciel. Il est dit de lui « qu'il brille comme l'émeraude ». Nous voyons donc que la couleur verte lumineuse, la couleur centrale engendrant la vie au sein des sept accords des teintes de l'arc-en-ciel, donne son caractère à l'ensemble.

Au loin, autour du point central rayonnant de lumière, se déploie un cercle qui ne s'élève pas comme l'arc-en-ciel, mais repose à la surface de l'horizon: « Et tout autour du trône, se trouvaient 24 trônes et sur les 24 trônes, 24 Anciens siégeaient, habillés de vêtements blancs, la tête ceinte d'une couronne d'or ». Des personnages apparaissent pour la première fois sur les arrière-plans de l'univers. Vingt-quatre représentants du monde deviennent visibles, dont la tunique blanche montre leur imprégnation complète par l'esprit, et dont la couronne d'or les désigne comme les administrateurs, les porteurs des pensées divines, les véritables penseurs de l'univers. On se représente déjà les 24 Anciens, de préférence au personnage central "trônant", sous une forme semblable à celle de l'homme. Mais ils appartiennent pourtant aux royaumes des essences suprahumaines.

Ce centre autour duquel naissent les cercles, ne se tient pas dans un état immobile, inanimé; c'est un point jaillissant de forces. Des rayonnements et des courants en émanent qui ne peuvent se comparer qu'à ce qui est perçu sur la terre comme l'éclair et le tonnerre. L'âme se ressent ici dans la proximité du feu. Les éclairs s'épanouissent en flammes: les sept entités créatrices, telles des torches

de lumière, flamboyant ardemment et se rassemblant autour du trône. Ce sont les sept Élohim, les esprits créateurs divins, dont il est dit au début de la Genèse qu'ils créèrent la terre et le ciel à l'origine du monde(\*).

(\*) Là où les traductions usuelles de l'histoire de la création du monde, dans l'Ancien Testament, disent: « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre », le texte hébraïque original parle en réalité d'une pluralité d'entités créatrices. « Au commencement, les Élohim créèrent le ciel et la terre. » Que l'on souligne effectivement que les Élohim, désignés seulement par un terme général ici, sont sept entités appartenant au Logos, au Christ, en raison de leur sphère hiérarchique (appelés comme Exsusiaï ou Puissances dans le Nouveau Testament et caractérisés comme les Esprits de la forme par la nouvelle Science de l'Esprit) et qu'ils servent la progression de la création, cela était connu de tout temps par une Tradition à laquelle Goethe puisa encore son inspiration. Il indique en effet dans son *Traité des couleurs*, à la fin du paragraphe consacré à l'effet physique-psychique des couleurs, que la sphère des Élohim se révèle dans l'arc-en-ciel: *"Lorsqu'on aura conçu avec justesse la divergence du jaune et du bleu, et surtout leur intensification vers le rouge, grâce à laquelle les termes opposés tendent l'un vers l'autre et confluent en un troisième, alors apparaîtra certainement une vision particulière et mystérieuse, par laquelle on pourrait attribuer à ces deux entités séparées une importance spirituelle; et l'on peut à peine s'empêcher de penser aux créations des Élohim, lorsqu'on les voit produire le vert en dessous et le rouge au-dessus, là dans le terrestre et ici dans le céleste."*

« Des éclairs, des coups de tonnerre et des voix proviennent du trône et sept torches enflammées, les sept Esprits de Dieu, brûlent devant le trône. » Dans les 24 Anciens et les sept signes de feu capitaux, se manifestent les Puissances et les Principes de l'espace et du temps, dans un calme majestueux chargé d'une force ardente et colossale mais se retenant encore dans leur activité créatrice.

Prenant de l'ampleur autour de tout cela, une sphère surgit sous la forme d'une image énigmatique. À la disposition symétrique des cercles et polygones, vient s'adapter une image sphérique englobant l'ensemble: « Et devant le trône se trouvait comme une mer vitrifiée semblable à du cristal. » La sphère d'une mer qui est sur le point de cristalliser, entoure le trône et ses cercles.

La plénitude des figures céleste se trouve finalement complétée par l'image du Tétramorphe (traduit par *Vivants* dans certaines traductions de la Bible, NDT): « Quatre animaux, pleins d'yeux devant et derrière, le premier animal ressemblant à un lion, le second à un taureau, le troisième avec une face comme celle d'un homme, et le quatrième est semblable à un aigle qui vole. Et chacun des quatre animaux avait six ailes et était couvert d'yeux, en dehors comme en dedans. Et ils n'ont de repos jour et nuit et crient: « Saint, Saint, Saint est le Seigneur Dieu, le Tout-puissant, Celui-qui-était et Celui-qui-est, et Celui-qui-vient! » » Avec les quatre animaux surgit une entité aux contours puissants. Des figures apparaissent ressemblant réellement, maintenant déjà, aux créatures terrestres.

Lorsqu'on nous rapporte que ces quatre formes sont entièrement remplies d'yeux, à l'intérieur comme à l'extérieur, c'est que le commencement d'un élément dramatique s'y manifeste. Les quatre animaux sont, en quelque sorte, les spectateurs des principes universels divins qui se groupent autour du centre rayonnant de lumière céleste. Ils sont complètement absorbés dans la contemplation du trône et de ses cercles et la sérénité de leur vision contemplative se résout par le chant de louange éternelle s'élevant de leur intériorité, le « sanctus » éternel.

La multitude des groupements symétriques semblent se scinder en deux camps: ceux qui donnent et ceux qui accueillent; les participants à la création cosmique, semblent se disposer en regard les uns des autres. Est-ce vraiment ainsi que, dans l'image du Tétramorphe, le monde des créatures se disposent en face des puissances créatrices ?

Après avoir débuté par l'image de l'Homme, la grande vision préliminaire du premier chapitre, l'Apocalypse laisse apparaître ici pour la première fois des formes animales, dont l'une il est vrai a forme humaine. Mais pas plus que la vision du Fils de l'Homme ne se référait à l'homme en tant que créature terrestre, les formes du Tétramorphe ne doivent pas davantage être comprises comme se référant à des animaux terrestres. Isaïe décrit ces grands êtres ailés entonnant le Sanctus auprès du trône divin, non pas comme des animaux, mais comme des Séraphins. Nous devons rechercher effectivement ces entités, qui apparaissent dans le Tétramorphe, dans la région des hautes Hiérarchies. Nous effleurons alors un domaine vers lequel les oeuvres d'art de l'ancienne Égypte attirent notre attention, lorsqu'elles représentent les dieux avec des têtes animales comme celles de l'aigle, du taureau et du lion. Une sphère divine supérieure se révèle alors à nous qui renferme les images archétypes des animaux en elle. Il existe des formes animales aussi bien en haut qu'en bas. Celles que l'on trouve sur la terre ne sont rien d'autre que des images et reflets célestes tombés du ciel sur la terre. La sphère séraphique se présente tout de même à nous comme portant des créatures en elle, placées en regard du créateur qu'elles contemplent par intuition.

On pourrait être enclins à donner une interprétation astronomique aux cercles et figures surgissant au début du quatrième chapitre. La couronne des douze constellations ne pourrait-elle pas se refléter dans les trônes des 24 Anciens disposés en cercle autour du trône du soleil ? Les sept torches-Esprits ne font-elles pas allusion aux sept planètes ? L'empyrée, le ciel de cristal, ne se reconnaît-il pas dans la mer vitrifiée, comme étant celui que l'ancien monde désignait comme la sphère située au-dessus des étoiles fixes ? Les formes du Tétramorphe se retrouvent même dans le ciel: ce sont les constellations *Leo*, *Aquarius* et *Scorpio* (le scorpion se présente comme la contre-image de l'aigle), qui marquent la grande croix au sein du Zodiaque. Les hommes des anciennes cultures ont effectivement contemplé de "grands animaux" sur le ciel des étoiles fixes, dont le règne animal terrestre n'est qu'une esquisse lointaine; ils n'auraient pas désigné autrement, la couronne d'étoiles, à travers laquelle chemine le soleil, que par le Zodiaque.

Un regard en direction du ciel étoilé ne peut pas toutefois nous donner véritablement une interprétation des images apocalyptiques. Le ciel semé d'étoiles n'est rien d'autre qu'une seconde Apocalypse qui concorde avec le sens de l'Apocalypse de Jean par son alphabet d'images. Un livre

peut éclairer l'autre, mais ne peut l'expliquer. Nous avons à faire avec deux traductions différentes du même texte originel. Quel est ce texte primordial ?



À cet endroit, nous devons nous rendre compte de l'essence de la vision apocalyptique sous un point de vue précis. Nous avons deux livres, au début et à la fin de la Bible, qui s'élèvent délibérément au-dessus des perceptions terrestres. Dans le récit de la Création, la Genèse de Moïse, le livre de la Bible commence avec une vision suprasensible; à la fin, dans l'Apocalypse de Jean, il débouche dans une vision suprasensible. La Genèse est issue d'une vision **rétrospective**; car il n'est pas possible de plonger un regard extérieur dans le passé originel, dans les stades primitifs du devenir, parce que la Création a commencé à ces stades dans un domaine qui précède le domaine physique. À la vision rétrospective de la Genèse, s'ajoute la vision prophétique **prospective** de l'Apocalypse, à qui les mystères de l'avenir se dévoilent. La vision rétrospective, d'où provient la Genèse, n'est rien d'autre qu'une prophétie inversée. Mais avant que la vision prophétique du visionnaire Jean en arrive à la plénitude de sa voyance, et dévoile les lois et les secrets de l'avenir dans les sept sceaux, les trompettes et les coupes de colère, elle plonge d'abord encore une fois dans une contemplation rétrospective vers les origines lointaines du devenir. La vision prophétique ne peut naître que de la vision rétrospective. Nous pouvons considérer les quatrième et cinquième chapitres comme une histoire de la création et une genèse du Nouveau Testament.

L'image de la mer de cristal peut spécialement nous servir de clef ici. Nous avons devant nous un moment bien déterminé du devenir de l'univers. Naturellement, des ères d'évolution (ou éons) ont existé auparavant déjà. Mais celles-ci se sont entièrement déroulées dans le domaine spirituel. On en arrive une fois à une toute première germination de l'existence corporelle physique. À partir de la sphère spirituelle enveloppant tout, telle un océan céleste, le monde de la substance, encore pure et juvénile ou "prima materia", commença à apparaître par un phénomène de cristallisation. Le monde de la substance est né sous la forme de cristaux lumineux. Dans l'apparition de la mer de cristal, le visionnaire contemple l'instant de la naissance, le "status nascendi" du monde physique. Il est témoin de la façon dont commence l'incarnation du cosmos. C'est la raison pour laquelle la vue d'un cristal de roche, ou d'une améthyste, nous enchante si singulièrement, en particulier lorsque nous découvrons nous-mêmes des cristaux de ce genre, un jour, dans les hautes montagnes. Ces formes, imprégnées d'un élément stellaire, nous donnent l'impression de ne pas être de ce monde. Chaque cristal est comme une réminiscence de l'état originel de notre cosmos terrestre. L'existence corporelle terrestre est originellement apparue dans une telle pureté cristalline. La création n'a simplement pas pu conserver cette transparence cristalline originelle. Quantité de troubles et d'absences de forme se sont emparées du monde des substances terrestres en y introduisant maladies et pourritures. les cristaux se présentent aujourd'hui devant nous comme des monuments commémorant les premiers instants de l'univers et chaque cristal de neige, dont nous admirons la structure imprégnée de l'état

stellaire, avant qu'elle ne se détruise en fondant, est comme un hommage provenant de la sphère d'où naquit un jour le monde terrestre sous la forme d'une "prima materia" rayonnante de forces d'une pureté paradisiaque.

L'instant du devenir cosmique, que l'on reconnaît dans l'image de la mer de cristal, marque en même temps l'amorce d'une étape d'évolution pour l'entité humaine. L'être humain existait déjà aussi dans les ères qui précédèrent le stade physique, mais il était encore dépourvu d'une enveloppe individuelle; comme une goutte d'eau dans la mer, il se trouvait alors totalement dans le sein divin des royaumes des Hiérarchies supérieures. Il n'était pas encore un être individualisé. Tandis que le ciel de cristal apparaissait, tel le premier germe de l'existence physique sortant de l'océan de l'esprit, le premier pressentiment de corporéité personnelle, et donc aussi de la conscience de soi et du Je à venir, pouvait traverser l'âme humaine. La mer de cristal surgit devant l'humanité comme un miroir; dans un cosmos limpide par ailleurs, se formait quelque chose correspondant au dépôt cristallin à la face opposée d'une vitre et qui la transforme en miroir. Un tout premier « se trouver devant soi », une toute première prise de conscience de l'être propre, se réalisa ainsi dans l'image du cristal. C'est la raison pour laquelle nous ressentons une émotion à la vue des cristaux, car nous effleurons non seulement la conception du monde des substances, mais aussi le sens divin originel de l'individualité. Nous sommes des hommes dotés d'un Je, au sens véritable, lorsque la clarté cristalline de la pensée divine nous habite et peut rayonner de notre être à la manière du rayonnement stellaire. La pensée claire et cristalline illuminant le front de l'être humain présente une analogie exacte avec les cristaux que nous montre la nature.

Ce qui se manifeste au regard visionnaire de Jean dans l'image de la mer de cristal, est apparu au regard poétique de Novalis comme la ville d'Arcturs, qu'il décrit au début des contes de Klingsor, au neuvième chapitre de son roman "Henri d'Ofterdingen". Nous avons ici un merveilleux parallèle à la Révélation de Jean. Dans l'éclat de ses reflets bleu-laiteux, la ville s'étend avec ses maisons, ses palais et ses personnages composés de purs cristaux de glace. « Tout cela se reflétait dans la mer pétrifiée entourant la montagne sur laquelle se trouvait la ville. » Le tintement métallique d'une cloche au loin résonnait au travers de la ville d'Arcturs, comme le tumulte de la création provenant de la forge cosmique dans laquelle les dieux assemblaient le monde: « On ne pouvait rien distinguer de précis; cependant on entendait un tapage étrange, qui traversait la ville, comme provenant d'un chantier colossal situé dans le lointain. »

L'arc-en-ciel, que le visionnaire perçoit autour du trône céleste, représente, comme la mer de cristal, le symbole de l'origine spirituelle de la création. Lorsque l'arc-en-ciel brille de nos jours au ciel, alors le rêve d'une vision rétrospective originelle rayonne au sein du monde visible, tel un souvenir cosmique de cette naissance primitive de la création hors de la lumière.

La vision du Tétramorphe s'ordonne dans ces images de l'origine lointaine du devenir terrestre. Cela semble d'abord procéder par une descente lorsque, dans l'Apocalypse, l'image des **animaux** succède, au quatrième chapitre, à la grande vision de **l'être humain**. Qu'est-ce qui distingue pourtant

l'homme des animaux ? L'homme, tel qu'il est devenu dans le cours du cheminement terrestre, possède une âme individualisée; les animaux, au contraire, ont des âmes groupes communes, ordonnées selon les espèces. Ils demeurent dans un état que l'homme a traversé seulement aux premiers commencements de la terre. L'homme n'est pas d'emblée apparu sur la scène de l'évolution de la terre comme un être individuel. Mais où se trouvaient donc les êtres humains à l'origine, alors que la terre cristallisait à peine, telle une mer de cristal surgissant hors du cosmos spirituel ? Ils étaient déjà présents, mais complètement enfermés dans le sein des entités supérieures, qui leur prêtaient leur conscience divine pour suppléer à la conscience humaine qui ne devait apparaître que dans l'avenir. Dans les figures du Tétramorphe nous apparaissent les êtres séraphiques qui, à l'origine, recelaient en leur sein les âmes humaines, comme de grandes âmes-groupes. Chacune des grandes sphères d'entités hiérarchiques devait préparer un aspect de l'entité humaine à venir. L'un des quatre groupes d'âmes humaines s'emploie ainsi à façonner le germe de la pensée humaine en pressentant le rêve des dieux. L'entité séraphique protectrice et incubatrice correspondante apparaît, pour cette raison, sous la forme de l'Aigle céleste. Dans la seconde des enceintes séraphiques divines se forment les commencements du sentiment humain, les forces humaines du cœur. C'est le groupe qui apparaît sous la forme du Lion. La figure du Taureau est adoptée par la partie de l'humanité portée par l'entité séraphique qui doit préparer la sphère volontaire de l'être humain. Outre l'Aigle, le Lion et le Taureau, il existe un quatrième groupe séraphique dont la mission consiste à préparer un jour l'avènement de l'être humain au complet, dans l'accord de son penser, de son ressentir et de son vouloir. C'est la raison pour laquelle la face de l'être humain s'en élève déjà au-dessus de l'horizon du devenir.(✍)

(✍)L'image du Tétramorphe céleste est l'un des motifs de la vision apocalyptique qui ont joué un rôle particulièrement important dans la vie des représentations chrétiennes dès l'époque du christianisme primitif. On considérait les quatre animaux (ou *Vivants* selon certaines traductions de la Bible, N.D.T.), comme des génies supérieurs se tenant derrière les quatre Évangélistes: l'Aigle étant le signe de Jean, le Taureau celui de Luc, le Lion marquant l'Évangile de Marc et la face humaine celle de Matthieu. Aux époques durant lesquelles l'origine inspirative des Évangiles échappait à la conscience pensante et à la connaissance des hommes, et ne se trouvait donc bientôt plus enseignée que sous la forme du dogme, la connexion spirituelle entre les Évangélistes et les figures du Tétramorphe devait finalement sombrer dans l'expression incomprise d'un motif ornemental de l'art chrétien. Mais il n'existe pourtant aucune autre expression plus classique et monumentale démontrant que les Évangélistes n'ont pu rédiger leur livre qu'avec la collaboration des entités des Hautes Hiérarchies, chacun d'eux se plaçant sous la coordination de l'une des quatre figures du Tétramorphe. Ces mêmes entités séraphiques gardiennes du trône de Dieu, que l'Apocalypse de Jean désigne comme les enceintes protectrices divines d'où naquit l'humanité terrestre, sont aussi les gardiennes et les porteuses des sphères spirituelles particulières d'où sont issus

les quatre Évangiles. Les quatre groupes de génies sublimes de l'humanité ont pris une part active afin que les annonces angéliques du "Verbe se faisant chair", de la mort et de la Résurrection du Christ échoient en partage à l'humanité.

Le visionnaire de Patmos n'est pas le premier à voir et décrire le Tétramorphe. L'émergence de cette vision démontre justement comme aucune autre ne peut le faire, la parenté interne et l'appartenance mutuelle entre l'Apocalypse du Nouveau Testament et les livres prophétiques de l'Ancien Testament. Chez Isaïe, Ézéchiél et Daniel, il existe des parallèles de cette vision johannique du Tétramorphe. Et une théologie qui recherchait les corrélations littéraires, parce qu'elle ne savait plus rien de l'inspiration, pour démontrer d'après quelles sources les écrits du Nouveau Testament avaient été rassemblés, a tout particulièrement utilisé ce fait que le Tétramorphe surgisse déjà dans l'Ancien Testament pour ranger la Révélation de Jean parmi les écrits laborieusement chamarrés de christianisme, provenant de la multitude de livres fantastico-apocalyptiques apparus à la périphérie de l'Ancien Testament. Ce n'est que par un dépassement progressif de l'image matérialiste du monde, qui a envahi la théologie, que la voie redeviendra libre pour une connaissance du fait qu'en divers temps et en divers lieux, les hommes sont parvenus aux mêmes réalités suprasensibles et ont pu en témoigner d'une manière concordante et consonante, de la même manière que, sur le plan physique, des voyageurs différents font un récit identique du même pays lointain qu'ils ont traversé.

Une comparaison entre les descriptions de l'Ancien Testament et la vision johannique du Tétramorphe dans le Nouveau Testament se révèle extrêmement féconde. Au premier coup d'oeil, on reconnaît combien cette vision, qui ne fait seulement que surmonter les obstacles dans les livres des Prophètes, accède à une pure clarté dans l'Apocalypse de Jean.

Isaïe et Ézéchiél contemplent les sphères du Tétramorphe dans la dimension spatiale de leur vocation, au moment où les domaines spirituels se révèlent à eux comme les sources de leur vision prophétique. Isaïe ne décrit pas les hautes entités, qui se manifestent à lui auprès du trône dans le sanctuaire, comme des animaux; il les désigne par leur nom de Hiérarchie: les Séraphins. Comme Jean, il voit que chacune d'elles possède six ailes et il les entend chanter le "Sanctus". La vision d'Ézéchiél est moins paisible et moins claire. La tempête se déchaîne en son âme. Des mouvements variés soulèvent et tourbillonnent en entraînant la vision: chacun des quatre Vivants est un Tétramorphe avec ses quatre visages. Les flammes des torches ardentes, qui entourent le Tétramorphe de leur septaine majestueuse consomment tout ce qu'elles traversent dans une agitation dramatique. Les roues de feu qui tournent puissamment, les yeux des entités divines hiérarchiques, lancent des éclairs traversant la totalité de la vision de l'éclat de leurs fanaux. Le calme céleste de la sphère supérieure ne s'annonce qu'au-delà du Tétramorphe: la mer de cristal se met à scintiller comme une sphère céleste cristalline et l'arc-en-ciel y déploie son cercle chromatique; ici, la vision du prophète respire la même sublimité que celle du Témoin de l'Apocalypse.

Daniel ne voit pas le Tétramorphe aussitôt que la sphère de l'inspiration s'ouvre à lui, mais plus tard: dans sa vision prophétique-apocalyptique de la venue du Fils de l'Homme sur les nuées du ciel. L'avenir se révèle à lui, un avenir dans lequel agonise l'ancien monde et qui repose encore dans les douleurs de l'enfantement d'une nouvelle création. Sortant de la mer, quatre animaux se dressent devant lui, mais la paisible tétrade du lion, de l'aigle, du taureau et de l'homme est déchirée par l'antagonisme du ciel et des enfers. Seule la première apparition animale participe de l'ordre séraphique: c'est un lion avec des ailes d'aigle qui se trouve conformé comme un être humain et à qui il est donné un coeur d'homme. Des trois autres animaux, l'un est plus horrible et plus satanique que l'autre jusqu'au quatrième, avec ses dix cornes, qui fracassent tout avec ses dents d'airain. Dans la vision de Daniel, le Tétramorphe céleste s'emboîte avec la mauvaise bête à deux têtes qui monte de l'abîme, celle que Jean désigne au treizième chapitre de l'Apocalypse.

Combien claire et limpide se dresse la vision de Jean en face de celle d'Ézéchiél et de Daniel! La comparaison ne doit-elle pas nous montrer déjà qu'entre les prophètes de l'Ancien Testament et le témoin de l'Apocalypse du Nouveau Testament, quelque chose s'est passé à la suite de quoi la clarté, l'harmonie et le calme serein, se sont déversés dans les sphères du monde spirituel aussi bien qu'au sein de l'âme du visionnaire.

Le face-à-face du créateur et des créatures, que nous voyons ressortir graduellement de la vision des personnages du trône, représente le germe des mouvements et des développements dramatiques à venir. Tout d'abord pourtant, tout baigne encore dans le souffle haletant d'une solennité sublime. La création repose encore dans la sphère de la durée; la roue du temps n'a pas encore commencé à tourner. Le domaine des Hiérarchies, qui porte en lui les créatures, est plongé dans le pur étonnement, la pleine adoration au sein de cette contemplation du point central créateur du monde. Voudrions-nous encore une fois soulever la question, bien dénuée de sens au point de vue terrestre, de savoir à quoi se sont occupé les créatures avant la création, nous obtiendrions alors la réponse suivante: l'absorption dans le spectacle du créateur libère l'hymne originel qui retentit en dehors de la sphère des créatures, le grand sanctus qui, tel un écho de la Parole du créateur elle-même, emplît l'univers.



Passons au cinquième chapitre et nous nous rendrons compte du mouvement qui se produit pourtant au sein de cet immense calme solennel. Il se révèle alors que la pause divine solennelle était une création mûrissante. Nous voyons le livre dans la main droite de Celui qui trône, un livre écrit en dedans et par-dérrière. Il renferme les esquisses et les plans de construction du monde intérieur et du monde extérieur, sur le point d'être créés. L'édifice doit commencer. Mais qui rompra les sceaux du livre ? Ce n'est qu'à partir de l'instant où le livre sera ouvert que la durée pourra entrer dans le cours



du temps et de l'évolution. La question de la vertu requise pour l'ouverture des sceaux et le déclenchement de l'oeuvre de la création, suscite une intense tension dramatique dans le cosmos. Un être entre en lice tout à coup, tel un héraut: « Et je vis un Ange vigoureux qui proclamait d'une voix forte: « Qui est digne d'ouvrir le livre et d'en rompre les sceaux ? » » L'entité angélique imposante surgit comme incarnant la décision divine d'engager plus avant l'oeuvre de création. L'éternité solennelle, qui planait jusqu'à cet instant, se transformerait rapidement en une stase cosmique, s'il ne se produisait rien alors. L'Ange énergique, rayonne, purement et simplement, de la volonté de mettre en mouvement ce qui est, sinon, menacé d'engorgement. Nous nous apercevons de la présence d'une sorte de tension michaélique dans l'essence de cet Ange, qui désigne sans cesse l'Apocalypse comme la puissance conçue pour surmonter l'état de repos, la stase, afin de faire avancer de nouvelles étapes d'évolution. Les paroles de héraut, que l'Ange fait retentir, planent dans le cosmos sous la forme d'une question angoissée: « Personne au ciel, ni sur la terre, ni sous la terre, ne pouvait ouvrir le livre ni le regarder ». Jean, le visionnaire, fait l'expérience de cette tension et de cette stase qui s'appesantissent dans la douleur qui traverse son être. Il dit: « Et je pleurais beaucoup, car personne n'avait été trouvé digne d'ouvrir le livre. » Nous sommes nous-mêmes associés à cette grande oppression d'une respiration cosmique qui retient son souffle.

Quelque chose survient finalement, par quoi la tension se résout. Un Ancien du cercle des 24 s'écrie: « Ne pleure pas; voici qu'il est vainqueur , le **lion** de la **tribu** de Juda, le **rejeton** de David: il ouvrira le livre et ses sept sceaux ». Nous devons appréhender d'une manière vivante la progression dramatique de l'événement, de la métamorphose fluide qui ne laisse naître une image qu'à la suite d'une autre. Cela ne se passe pas comme si l'un des 24 anciens avait toujours su ce qu'il proclamait à présent. Il prend part aussi, comme les autres, à la pesanteur provoquée par la question angoissée. S'il peut à présent prononcer la réponse libératrice, c'est parce qu'il a perçu, le premier, l'apparition de la force libératrice et rédemptrice, tout comme une vigie aperçoit la voile d'un bateau espéré avec ardeur, qui apparaît à l'horizon. La perception de cet Ancien libère la grande détente.

Lorsque nous restons totalement dans la vision imagée, les paroles de l'Ancien laissent discerner la direction dans laquelle se réalise le mouvement salutaire. C'est la direction du ciel où se trouve le Lion au sein du Tétramorphe céleste: « Ne pleure pas, vois le lion issu de la tribu de Juda a remporté la victoire ! » Cependant, l'acte indispensable ne peut naître à partir de la sphère séraphique du Lion sans qu'une transformation s'y produise. Dans la direction du Lion, l'appel libérateur s'annonce, mais lorsque le regard s'y dirige à présent, il ne rencontre pas le **lion** mais l'**agneau**: « Et je vis au milieu du trône et des quatre **Vivants** (le Tétramorphe), et au milieu des Anciens, un agneau debout, préparé comme pour le sacrifice, avec sept cornes et sept yeux, qui sont les sept esprits de Dieu envoyés dans toute la terre. » L'agneau s'approcha du trône et prit le livre scellé de la main de Celui qui trône. Il possède la vertu de rompre les sceaux. Comment est-il possible que dans la direction du Lion, l'agneau apparaisse soudainement ? De hautes entités divines y ont accompli un acte; un sacrifice divin a eu lieu. Ce n'est que par le sacrifice de la transformation d'elle-même, accomplie par l'entité divine la plus élevée, que la création stagnante a pu reprendre son cours.

Goethe a élaboré, dans sa "nouvelle" de l'enfant et du lion, une image poétique humaine du processus cosmique-divin indiqué par l'Apocalypse. L'enfant s'approche sans crainte du lion, devant lequel les hommes tremblent de peur. Il le calme par son chant et docilement le fait sortir de sa tanière en le libérant avec amour de l'épine fichée dans sa patte. Une strophe du chant de l'enfant dit:

“Car l'Éternel règne sur la terre,  
Son regard domine les mers;  
Les lions doivent devenir agneaux,  
Hésitant, se retirent les flots.  
Le glaive brillant s'engourdit  
Foi et espoir sont accomplis.  
Car miraculeux est l'amour  
Qui se dévoile dans la prière.”

Comme dans la nouvelle de Goethe, **l'amour** est aussi la force qui, dans le grand drame cosmique de la création, provoque la métamorphose du lion en agneau. Une haute entité divine arrive provenant de la sphère séraphique au sein de laquelle le germe des forces du coeur a été préparé. Pour triompher de la stase cosmique et traduire la décision divine en actes au sein du devenir de la création, cette haute entité divine, qui pourrait régner en roi, prend la forme qui la fait devenir le serviteur efficace de la création naissante. Elle s'offre elle-même en sacrifice et apparaît sous l'image de l'agneau du sacrifice. Lorsque l'image de l'agneau a été utilisée plus tard pour désigner Celui qui fit le sacrifice de Sa vie sur le Golgotha, il faut comprendre par là que la même entité, qui endura par la suite le sacrifice de l'incarnation du Verbe et la mort au Golgotha, avait déjà joué un rôle décisif par son grand sacrifice originel dans la Création du monde elle-même. Comme elle a renouvelé ensuite le monde par la mort et la résurrection, cette entité a aussi rendu possible la naissance de notre monde par son intervention sacrificielle à l'origine lointaine du devenir. Un grand sacrifice du Christ, l'Agneau de Dieu, se place déjà au commencement de l'univers. Ce qui se produisit au Golgotha fut le renouvellement et l'intensification, décisives dans la sphère humaine, du sacrifice originel par lequel naquit l'univers.

Le principe universel le plus profond se manifeste avec cela: depuis le commencement originel, il dispense une force qui est seule en état de vaincre toute stase, de mettre en mouvement la roue du devenir et de revivifier ce qui est entrain de dépérir. Ce n'est pas la puissance héroïque suprahumaine, comme elle se révèle dans la figure du Tétramorphe séraphique; dans cette image de l'agneau, nous entrevoyons la puissance magique de l'univers: la force **du sacrifice et de l'amour**.

Nous voyons que, dans la progression des images de l'Apocalypse, l'agneau ne supprime pas la Tétramorphe, mais qu'il représente bien une sorte de quintessence et d'étape évolutive ultérieure de celui-ci. Dans l'image de l'agneau céleste apparaît la sphère divine accueillant l'humanité qui

progresses avec la création. Par cette image originelle et ce symbole de l'agneau, l'humanité inaugure son cheminement terrestre. Dès à présent, elle demeure illuminée par l'idéal du sacrifice et de l'amour.

Il est dit de l'agneau qu'il possède sept yeux. Il n'est plus couvert d'yeux, comme le Tétramorphe. Après que l'évolution proprement a été mise une fois en mouvement, une progression ne devenait plus possible sans le renoncement à la plénitude céleste originelle de la vision. Outre sept yeux, l'agneau exhibe sept cornes. L'image des cornes fait allusion aux premiers organes de l'entité humaine apparus par un phénomène de condensation. Dans cette égalité des nombres d'yeux et de cornes se manifeste toutefois l'équilibre admirable entre le haut et le bas, entre les organes de la vision divine et le commencement de l'incarnation au sein de la corporéité qui échoit en partage à l'humanité, dans l'instant de la naissance de la création terrestre, par la grâce des actes de sacrifice des entités les plus élevées. Les sept yeux, par lesquels l'agneau pose le regard sur la marche de l'oeuvre de la création déclenchée par Lui, contrebalancent d'autant plus puissamment les sept cornes, comme si les sept esprits créateurs, les Élohim symbolisés auparavant par les torches de feu, s'y reflétaient dans leur ardeur créatrice.

À l'instant où l'agneau apparaît, les 24 Anciens tombent en adoration devant lui. Chacun d'eux tient une harpe d'or et un encensoir (5, 8). Les chants de louanges devant le trône de Dieu ont les accents d'un soupir de soulagement. Tandis que les Anciens sont témoins du grand sacrifice divin, qui met en mouvement la création, la musique céleste et l'encens s'élevant dans les hauteurs (*sortant ces coupes d'or pleines de parfums qui sont les prières des Saints*, selon certaines traductions de ce passage de la Bible, N.D.T.), émanent des royaumes des entités hiérarchiques comme des louanges d'adoration et de remerciement. Vue du monde de l'esprit, la création terrestre apparaît sous la forme de la célébration du culte, pour lequel les royaumes angéliques chantent et font de la musique. Le son de la harpe ne constitue pas seulement une musique d'accompagnement; il est semblable au tumulte qui résonne dans le conte de Novalis, comme provenant d'un atelier lointain. Il fait partie du son originel de la création qui fit naître l'univers, « la Parole originelle ». Et lorsqu'on dit des Anciens: « Qu'ils chantent un nouveau chant », cela veut dire que l'hymne des royaumes divins collabore à la naissance d'un monde nouveau. C'est le chant créateur engendrant l'univers.

Par la suite, au 14<sup>ème</sup> et 15<sup>ème</sup> chapitres de l'Apocalypse, des images émergent de la vision prospective qui correspondent aux images rétrospectives évoquées ici dans cette genèse du Nouveau Testament. L'image de l'agneau surgit pour la seconde fois: il se tient sur la montagne de Sion, entouré par les 144 000. L'agneau forme à présent lui-même le centre de l'humanité future. L'univers est de nouveau rempli de sons de harpe: « Et j'entendis une voix venant du ciel, comme la voix des grandes eaux, comme la voix d'un grand coup de tonnerre. Et la voix que j'entendis était comme de la musique de joueurs de harpe. Et ils chantaient un nouvel hymne devant le trône et le Tétramorphe et devant les 24 Anciens. » À présent que la nouvelle création, le nouveau ciel et la nouvelle terre, commencent à se soustraire du cosmos terrestre vieillissant, la musique du devenir de l'existence

retentit de nouveau; mais ce sont les hommes qui, se rassemblant alors autour de l'agneau, sont autorisés à entonner l'hymne créateur menant vers l'avenir.

Dans le 15<sup>ème</sup> chapitre, le regard, tourné vers l'avenir, pénètre la même sphère imagée que la vision rétrospective montre d'abord: « Et je vis la mer de cristal. » Mais il est dit à présent « qu'elle est mêlée de feu. » Si la nouvelle incarnation planétaire de la terre se forme, la chaleur de l'âme, offerte par l'humanité qui a progressé durant l'ère terrestre, doit former le feu intérieur et le système circulatoire de cette nouvelle création. Les hommes, qui ont suivi l'agneau, cette image idéale du sacrifice et de l'amour, se trouvent ensuite au bord de la mer de cristal, portant eux-mêmes la harpe: « Ceux qui avaient triomphé de la bête de l'abîme et se trouvaient au nombre de ceux qui arboraient Son image, Sa marque et Son nom, se tenaient au bord de la mer de cristal et avaient les harpes divines dans leurs mains. » Les hommes eux-mêmes entreront dans la possession de la toute puissance par le Verbe créateur retentissant qui fait naître le monde nouveau. Le rôle des Dieux, lors de la première histoire de la création, revient aux hommes à la naissance de la seconde création. Cela n'est cependant possible que si les hommes grandissent dans l'accomplissement de ce sacrifice qui fut offert auparavant par les Dieux, en particulier par l'entité christique elle-même. L'amour est plus grand magicien que ne l'est la puissance. Les versets de la nouvelle de Goethe expriment le principe le plus profond de l'univers: « Merveilleux est l'amour! » Le sacrifice est la puissance qui appelle un nouveau monde à l'existence. L'image de l'agneau prend place au début, au milieu et à la fin de l'existence terrestre. Un grand sacrifice du Christ rendit la première création possible; au milieu des temps, eut lieu le miracle de la Résurrection, par le sacrifice de l'agneau sur le Golgotha; à la fin de notre ère terrestre, sera ajoutée, à la résurrection de l'homme conquise par le Christ, la résurrection de la terre réalisée par les hommes qui ont eux-mêmes appris à faire l'offrande de leur être propre, à l'exemple de l'agneau.

## **IV. Les sceaux: images archétypes, images-reflets, images inversées.**

### **Les sixième et septième chapitres**

De grandioses révélations, solennelles et fondamentales, ont offert au génie de Jean l'élan apocalyptique l'entraînant dans les rondes de plus en plus élevées. La vision de l'image céleste de l'être humain lui avait fait prendre son essor au-dessus de la ronde des sept communautés: le Fils de l'Homme s'adressait à l'humanité s'efforçant de progresser selon les sept étapes correspondant aux sept missives. La vision du trône céleste, avec les figures des entités spirituelles qui l'entourent, lui montre à présent le passage à une sphère supérieure, l'arrachant à la proximité de la terre et l'élevant dans une spirale ascensionnelle. Au-dessus du niveau des groupements terrestres, s'ouvre le monde de la vision suprasensible et de l'expérience imagée, l'étape de l'imagination: l'agneau, placé devant le trône, rompt les sceaux l'un après l'autre et, comme émergeant d'une mer houleuse, sept scènes imaginatives déploient successivement leur panorama devant le regard de l'âme du Témoin de l'Apocalypse. Sommes-nous capables de prendre part à cet essor qui nous emmène au plan de la perception suprasensible conséquente ?

Après avoir traversé le parvis et le vestibule sacrés du temple, nous sommes seulement invités à monter au premier étage de l'édifice représentant le véritable domaine spirituel.

La tâche intérieure, devant laquelle nous sommes placés dans l'Apocalypse, au début des sept sceaux, se trouve être en même temps celle de notre époque. Une transformation fondamentale de la conscience doit avoir lieu. Elle se fait d'abord remarquer d'une manière seulement négative dans les bouleversements et les chaos de toutes les situations extérieures du monde. On enregistre donc d'abord des pertes non compensées par des gains. La faillite de l'intellectualisme, de tout ce qui relève de la culture abstraite dans les domaines littéraires et académiques suscite dans les âmes des changements d'une portée imprévue. On souhaiterait volontiers se bercer d'illusions sur la question. Du fait que l'intelligence calculatrice et mécanique possède un champ d'activités inépuisables dans toutes les techniques, il est facile de se réfugier dans le pragmatisme banal de l'utilitarisme extérieur et de fermer les yeux devant le constat que cette même forme de pensée reste en échec quand elle doit aborder la question de la vérité et des énigmes profondes de l'existence. Dans le domaine de la philosophie et de la conception du monde, ainsi que dans le champ de la religion, où l'on ne peut pas simplement opérer sur la question de la vérité, on se réfugie dans un dogmatisme avant tout de nature intellectuelle. On peut même constater, dans certains milieux d'obédience confessionnelle, que l'on se réjouit de cette faillite de l'intellectualisme et du jugement critique, parce qu'on en appelle d'autant plus vivement au retour du dogme. On va même jusqu'à exiger des hommes qu'ils s'y réfèrent en réclamant la capitulation complète de la pensée intellectuelle; ce qui était jugé comme inacceptable, il y a quelques siècles encore.

Le côté positif de cette transformation de conscience, qui fait irruption dans la culture de l'humanité presque comme une catastrophe naturelle, est représenté par l'éclosion d'un germe, d'un

nouveau sens pour le suprasensible. À la place de la simple pensée "de tête" se répandant en abstractions, une pensée pleinement humaine veut surmonter tous les obstacles; une pensée qui accueille en elle la prédisposition à élaborer des images colorées au moyen de la participation des vertus du coeur et de la volonté, tel le bouton d'une fleur symbolisant la conscience contemplative. L'humanité est parvenue au seuil d'une connaissance imaginative qui représente le niveau le plus bas de la perception suprasensible. Elle doit s'emparer du domaine des images vivantes. Le déferlement d'un matériel d'images extérieures à l'âme venant submerger les perceptions, ce dont il était déjà question au chapitre d'introduction de ce livre, comme d'un symptôme parmi les plus graves de l'époque, ne représente que la caricature de ce qui est exigé dans le champ de l'âme et qui ne peut être atteint que par l'activité intérieure.

Il est indispensable aujourd'hui que nous nous fassions des concepts clairs sur la nature et la mission de l'image.

Il y a bien longtemps, depuis que l'humanité s'est éveillée à la perception sensible aux contours distincts, au prix de la perte de l'ancienne clairvoyance semblable au rêve, l'image extérieure existait dans la nature terrestre. Tel un grand peintre et un grand sculpteur, la nature faisait don de toute sa richesse aux regards humains. Une image intérieure prenait ainsi naissance dans le souvenir et la fantaisie (au sens de fantaisie créatrice, N.D.T.). Une liaison entre l'image extérieure et l'image intérieure survient aux tout premiers commencements de l'activité artistique. Jusqu'à l'époque de Goethe, on était renvoyé à l'activité artistique lorsqu'on voulait imiter, reproduire des oeuvres d'art, comme lorsqu'on entreprenait d'exprimer ce que l'on contemplait extérieurement ou intérieurement. Si Goethe n'avait pas séjourné en Italie, il n'aurait eu à sa disposition que quelques rares gravures reproduisant des oeuvres d'architectes et de sculpteurs grecs, des tableaux d'un Leonardo da Vinci ou d'un Raphaël. Le mot "image" (*Bild* en allemand, N.D.T) se rattache à "former, éduquer" (*Bilden* ou *former, instruire éduquer* en allemand, N.D.T.) et à "formation, éducation, culture" (*Bildung* en allemand, N.D.T.). L'activité d'imitation des images, déployée par la nature et par l'art, prit naturellement de l'importance chez tout individu aspirant à devenir un être conscient. C'est ce qui "éduquait" les âmes. Chacun en était réduit à maintenir en éveil "l'organe-image" de l'âme par la contemplation, le souvenir et la fantaisie; il devait de toute manière exercer une activité d'artiste en son for intérieur, ce qui se révélait aussi effectivement jusque sous la forme de réalisations artisanales. Que l'éducation possédée par chacun fût étendue ou restreinte, une certaine culture de l'âme résultait déjà du commerce entretenu avec l'élément imagé qui faisait partie de la vie.

On se rend beaucoup trop peu compte de la transformation inouïe qui a surgi dans la situation de l'âme de l'humanité vers le milieu du siècle dernier avec l'apparition de la photographie en tant qu'art et technique de l'illustration. Toutes les conséquences ne pouvaient pas apparaître aussitôt. Un certain équilibre entre l'imitation intérieure et la reproduction technique subsista encore quelque temps. Mais ensuite, avec les rapides progrès de la photographie s'alliant à ceux des techniques d'impression, le mot et l'image commencèrent à échanger leur rôle respectif dans les livres et les journaux. Si le mot et la pensée étaient restés les maîtres, et l'image leur servante efficace, la

reproduction technique se prépara à une révolution et à une prise de pouvoir permanentes. La progression de l'image technique reçut une poussée gigantesque avec l'apparition du film et finalement de la télévision dont les images transmises par les ondes fascinent et mettent en état de transe une grande partie de l'humanité. Dans un délai extrêmement bref, le monde ne fut pas seulement parfois photographié de fond en comble, mais aussi filmé et, à vrai dire, non seulement dans les campagnes et les villes de tous les continents, dans toutes les richesses de la faune et de la flore, mais aussi dans la foule des oeuvres d'art de toutes les époques de l'histoire.

Il serait insensé de faire front contre cette conquête triomphale des découvertes techniques de l'esprit humain et de sonner le repli en direction des époques romantiques et idylliques du passé. On doit aussi estimer comme positif le fait, qu'au moyen du perfectionnement de l'art de l'illustration employé sur une grande échelle, les hommes issus de toutes les couches sociales de l'humanité approfondissent et étendent leurs connaissances dans tous les domaines, bien plus que ce ne fut le cas à la génération précédente. Mais l'image a-t-elle réellement éduqué l'homme par sa production technique en masse ? Elle a, au contraire, largement neutralisé sa faculté d'imitation intérieure et de fantaisie créatrice. Lorsque tout est livré de l'extérieur, achevé et en masse, il ne reste plus rien à faire pour l'activité intérieure de l'âme: l'homme devient passif intérieurement et, en fin de compte, faible, blasé et pusillanime. L'inondation d'images techniquement fabriquées et non élaborées par l'activité de l'âme, ne peut réellement pas avoir d'action formatrice dans un sens constructif. L'image non-élaborée, non-formatrice, apparut et créa un semblant d'éducation barrant tout accès au suprasensible, à un élargissement de l'éducation des forces de l'âme et de la conscience, tel qu'il est exigé aujourd'hui. Au lieu que l'image formatrice en arrive à nourrir les forces formatrices et éthériques de l'être humain et à éveiller en lui, outre le regard physique, le regard de l'âme en tant qu'organe de contemplation éthérique, les images superficielles, techniquement produites en masse sans participation de l'âme, remplissent celle-ci d'un ballast inerte en l'alourdissant et en la paralysant. Dans le temps où l'humanité doit engendrer la conscience imaginative, l'organe de vision contemplative, on lui substitue le petit démon de l'imagerie technique avec une élégance fascinante et une abondance dissipatrice. Si l'on ne veut pas s'isoler du monde moderne, en le fuyant, il est nécessaire de développer une force accrue en l'âme pour, en dépit de l'inflation extérieure d'images, développer le véritable sens de l'image qui permet à l'être humain de prendre part au domaine ouvert devant nous par le Témoin de l'Apocalypse avec les sept sceaux.



Les sceaux apparaissent ensemble avec l'image originelle fondamentale du *livre*. Ils sont scellés comme lui. De ce fait, le livre est une énigme soulevée dans les cieux. La question de savoir s'il existait dans l'univers une puissance qui serait en état de rompre les sceaux et, avec cela, d'ouvrir le livre, a introduit, dans les figures symétriquement disposées autour du trône divin, la première tension, le premier mouvement. Celui qui trône est la première grande source d'images du devenir

s'engageant dramatiquement dans le cours du temps. Il surgit comme une interrogation divine essentielle qui exige une réponse essentielle. Mais en même temps, il renferme lui-même la somme de toutes les réponses, car il est la quintessence des pensées de Dieu, à partir desquelles la nature devra être créée avec tous ses règnes de créatures. Il est la somme des paroles créatrices non encore exprimées. Lorsque la force qui peut rompre les sceaux du livre, se manifestera, elle sera aussi en même temps la bouche par laquelle la parole divine non-exprimée pourra s'exprimer. Cela ne se produira pas comme avec un livre terrestre que l'on ouvre et dans lequel on peut lire silencieusement, par la pensée, ce qui est écrit. Que devienne lisible ce qui se trouve dans le livre céleste, alors une parole retentira et cette parole sera le retentissement créateur de l'univers, le Logos, d'où naîtra un langage de la pensée divine.

Le Témoin de l'Apocalypse et ceux qui suivent ses paroles et ses cheminements, deviennent les spectateurs de cet arrêt tendu, moment plein de tension où la question angoissante reste posée, suspendue dans le ciel. Puis ils participent à la détente qu'entraîne l'agneau qui s'avance et laisse deviner la réponse essentielle à la question essentielle du livre. Ce n'est que par la puissance du sacrifice et de l'amour que l'évolution de l'univers pouvait être initiée. Notre monde naquit du cosmos céleste immuable par de grands actes de sacrifice dans les sphères des puissances divines. L'état du monde ainsi apparu n'est cependant pas encore réellement terrestre. Des *images* sourdent des sceaux rompus dans le livre. Les images originelles des pensées divines surgissent d'abord, en tant que telles hors de l'éternité, pour entrer dans le devenir. Elles se meuvent et deviennent substantielles (dans le sens où le Christ est la sainteté substantielle et incarnée, N.D.T.), mais le parcours évolutif sera encore long avant que leurs reflets n'apparaissent dans le monde des objets sensibles, dans lesquelles elles se cristalliseront et s'incarneront.

Le Témoin de l'Apocalypse contemple de manière imaginative les images primordiales (archétypes) dans les flots du devenir existentiel. Il ne peut rien faire d'autre que de partir du stade déjà atteint par le devenir dans sa progression. De la même façon qu'en levant les yeux nous pouvons contempler les astres au firmament, au travers de la couche d'air qui entoure notre globe, il plonge son regard en arrière, au travers de l'histoire de l'humanité, contemplant cette source bouillonnante d'images sortant des sceaux ouverts.

La Révélation de Jean se meut au milieu d'une conception du monde que nous pouvons caractériser comme relevant du platonisme chrétien. Elle présuppose la connaissance d'un domaine que Platon a appelé le royaume des idées, le royaume des images archétypes originelles, des phénomènes primordiaux. Pour tout élément terrestre, que nous pouvons voir avec nos yeux terrestres, il existe une image archétype correspondante dans le domaine spirituel. Nous ne comprenons pas complètement la situation de notre monde terrestre lorsque nous pensons tout simplement que le monde des images reflets serait sorti de la sphère des images archétypes selon une évolution rectiligne, sans perturbation. Un événement cosmique tragique s'est produit une fois, auquel nous faisons allusion en parlant de péché originel. Le flot créateur organique a un jour été précipité dans l'abîme. À la levée des sceaux célestes a succédé un jour l'apposition de sceaux



terrestres. Les images archétypes divines ont un jour disparu dans la consistance des éléments terrestres par l'intervention d'un sinistre ensorcellement. Et nous devons à présent nous efforcer, après avoir éveillé le regard de notre âme, de désensorceler le livre de la création terrestre et d'apprendre à lire les images archétypes célestes dans ces images-reflets méconnaissables que sont les objets et êtres terrestres. La nouvelle faculté spirituelle visionnaire, vers laquelle le cheminement de l'humanité doit mener à notre époque, nous rend capables de réaliser cette rupture des sceaux. Mais cette dernière ne peut se produire que par l'intervention de l'agneau, comme pour l'ouverture des sceaux célestes, c'est-à-dire par le sens objectif du sacrifice qui prend vie dans l'âme humaine grâce à l'accueil qu'elle réserve au Christ. Nous trouvons chez Goethe, par exemple, les premiers commencements d'une éducation du regard par les forces du Christ, de la création d'un lien interne entre voir et penser, afin de débarrasser le penser de l'abstraction et de le rapprocher d'une contemplation. Sa parole: « Tout ce qui passe n'est que symbole » peut devenir pour nous une parole directrice pour la levée des sceaux du livre de la nature terrestre et nous aider aussi à être les spectateurs dotés d'une compréhension authentique de la rupture des sceaux du livre céleste dans l'Apocalypse.

Des premiers sceaux rompus par l'agneau, sortent quatre chevaux, l'un après l'autre. Suivons donc un peu ces métamorphoses fondamentales qui nous conduisent dans la progression des images apocalyptiques, en détournant d'abord le regard de toutes les caractéristiques particulières. L'image de l'être humain en a formé le commencement dans cette grande vision de Patmos, celle du Fils de l'Homme. Plus tard, des images d'animaux sont apparues dans le Tétramorphe céleste, qui entoure le trône divin. Ensuite, telle une sorte de quintessence du Tétramorphe, réapparaît l'image d'un animal, l'agneau, qui s'avance pour ouvrir le livre. Pas plus les images des quatre animaux, pas plus celle de l'agneau ne nous ramènent au plan terrestre. Il ne peut pas être encore question d'animaux terrestres. Dans les images d'animaux apparaissent d'abord des entités des sphères divines supérieures qui portaient encore l'humanité dans leur giron en ces temps là. Nous en avons parlé en précisant que dans l'image du Tétramorphe, s'annoncent les sphères spirituelles les plus élevées sous lesquelles l'humanité se rassemble en de grandes âmes-groupes, longtemps avant d'en venir au développement d'êtres individualisés en son sein. Mais ce qui est important, c'est que l'image de l'être humain se dresse au début de l'Apocalypse. L'être humain est l'origine et la mesure de toute chose. Son image apparaît avant que n'émergent les images des animaux qui ne sont à comprendre que dans leur nature céleste.

Par l'ouverture des quatre premiers sceaux surgissent de nouveaux animaux: les quatre chevaux. Ils se différencient les uns les autres par l'élément de la lumière et de la couleur: le cheval blanc, le cheval rouge, le cheval noir et le cheval aubère. La sphère des images originelles est mise en mouvement et, répandant son flot créateur, elle laisse d'abord s'avancer des formes animales. Le lien des quatre chevaux avec le Tétramorphe (ou *Vivants* selon certaines traductions de la Bible. N.D.T.) est profondément senti, car à chaque fois que l'agneau pose la patte sur le livre scellé pour ouvrir un

sceau, l'un des quatre vivants du Tétramorphe prend la parole: d'abord l'Aigle, puis le Lion, ensuite le Taureau et finalement l'Homme pour proclamer d'une voix de tonnerre: "Viens!" À chaque appel que font retentir les Vivants, l'âme du visionnaire se trouve ainsi emportée et soulevée au niveau où il peut devenir le témoin de la levée des sceaux. Chacun des Vivants placés autour du Trône céleste assume ainsi le parrainage, pour ainsi dire, de chacun des chevaux qui s'élancent hors des sceaux. Nous devons toujours garder à l'esprit que nous sommes toujours infiniment éloignés du niveau d'existence terrestre de chacun de ces animaux. Qu'ont à nous dire les quatre chevaux, en tant que partie constitutive de la sphère des images archétypes ? Quelle pensée divine, quel phénomène primordial du devenir s'expriment en eux ? En fait, il n'apparaît pas seulement un animal à chaque fois, mais aussi un personnage humain qui le chevauche. Les quatre premiers sceaux renferment, à proprement parler, l'image primordiale du cavalier. Le tout premier élément commun que nous pouvons donc reconnaître en décryptant les images des sceaux est donc: une créature apparaît qui montre le rapport originel entre le règne humain et le règne animal et qui correspond à une pensée divine. L'homme apparaît comme le maître de l'animal. Du point de vue de l'histoire culturelle, le cheval est l'exemple archétype de la domestication qui fut réalisée par l'homme. L'homme qui monte à cheval a toujours été un symbole indiquant que l'être humain a été destiné à se tenir au-dessus de l'animalité. Il ne doit pas laisser celle-ci se rendre maître de lui, mais il doit plus exactement la dompter et tenir les rênes fermement entre ses mains.

Mais le cheval doit précisément avoir une signification qui illustre le rapport entre l'homme et l'animal tel que le conçoit la pensée divine.

Dans les mythologies et les cultes pré-chrétiens, le cheval a toujours joué un rôle important. Dans la plus haute antiquité germanique, il passait pour un animal sacré. On voyait dans le cheval terrestre bien autre chose que seulement la bête au service de l'homme comme animal domestique de trait ou destrier. On ressentait de toute manière que le cheval était auréolé d'une pensée divine et nimbé d'une image archétype particulière. On voyait la tête de l'animal comme l'expression la plus évidente de ce sens supérieur. C'est la raison pour laquelle on rencontre encore de nos jours dans maintes régions du Nord de l'Allemagne des crânes de chevaux, accrochés aux pignons des vieilles maisons et des fermes, comme aux temps germaniques; ou bien on trouve des planches de bois placées aux angles des pignons dont les extrémités, qui se rejoignent au faite du toit, sont découpées sous la forme de têtes de chevaux. Les Grecs ont aussi eu connaissance de l'imagerie originelle, du symbolisme qui se rattache à la nature du cheval. Le regard mystique contemple les coursiers d'Hélios, attelés au char du soleil, qui circule sur le grand cercle céleste. Et le casque d'Athéna, qui naquit comme l'incarnation de pensées provenant de la tête du Père divin, fut façonné comme une tête de cheval dont les naseaux sont placés obliquement au-dessus de la déesse. Périclès portait de nouveau le casque-front d'Athéna, si bien que l'image de ce grand front chevalin apparut aussi bien sur la tête des dieux que sur celle des hommes.

L'image originelle du cheval a dû se trouver en rapport avec l'image originelle de l'être humain. Un rapport a été instauré qui est plus ancien que l'homme incarné sur la terre, et qui a conservé

encore longtemps son importance pour l'entité humaine, même après son incarnation physique et son évolution sur terre.

L'Apocalypse nous force à penser tout autrement la relation entre le règne humain et le règne animal que ne le fait la conception matérialiste courante. Comment se présente cette relation du point de vue spirituel ? Une représentation primitive vaut presque généralement aujourd'hui selon laquelle l'homme aurait évolué à partir du règne animal. On tente de diverses manières de construire la lignée des ancêtres animaux de l'homme. On voit, dans les espèces animales particulières, les étapes au travers desquelles l'homme aurait passé au cours de son cheminement sur la terre. On pense en outre qu'il serait resté totalement attaché à l'animalité pendant la totalité de l'évolution dont les espèces animales marquent les étapes. Au sens de la Révélation de Jean, la conception, d'après laquelle l'homme descendrait de l'animal, est à caractériser avec la plus grande insistance comme une erreur d'orientation funeste. L'homme ne descend pas des animaux, mais des dieux. Rudolf Steiner, dans ses descriptions se rapportant à la relation authentique entre l'homme et l'animal, a souvent relié sa conception à celle de Lorenz Oken, un contemporain de Goethe, qui s'est efforcé d'expliquer que chaque espèce animale ne constitue à elle-seule qu'une partie de l'être humain et que l'homme est le compendium du règne animal, tandis que ce dernier est la multiplicité disloquée de l'entité humaine. Il se peut qu'au niveau corporel l'homme ait traversé une série d'étapes qui se laisseraient caractériser, comme par allusion, à une série d'espèces animales, mais il était toutefois toujours plus qu'un animal. Traversant une série d'étapes évolutives, lors desquelles il a incorporé des vertus et des facultés déterminées, l'homme a formé en même temps les fonctions et les organes déterminés de son organisme. Les diverses espèces animales sont, quant à elles, apparues en sa compagnie, en devenant pour ainsi dire, les témoins figés des organes humains nouvellement acquis, telles des pierres milliaires de l'évolution, ou bien encore des formations annexes ou des concrétions. L'homme a sécrété l'animal hors de lui, en le repoussant vers l'extérieur, alors qu'il traversait les étapes de son évolution. Les animaux sont des apparitions accompagnant la naissance de l'homme terrestre, et c'est pourquoi chaque espèce est le symbole d'une vertu de l'âme humaine. L'homme doit à présent faire montre d'une manière particulière, d'une capacité de vision imagée, conformément à la loi: « Tout ce qui passe n'est que symbole », pour reconnaître dans chaque espèce animale une partie de son être propre. Il doit ainsi apprendre à voir dans le règne animal les images reflets des organes et des fonctions de sa propre nature. Chaque animal doit se faire connaître à lui comme une image restée figée d'une étape qu'il a lui-même traversée un jour.

C'est en cela que réside la différence entre les quatre Vivants (ou Tétramorphe) autour du trône céleste et les quatre chevaux qui jaillissent des sceaux du livre: le Tétramorphe porte encore l'homme *en lui*. Nous comprenons les quatre chevaux si nous les retrouvons *en l'Homme*. La valeur païenne-mythique du cheval, qui se poursuit jusqu'au sein du christianisme par les images de l'Apocalypse, tenait au fait que dans les conceptions du monde plus anciennes, appréhendées au moyen des images, on voyait dans celle du cheval l'image de l'étape au cours de laquelle l'intelligence, la force de la pensée, s'est incorporée dans la nature humaine. Dans la figure du cheval est rendu dans

l'imagerie extérieure, en formes plastiques, ce qui chez l'homme est devenu pure faculté de pensée. C'est pourquoi l'hellénisme reprend le symbolisme du crâne du cheval, qui consiste, à vrai dire seulement, en un front étiré, relevant la forme du front humain dans la sculpture d'Athéna ou de Périclès par un crâne de cheval conformé en casque.

Depuis les hauteurs divines, la force de la pensée fut un jour donnée à l'humanité. C'est l'instant dont nous sommes les témoins lorsque l'agneau ouvre le premier sceau dans la Révélation de Jean. Les pensées divines étaient latentes et muettes avant ce moment. Elles reposaient, non-nées, dans le giron de l'éternité. Lorsque l'agneau paraît et ouvre un sceau après l'autre, les pensées créatrices des dieux commencent à se mouvoir en paroles d'images qui retentissent. Ce qui prend ainsi naissance n'est tout d'abord nullement un monde de créatures. Les origines de la pensée divine concernent l'être humain, qui est le premier né et la mesure de toutes les créatures et de toutes les choses. Il se peut aussi qu'il faille accomplir de nombreux cycles du temps avant qu'il existe un être humain incarné sur terre dans un corps physique, devenu solide et aux contours distincts. L'image de l'être humain est contenue dans la sphère des images archétypes, dès le commencement et dans tout ce qui en naît. Dans les premiers sceaux, nous voyons les pensées de Dieu se transmettre aux pensées humaines. Et aussitôt, les quatre étapes de l'évolution s'annoncent, telles quatre arches s'élançant hardiment dans le temps, comme devant faire passer dans l'humanité la force des pensées qui étaient préalablement en Dieu.



Au moment où le premier sceau est ouvert, le cheval blanc surgit, monté par un cavalier portant une couronne d'or resplendissante, désigné comme un vainqueur et tenant entre ses mains un arc en position de visée. C'est l'image apocalyptique du stade primitif de la pensée qui prend place dans l'humanité. S'imaginer que l'humanité aurait été une humanité primitive et dépourvue d'intelligence à ses débuts, c'est l'une des erreurs fondamentales de la conception matérialiste du monde. La pensée n'a pas évolué dans l'homme à partir de stimulations primitives du cerveau. La pensée a d'abord été l'affaire des dieux, et ensuite, les dieux ont permis à l'homme de prendre part à leurs pensées. Le premier stade d'apparition de la force de la pensée au niveau de l'humanité est totalement illuminé par la lumière divine. L'humanité resplendit encore de la lumière des pensées divines. L'homme ne pense pas encore lui-même. Les entités supérieures pensent au niveau du front de l'être humain; elles peuvent laisser leurs pensées y devenir paroles et leurs paroles devenir monde. Et même alors que l'entité humaine était déjà entrée dans l'incarnation physique sur la terre, elle resta encore longtemps immergée dans l'illumination paradisiaque de la manifestation originelle. C'est le mystère du cheval blanc. La couronne qui ceint la tête du cavalier est la lumière de la pensée dont les dieux ont ensemencé le germe au front de l'être humain, en lui permettant de prendre part à leur pensée. Quant à l'arc, aux mains du cavalier, il laisse entrevoir comment cette faculté revient à l'homme: viser clairement au but par la vertu de la pensée. Sans le don de l'intelligence, le monde autant que son être

propre, se seraient évanouis à jamais pour l'homme. Quoiqu'elle ne soit pas encore sa propriété, la pensée rend l'homme capable d'envisager clairement ce qui s'étend autour de lui et de mener sa vie conformément aux buts qu'il se fixe.

Le cheval rouge s'avance hors du second sceau et à celui qui le monte, il est permis de troubler la paix sur la terre et de semer la discorde parmi les hommes. Ce n'est pas un arc qu'il brandit au bout de son bras, mais un glaive avec lequel l'homme combat l'homme. Le passage de la couleur blanche à la couleur rouge est excessivement parlant, car il indique surtout l'éclatement de la lumière dans des coloris multiples. L'homme doit faire sienne l'intelligence qui régnait en lui depuis longtemps comme une part de l'essence lumineuse divine. Il doit à présent la relier au courant de la circulation sanguine en la tirant du courant de circulation des forces cosmiques dont il se rend indépendant. En la rendant autonome au sein de sa corporéité, il extirpe la pensée et l'arrache à sa dépendance divine. Cette humanisation du penser, auparavant de nature divine, indique l'immersion dans l'âme individuelle de ce qui se trouvait déployé à l'origine dans l'esprit universel. La pensée, qui a pénétré ainsi l'âme, devient même une impulsion de la nature humaine s'enfonçant toujours plus dans l'individualisme. Nous avons déjà évoqué le double éclat blanc et rouge, lorsqu'il resplendissait des deux pierres précieuses, la jaspe et la sardoine, comme une lumière émanant de l'essence de Celui qui trônait. C'est aussi une expression de l'harmonie régnant entre l'esprit et l'âme, telle qu'elle continue à vivre dans la poésie des images des mythes et des contes. Dans le développement du premier au second sceau, nous n'éprouvons plus cette harmonie, mais la brutalité du passage du blanc au rouge. L'homme ne peut s'approprier l'intelligence qu'au prix de la perte de la lumière divine originelle, en l'accueillant dans son âme, là où le sang lui donne la couleur rouge. Le détachement violent d'avec la lumière originelle entraîne aussi la perte de l'harmonie et de la paix originelles. Le second cavalier de l'Apocalypse apporte avec lui la discorde et la guerre au sein de l'humanité. L'égoïsme prend naissance et les conflits s'enflamment.

Lorsque le troisième sceau est rompu, une secousse tragique du même genre se produit. Après la disparition de la pure lumière, c'est au tour de la couleur de disparaître: le cheval noir apparaît. Le cavalier qui le chevauche tient une balance dans la main, tandis que des paroles retentissent semblables à la criée. Des marchandises sont vendues à la criée. La transition amorcée précédemment, du spirituel au psychique, mène à présent au niveau de la simple corporéité, en ce lieu où résident les ténèbres de la mort. Là où les trois couleurs des premiers chevaux, le blanc, le rouge et le noir, se disposent harmonieusement l'une à côté de l'autre, elles révèlent l'image primordiale de l'accord entre le spirituel, le psychique et le corporel. C'est ainsi qu'elles émergent de nouveau du monde poétique et symbolique des contes. Ainsi Blanche-Neige est-elle dépeinte dans sa beauté supraterrrestre, par le blanc comme la neige, le rouge comme le sang et le noir comme l'ébène. Et pourquoi la conscience populaire, dont la pensée est encore imprégnée d'images et de contes, a-t-elle fait de la cigogne l'image de la naissance de l'être humain ? Parce qu'elle porte encore sur elle ces trois accords de couleur, telle une image originelle devenue visible. Avec l'ouverture du sceau, la progression du rouge au noir se déroule cependant comme une chute terrifiante. Un

renversement de l'ordre des couleurs, qui apportait la lumière et le réconfort cosmique, intervient et accompagne le sacrement renouvelé à l'autel lors du passage du vendredi saint à la fête de Pâques. Lorsque la couleur noire de la mort est remplacée par le rouge lumineux de Pâques, un souffle de résurrection et de jubilation traverse les âmes. Lorsque, dans la succession des événements de l'apparition des cavaliers de l'Apocalypse, le cheval noir remplace le cheval rouge, l'évolution mène de la vie jusque dans la mort.

Le cheval noir et son cavalier montrent ce qui se répand dans l'humanité, lorsque l'intelligence tombe de plus en plus au service des données et des utilités matérielles. Le commerce et la transformation de la matière débutent. Sur la terre, on se met à acheter et à vendre. Les ténèbres de la terre remplacent la lumière céleste au sein de la pensée humaine. La polarité entre le blanc et le rouge répandait encore beaucoup de clarté. La polarité du rouge et du noir recèle des dangers. Le danger luciférien du désir et de la révolte ardents se tient en embuscade derrière le rouge; le noir cache le danger ahrimanien de la froideur de l'âme et de l'intelligence sans âme.

La descente et la déchéance n'ont pourtant pas atteint leur terme: le cheval aubère (livide ou blafard, N.D.T.) sort du quatrième sceau. Livide ou blafard se dit "chlorós" en grec. La robe du cheval qui apparaît est de la couleur du chlore, c'est-à-dire jaune-verdâtre rappelant la couleur du soufre. C'est la mort qui le chevauche ainsi; elle est suivie par l'Hadès, le monde inférieur peuplé de spectres. Et elle reçoit le pouvoir de tuer une grande partie des êtres vivants sur la terre.

Cela ne devrait pas être difficile de comprendre actuellement la chute de l'intelligence qui fut confiée à l'homme et qui est exprimée par le passage du cheval noir au cheval aubère. Aussi longtemps que la pensée des hommes reste vraiment compacte au plan terrestre, elle possède de plus en plus la caractéristique de finir dans la fadeur et l'absence de couleur inhérente à l'abstraction. On peut alors tout prouver et tout réfuter en même temps. L'humanité tombe dans un intellectualisme déraciné, sans fondement. Elle cesse de prendre la pensée vraiment au sérieux. Les temps sont écoulés depuis bien longtemps, dans lesquels l'homme s'appropriait ce qui auparavant appartenait à Dieu. À présent, l'homme cesse de nouveau de relier sa pleine nature humaine avec sa vie des pensées. Il ne remarque même pas comment la pensée lui échappe et commence à mener une vie propre, fantomatique. Sous le signe du cheval noir, le penser naquit et s'enracina dans les profondeurs de la corporéité humaine placée sous l'emprise de la mort et fut ainsi entièrement assujéti au cerveau matériel de l'être humain. Lorsque le cheval aubère se met à galoper sur la terre, la pensée n'est déjà plus qu'une ombre et ne se trouve plus seulement dans l'homme, mais, comme une armée de fantômes qui l'assaillent, elle commence à le faire tressaillir de froid. La mort parvient à envahir la totalité du monde environnant l'homme avec ses processus de mort par le truchement de la pensée humaine.

Les mythes homériques ont prédit d'une manière prophétique, l'évolution que prendrait en fin de compte un jour l'intelligence au sein de l'humanité avec le récit du Cheval de Troie. Les Grecs, qui assiégeaient Troie, firent usage d'une ruse de guerre qui provient de l'en-tête de l'Odyssée et qui symbolise en même temps ce processus. Ils fabriquèrent un cheval en bois et l'amenèrent devant la

porte de la ville assiégée. Les Troyens le prirent comme une offrande faite aux dieux, car ils vivaient encore dans une conscience plus ancienne qui savait que l'homme devait la force de sa pensée aux dieux. Mais après qu'ils eurent transporté le cheval dans l'enceinte de la ville, les guerriers grecs en descendirent pendant la nuit et se livrèrent à un carnage monstrueux avec leurs glaives. L'humanité fait finalement ainsi d'un don reçu du ciel une source de déclin pour elle-même. À un niveau plus grand, l'humanité a fait entrer la mort dans sa ville, par le genre du penser auquel elle s'adonne, et a brisé les fers de légions de démons.

La vie de l'humanité a subi une transformation carrément apocalyptique par le fait que le cheval a complètement disparu de l'imagerie de la vie publique [On assiste cependant à un retour du cheval dans les loisirs, NdT]. La célérité et la superficialité de notre époque ont pour conséquence que l'on fait à peine attention au motif apocalyptique, dont la signification va loin, du refoulement du cheval par la machine. Tout comme le cheval, la machine qui l'a remplacé, que ce soit sous la forme de l'automobile ou de tout autre moyen de transport mécanique, peut être une image-reflet d'une partie de la nature humaine. Par cet aspect, l'homme pourrait se rendre compte qu'il a laissé se développer la force de la pensée, originellement offerte par les dieux, selon la tendance unilatérale la plus extrême. En effet, il a finalement rendu autonome cette force de pensée, parce qu'elle n'a plus intérieurement la capacité de se relier et de s'en tenir fermement à son être. La force de pensée s'est décentrée de la nature humaine et, en parvenant à sa périphérie, elle a mené à une production extérieure d'une hégémonie presque étouffante pour l'homme. La force intérieure de la nature humaine s'en trouve ainsi de plus en plus affaiblie. Le monde de la machine, que l'homme édifie et introduit de plus en plus dans l'environnement naturel, pourrait servir de symbole. Ce symbole devrait le mettre en garde. Il se cache véritablement un élément magique dans toute machine inventée par l'intelligence humaine: c'est uniquement par habitude que nous ne nous effrayons plus à la vue d'une automobile qui passe, sans que nous puissions percevoir la force qui le meut. Les machines sont de l'intelligence devenue objectivement émancipée, que l'homme transpose dans la situation de l'apprenti-sorcier devenant l'esclave et le souffre-douleur de ses propres créatures. Telle une puissance fantomatique menaçante, l'intelligence propre à l'homme, qui est livrée à l'abstraction et qui n'est plus intérieurement maîtrisée de ce fait, vient à sa rencontre de l'extérieur de son être. Aussi paradoxal que cela paraisse, tant qu'il y avait encore des chevaux dans l'imagerie des rues de nos villes, la vie communautaire restait plus humaine et depuis que le cheval a été supplanté par la machine, l'élément humain court le danger d'être détrôné par l'élément animal, mais à présent dans le sens de la bête que le Témoin de l'Apocalypse voit monter hors de l'abîme. Le cheval aubère amène la mort et les armées de démons de l'enfer. Les trois premiers sceaux révèlent comment l'intelligence, tout d'abord divine, devient ensuite humaine. Dans le quatrième sceau, le danger se manifeste de voir l'intelligence humaine devenir la proie des démons.

Le motif du cheval aubère trouve une intensification effrayante dans la progression de l'Apocalypse, lorsque les cinquième et sixième trompettes retentissent. Il est question de puissances

démoniaques qui, comme des essaims de sauterelles, font irruption sur la terre: « <sup>7</sup>(Et voici à quoi ressemblaient les sauterelles); elles étaient semblables à des chevaux prêts pour la guerre; sur leurs têtes [il y avait] comme des couronnes semblables à l'or; et leurs faces étaient comme des faces d'hommes; ... <sup>9</sup>Et elles avaient des thorax comme des cuirasses de fer, et le bruit de leurs ailes était comme un bruit de char à nombreux chevaux courant à la guerre. <sup>10</sup>Et elles ont des queues semblables à des scorpions, et des dards. Elles possédaient le pouvoir de nuire aux hommes infiniment » (9, 7 & suiv.). « Et voici comment, dans ma vision, je vis les chevaux et ceux qui les montaient: ils ont des cuirasses de feu, et d'hyacinthe (bleue) et de soufre; et les têtes des chevaux sont comme des têtes de lions et de leurs bouches il sort du feu, de la fumée et du soufre. Par suite de ces trois plaies fut tué le tiers des hommes. » (9, 17 & suiv.). Ce sont donc des êtres qui tiennent de la machine et qui se manifestent finalement comme des métamorphoses du cheval aubère dans l'arène de l'évolution de l'humanité.

Il va de soi que l'Apocalypse n'a ni le sens, ni l'intention, de détourner l'homme de la technique. Il serait déraisonnable que l'homme ne voulût pas se servir des machines que son intelligence a construites. Mais lorsqu'il déchiffre le monde technique qui l'entoure, et qu'il a lui-même créé, il doit se dire: ce n'est que lorsque j'ajoute à la technique, en tant que produit de la culture extérieure, une culture intérieure, provenant de mon être personnel et faisant contrepoids à la technique, et lorsque je relie de nouveau l'intelligence qui m'a échappé avec le point central revigoré de mon essence, que je peux m'offrir la technique et continuer à vivre en homme.

C'est véritablement incompréhensible et profondément bouleversant, qu'à l'instant où la vision du Témoin de l'Apocalypse s'élève du plan terrestre, parvient au premier niveau de la vision suprasensible et prend part aux images de la trame la plus sensible de la naissance et de l'évolution du monde, une prophétie de malheur se présente devant son âme. Le premier résultat de l'imagination est la vision d'un gigantesque précipice qui fait passer l'intelligence cosmique des hauteurs divines à travers l'humanisation terrestre jusqu'aux profondeurs démoniaques sous-terrestres. Si nous embrassons du regard cependant la totalité du livre apocalyptique, nous découvrons alors comment l'image du cheval blanc réapparaît finalement: « Et je vis le ciel ouvert; et voici un cheval blanc, et celui qui le montait s'appelle fidèle et Véridique, et c'est avec justice qu'il juge et fait la guerre. Ses yeux sont une flamme de feu, et sur sa tête de nombreux diadèmes (couronnes) » (19, 11 & suiv.). À partir d'une seule couronne portée par le cavalier montant le cheval blanc du premier sceau, beaucoup de couronnes ont apparu. Comme l'armée des enfers suivait le cavalier du cheval aubère, l'armée céleste suit le cavalier du cheval blanc et chaque cavalier est revêtu, comme lui, de la tunique blanche.

La chute de l'humanité depuis l'intelligence divine vers l'intelligence démoniaque est tracée dans le livre des desseins de Dieu, mais le mouvement descendant n'atteint sa signification que si l'être humain reconquiert les hauteurs avec la force de la liberté qu'il remporte en arrivant au plus bas de cette chute. Le cheval blanc lui est d'abord offert, sans sa participation et sans qu'il le mérite. Il pourra le reconquérir dans la liberté par la force vers laquelle il s'élève par son effort personnel. L'un des



noms du cheval blanc est "la Parole de Dieu". Si l'homme trouve le chemin lui permettant d'accueillir de nouveau la pensée de Dieu au sein de sa propre pensée, la parole de Dieu dans sa propre parole, alors le mouvement de la chute peut se transformer en un mouvement d'ascension. Lorsque les hommes obtinrent de prendre part à la pensée divine pour la première fois, leurs yeux s'ouvrirent et leur pensée était vision. Quand la pensée pénétra complètement dans les hommes par l'évolution indiquée par les quatre premiers sceaux, la vision s'éteignit jusqu'à la pâleur fantomatique de l'abstraction de l'époque du cheval aubère. Ou bien la chute se prolonge ensuite jusqu'à l'apparition des sauterelles qui, telles des coursiers fantomatiques, exterminent tout sur leur passage, ou bien une remontée peut être reconquise: le bourgeon de la clairvoyance peut alors s'ouvrir dans la pensée qui jaillit du centre le plus intérieur de la nature humaine, du Je divin qui l'habite. L'homme peut alors s'associer à la troupe des cavaliers blancs sur les fronts desquels resplendissent les couronnes d'or.



Lorsque l'agneau ouvre le cinquième sceau, le style de l'élément imagé, ainsi libéré, change de fond en comble. Il n'en surgit plus encore une fois l'image du cheval et de son cavalier. Au lieu de cela, c'est l'image paisible et sublime de l'autel qui se révèle au regard contemplatif. Nous pressentons que dans la succession des quatre cavaliers de l'Apocalypse, qui atteint ainsi le milieu de la septaine des sceaux, nous sommes arrivés au point bas de l'évolution, dans la zone du cinquième sceau à partir duquel une remontée est possible. De fait, nous verrons que l'image de l'autel est, après celle du livre, la seconde image archétype à la fois source et fondement de l'Apocalypse. Comme la ronde des sceaux se libère du livre, l'autel sera par la suite la source d'où se résoudra la ronde des sept trompettes. Le livre dans le ciel indique le domaine de l'enseignement et de la connaissance cosmiques. L'histoire de l'intelligence cosmique en émerge à flots dans ses métamorphoses au sein de l'histoire de l'humanité. Les images s'effacent à présent, des images qui exprimaient le caractère de l'enseignement et de la force de la pensée. Une nouvelle impulsion, provenant d'une autre origine, doit à présent venir dans l'évolution si la destinée de l'intelligence doit prendre la voie du salut. L'évolution intellectuelle est tout d'abord parvenue à une fin. La machine, dans laquelle les pensées se sont rendues autonomes, montre que l'intelligence humaine menace de prendre un caractère mauvais, dangereux et impersonnel. Les spectres de l'esprit sans âmes paraissent à la surface. Si pourtant la machine devient une image apocalyptique, dans laquelle on peut lire la chute menaçante vers l'abîme, alors il faut qu'il y ait de nouveau des autels dans l'humanité et, bien sûr, non pas simplement à partir des traditions religieuses, mais également comme un fait apocalyptique, un nouveau commencement manifeste, comme la source d'une nouvelle vie spirituelle, pétrie d'âme, qui fasse progresser dans le bon sens, c'est-à-dire en s'élevant au-dessus de ce qui est personnel.

L'autel placé dans le cinquième sceau est entouré par les âmes des défunts qui ont emporté avec eux, par-delà le seuil de la mort, le résultat d'un dévouement plein d'abnégation pour le divin. Toutes les âmes rassemblées autour de l'autel reçoivent un vêtement blanc. Dans ce royaume au-delà des

portes de la mort, nous voyons les premiers rayons d'un soleil qui se lève par lequel l'humanité rentre en possession de la pure lumière divine, celle qu'elle possédait dans l'innocence rêveuse de son enfance, au début de son évolution, à l'époque du cheval blanc.

Comment se fait-il que les âmes des défunts apparaissent dessous et derrière l'autel ? Un autel a toujours la **forme d'une tombe**. Le sarcophage est l'image originelle de l'autel. C'est l'élément commun au cercueil et à l'autel qui fait que celui qui se tient auprès ne s'y trouve pas seulement au plan terrestre de l'existence, mais il est aussi relié conjointement à l'essence spirituelle qui plane au-dessus. Les âmes des défunts constituent la région la plus basse du royaume des entités spirituelles les plus proches de nous. Depuis le tombeau du Golgotha, l'autel est toutefois plus qu'un simple tombeau. C'est le lieu de la résurrection. Auprès des autels chrétiens, on peut vivre plus que la proximité de défunts déterminés, ou bien de la sphère générale des défunts. Lorsque le mystère de la transsubstantiation du pain et du vin s'y accomplit, alors y célèbrent aussi les âmes de ceux des défunts qui, durant leur vie terrestre, ont trouvé une relation avec le Christ, même si elle n'était qu'à l'état de germe; et par surcroît toutes les hiérarchies angéliques, pour autant qu'elles servent le Christ et l'humanité liée au Christ.

La gloire des martyres repose au-dessus des âmes assemblées autour de l'autel que nous montre le cinquième sceau. Ils sont présentés comme ceux qui sont tombés en victimes de l'inimitié déclarée à l'égard du divin. Au milieu de telles époques, annonciatrices du passage du cheval aubère à l'image de l'autel, l'impulsion chrétienne ne peut être présentée autrement que de manière combative. Dans ce cas, il ne peut y avoir de christianisme authentique sans épreuves. Ces épreuves et ces persécutions, qu'elles soient infligées à dessein par le clan ennemi, ou qu'elles résultent de conditions de vie culturelles anti-chrétiennes en soi, sont, après la mort, sources de gloire lumineuse et substantielle. Le lien avec le Christ allume déjà, pendant la vie terrestre, une lumière dans l'âme qui restaure la lumière de l'homme, mais elle ne prévaut pas facilement non plus contre les ténèbres qui envahissent le monde terrestre. C'est après la mort, que le vêtement blanc se révèle aux yeux de l'âme dans sa pure clarté. La lumière qui rayonne de l'intérieur tire sa propre subsistance de la gloire du Ressuscité à l'autel.

À notre époque, il est d'une extrême actualité d'élever des autels et de les entretenir avec l'idée qu'ils sont le lieu de rencontres entre les vivants et les défunts. Dans les temps fantomatiques du cheval aubère, le développement de la civilisation a mené à ce qu'en un très court laps de temps, une foule immense de morts, de soldats tombés au combat, de victimes de meurtres, de morts de faim, sont entrés dans l'environnement suprasensible de l'humanité, comme jamais ce ne fut le cas auparavant dans l'histoire de l'humanité. Et un énorme paradoxe en résulte: c'est précisément au moment où le nombre des défunts atteint une ampleur effrayante que la compréhension des vivants sur la terre, pour ce monde des défunts, est la plus faible. Jamais une génération d'hommes n'a eu aussi peu de conscience et d'instinct pour la continuité de la vie après la mort, ainsi que pour les possibilités d'échanges reliant les vivants et les morts, que la génération actuelle. Une vie communautaire, au sens d'interactions réciproques, se déroule néanmoins de l'autre côté de la vie et

de ce côté-ci du seuil de la mort, même si les hommes sur la terre n'en pressentent rien ou ne veulent rien en savoir. Cet échange réciproque doit prendre maintenant la forme d'un sentiment de laisser pour compte, du côté des défunts, et d'une destruction de la santé psychique et corporelle du côté des vivants, si les êtres humains sur la terre n'y consacrent pas des soins conscients de méditation et d'amour. L'autel pourrait être le lieu central de ces soins, un autel qui a la forme d'une tombe et qui est pourtant aussi le lieu du Ressuscité.



Le sixième sceau est le premier à dépasser les proportions des étapes précédentes. Il semble vouloir rompre son espace et révèle par là qu'il désigne des époques lors desquelles la compression apocalyptique et l'accélération du temps deviennent de plus en plus perceptibles. Au loin, on entend les sons de trompettes qui approchent.

Là où il n'apparaissait qu'une seule image principale, un drame riche de tension se joue à présent en **deux** actes. Au moment où le sceau est ouvert, un tremblement de terre prodigieux se déclenche, laissant rouler ses grondements à travers la création. Le soleil devient noir comme un sac de crin et la lune devient rouge comme le sang. Les couleurs des second et troisième chevaux surgissent maintenant sur le soleil et la lune. L'empreinte de déclin, qui marquait l'intelligence humaine, se propage et envahit le cosmos. L'homme s' imagine qu'il peut agir sur la terre sans influencer par là l'univers, ou bien même seulement les planètes dont l'existence procède selon des lois d'airain. C'est autre chose qu'on lui fait comprendre à présent. Le tremblement de terre, qui se déclenche à l'ouverture du sceau, n'est pas simplement une catastrophe naturelle: en lui se manifestent déjà les conséquences entraînées par l'attitude intérieure de l'être humain. Le cosmos renvoie un écho des actes de l'homme. « Et les étoiles du ciel tombèrent sur la terre et le ciel se retira comme un livre qu'on roule. » Les changements catastrophiques décrits dans les relations entre le ciel et la terre, n'ont pas besoin d'avoir lieu tout de suite sur le plan physique visible. Lorsque la technique moderne vise à atteindre la vitesse de l'obus, qui approche celle des mouvements des étoiles, n'est-ce pas là une indication que l'humanité s'entoure d'un champ de forces et d'effets qui éliminent l'influence naturelle des étoiles sur la nature humaine ? Sans qu'il en soit pleinement conscient, l'homme est sur le point d'entrer en conflit de grande ampleur avec le cosmos et la nature, et de leur dérober leur capacité à l'influencer. Autrefois, le ciel était un livre ouvert dans lequel les hommes pouvaient lire. Quand nous remontons à un passé très lointain, leur vie d'alors leur permettait de percevoir en même temps les cycles d'entités et de forces suprasensibles qui se déroulaient entre le ciel et la terre. Plus tard, lorsque la faculté de vision disparut, on pouvait encore lire dans la grandeur majestueuse et la beauté de la voûte céleste parsemée d'étoiles, par exemple, jusqu'aux époques où l'on a commencé à tourner son regard vers les considérations et les calculs techniques. Le véritable ciel s'est à présent enroulé comme un parchemin et c'est de cette façon qu'il est devenu illisible. Un retournement se manifeste dans le fait que l'agneau ouvre le livre dans le ciel et en libère les sceaux,

alors que l'homme en prenant soin lui-même de soumettre le livre de la nature et de la vie à ses investigations les plus ultimes, ne fait que le refermer en réalité devant lui.

Le tremblement de terre provoque aussi un déplacement des montagnes et des îles. Lorsque des catastrophes naturelles de cette sorte se produisent, elles ne sont que des aboutissants matériels d'un processus qui commence dans le champ de l'âme. La valeur spirituelle des sommets montagneux et des îles s'est perdue. Quel mystère merveilleux imprègne le sommet du mont Tabor, par exemple, ce sommet sacré où les trois disciples les plus fidèles du Christ assistèrent à sa Transfiguration ? Ce mystère continue aujourd'hui encore d'envelopper surtout le paysage de cette montagne comme une image archétype ! Jadis la montagne était la manifestation d'un mystère de l'âme ayant prise forme tangible qui montre l'élévation et l'intensification des forces dont elle est le siège. Il en est de même pour les îles. Quelle signification originelle prend pour nous, par exemple, l'île de Patmos, le lieu de la naissance de l'Apocalypse ? On pourrait dire que Patmos n'est pas une île, mais *l'île* par excellence ! Les îles sont aussi des hiéroglyphes divins et elles ont de la valeur pour l'âme, telles des lettrines dans les grandes idéographies. On lit en elles la solitude bénie dans laquelle l'âme se sent baignée par l'océan de l'esprit. Notre époque voit s'installer un vide dans l'âme (dé-(s)animation) de tous les paysages de la terre et même ceux qui représentent une image archétype, en étant le lieu visible d'un événement sacré de la plus haute importance. On peut gravir le mont Tabor aussi souvent que l'on veut, et passer de longs moments sur l'île de Patmos, c'est à peine si l'on peut encore y rencontrer un reflet de la Transfiguration, ou de l'Apocalypse sur l'île de Patmos, si l'on n'a pas apporté avec soi ce qui vivait déjà auparavant dans son cœur. Le mystère de la montagne et de l'île ne se découvre encore que dans l'espace intérieur de l'âme.

Avec les grands bouleversements cosmiques qui tombent sur l'humanité, mais qui ont été provoqués par les hommes eux-mêmes, il est dit dans le sixième sceau que: « Et les rois de la terre, et les grands et les capitaines, et les riches et les puissants, et tout esclave et homme libre se cachèrent dans les cavernes et les rochers des montagnes. » (6,15) Il n'est pas nécessaire non plus que cela arrive extérieurement, quoique cela puisse servir de symbole du destin au moment où pendant cette guerre, lorsque les alertes retentissent, les hommes se réfugient dans les abris antiaériens pour se protéger des bombardements. Ce qui est plutôt dans l'air de l'époque, c'est ceci: les hommes se terrent d'autant plus profondément dans la matérialité terrestre que le monde suprasensible déferle puissamment sur le rivage de la vie physique. Les hommes n'ont pas en eux la force de regarder en face les puissances du ciel. Ils se dérobent et se vautrent d'autant plus ardemment dans la matière terrestre. Cela peut aussi avoir valeur de signe de l'approche des réalités spirituelles lorsque l'humanité devient inquiète et recourt plus fortement qu'autrefois, aux moyens d'étourdissements physiques.

Cette première moitié du sixième sceau évoque un renversement cosmique et un déclin du monde d'une manière identique à ce qui est dit au 21<sup>ème</sup> chapitre de l'Évangile de Luc, qui est lu au temps de l'Avent à l'autel de la Communauté des Chrétiens. On y trouve la même intention pédagogique. Pourquoi est-il annoncé aux hommes: « Quand cela commencera d'arriver, redressez-vous et relevez votre tête, parce que votre rachat approche. » (Luc 21, 28). On peut décrypter le mystère de l'Avent

au signe de la fin apocalyptique du monde. Heureux celui pour qui toutes ces catastrophes et ces signes de décadences annoncent l'arrivée de la force d'aide et de salut.

Dans le sixième sceau, le tournant salutaire s'annonce au deuxième acte du drame. Le premier acte a presque adopté déjà la tonalité qu'imposeront par la suite les trompettes et les coupes de colère, si bien que dans le déroulement du deuxième acte, on retrouve un peu de cette ambiance de recueillement et de grâces qui continue de régner autour de l'autel dans le cinquième sceau. L'ouragan de la décadence cosmique qui est entrain d'éclater est encore une fois réfréné.

Nous voyons d'abord quatre Anges, placés aux quatre coins de la terre. Ils s'empresment déjà de laisser aller la roue de destruction qui vient juste de commencer à rouler sur toutes les créatures. Ils n'appartiennent pas aux légions des Hiérarchies qui servent le Christ, mais ce sont plutôt des entités lucifériennes qui exultent de joie devant la perspective de pouvoir accomplir leur oeuvre de destruction. C'est alors qu'une autre puissance impérieuse fait son apparition: « Et je vis un autre Ange monter du soleil levant, avec le sceau du Dieu vivant; et il cria d'une voix forte aux quatre Anges auxquels il a été donné de nuire à la terre et à la mer: « Ne nuisez pas à la terre, ni à la mer, ni aux arbres, jusqu'à ce que nous ayons marqué d'un sceau sur leur front les esclaves de notre Dieu. » »(7, 2 & 3)

C'est la seconde fois dans l'Apocalypse qu'entre en lice cette entité pleine d'autorité. Nous la voyons d'abord sous la forme d'un héraut de la progression apocalyptique qui en appelle à la puissance en état de lever les sceaux du livre. En lui, la volonté de Dieu devient perceptible, une volonté qui mène au-delà de l'éternité dans le fleuve du devenir. Dans le sixième sceau il s'oppose et veut maintenant mettre un terme au devenir furieusement engagé, qui n'a pas seulement conduit à la chute dans la matière, mais qui commence aussi à aller au-delà et à se précipiter dans l'abîme. Nous pressentons à travers lui une puissance qui est le visage même du Christ, mais qui ne sera nommément désignée qu'à un stade beaucoup plus tardif de l'évolution apocalyptique. Le grand jugement ne peut pas avoir lieu avant que soient sauvés, et retirés de tous les abîmes, ceux qui servent l'esprit. La semence d'un nouvel univers est sauvegardée par eux. L'étincelle christique en leur âme est cette semence. Une variation grandiose et un renversement magnifique sont réalisés aux ouvertures des sceaux. Ce sont les hommes issus de toutes les branches de l'humanité sur le front desquels on appose un sceau. L'ouverture du livre signifie l'émanation, le jaillissement de la création, de la sphère féconde des images archétypes. Les règnes des créatures et la vie terrestre en sont les résultats. Un élément divin céleste est à présent apposé, comme un sceau, et germe dans la nature humaine. Les hommes sont jugés dignes d'être des réceptacles scellés d'un germe de vie divin. Ces hommes, qui portent le sceau de Dieu sur leur front, sont revêtus de la tunique blanche. Dans le cinquième sceau, on assiste à la remise de l'habit blanc dans le royaume des morts unis au Christ. Le mystère de la source lumineuse du coeur, qui illumine l'essence de l'homme de l'intérieur et le fait rayonner vers l'extérieur, commence à descendre sur les fronts des hommes de la terre. À cette heure, alors que l'humanité traverse une nouvelle étape de son devenir, au milieu des tempêtes et des tremblements de terre, il doit exister des hommes sur la terre qui, bien que revêtus d'une corporéité

terrestre devenue opaque, portent la tunique blanche. La source lumineuse intérieure s'épure suffisamment, en affrontant les difficultés supplémentaires imposées par l'Apocalypse, pour rayonner vers l'extérieur au travers de l'élément périssable qui l'entoure.

Pour la première fois, la forme d'un nombre se met à briller discrètement et ce nombre fera son apparition à la fin de la Révélation de Jean comme un principe d'ordre et de maîtrise. « Le nombre de ceux qui reçoivent le sceau est de 144 000. » Au-dessus de l'humanité, qui a perdu son visage céleste, et qui se trouve en plein tourbillon chaotique, une puissance spirituelle se fait remarquer par son approche qui, tel un aimant séparant et ordonnant un amas de paillettes métalliques en les disposant selon les lignes d'un champ magnétique, fait ressortir de l'humanité ceux qui participent de sa propre nature et en forme une figure spirituelle. L'entité du Christ, qui se rapproche à nouveau de l'humanité, fait apparaître une figure au milieu du chaos, car pour tous les hommes dans le coeur desquels le Christ est présent, quelque chose est désormais là qui leur apporte un soutien depuis les mondes spirituels, si bien que leurs âmes ne se sentent plus entraînées dans le mouvement général de chute auquel l'humanité est globalement soumise. Rien n'a besoin de changer extérieurement; les hommes qui se distinguent de leur entourage par leur cohésion avec le Christ, continuent néanmoins de vivre et de travailler au milieu de l'humanité à l'endroit où le destin les a placés. Mais du point de vue du monde spirituel, ils brillent comme des étoiles au milieu de la ténébreuse agitation tournoyante de la terre. Un germe d'humanité christique s'ébauche et se rassemble. Le nombre indiqué par l'Apocalypse a un aspect quantitatif. De même qu'autrefois les douze tribus du peuple de dieu se rassemblaient, tel un reflet des étoiles groupées au firmament, et que par la suite le cercle des douze apôtres ébaucha un germe de l'humanité primordiale ordonnée selon le nombre 12, une nouvelle image archétype de la communauté se constitue à présent au sein d'une humanité incapable de regarder l'étendue de ces événements, car elle ne pense plus qu'en termes quantitatifs. Cette communauté naît de l'initiative d'individus libres et elle commence à poindre comme une intégralité universelle ordonnée par les lois du cosmos.

Le livre des sceaux au ciel renferme les images archétypes et les plans de notre monde. Ce sont à présent ceux qui reçoivent les sceaux, les figures resplendissantes des hommes liés au Christ, qui sont le livre qui contient les germes et les plans d'une nouvelle création, un nouvel univers. Il se peut que le déclin du monde fasse irruption: la naissance d'un nouveau monde existe en germe.

En fin de compte, la clef de l'énigme concernant l'apposition des sceaux est encore donnée au visionnaire Jean. Il plonge dans un émerveillement interrogatif à la vue des 144 000 qui sont resplendissants de blancheur dans leur vêtement. L'un des 24 Anciens, qui font cercle autour du trône divin, formule la question vivant dans l'âme de Jean, si bien que pour celui-ci le contenu de son âme retentit comme venant de l'extérieur à sa rencontre, aux dimensions du monde. Il ne peut que répondre à Celui qui exprime la question devant lui: « Seigneur, Toi, tu le sais. » Et il reçoit ensuite la réponse du même endroit: « Ce sont ceux qui viennent de la grande affliction; et ils ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau. » (7, 15)

Seuls ceux, parmi les hommes, qui empruntent le chemin des épreuves peuvent accueillir l'étincelle divine en leur âme, apposée comme un sceau en eux, comme le germe d'un nouveau cosmos. Telle une source lumineuse déposée au tréfonds de leur être, elle les fait resplendir vers l'extérieur. Ceux parmi les hommes qui ne font que se donner du bon temps sur la terre, et pour qui tout est facile, ne peuvent pas appartenir, sans plus, aux porteurs de l'avenir. La lumière intérieure, qui pourvoit l'habit blanc à ceux qui la possèdent, n'est pourtant pas une vertu propre à l'homme. Elle ne résulte pas simplement des souffrances qu'il a dû subir. Un motif imagé apparaît, qui a traversé toute l'histoire du christianisme en réconfortant les âmes, mais sans être pleinement saisi encore par la connaissance: « le sang du Christ rend la nature humaine pure et claire. » Dans la ronde des sept sceaux, ce motif, le plus profond du christianisme, reçoit un éclairage qui permet au moins d'en avoir une compréhension intuitive, de loin. La première chute de l'humanité intervient dans le passage du premier au second sceau: depuis les hauteurs limpides de l'esprit, dans les profondeurs de la nature personnelle du sang. La couleur blanche lumineuse est remplacée par le rouge sang. L'humanité a perdu l'habit blanc des temps paradisiaques originels. Mais cet habit n'était pas encore sa propriété, il ne représentait que le prolongement de la nature divine dans la nature humaine. Elle le perdit parce qu'elle a dû descendre dans les profondeurs sanguines de la nature humaine. Un jour pourtant, une démarche doit être réalisée en sens inverse: du rouge vers le blanc. Cela arrive lorsque l'homme porte dans son propre sang, non pas simplement Lucifer, le séducteur, mais lorsqu'il accueille la force du Christ. Le sang humain, naturellement enclin au péché, est le porteur de forces de vie qui s'épuisent et vont vers leur fin. Le sang qui se répandit des blessures du Crucifié était le porteur de forces de vie transformées, trans-spiritualisées, immortelles. Celui qui apprend à l'école des épreuves et des souffrances de la vie, apprend à ouvrir son être à l'entité du Christ, et son sang au sang du Christ. Il obtient de Celui qui réside alors en son coeur de prendre part à la vie éternelle qui recèle en elle le germe du futur univers et de laquelle il est dit: « la vie est la lumière de l'être humain. » Le lever de soleil d'un nouveau ciel et d'une nouvelle terre resplendit des robes blanches de ceux qui portent le sceau de Dieu sur leur front.

## **V. Les premières trompettes: orages universels**

### **Les huitième et neuvième chapitres**

La ronde des sept sceaux ne semble pas finalement parvenir à se développer complètement. La sphère sonore des trompettes, s'avançant depuis l'avenir, se précipite dans une violence primordiale, comme si elle ne pouvait pas attendre son heure, et envahit le domaine des imaginations propres aux sceaux. Les sept trompettes apparaissent donc comme formant déjà le contenu du septième sceau, et deviennent d'abord visibles au plan imaginaire, avant de laisser retentir la parole spirituelle au plan inspiratif. Nous avons le pressentiment d'un élément nouveau: les trompettes sont le motif propre, caractéristique, de l'Apocalypse. C'est en elles et par elles que la Révélation de Jean se réalise pleinement elle-même.

Une pause solennelle s'installe à présent entre les sceaux et les trompettes, identique à celle qui marquait la transition entre les sept missives et les sept sceaux. Elle ne peut pourtant pas se déployer avec une ampleur aussi majestueuse que celle qui se révélait à nous dans les figures divines de l'éternité et du devenir entourant le trône céleste, juste avant que l'agneau n'ouvre les sceaux du livre. Tout se passe comme si ce temps d'arrêt des Dieux se trouvait soudain écourté par l'approche impérieuse et irréprouvable des rondes des trompettes. Au lieu de former une transition particulière entre le septième sceau et la première trompette, cette pause se trouve ainsi ramenée dans l'espace même du septième sceau: « Quand il a ouvert le septième sceau, ç'a été un silence dans le ciel comme d'une demi-heure. » Et le motif des trompette apparaît aussitôt, d'abord seulement comme une image contemplée paisiblement, il est vrai: « Et j'ai vu les sept Anges qui se tiennent devant Dieu et on leur a donné sept trompettes. » Dans un calme solennel, nous jetons un regard sur l'avenir; et justement à cause de cette paix, on a l'impression de vivre une attente considérable. Nous ne pouvons pas imaginer les trompettes sans avoir en même temps l'idée qu'elles retentiront un jour et que leur éclat sonore viendra ébranler l'univers.

Malgré cela, la loi de la pause veut s'affirmer. Des images primordiales de dévotion et d'adoration se déploient. L'image archétype de l'autel, comme elle a déjà une fois apparu telle une annonce, en forme le point central. Nous devenons les témoins d'un culte solennel qui est célébré à l'autel céleste: « Un autre Ange est venu se tenir sur l'autel avec un encensoir d'or et on lui a donné beaucoup de parfums à offrir avec les prières de tous les saints sur l'autel d'or devant le trône.

La fumée des parfums est montée par la main de l'Ange avec les prières des saints devant Dieu. » La grande pause céleste précédant l'ouverture des sceaux était remplie des chants des louanges contemplatives des sphères supérieures qui accompagnaient ainsi le début de la création. Une scène se déroule dans cette pause qui rappelle déjà des événements, tels qu'ils ont lieu au plan humain, mais qui sont pourtant accomplis par une essence d'un niveau supérieur: une figure céleste sacerdotale s'approche de l'autel pour célébrer un culte.

Dans son architecture, la Révélation de Jean passe au travers de foyers d'images très significatifs. Avant la ronde des sceaux, le **livre** apparaît au ciel. Comme les sceaux se trouvent dans le livre, ce



dernier devient la source des images qui se déversent dans le déploiement de l'entièreté de la ronde septuple qui suit. Au début des sept sons de trompette, l'**autel** apparaît au ciel. On l'avait déjà vu dans le cinquième sceau, comme s'il approchait déjà. À la fin de l'ouverture des sceaux, il se dresse dans toute sa sainte perfection au coeur même de l'événement et devient la source d'où jaillissent les courants de forces des étapes suivantes. Comme les sceaux ont été ouverts à partir du livre, les sept trompettes retentissent à partir de l'autel céleste. Plus tard, la dernière grande septaine, celle des coupes d'or qui se répandent, surgiront du **temple** dans le ciel et formeront comme une troisième structure constitutive de l'Apocalypse. Au commencement de chaque ronde, les images sources fondamentales surgissent: le livre, l'autel, le temple.

Une loi fondamentale de toute vie spirituelle se manifeste à nous déjà dans la polarité du livre et de l'autel. Nous nous apercevons que la dualité de l'enseignement et du culte existe aussi dans le ciel. Les mondes spirituels renferment d'un côté les pensées divines, qui apparaissent sous l'image d'un livre scellé, se répandant à flots et commençant à se figer lorsqu'elles deviennent monde. Mais les actes de Dieu qui se déploient, l'agir des Hiérarchies, les agissements des êtres dans les sphères supérieurs, existent aussi dans le ciel. Il ne peut y avoir là d'actes profanes, tout est "agir saint". La conduite et l'action des dieux ne sont rien d'autre qu'un culte célébré et le coeur de tout geste, de tout acte céleste, ne peut pas être autrement décrit que sous la forme de l'image d'un autel. L'enseignement du ciel, c'est les pensées de Dieu; le culte du ciel, c'est les faits et gestes des Hiérarchies divines.

Qu'un accord doive exister entre le ciel et la terre, alors les hommes terrestres doivent veiller pour cela à ce que le contenu céleste fondamental puisse se refléter sur la terre en prenant la forme d'images-reflets les plus pures possibles et qui servent en même temps à recevoir, si possible, ces forces célestes. C'est en vérité la tâche de toute vie religieuse sur la terre. Il ne doit pas seulement y avoir "le livre" dans le ciel, il doit aussi y avoir le livre parmi, et dans, les nombreux livres. Il doit pareillement y avoir "l'acte saint", le culte accompli à l'autel, comme un pur reflet, une image limpide, sur la terre au milieu de tous les faits et gestes industriels. Les autels ne doivent pas manquer sur la terre. Il est possible qu'une des raisons pour lesquelles l'Apocalypse n'acquiert pas l'importance qui lui revient au sein de la mouvance protestante repose dans le fait que ceux qui laissent tomber l'acte cultuel et préfèrent le "livre" à l'autel, ressentent les représentations apocalyptiques d'AnGES célébrant l'autel céleste, sinon comme des scènes catholiques, du moins pourtant comme des étrangetés. Les autels qui sont érigés sur la terre ne doivent cependant pas tirer leur origine des pensées humaines. On ne peut pas inventer un culte et le construire d'une façon esthétique. Comme pour l'enseignement (la doctrine), on doit aussi apprendre à lire dans les mondes spirituels ce qui se passe auprès de l'autel. Dans ce qui se déroule auprès de l'autel terrestre doit se refléter dans toute sa pureté ce qui se passe dans le ciel, au même moment. L'acte saint peut ensuite devenir la source de sanctification de toute oeuvre terrestre.

Nous avons un livre sur la terre qui prétend déjà être, par son nom, **le** livre. "Bible" signifie, en latin comme en grec, "le livre". Nous avons effectivement dans les écrits bibliques, si nous en faisons un usage correct, non pas à vrai dire, un contenu terrestre, mais une restitution limpide du livre dans le ciel qui approche la réalité céleste. La vie, qui anime les paroles de la Bible, dépend seulement du fait de savoir si dans la teneur même du texte, rédigé bien sûr dans une langue terrestre et dénaturé en plus par sa représentation à l'image de l'homme, la parole céleste et divine (le Verbe céleste et divin) est entendue sans interruption. En s'accrochant opiniâtement à la lettre, le livre biblique terrestre s'écarte par trop aisément du livre céleste tout en l'obscurcissant. Ce n'est pas au moyen de prétentions dogmatiques que l'on peut garantir à la longue sa position privilégiée de « livre des livres ». Si le dynamisme de la parole spirituelle est maintenue en vie dans les écrits bibliques, un levain de sanctification peut alors émaner de ces derniers pour tous les livres et toutes les pensées humaines. Des livres peuvent, et doivent, prendre naissance à la périphérie de la Bible et refléter aussi quelque chose du livre céleste, et se trouver aussi, pour cette raison, scellés, pour parler le langage de l'Apocalypse. On ne veut pas dire par là que ce sont des livres mystérieux que l'on reçoit sous certaines conditions préalables de ceux qui les maîtrisent. Chaque livre véritable, qui a un contenu autre que simplement terrestre, se trouve scellé. La lecture d'un tel livre doit consister en une levée des sceaux qu'il renferme, c'est-à-dire en un travail qui dégage et libère des forces supérieures. Les véritables livres ne sont au fond que ceux par lesquels l'homme se trouve transformer aux tréfonds de son être, parce qu'ils agissent en sculptant et en modelant son essence spirituelle et psychique. Les livres qui ne font qu'enrichir intellectuellement les hommes, ou qui ne les intéressent ou les captivent qu'au plan terrestre, ne délivrent que des images trompeuses. –

Les contenus célestes de l'Apocalypse nous donnent, ne serait-ce seulement déjà par les images-structures du livre et de l'autel, auxquelles vient s'ajouter par la suite la troisième, celle du temple, les grandes lignes et les idées directrices permettant de vérifier et de raviver la vie religieuse chrétienne à tout moment sur la terre. Aussi est-il possible de ressentir aussi l'effort de renouvellement de cette vie religieuse, comme confirmé par un regard jeté sur le plan des images originelles de l'Apocalypse. Cet effort se place à notre époque au service d'une troisième ère chrétienne qui s'élève bien au-delà du catholicisme et du protestantisme. L'époque dans laquelle un christianisme privé du culte pouvait avoir un sens, celui de détacher la personnalité individuelle de l'ancienne sujétion magique au groupe, est à présent révolue. Plus notre époque adopte un caractère nettement apocalyptique, c'est-à-dire que plus la nouvelle proximité des sphères suprasensibles se fait prévaloir, plus il devient nécessaire d'indiquer à ce propos qu'un christianisme qui croit se tirer d'affaire sans le principe intégral de l'autel, ne correspond plus à la vraie situation du monde. D'un autre côté, la question d'un recours aux éléments culturels du passé ne se pose même pas sous le ciel apocalyptique en train de crever à notre époque. Il y a déjà plus de quatre siècles, la justification et la nécessité de l'impulsion de la Réforme ne reposait pas sur des anomalies particulières, mais fondamentalement sur le fait que le regard qui s'élevait vers le livre, l'autel et le temple dans le ciel, se trouvait obstrué par les livres, les autels, et les églises qui existaient sur la terre. Certes, un regard lucide sur les faits et les figures

apocalyptiques ne se trouvait plus à la disposition de ceux qui portaient l'impulsion réformatrice. Ils étaient au contraire les premiers à naître à la pensée simplement intellectuelle (pensée de compréhension, N.D.T.) qui leur dérobait et leur fermait rapidement l'accès au monde suprasensible. Mais ils étaient encore motivés, dans leur prise de position courageuse en faveur de la vérité et de l'authenticité, par l'assurance que donne le sentiment que les attributions chrétiennes des livres, des autels et des temples ne correspondaient plus à leurs archétypes sources et que c'était la raison pour laquelle les indispensables fécondation et sanctification de la connaissance et de l'agir universels ne pouvaient plus découler de l'enseignement de l'Église et de la pratique du culte. Tel un fruit de l'ère protestante, qui plaçait le "livre" au premier plan, au détriment de "l'autel", une renaissance de la pensée et de la connaissance chrétiennes doit aujourd'hui s'épanouir. Au lieu d'une utilisation simplement traditionnelle du livre biblique, dans un esprit dogmatique se conformant à la lettre, on doit, et on peut, conquérir et réaliser une lecture du livre ouvert dans le ciel, dont les écrits bibliques rapportés ou imprimés ne sont que les projections terrestres. Il se révélera alors pourquoi, en réalité, l'Apocalypse fait aussi partie des écrits du Nouveau Testament. À partir de ce dernier livre de la Bible, une lumière nouvelle vient éclairer la totalité du saint livre et "le livre" lui-même porte témoignage de la nécessité de "l'autel" et du "temple", c'est-à-dire, d'un renouvellement conforme au moment présent de la vie culturelle et sacramentelle de notre époque.

Lorsque le livre fit son apparition dans le ciel, il était scellé; la levée de ses sceaux fit progressivement jaillir le monde des images. L'autel n'apparaît pas scellé. Pourtant il est en réalité bien plus que cela. Dans le domaine terrestre, un autel n'aurait pas de sens, s'il n'y avait rien d'autre autour de lui que ce qui peut être perçu par les sens physiques. Un autel est l'exemple fondamental des objets existants au plan terrestres qui peuvent se transformer en porteurs et sources de contenus célestes, de points de rassemblement et d'émanations d'entités supraterrrestres. Quel processus de libération de substance pour l'autel céleste correspond donc maintenant à la levée des sceaux?

C'est avec une vive impatience que nous devons attendre l'instant où la sphère des images est remplacée par la sphère des sons et des résonances. Car avec cela, le passage de la connaissance à l'action, de la théorie à la pratique pour ainsi dire, sera réalisé dans le domaine spirituel. Comment le nouveau courant du "saint agir" se révélera à nous dans la source et le jaillissement à partir desquels nos faits et gestes terrestres doivent traverser l'expérience de la spiritualisation ?

Une pause céleste reçoit un contenu d'immobilité sublime simplement par le fait que l'Ange célébrant en silence à l'autel laisse s'élever la fumée de l'encens. Lorsque les Anges, qui attendent encore paisiblement jusqu'à nouvel ordre, et dans les mains desquels nous voyons les sept trompettes, se prépareront à laisser retentir l'éclat des trompettes, alors l'acte sacerdotal accompli par la figure angélique qui se tient près de l'autel entrera dans un nouveau stade créateur. Quelles grâces se déverseront donc ensuite du ciel ?

L'événement qui se déclenche est tout autre que celui qu'on aurait pu attendre en participant à la pause et en vivant le calme solennel dans lequel elle baigne. Il est plutôt effrayant: « Et l'Ange prit l'encensoir, il l'a empli du feu de l'autel et il l'a jeté sur la terre et ç'a été des tonnerres, des voix, des éclairs et une secousse. » C'est par le fracas d'un orage universel que débute le nouvel "agir saint" qui est déclenché sur l'autel céleste. L'éclair et le tonnerre donnent le signe pour le commencement des éclats sonores des trompettes. l'agir céleste ne peut plus simplement se déverser dans l'agir terrestre en bénissant et en sanctifiant. Entre la substance qui émane de l'autel céleste et tout ce qui est terrestre, règne une tension extrême, une telle différence de nature et une telle opposition, qu'il ne peut en résulter que des étincelles et des gerbes de flammes qui jaillissent soudainement. Un mystère effrayant se révèle ainsi qui restera opérant au travers des sept étapes de la ronde des trompettes.

Au moment où éclate l'orage universel par le feu qui se répand de l'autel céleste sur le plan terrestre, nous reconnaissons soudain l'Ange qui remplit le service du culte sacerdotal supérieur. C'est la même entité qui est intervenue par deux fois déjà, aux moments décisifs du déroulement des événements de l'Apocalypse. Dans des termes directs, il est appelé: « un Ange vigoureux » (5,2), « un autre Ange » (7,2; 8,3; 14,15) ou encore « un autre Ange vigoureux » (10,1). Au point culminant de l'Apocalypse, il devient l'entité angélique identique à la seule qui soit nommément désignée dans le livre: l'Archange Michel. Nous l'avons d'abord perçu comme un héraut qui en appelait à l'ouverture des sceaux. Il incarnait la volonté de mettre en branle le cours du devenir sur le point de se bloquer. Plus tard, dans le sixième sceau, alors que l'évolution de la création, marquée par la destinée fatale de l'intelligence, menaçait de s'effondrer dans un abîme béant, il est celui qui réfrène les puissances de destruction. En marquant les fronts de l'humanité élue du sceau de Dieu, il les désigne pour l'avenir et fonde ainsi la relève en plein déclin. Se dressant à présent auprès de l'autel céleste, nous le voyons de nouveau attentif à ne pas faire durer trop longtemps la pause céleste: il donne le signe du retentissement des trompettes. Il agit toujours comme l'Ange de la progression; il met en branle ce qui est stationnaire; il arrache cependant de l'abîme ce qui est apte à l'avenir. Mais à présent, au moment où les sources de bénédiction doivent jaillir pour l'humanité active par la célébration du culte céleste, il semble lui-même déclencher la succession des calamités: par le feu se répandant de l'autel céleste, l'orage universel éclate sur la terre, tandis que les trompettes qui retentissent l'une après l'autre semblent le déchaîner de plus bel et d'une manière toujours plus épouvantable.



L'événement initial déclenchant la première ronde auprès de l'autel supérieur donne le ton pour les effets des trompettes, tels qu'ils se révèlent à la perception immédiate. Ce sont des effets qui augmentent en frayeur; ils sous-entendent du courage et de la vigueur de la part de celui qui veut suivre le Témoin de l'Apocalypse. Mais ces qualités ne peuvent naître en l'âme d'une manière authentique que par l'intuition, la foi, que le sens, l'action heureuse et la bénédiction, au sens

fondamental du terme, affluent de l'autel céleste, même si la force d'aide et de réconfort se dissimule tout d'abord derrière un aspect extérieur d'épouvante.

Comme les sceaux laissaient déjà reconnaître dans leur succession **les chutes de la conscience** que devait traverser l'humanité, les trompettes dévoilent un drame dont les actes amènent **les chutes de l'existence**. Quelle signification et quelle loi de l'existence, sont inhérentes à ces chutes dont l'élément tragique s'intensifie d'une ronde apocalyptique à l'autre ?

D'une manière à peine ébauchée, voire voilée, et pour cette raison secrète, nous, les hommes, faisons continuellement l'expérience sur notre propre corps d'une loi fondamentale de la vie telle qu'elle surgit ici dans le drame. Cette loi commande en effet le cours de la vie humaine et devenir conscient de cette loi fait partie des préalables nécessaires à l'acquisition d'une liberté intérieure et à la maîtrise de la vie.

Seule une conception superficielle de la vie peut être d'avis que le cheminement de la naissance à la tombe ne serait rien moins qu'une ascension, une évolution continue de l'imperfection à la perfection. Il ne s'agit pas seulement d'élans et de lubies suggestives, assaillant de temps à autre l'homme qui prend de l'âge, lorsqu'il en vient à déplorer la perte d'un stade antérieur de sa vie avec mélancolie. Le cours de la vie humaine traverse maintes périodes de pertes et de chutes.

Notre vie ne trouve aucun accomplissement et ne porte aucun fruit sans que nous ne descendions des hauteurs paradisiaques du pays de l'enfance et des jardins fleuris et ensoleillés de la jeunesse, pour atteindre courageusement l'arène prosaïque de la vie d'adulte. L'homme ne pourrait ainsi, au fond, que devenir une figure risible s'il pensait jouir des délices de l'enfance et pouvoir cueillir les fleurs de la jeunesse toute sa vie durant. Les catastrophes actuelles ne font que jeter bien trop d'ombres horribles dans les sphères de l'enfance et de la jeunesse encore traversées de lumière céleste; et au milieu des acquisitions et des tensions ininterrompues du destin de la civilisation moderne, les hommes désapprennent à jeter calmement un regard en arrière, sur les stades et les étapes de la vie qu'ils ont laissés derrière eux jusque là. Sinon, il se produirait encore beaucoup plus fréquemment des éclairs de frayeur en prenant conscience des pertes enregistrées par l'âme et sans lesquelles l'homme ne grandirait pas. Parvenu "au sommet de sa vie", comme on dit, l'homme devrait véritablement reconnaître que son cheminement l'a conduit, sous un certain point de vue, jusqu'au niveau le plus bas qu'il ait jamais atteint. – Mais la mission de notre vie terrestre, c'est précisément l'incarnation, la descente toujours plus profonde dans le cachot de notre incarnation corporelle et de notre réalisation. Le sens de toute oeuvre humaine est de transcrire l'élément céleste dans l'élément terrestre, et de l'incarner de manière à ce que celui-ci reçoive quelque chose de l'éclat du ciel, à ce que la matière soit façonnée par l'esprit et imprégnée par lui. Ce qui enveloppe et nimbe encore l'enfant et le jeune homme, tel un éclair du ciel qu'ils apportent dans l'aura de leur âme, se change en "chair et en sang" chez l'homme qui vieillit, à moins qu'il ne tombe en-dessous du niveau humain, si bien que l'héritage céleste sombre et disparaît en lui. Quant à ce qui est devenu corps en lui-même, il peut alors en imprégner la matière terrestre, en agissant avec droiture, et le transmettre aussi à la terre par sa "chair et son sang".

Cette même loi du déclin et de la perte, nécessaires et chargés de sens, domine aussi le cours évolutif de l'humanité entière. Pourquoi les personnages des premiers temps de notre histoire nous charment tant ? Pour quelle raison les grecs, par exemple Périclès, Alcibiades, Platon, Alexandre le Grand, nous apparaissent-ils si jeunes, d'une jeunesse si resplendissante de soleil ? L'homme actuel peut effectivement succomber au doute, lorsqu'il dirige son regard vers de telles époques du passé et se pose la question de savoir si l'histoire de l'humanité apporte une évolution supérieure, ou bien si elle n'indique pas plutôt un appauvrissement progressif. Maints admirateurs passionnés de l'Antiquité classique devinrent pessimistes à l'égard de leur époque dans laquelle tout éclat de beauté semblait s'être éteint; ils en vinrent à déplorer la perte de l'âge d'or. Et beaucoup d'hommes de notre temps ne parlent-ils pas du "bon vieux temps", même en considérant un passé, somme toute, récent?

L'humanité dans son ensemble a aussi franchi l'époque de l'enfance et de la jeunesse et elle a dû vieillir. C'était le propre du charme de la culture grecque, de son exaltation et de sa beauté, que les hommes de cette époque pussent conserver un peu de leur qualité juvénile jusqu'à un âge avancé et vieillir de manière plus productive de ce fait. Vieillesse et sagesse s'unissaient alors plus intimement l'une avec l'autre, sans que les hommes eussent dû faire quelque chose de particulier pour cela. Aujourd'hui l'humanité elle-même a grandi et a atteint un âge auquel la nature n'offre plus rien à l'être humain. C'est à peine si l'éclat céleste de l'aura, dans laquelle l'enfant et le jeune homme baignent, l'emporte encore sur les sombres nuages et les ténèbres poussiéreuses de l'époque. Au lieu que les être humains plus âgés aient encore naturellement part à la "jeunesse éternelle", qui devient la source à laquelle le vieillard puise sa sagesse, l'ombre stérilisante de la "précocité" qui envahit la vie infantine et la paralysie du vieillissement précoce s'emparent de la jeunesse.

Les hommes ont largement perdu l'art de vieillir. La signification de l'âge s'est voilée pour eux, si elle n'est pas disparue complètement. Le fait de devenir vieux n'apparaît plus que comme une déchéance, et pour cette raison donc, vide de sens; si bien que, non seulement la folie de puissance que suscitent les forces démoniaques, mais aussi la science, qui examine pourtant les choses sereinement, en vient à l'idée de l'euthanasie, de « l'extermination de ceux qui ne sont plus bons à rien dans la vie », lorsqu'elle considère l'homme devenu vieux. (\*)

(\*)Ainsi peut-on lire dans le livre du docteur en médecine A. Vogl (paru en 1948): « L'âge moyen, qui est élevé de nos jours, fait que la plupart des êtres humains restent plus longtemps en vie qu'ils ne sont en état de travailler. Il n'existe rien de tel dans la nature. Que l'on se représente seulement une bande de cerfs chenus, tenant à peine sur leurs pattes..., qui restent tout le temps blottis autour des souches d'arbres d'une clairière, achetant de l'herbe au moyen de leur pension et qui sont assurés contre l'agression du chasseur ou d'un ours. » Quelles propositions pratiques serait-il possible d'avancer en les fondant sur des paroles d'un tel cynisme, il n'est pas difficile de le deviner.

La tyrannie de l'âge, pour laquelle une époque de pensée matérialiste ne peut plus trouver de sens, représente carrément un motif apocalyptique. L'homme se trouve là en face d'un spectre effroyable, comme si les trompettes de malheur avaient ouvert un précipice et fait naître un préjudice sans bornes, devant lesquels toutes les tentatives d'étouffement ou de fuites sont vaines.

Pourtant un dessein positif de la divinité se dissimule derrière l'extinction effrayante des forces de l'enfance et de la jeunesse à l'oeuvre dans l'humanité. Tout comme le dépassement de l'enfance et de la jeunesse est chargé de sens dans la vie humaine individuelle, ce même dépassement peut prendre une tournure positive dans le destin de l'humanité. Le dégrisement a remplacé maint rêve ravissant. Mais l'activité à laquelle l'homme se familiarise dans une humanité devenant adulte, ne peut plus simplement consister maintenant en une activité simplement tournée vers l'extérieur. L'activité intérieure, le travail sur soi-même, à laquelle la religiosité et le recueillement correspondant prédisposent dans cette époque de l'âme de conscience, enseigne à rouvrir et à emprunter la voie et même à lutter pour s'arracher et s'élever au milieu du déclin ambiant. Ce dont la nature faisait don, dans ses grâces, aux étapes primitives de l'humanité, le secret de la jeunesse éternelle, refleurira dans le jardin personnel, aménagé et entretenu par une intériorité nouvelle, et mûrira tel un fruit de l'aspiration chrétienne qui se nourrit surtout de la force salutaire de Celui qui traversa Lui-même la mort et la résurrection.

Nous pressentons donc ainsi que les abîmes que l'Apocalypse ouvre au-devant de notre âme, surtout à l'instant du retentissement des trompettes, ne se produisent pas pour mettre l'humanité au supplice, mais pour l'aider à progresser sur la voie de la réalisation de ses objectifs spirituels au milieu des orages, des épreuves et des ruines.

La structure de l'Apocalypse donne elle-même l'indication monumentale que les catastrophes et les destructions, au caractère de jugement dernier, dont nous sommes les témoins, n'ont tout d'abord rien de définitif, mais doivent être traversées comme des épreuves à franchir et à surmonter: les puissances de salut interviennent vers la fin des grandes rondes septuples et ôtent le monopole de la domination du mal; on assiste à une relève et à une libération de l'emprise de l'évolution descendante. L'amplitude de la chute ne s'étend assurément pas jusqu'au milieu de l'involution, c'est-à-dire jusqu'à la quatrième étape, avant d'amorcer une remontée salutaire. Elle dépasse le milieu. Il se manifeste là une loi semblable à celle qui fait que les heures les plus froides de la nuit ne se placent qu'après minuit et que les mois les plus froids de l'année ne viennent qu'après le solstice d'hiver. À la cinquième étape, les forces du mal, qui prennent une part particulièrement active à ce déclin en arrivent à une crise, tandis qu'elles deviennent manifestes. Cinq est le nombre de la crise et du mal dans l'alphabet de l'Apocalypse. Et dans une époque comme la nôtre, qui se situe sous le signe du nombre cinq, justement, – notre époque de culture succède à l'époque centrale de l'évolution générale du monde où se produisit l'événement du Christ, point central de toute l'évolution universelle – il est toujours extrêmement important de penser de manière apocalyptique, c'est-à-dire d'apprendre à opérer une discrimination des esprits. Ce n'est que jusque dans la sixième ronde, plus petite, alors

que le déclin catastrophique s'accroît encore, que les fruits des épreuves subies peuvent mûrir et devenir énergiques, parce qu'ensuite les puissances du salut interviennent et arrachent par la lutte un nouveau commencement à la tyrannie du déclin. Un contrepoids grandiose aux lois de l'architecture se déploie devant nous: dans le sixième sceau, "l'Ange puissant", qui avait mis en mouvement la levée des sceaux, enraye la destruction et appose le sceau de Dieu sur le front de ceux qui ont surmonté les épreuves. Au milieu de l'éclat de la sixième trompette, il s'oppose au mal avec la puissance du salut en dévoilant le sens de tout déclin, après avoir déclenché le commencement des épouvantes provoquées par les trompettes, en répandant le feu de l'autel céleste.



Le retentissement de la septième trompette ébranlant l'univers n'appartient pas seulement à la construction générale et à l'étendue de l'Apocalypse, mais il participe aussi du caractère volontaire au coeur de celle-ci dans ce qu'il manifeste de plus profond. Nous atteignons là au plus près du souffle, de la pulsation de cette tonalité supérieure particulière à l'âme de l'Apocalypse. Le langage des trompettes résonnent continuellement au sein même et en arrière-plan de la parole apocalyptique. Par deux fois déjà, ce langage s'était fait entendre, pendant un instant, longtemps avant la véritable ronde des trompettes: il constitue le commencement même de l'expérience apocalyptique vécue par Jean à Patmos, au moment où il perçoit un appel comme « le son d'une trompette » (1, 10); et à l'instant de s'élever à la grande vision de l'événement céleste, c'est à nouveau la voix « comme de trompette » qui l'entraîne dans les hauteurs (4, 1).

Au début du 8<sup>ème</sup> chapitre, lorsqu'on nous montre par une image solennelle comment les sept Anges, qui se trouvent devant la face de Dieu, reçoivent sept trompettes, et que cela fait naître en notre âme le pressentiment de l'imminence d'une nouvelle évolution colossale, aussi incroyable que cela nous paraisse, nous prenons alors part à un instant universel identique à celui que les premières paroles de la Bible veulent signifier lorsqu'elles annoncent la création de notre univers.

Les sept Anges avec leurs trompettes se dressent au même endroit où les sept esprits divins nous ont apparu dans leurs dispositions symétriques autour du trône de Dieu, sous la forme de flambeaux dont les flammes s'agitaient. Nous avons déjà effleuré le mystère des Élohim, ces sept génies flamboyants, au moment où nous évoquions le panorama rétrospectif sur la création, la Genèse de l'Apocalypse, se révélant au visionnaire dans l'intervalle entre les missives et les sept sceaux. La septaine des Élohim est celle qui se montre à nous par l'histoire de la Genèse, au début de l'Ancien Testament, puis dans l'Apocalypse, d'abord sous les sept esprits de feu et enfin au sein et derrière l'image des sept Anges porteurs de trompettes. Dans les deux cas, les sept esprits de dieu exercent leurs activités par le truchement d'un son puissant. Il s'agit de fait d'un grand parallèle à ce retentissement des trompettes apocalyptiques lorsque l'Ancien Testament rapporte: « Et les Élohim **dirent**: « Qu'il y ait de la lumière! » »



La Genèse est bien loin de vouloir décrire une création à partir de rien (*ex nihilo*). L'univers n'apparaît pas seulement par la parole créatrice des Élohim; il n'est que dirigé par eux ainsi dans une nouvelle étape de son devenir<sup>(\*)</sup> (\*) Voir la Genèse. Le langage des "Esprits de la forme" est une première mise en forme de ce qui n'en possédait pas jusqu'à cet instant, et avec cela une première ébauche de condensation matérielle. Le langage des Élohim n'est pas non plus le premier son qui se fait entendre dans l'univers. Certes, les Esprits de la forme ne se font que serviteurs, organes au service du Logos, ou bouche du Verbe universel éternellement créateur. La création, qui baignait encore dans son état "d'innatalité" (état d'existence prénatale, N.D.T.), fut traversée de la tonalité universelle parfaite, dont les anciennes conceptions du monde (cosmogonies) avaient encore connaissance et qu'elles évoquaient à travers leurs images mythiques.

Nous ne devons pas nous représenter la parole des Élohim d'une manière anthropomorphe, comme un ordre, un commandement, auquel une sphère anonyme prête l'oreille. C'est bien plus une intensification créatrice particulière du son primordial, un devenir agissant du Verbe universel lui-même: le son engendre et fait naître la lumière, la première étape de l'incarnation future, encore entièrement de nature éthérique.

Lorsque la Genèse dit: « Et les Élohim dirent: « Que la lumière soit! » Et la lumière fut et les Élohim contemplèrent la magnificence de la lumière », elle nous décrit ainsi un lever de soleil cosmique provoqué par la force du Verbe, du Logos et de ses serviteurs les Hiérarchies, qui précède cependant l'apparition du soleil physique, tel l'irruption d'un soleil spirituel virginal, premier-né. Et quand l'Apocalypse nous montre les sept esprits de Dieu, comme ils s'échappent brusquement du son des trompettes au timbre rehaussé, elle place ainsi devant nous le drame d'une nouvelle irruption du soleil spirituel. Le soleil, dont la magie du verbe des trompettes des Élohim accompagne l'ascension, n'est rien d'autre que l'approche imminente de la sphère du Christ.

Les sept trompettes se situent comme formant la grande ronde solaire du devenir au coeur de l'Apocalypse, entre la ronde lunaire des sceaux et la ronde saturnienne des coupes de colère. Nous verrons aussi directement apparaître le motif solaire lié d'une manière immédiate à la progression des sons des trompettes. L'obscurcissement orageux du soleil extérieur, à la quatrième trompette, est suivi par les révélations positives de l'être spirituel solaire à la sixième. Il est dit de l'Ange imposant, qui se dresse au-dessus des terres et des mers et dans lequel l'humanité rencontre son génie propre, que « son visage brillait comme le soleil »(10, 1). Et tel un reflet immense de l'image primordiale de l'âme humaine elle-même, « la femme revêtue du soleil » (12, 1) apparaît finalement dans le ciel. L'Archange solaire Michel, à l'évocation duquel la Révélation de Jean semble dévoiler une partie de son propre nom, surgit au moment culminant de l'Apocalypse comme le grand protecteur de l'humanité menacée. En tant qu'Archange solaire, il est le serviteur direct du Christ qui se révèle de nouveau et qui est l'Esprit solaire Lui-même.

Nous devons déjà être pleinement conscients du caractère solaire de l'éclat sonore des trompettes, et de son importance en tant que révélation du timbre des mystères solaires cosmiques, lors du commentaire accompagnant l'événement de Patmos: C'est par un jour solaire (le jour du seigneur,

donc un dimanche, N.D.T.), que l'appel des trompettes retentit à l'oreille du Témoin de l'Apocalypse. Si nous nous familiarisons intérieurement à cet éclat des trompettes apocalyptiques, nous apprenons alors en échange à entendre précisément le ton véritable de notre époque actuel. Ce n'est rien d'autre que la tonalité de sa nouvelle qualité cosmique solaire.

Le fait de posséder un organe et une compréhension pour la qualité du son des trompettes, inhérente à la nature solaire, est capital dans le génie de Goethe, en particulier lorsque le soleil est en pleine ascension. Nous en venons encore une fois à évoquer les endroits de son *Faust* qui portent un témoignage particulier de cette expérience inspirative de Goethe. La seconde partie débute par cette note de mise en scène: « Un fracas formidable annonce l'approche du soleil ». Goethe ne veut pas seulement rendre visible la grande ascension solaire, il veut aussi la rendre audible. Et, au-dessus de Faust endormi, les paroles que prononce Ariel, l'entité dirigeant les esprits des éléments, pour dépeindre l'éclat sonore du lever de soleil, s'accordent même dans toute sa clarté au motif des trompettes:

Écoutez! écoutez des Heures la tempête!  
Aux oreilles de l'esprit, en musique secrète,  
Déjà d'un jour nouveau la naissance s'apprête,  
S'écartent en grinçant les portes du rocher  
Et le char de Phoebus avec fracas va rouler;  
Quel tumulte amène la lumière!  
Alors que des sons de trompettes et de clairons se libèrent.

Nous ne rencontrons pas seulement le motif des trompettes dans l'Apocalypse, mais il existe aussi dans le nouveau Testament. Paul nous fait connaître dans ses lettres que la vision d'une époque à venir, placée sous le signe des trompettes, lui est familière. Dans sa manière souveraine, il présume que ceux à qui il s'adresse ont aussi connaissance de cette vision. Ainsi dans sa première lettre aux Thessaloniens (4, 16): « Parce que le Seigneur lui-même, au signal, à la voix de l'Archange; au coup de trompette de Dieu, descendra du ciel, et les morts dans le Christ ressusciteront d'abord; » Paul parle donc du grand lever solaire du retour du Christ, dans lequel il évoque les sons de trompettes qui l'accompagnent. Lorsqu'il évoque sans cesse « le jour du Seigneur », il veut justement parler de cette grande aube, provoquée par le grand soleil qui se lève. Ni les lettres de Paul, ni les autres écrits du Nouveau Testament, ne recommandent instamment une conception matérialiste de l'événement de la venue du Christ à l'occasion de laquelle les tombes terrestres s'ouvriraient au sens extérieur et que les corps revivifiés des défunts s'en relèveraient. En de telles occasions, comme pour le sens des paroles adressées aux Thessaloniens, qui veulent décrire comment les âmes des défunts, qui ont accueilli l'impulsion du Christ pendant leur vie terrestre et qui l'ont emportée au-delà du seuil de la mort, sont les premières à percevoir le lever du soleil de son retour et à mériter d'y prendre substantiellement part.

Au 15<sup>ème</sup> chapitre de la Première lettre aux Corinthiens, Paul parle même de « l'époque de la dernière trompette » et fait ainsi savoir que la vision apocalyptique des sept époques des trompettes lui est familière. Nous devons nous garder ici de l'opinion préconçue habituelle selon laquelle lorsqu'on parle de la dernière trompette, il pourrait s'agir alors de la fin de tous les temps, du « Jugement dernier »: « Je vais vous dire un mystère: nous ne nous endormirons pas tous, mais tous nous serons changés en un instant, en un clin d'oeil, à la dernière trompette, car elle trompetera et les morts seront relevés indestructibles, et nous, nous serons changés, car il faut que ce destructible soit vêtu d'indestructibilité et que ce mortel soit vêtu d'immortalité. » (15, 51-53)

Si nous tentons de comprendre le retentissement des trompettes apocalyptiques, depuis le début de la Genèse ou bien aussi depuis le début de l'Évangile de Jean, où il est question, dans les deux cas, de la force créative du Verbe et du son divins, nous devons nous attendre à ce que l'Apocalypse évoque aussi une genèse et une création qui s'édifie elle-même. Au lieu de cela pourtant, nous devenons les témoins d'un déchaînement de tempêtes accompagnées d'éclairs et de tonnerre, ainsi que de destructions et de ruines dramatiques. Cela correspond bien, de prime abord, au sentiment de nous représenter, d'une manière plutôt négative, l'effet provoqué par l'éclat des trompettes qui retentissent soudainement. L'Ancien testament ne place-t-il pas aussi devant notre regard l'effondrement des murailles de Jéricho, sous l'effet destructeur de l'éclat des trompettes. Nous devons néanmoins apprendre à percevoir l'action créatrice des sons des trompettes, à travers tous les éclairs et les coups de tonnerre.

Il existe un mythe parmi les légendes de la Grèce, qui évoque d'une manière particulièrement poétique le caractère constructif du son. Les deux jumeaux Zéthos et Amphion, qui se tiennent pour les fils de l'infortuné Cadmos, mais sont en réalité des fils de Zeus, reviennent dans leur ville natale après un long voyage. Ils découvrent que la ville n'a toujours pas de muraille et il se mettent au travail pour en bâtir une. Zéthos, le géant, brise des blocs de rochers, en vertu de sa puissante force corporelle, et fait rouler les pierres. Le doux Amphion, au contraire, fait tinter sa lyre aux sept cordes qu'Hermès lui a donnée; et par la magie du son, les pierres se déplacent et s'assemblent toutes seules pour former la muraille de la ville dont les sept portes correspondent aux sept cordes de la lyre.

De tels mythes renferment une réminiscence de ces temps originels où la parole, le son, la musique ont agité de fait jusqu'au sein de la nature corporelle en l'édifiant. Aussi ne s'agit-il pas d'une simple comparaison, mais d'une vérité profonde, lorsque les grands esprits ont déclaré à la vue d'une construction architecturale sublime, qu'il s'agissait de musique figée dans les formes.

L'élément édificateur, créateur, rédempteur, qu'apporte avec elle l'irruption solaire des trompettes apocalyptiques se dissimule d'abord à nous et ne s'annonce qu'à partir de la sixième et de la septième trompette. Nous ne voyons d'abord que les ruines s'amoncelant au premier plan sous l'effet des destructions colossales. Mais le lever du soleil ne déchire-t-il pas chaque jour aussi mainte voile de brume, dispersant ainsi mainte richesse que la nuit recelait en elle ? L'humanité a eu accès à l'élément du Je, au cours de son cheminement terrestre, mais elle ne l'a porté qu'au niveau du **Je inférieur**, au

sein duquel se retranche l'homme individuel. Comment ce dernier trouve-t-il le **Je supérieur** inhérent à son génie, et qui est tout aussi solaire que le Je inférieur est déterminé par l'élément terrestre ? La sphère du retour du Christ est en même temps la sphère solaire, dans laquelle l'individualité supérieure s'approche de l'humanité. La partie de l'humanité, qui est capable de l'accueillir en elle et qui, avec cette acquisition de l'individualité, ouvre pourtant son être propre à la rencontre du monde divin-spirituel, sera en état de faire l'expérience de la grâce et de la force édifiante et prodigue de la sphère solaire qui s'avance au milieu des orages universels. Ce n'est pas étonnant que les sons des trompettes de l'irruption du Christ solaire, doivent avoir un effet dispersant et destructeur parmi nous qui nous trouvons sous le charme pétrifiant d'une disposition d'esprit et d'une nature individuelle marquées par le monde terrestre.



L'éclat des trompettes déclenche coup sur coup les étapes d'un drame qui fait d'abord l'effet d'une conflagration universelle et au sein duquel une chute cosmique succède à une autre chute cosmique. L'image du feu puisé à l'autel céleste et déversé sur la terre subit quelques variations. À la première trompette, une pluie de feu, mélangée de grêlons toutefois, tombe sur la terre et provoque des ravages. L'élément du feu persiste à la seconde trompette; le processus conserve la direction du haut vers le bas: une montagne de feu ardent tombe du ciel; les conséquences sont identiques: le malheur se répand sur la terre. Avec la troisième trompette, le feu continue et la direction est la même: une grande étoile ardente tombe sur la terre. Au retentissement de la quatrième, la trompette centrale, l'élément du feu se retire et avec lui, la direction du mouvement aussi: le malheur se propage et atteint maintenant la sphère supérieure. Le soleil, la lune et les étoiles s'obscurcissent. Et à présent, la direction s'inverse: les profondeurs répondent aux hauteurs. Cinquième trompette: une étoile, qui est précipitée du ciel sur la terre, a traversé la porte de l'abîme qui se trouvait close jusqu'alors et des vapeurs épaisses s'élèvent, en jaillissant de cette lugubre source des profondeurs, et recouvrent la terre avant de se transformer finalement en essaims géants de sauterelles, auxquels tout ce qui vit succombe. À la sixième trompette, la direction du bas vers le haut persiste; les forces de l'abîme se pressent et se précipitent vers le ciel en se transformant en spectres de guerre. Le vacarme fait rage et des entités semblables à des chevaux, mais qui ressemblent en même temps à des machines, à cause de leurs cuirasses d'acier aux reflets bleuâtres, écrasent tout ce qui vit sur terre sous leurs sabots. Bien qu'à partir de la sixième trompette, les puissances du salut fassent simultanément leur apparition pour arracher une nouvelle ascension en luttant contre les forces abyssales, la ligne des malheurs ne s'achève pourtant qu'à la septième trompette; la bête aux deux têtes s'élève en sortant de l'abîme.

Comment se fait-il à présent que les dons du ciel, provenant du domaine supérieur du culte solennel, occasionnent de tels désastres sur la terre ? Le proverbe, « Tout bien vient d'en haut » ne signifie-t-il pas que tout ce qui vient du ciel est bon ? Quel sens et quel dessein bienveillants se dissimulent derrière les flammes de la conflagration universelle, derrière les réalités de ce

déchaînement démoniaque ? Le ciel veut offrir quelque chose de neuf à l'humanité; mais celle-ci, au lieu de s'y ouvrir en étant prête au sacrifice, s'accroche fermement à ce qui est ancien. Elle doit faire maintenant l'expérience d'une brusque privation de ce dont elle ne veut pas se séparer, afin que s'ouvre un chemin et un espace à ce qui doit se développer comme élément nouveau et conscience nouvelle par la grâce de l'autel céleste.

Le cycle des sept trompettes manifeste une loi inhérente au devenir que nous pouvons reconnaître dans les petites rondes de l'histoire de l'humanité. On peut en particulier déceler quelque peu cette légalité dans le déclenchement de l'évolution des temps modernes, au début de l'époque de l'âme de conscience, à la fin du Moyen-âge. On peut tenter de comprendre une fois la série des sons des trompettes en partant du point de vue de la conscience de l'Ange qui célèbre le culte à l'autel céleste et qui déclenche la série des événements en répandant le feu céleste. Nous avons abordé certes souvent déjà, le mystère qui se dissimule derrière cet Ange qui est l'Archange Michel. Il fait tourner la roue de l'histoire et veille à ce que l'humanité incorpore volontairement, à l'avenir, les forces que le ciel veut lui offrir sous la forme de nouvelles facultés et de nouveaux organes. Mais il s'inquiète aussi au sujet de savoir si les hommes s'engagent à utiliser pour leur salut ce qu'ils reçoivent ainsi et qui leur est destiné. Les éclats des trompettes ne sont-ils donc pas en même temps d'immenses cris d'alarme et d'exhortations de l'Archange Michel ? Dans l'époque de l'âme de conscience en plein développement, le ciel rend les hommes attentifs au caractère « à double tranchant » et au danger qui sont inhérents à la progression indispensable qu'entraînent les bouleversements déclenchés par les trompettes(\*).

(\*) Voir à ce sujet dans le livre de l'auteur *À l'époque de l'Archange Michel*, le chapitre "Entre deux époques de régence de l'Archange Michel".

Vers le commencement du 15<sup>ème</sup> siècle, un éveil au monde terrestre accessible aux sens, totalement nouveau, a traversé l'humanité européenne; elle fut gratifiée d'un tout nouvel enthousiasme de la pensée. Dans la joie de la découverte, elle se mit à regarder autour d'elle; la planète terre sembla alors se détacher nettement des brumes et des voiles crépusculaires. C'était une époque dans laquelle prévalait la loi de la première trompette. Par la suite, dans le feu intérieur, dans l'enthousiasme pour cette nouvelle vie des perceptions et des pensées, se mêle déjà subrepticement la glace mortifiante des grêlons. On ne peut pas se représenter le feu mêlé à la grêle avec le sens commun. Par cette image spirituelle, on nous montre le danger qui menace tout enthousiasme qui se cantonne seulement aux acquisitions terrestres. Il est inévitable, en effet, que l'élément glacé s'y mêle, cet élément mort de l'analyse intellectuelle qui n'ambitionne que l'utilitaire. Tout enthousiasme, qui ne renferme pas en lui la moindre perspective s'ouvrant sur les mondes spirituels, doit un jour prendre fin dans le désappointement qu'apporte une pluie de grêlons.

Une seconde phase du développement de l'époque moderne apporta ce développement extraordinaire des sciences de la nature. C'est dans l'époque d'un Galilée et d'un Copernic, que

résonne la seconde trompette. Le feu de la pensée nouvelle a partout repris de plus bel. Mais plus l'homme étudie à fond les règnes de la nature terrestre et apprend à les connaître, plus le regard sur les mondes suprasensibles s'obscurcit pour lui. Le monde se transforma en pierre et devint opaque pour sa dimension spirituelle. C'était comme si une montagne de marbre, fut-elle dévorée même par le feu céleste, tombait du ciel sur la terre. C'était au temps où un Albrecht Dürer concevait sa gravure classique "Mélancolie". L'inquiétude de l'Archange Michel, touchant presque la résignation, ne pouvait pas être plus directement représentée que dans cet oeuvre: par la position prise par l'Archange aux ailes fatiguées, au front grave et songeur, appuyant sa joue gauche sur son poing fermé. Il est assis là, à côté d'une pierre de roche taillée en forme de cristal, la pierre de résistance, qui exprime quelque chose de semblable à la montagne précipitée sur la terre, telle que la seconde trompette la fait apparaître.

Si le monde s'endurcissait et devenait pierre, au moment où la nouvelle science de la nature apparaissait, alors l'homme se rapetissa dans l'époque de la bourgeoisie éclairée qui suivit. La troisième trompette fait tomber du ciel une étoile enflammée qui porte le nom d'absinthe, parce qu'elle est amère et agit dans le sens de l'amertume. Une autre étape du devenir du Je apparut dans laquelle agissaient des forces qui, comme tout ce qui est amer, agissent en contractant et en rétrécissant. L'égoïsme bourgeois repu, satisfait de lui-même, s'introduisait dans l'humanité et faisait assurément croire aux hommes qu'ils étaient grands, mais en réalité, il les rendait psychiquement et spirituellement rabougris.

Puis vinrent les temps où l'éclat céleste du soleil, de la lune et des étoiles, s'éteignit pour l'homme qui était devenu de plus en plus intelligent et dans la mesure où cet éclat provenait encore d'un élément suprasensible qui jetait encore une pâle lueur au travers. Plus l'ingéniosité terrestre prenait possession de l'âme humaine, plus les derniers organes et capacités délicates de perception du suprasensible au sein de l'univers dépérissaient inéluctablement en elle. Cela aurait pu transparaître plus grossièrement encore, s'il n'y avait pas eu l'action profonde causée par d'autres événements spirituels, tels que la constellation réalisée par l'Idéalisme et le Romantisme, qui illumina un court moment le firmament de notre histoire récente. L'obscurcissement céleste n'en apparut que plus irrémédiable, après coup.

Puis vint l'époque où les abîmes réagirent sur les nouvelles facultés de l'âme et où les profondeurs se mirent à grésiller et à bouillonner comme si des gouttes d'eau tombaient sur le métal en fusion. Le monde de l'abstraction rendait tout fantomatique, en s'étendant de plus en plus sinistrement dans l'humanité du 19<sup>ème</sup> siècle. L'homme amena des forces de destruction par sa pensée qui se firent remarquer jusqu'au sein de ses propres forces de vie, comme des essaims de sauterelles qui se précipitent sur la vie végétale d'une région.

Dans le temps présent nous éprouvons la montée progressive de l'éclat de la sixième trompette. Il va de soi que l'on doive passer par bien des épreuves en tout cela; y compris aussi celle où les nuées de sauterelles de la cinquième trompette se transforment en chevaux de guerre fantomatiques. Mais dans tout accomplissement des devoirs et des nécessités terrestres que le moment présent exige

constamment de nous, nous ne devons pas cesser un instant de réfléchir à ce que nous avons vraiment fait des forces que le ciel a répandu sur nous: lorsque, finalement, la plus grande somme d'intelligence se voit utilisée à dénicher les moyens de destruction mutuelle.



Lorsqu'elle décrit les dommages provoqués par les premiers orages déclenchés par les trompettes, l'Apocalypse se sert d'un certain vocable de nombre: la grêle de feu fait partir en fumée **un tiers** de la terre et **un tiers** de tous les arbres; la montagne de feu ardent transforme **un tiers** de la mer en sang et fait mourir **un tiers** des créatures de la mer; l'étoile de feu transforme **un tiers** de tous les fleuves et de toutes les sources en les rendant amers, ce qui entraîne la ruine de l'humanité. La trompette centrale (la quatrième, N.D.T.) assombrit **un tiers** de la lumière du soleil, de la lune et des étoiles, ainsi que dans le rythme des jours et des nuits.

Que veut-on dire avec ces tiers ? Nous devons renoncer ici, comme partout ailleurs dans l'Apocalypse, à nos concepts actuels de dénombrement et de quantification. Il serait insensé d'imaginer qu'un tiers de l'existence terrestre se trouvât en proie à l'anéantissement et qu'il en restât encore deux tiers. Tous les nombres de l'Apocalypse sont à considérer d'un point de vue qualitatif. Lorsque l'Apocalypse compte ainsi: un, deux, trois, on pourrait tout aussi bien dire: corps, âme, esprit. Le nombre trois exprime l'accord de ce qui procède du corps, de l'âme et de l'esprit. L'entité humaine, comme d'une certaine manière toutes les créatures terrestres, est constituée d'un tiers de corps, d'un tiers d'âme et d'un tiers d'esprit. Mais la création terrestre, y compris l'être humain, n'a qu'une relation avec l'esprit qui est donnée par la nature. Le monde spirituel, avec ses forces et ses entités, agit au sein des règnes de créatures. Tant que sa nature est encore spontanée et enfantine, et qu'elle ne s'isole pas sur elle-même en vieillissant, l'être humain ne peut pas compter sur le tiers d'esprit de son être comme sur quelque chose qui lui appartient véritablement. Veut-il devenir un être-Je libre, alors le tiers d'esprit, qu'il porte en lui, seulement comme un cadeau et un don de la nature, ne l'aide pas pour cela. Si un jour le destin l'a conduit dans le développement du Je, par lequel il s'est progressivement isolé, il doit s'apercevoir douloureusement d'un appauvrissement et d'un dessèchement au plus profond de son être qui s'est produit avec le temps. Il ne peut se nourrir à la longue du capital des forces qui lui ont été offertes. Et par la suite, lorsque l'éclat des trompettes fait irruption sur le monde des hommes-Je, ce capital s'épuise soudainement avec une vitesse effrayante.

Le tiers d'esprit au sein de l'entité humaine et dans tout ce qui est terrestre, devient la proie de la déchéance au milieu de l'orage universel de l'époque des trompettes. L'ancienne spiritualité, qui a été donnée en viatique à la première création par les puissances spirituelles créatrices, touche à sa fin. Et quelles sont les forces qui provoquent son déclin? Le feu puisé à l'autel céleste et répandu sur la terre alimente la progression tragique des flammes de la conflagration apocalyptique, qui n'est au fond

rien d'autre que cette spiritualité nouvelle que l'homme ne doit pourtant acquérir qu'à partir de l'activité profonde d'une foi et d'un éveil à la conscience de l'esprit.

Le ciel envoie sur la terre des influences spirituelles par la porte du monde spirituel qui s'est ouverte et projette le feu. Celui-ci est destructeur seulement parce que ce sur quoi il tombe n'est pas de même nature que lui. S'il y avait plus de feu céleste disponible sur la terre, alors ce qui vient du ciel sur la terre ne devrait pas agir en détruisant. La spiritualité naturelle, qui ne fut seulement qu'héritée et non acquise, ne mène que jusqu'au Je inférieur de l'être humain. La nouvelle spiritualité, à laquelle s'ouvre l'être humain lorsqu'il réalise la parole de Paul: Non pas moi, mais Christ en moi, renferme aussi les flammes impétueuses du Je supérieur. Ou bien l'homme l'accueille en cultivant fidèlement un recueillement empli de dévotion; il s'y entraîne lorsqu'en dépit de toute la nervosité et l'aliénation de la vie moderne, il érige intérieurement ou extérieurement un autel qui est un pur reflet et une pure correspondance de l'autel céleste; alors le feu du ciel est pour lui grâce et accomplissement. Ou bien l'humanité se cramponne et s'endurcit néanmoins de plus en plus au sein de l'élément terrestre. Le durcissement au sein du Je terrestre mène à l'égoïsme universel et au combat de tous contre tous. Alors le feu du ciel allume des conflagrations universelles les unes après les autres et tout ce que l'homme voulait tenir fermement dans ses mains crispées est en proie à l'anéantissement.



## **VI – Le début des dernières trompettes : l'Humanité au seuil (du monde spirituel)**

### **Les dixième et onzième chapitres**

La lecture usuelle de la Bible, qui s'enlise trop facilement dans une recherche d'édification uniquement personnelle, est nécessairement défailante vis-à-vis de la Révélation de Jean. Elle ne suffit pour aucun des livres bibliques, mais pour l'Apocalypse, cela devient inéluctablement évident. Croire que l'on pourrait comprendre les Saintes Écritures avec la mentalité et la forme de conscience d'aujourd'hui, que l'on utilise dans la vie quotidienne, y compris pour la lecture de la Bible, c'est là une erreur fatale. Seule une conscience métamorphosée, une conscience supérieure, peut nous aider à progresser, pourvu qu'elle existe au moins sous la forme d'un germe: Une ferveur et une disposition à l'élévation de conscience appropriées à la Bible. Une compréhension de l'Apocalypse, acquise peu à peu, peut profiter et profitera à l'homme d'aujourd'hui dans son rapport avec la Bible entière.

On doit véritablement lire le dernier livre de la Bible comme si l'on se trouvait devant une scène sur laquelle se dérouleraient successivement les plans et les actes d'un drame. Comme c'est un Drame-Mystère, un « drame saint », au sens le plus élevé du terme, la vénération doit s'allier aux sens de l'âme, qui s'ouvrent largement au spectacle. Les cheminements abstraits du penser, et l'exégèse, tombent en dehors de toute considération: Témoin du drame qui se joue, l'âme s'ouvre et se met à trembler en accompagnant la progression et les degrés de l'événement d'une grandeur universelle, en ressentant les tensions et les métamorphoses des images, des paroles et des êtres. Au lieu de l'égoïsme myope de la lecture courante de la Bible, c'est ceci qui apparaît: Si l'âme s'ouvre complètement et si elle est capable de suivre le drame cosmique objectif, alors le pressentiment du drame, tout aussi objectif, celui de l'âme de l'humanité, peut en ressortir, un drame qui correspond au drame cosmique, ou bien encore, qui se reflète en elle.



Le drame originel de l'Apocalypse se déploie dans la succession des sept sons des trompettes, dans son ramassement le plus central. Nous devons toujours tenter de nous approcher de nouveau de la norme qui régit sa progression d'acte en acte.

Déjà du point de vue formel, nous voyons la dynamique mûrir et se déployer pleinement ici, une dynamique qui, dans la succession des sept sceaux, restait toujours insuffisamment développée, jusqu'à un certain degré, comme le bouton d'une fleur sur le point d'éclore, et cela en dépit de la tension extrême qui en résultait. Lors du retentissement des quatre premières trompettes, on assiste à une progression qui atteint la cadence sublime d'une très grande force de rigueur. La cinquième trompette déclenche la crise décisive: Aux chutes du feu cosmique, à l'extinction de la lumière cosmique dans les hauteurs, succède la sinistre ascension des puissances hors de l'abîme. La contrainte et la menace grandissantes font franchir d'un bond les limites qu'exigeaient jusque-là la description des orages de trompettes isolés. Puis, au sixième degré des sceaux, comme aussi au sixième son de trompette, la puissance intervient qui arrache aux déclins un nouveau commencement, en luttant. Avec cette nouvelle possibilité de salut ainsi dégagée, on ne met pourtant pas un terme aux démoneries des abîmes. Leur efficacité n'en devient au contraire que toujours plus funeste. Tandis qu'à présent, avec la dualité des puissances, se dressent les images extrêmement tendues d'un combat universel, les deux derniers degrés des trompettes n'en sont que plus dominées

par la loi du crescendo; c'est-à-dire d'un temps concentré sur lui-même inhérent à l'Apocalypse. Finalement, le contenu de la dernière trompette requiert un livre apocalyptique presque à lui seul.

Le thème du drame dépend le plus intimement du caractère solaire des retentissements de trompette, dont nous devons parler encore une fois. Ce thème est visible dans une certaine métamorphose d'images avant et après la crise. Au son de la quatrième trompette, le soleil s'obscurcit de même que les autres étoiles au firmament. Suivant la progression imposante d'une gradation pédagogique, cela doit représenter une épreuve décisive pour l'humanité lorsque le soleil extérieur cesse d'être le dispensateur de ce qui est en l'être humain et de ce qui fait de lui un être humain. Il se peut, en outre, que le soleil poursuive son orbite majestueuse dans le ciel, mais la nature, dont il est le royal gouverneur, ne donne finalement plus rien à l'homme. Elle le laisse en plan. Les richesses de la vie extérieure, pour autant qu'elles n'aient pas été généralement entraînées dans la cataracte de destructions, deviennent intérieurement stériles. L'être humain est finalement abandonné et renvoyé à lui-même pour ce qui est de sa nature psycho-spirituelle et même de ses forces de vie.

Après la crise, le signe plein de promesse d'une force compensatrice succède au crépuscule des dieux du cosmos extérieur, annoncé par l'extinction apocalyptique du soleil. De l'Ange puissant, qui met un terme au malheur, il est dit que son visage resplendit comme le soleil. Le soleil spirituel lui-même, qui menace de sombrer dans les noirs abîmes du crépuscule des mondes, veut se lever pour l'humanité. C'est le Christ Lui-même, qui est le Seigneur du soleil et veut sortir des ténèbres. Nous ne le voyons pas Lui-même sur la scène du drame apocalyptique, mais nous devinons Sa présence derrière la figure archangélique, au travers le visage de laquelle Son propre visage rayonne. Après que le soleil extérieur ne lui est plus secourable, l'humanité sera-t-elle en état d'accueillir les forces apportant la grâce du soleil spirituel ?

Lorsque la septième trompette retentit, le motif solaire surgira très significativement pour la troisième fois. Puis la femme, qui est vêtue du soleil, apparaîtra. L'image de cette partie de l'humanité qui a pu accueillir en son être le soleil spirituel, se montre au ciel. Mais la femme, qui est sur le point d'enfanter le fils, est combattue. Le combat dans le ciel de l'Archange solaire Michel contre le dragon se déroule autour de l'humanité du soleil spirituel. Ce combat doit être ensuite poursuivi sur la terre par l'être humain lui-même contre les bêtes de l'abîme.

Le thème du drame des trompettes, c'est l'irruption du soleil spirituel. L'ancienne création, qui parvint un jour à l'existence par la parole des dieux « Que la lumière soit ! », perd sa force. Les sons des trompettes, l'appel au devenir de la nouvelle création, doivent d'abord produire tous leurs effets comme un défi aux puissances des ténèbres; le lever de la lumière ne peut être conquis qu'en combattant, comme une victoire à remporter sur les forces impétueuses de l'abîme.

Dans quels processus intérieurs de l'être humain se reflète ce drame, stylisé dans la macrocosme, de la relève du soleil extérieur par le soleil spirituel ? La correspondance microcosmique s'accomplit lorsque l'homme, en passant par les étapes terrestres de l'individualité, trouve la percée qui le mène à la vie de l'individualité supérieure. La vraie individualité supérieure de l'être humain est de nature solaire. Elle n'est pas seulement apparentée au soleil, mais elle est de la même essence que le soleil spirituel. Le « Je-solaire » ne s'incorpore pourtant pas tout naturellement dans l'homme terrestre. Ce dernier a commencé ses chemins de vie terrestres dans la disposition d'une totale ouverture de son être. Les forces du cosmos, et aussi celles que le soleil naturel répand dans la nature terrestre, trouvaient un libre accès à son être. Mais aussi longtemps qu'il possédait cette franche ouverture originelle de l'âme, l'homme n'était pas encore une entité propre, marquée par le sceau d'une individualité. Doté d'une conscience innocente, il s'insérait dans la vie de la nature comme un membre de celle-ci. Pour trouver la voie de l'individualité, il dut abandonner graduellement cette

ancienne ouverture du coeur, inhérente à l'enfant. Son cheminement prit la forme d'une expulsion progressive du paradis et le conduisit au travers des durcissements et crispations d'une individualité terrestre en plein devenir. Il devint un être humain doté d'un « Je » et n'accéda pourtant pas encore à lui-même, au sens le plus vrai du mot. Ce qu'il gagna ainsi fut l'apparence d'un « Je », qui caractérise essentiellement la vie de l'humanité aujourd'hui encore. Ce dernier n'est en réalité que la forme d'un « je », d'une individualité, par laquelle l'être humain se délimite par rapport à l'univers. Ce n'est qu'après avoir surmonté tous les obstacles le menant à une nouvelle ouverture du coeur, pour découvrir un contenu plus élevé de sa personnalité, dépassant l'élément simplement terrestre, que s'accomplit en son âme l'irruption solaire, reflétant au tréfonds de l'âme humaine le drame cosmique des trompettes. Que son individualité et son ouverture de coeur se relient en son âme, alors le « Je » supérieur, de nature solaire, le génie du « Je » de l'être humain, peut s'introduire en lui.

Dans les mystères du monde antique, et dans leurs réminiscences qui restèrent vivantes jusqu'au sein du Moyen-âge, les stations du chemin de l'initiation étaient comprises succinctement selon deux divisions principales. Les premiers degrés amenaient de concert la **catharsis**, l'épurement et la purification de la nature humaine, par la traversée d'une série de mises à l'épreuve dramatiques. La nature humaine était préparée à devenir le réceptacle capable d'accueillir un contenu divin qui lui était destiné. Les dernières étapes, qui étaient désignées comme **photismos** ou illumination, apportaient l'inspiration et l'imprégnation de l'essence supérieure dans l'homme terrestre. Dans la succession des sons de trompette, on peut caractériser les premières étapes jusqu'à la grande crise comme la catharsis, et les deux dernières trompettes, qui ouvrent la perspective sur les puissances salutaires, comme le degré de l'illumination, l'imprégnation par le contenu supérieur, ou illumination.

L'homme s'est lui-même créé les frayeurs des étapes des trompettes de mille manières, tandis qu'il évoluait des époques antérieures à l'individualité, marquées par l'ouverture de coeur typique à l'enfant, aux époques de l'élaboration de la forme du « Je ». En commençant à travailler et à configurer son environnement, à partir de la compréhension terrestre dont il disposait, il se priva en même temps de l'accueil maternel originel que lui dispensait à flots la nature. Il édifia lui-même, dans une mesure croissante, un monde devenu étranger à son coeur, traversé de forces de mort au sein même de la nature vivante. Rien d'étonnant si le monde, qu'il créa ainsi, le terrifia en même temps en retour. C'est avant tout par la mécanisation toujours plus complète, qui fit que la nature ne fut pas seulement remplacée par la culture, mais la culture fut aussi supplantée par la civilisation, que les oeuvres de l'être humain provoquèrent sur lui en retour un enfermement et un isolement croissants, au point de l'exclure même de la cohérence des liens communautaires. La loi tragique, d'après laquelle l'homme pourvut lui-même à ses terreurs, qui l'appauvrirent et l'isolèrent, apparut de temps en temps au grand jour sous une forme éclatante, ainsi dans les monstrueuses épouvantes auxquelles l'esprit humain donna naissance en fabriquant les bombes apportant la mort. Cette loi règne d'une manière encore beaucoup plus étendue là où elle se dissimule à la conscience humaine. La manière dont le film projeté sur l'écran agit sur la nature humaine en est un exemple instructif. Comme le film se compose de prises de vues individuelles, qui sont séparées les unes des autres par un très court instant, d'innombrables coups de frayeur sortent constamment de l'écran et viennent percuter l'oeil humain; seule la rapidité très élevée de leur défilement fait que ces images se dérobaient à la capacité de compréhension humaine fonctionnant plus lentement. Tandis que la vision naturelle enrichit et renforce l'être humain, parce qu'elle lui présente un monde dans son unité naturelle, la vision cinématographique, par laquelle l'être humain se trouve devant des millions « d'éclats d'existence », terrifie l'homme en son for intérieur et l'affaiblit au tréfonds de l'âme. Les effets sur l'être humain, qui émanent grossièrement des grandes usines et des villes, et plus subtilement encore, de l'électricité,

sont analogues. L'homme veille lui-même à ce que cette épouvante lui échoit, celle qui, avec la transposition correspondante, prend naissance dans l'Apocalypse avec le retentissement des sons des trompettes.

La simple apparence du « Je », avec ses acquisitions souvent si étonnantes, ronge la nature humaine. C'est avant tout le sens des images qui surgissent à la cinquième étape, en pleine crise dramatique, où, par exemple, les nuages de fumée sortant de l'abîme se transforment en essaims de sauterelles. Là où un essaim de sauterelles se pose sur le paysage, toute la vie végétale disparaît en peu de temps des arbres et des prairies; tout est là, dénudé et mort. Il existe des milliers de correspondances de cette image dans la vie moderne. Lorsque l'homme a accompli son travail quotidien dans les rouages de la civilisation mécanique, il n'est pas seulement fatigué, il est dévasté jusqu'au sein de son organisme; il est dépouillé de ses forces de vie, comme un arbre est dévoré de toutes ses feuilles par les sauterelles. Le sommeil de la nuit à lui seul ne peut plus suffire pour restaurer ses forces usées.

La réclusion, dans laquelle l'homme est parvenu par le développement de son individualité, ne porte pas encore la tragédie à son comble. Après avoir perdu l'ouverture vers les mondes supérieurs d'autrefois, il devint de plus en plus ouvert aux mondes inférieurs d'une manière effrayante, tandis que son isolement s'intensifia. Sans le remarquer, il devient sensible et réceptif aux forces des ténèbres et de la mort, qui l'envahissent et le pénètrent depuis les régions inférieures. Longtemps avant que le ciel ne se rouvre au-dessus des hommes, l'étoile, qui tombe du ciel, perce un trou dans le « couvercle de l'abîme ». C'est une conséquence du retranchement vis-à-vis du monde supérieur, auquel l'homme doit imputer la perte de son calme intérieur. Dans la nervosité de l'homme moderne, s'annoncent les esprits de l'anxiété, qui s'échappent de l'abîme, désormais ouvert, et envahissent les corps et les âmes, au point de former finalement une chevauchée effrénée de fantômes déchaînés. Plus l'homme est retranché et fermé à la nature, et à ceux qu'il côtoie, plus le danger est grand pour lui d'être ouvert aux forces sous-terrestres et démoniaques de l'abîme. Des possessions (ou obsessions) à caractère épidémique menacent ici l'humanité.

La première grande division de l'époque menant à l'individualité amena avec elle le fait que plus rien de ce qui provenait des mondes supérieurs ne trouva accès à l'humanité. C'est le sens microcosmique des quatre premières trompettes. À partir de la cinquième, des effets minant l'individualité entrent même en jeu, en provenance des mondes inférieurs, au point finalement de « désindividualiser » le « je ». La troisième étape de l'évolution du « je », c'est la tâche que l'homme trouve en face de lui: S'il veut encore trouver un avenir, alors, il doit redevenir capable, avec ce qu'il a acquis par ce cheminement vers le « je », de recevoir un contenu lui venant des mondes supérieurs. La simple forme ou apparence du « je » doit donc être remplacée par ce que l'être humain laisse entrer en son âme, son génie supérieur, en tant que contenu de son individualité supérieure. Le « Je » supérieur se révélera comme le messager d'un monde entièrement spirituel, qui veut agir en l'être humain en lui apportant l'illumination. C'est la sphère du soleil spirituel, la sphère du Christ, qui s'approche de nouveau de l'homme. L'irruption solaire se produit en l'être humain lorsqu'il trouve la force de conquérir la paix intérieure, en luttant contre la discorde issue des mondes inférieurs, devenue le tyran de son âme. Par la méditation et la tranquillité d'esprit, le calme intérieur inlassablement cultivé, il prépare sa nouvelle ouverture de cœur au monde céleste. Un jour, se révélera le sens positif de l'autel, resté présent derrière les Anges des sept trompettes. Dans sa lutte pour la paix intérieure, l'homme ne sera pas laissé seul. Qu'il puisse compter sur une aide supérieure, c'est ce qu'il peut décrypter dans le miroir cosmique du drame de l'Apocalypse, lorsqu'il voit entrer en scène l'Ange vigoureux, dont le visage est comme le soleil, au beau milieu des ténèbres et de l'assaut des fantômes.

Le tournant salutaire, que l'Ange a provoqué à l'endroit correspondant de la ronde des sceaux, nous apparaît maintenant comme une annonce prophétique. Suffisamment fort pour réfréner les puissances de destruction, il avait le sceau de Dieu à la main pour l'apposer sur les fronts de ceux qui composent l'humanité de l'avenir et qui appartiennent au Christ. Comme toute apposition de sceau, celle-ci présuppose un contenu précieux, qui doit être de ce fait protégé. Maintenant, tandis que l'Ange solaire tout puissant a atteint sa dimension cosmique et qu'il intervient de nouveau dans la roue du devenir, au moment où parmi les humains retentit le sixième son de trompette, il tient un petit livre à la main et il veut le donner à manger à l'homme. Celui-ci sera-t-il en état d'incorporer un contenu divin qui lui est destiné et qui doit le pénétrer comme son propre « Je » ? Nous pressentons que son visage resplendira alors comme le soleil, car après avoir triomphé de l'épreuve de la « purification », la graine solaire de la véritable individualité supérieure peut allumer en lui la lumière de « l'illumination ».

Celui qui annonce la progression provoque le revirement. Des possibilités de salut s'ensuivent au beau milieu des désastres, parce qu'une puissance secourable apparaît au côté de l'humanité qui lutte. L'Apocalypse caractérise l'entité qui provoque le changement à l'aide de mots extrêmement simples. Que les désignations encore plus sobres de « l'autre Ange », « l'Ange vigoureux », qui le caractérisaient antérieurement soient résumés maintenant par « l'autre Ange vigoureux », c'est peut-être là un signe d'intensification de la puissance avec laquelle le héraut céleste surgit à ce moment. Le spectacle, qui s'offre pourtant au regard du visionnaire, fait aussitôt reconnaître à présent qu'une concentration plus intense de volonté divine a pris corps en lui. Cette entité hiérarchique avait autrefois fait retentir la question du héraut dans les hauteurs célestes, une question à laquelle seul l'agneau pouvait répondre. Plus tard, il intervient entre le ciel et la terre et sauve l'humanité de Dieu en la marquant d'un sceau. À présent, nous le voyons distinctement descendre du ciel sur la terre: L'Ange se tient avec un pied sur les océans et l'autre pied sur les continents de la planète terre. L'intensification de cette entité, dont nous devenons les témoins de scène en scène, nous donne la certitude qu'il s'agit là du messager divin qui précède le Christ et Lui prépare la voie. Dans les règnes des Hiérarchies célestes, il a une mission semblable à celle qui échet, avant le premier avènement du Christ, à Jean-Baptiste parmi les humains. Au milieu des orages apocalyptiques, le héraut céleste fraye la voie au Christ, à laquelle Il s'approche de l'humanité, dans le domaine suprasensible. Au moment culminant du septième son de trompette, le rôle de l'Ange atteindra celui d'un combattant. On en l'appellera plus alors par « l'Ange vigoureux » mais, en tant que vainqueur du dragon, de son nom intégral.

*« Et j'ai vu un autre Ange vigoureux descendre du ciel; il était vêtu d'une nuée, et l'arc-en-ciel s'arrondissait au-dessus de sa tête, son visage était comme le soleil et ses pieds comme des colonnes de feu. Il avait à la main un petit livre ouvert. Il a posé son pied droit sur la mer et le gauche sur la terre. »* Les deux pieds comme des colonnes incandescentes, sur lesquelles l'Ange se dresse sur la terre, forment un porche. Ce porche englobe la terre dans sa totalité, en la saisissant dans sa polarité d'océan et de continent. De quelles régions forme-t-il l'entrée ? Où parvient celui qui en franchit le seuil ? - Nous pressentons que le monde spirituel devient là limitrophe au monde terrestre. Après que, sous le retentissement des trompettes, l'humanité a chuté et s'est ruinée, selon une succession tragique de cinq degrés et demi, elle est maintenant immédiatement conduite à la limite du monde spirituel. Tout ce qui précédait n'était qu'épreuves et préparations. L'accomplissement, possible à l'avenir, s'annonce dès à présent dans une prodigieuse rencontre divine: l'Ange messager ne parle pas pour lui, il se présente comme le porche qui introduit dans un monde à part entière: De ce monde, cette entité divine la plus élevée, qui est le soleil spirituel lui-même, veut venir à la rencontre de l'humanité. La face solaire de l'Ange laisse présager dans sa transparence le lever et l'approche de ce soleil.

Cette étape du devenir, à laquelle ont mené toutes les souffrances et ruines de l'époque des trompettes, on peut la caractériser comme **l'humanité au seuil du monde spirituel**.

L'expérience du seuil, et de la nature majestueuse de l'entité spirituelle qui est désignée comme « le gardien du seuil », représente une étape décisive sur le chemin de l'esprit que l'être humain individuel peut emprunter. (Voir Rudolf Steiner: « Comment acquiert-on les connaissances des mondes supérieurs ? ») Cette rencontre s'ouvre à sa conscience de la manière la plus diverse. L'humanité, dans son ensemble, est aussi amenée au monde spirituel en passant par maint degré d'épreuve, dans l'éducation divine qu'elle reçoit alors. Une grande rencontre humaine avec le « gardien du seuil » a lieu. À cette occasion pourtant, la conscience de l'être humain ne peut pas atteindre aussitôt les hauteurs de ce qui se passe effectivement au niveau de l'humanité entière. Les hommes en général doivent plutôt carrément se voir précipiter d'une incertitude à une autre, lorsque le monde spirituel approche. Ce n'est qu'ici ou là seulement, qu'une lueur vive et fugace de ce véritable événement peut illuminer la conscience de l'individu.

Ce tragique de la conscience de l'humanité entière, c'est justement ce qui constitue le caractère apocalyptique de l'époque actuelle. Partout, les âmes tombent sous le charme des habitudes de pensées matérialistes. Leur conscience a été exclusivement tournée vers le côté extérieur du monde, limitée au niveau de la perception sensible terrestre depuis longtemps. À présent le monde spirituel approche de l'humanité; celle-ci parvient à un seuil: c'est alors que s'abattent sur les hommes des réalités éclatantes, pour lesquelles ils n'ont aucun concept; et ils leur semblent d'abord n'avoir aucune possibilité de les saisir par la conscience. Pourtant, tout doit dépendre du fait que l'humanité parvienne à prendre conscience de ce qui progresse ainsi effectivement avec elle.

Tandis que l'Ange vigoureux se présente devant elle, l'humanité fait en même temps la rencontre de son génie propre. Elle pourrait, si elle était capable de percevoir ce fait spirituel, se voir elle-même comme en un miroir dans le personnage de l'Ange. Les nuées, dont l'Ange est revêtu, reflètent la sphère des pensées réelles dans laquelle l'homme s'élève en tant qu'être pensant. L'arc-en-ciel, avec son accord aux sept couleurs, est une image du domaine des émotions propres à l'homme doté de sentiments. Les pieds de feu, qui se prolongent de colonnes incandescentes, montrent qu'il relève de la nature de l'être humain d'aller sur la terre en exerçant un vouloir énergique. La face solaire fait apparaître le mystère solaire de l'individualité supérieure, qui peut conférer à la triade de l'âme, penser, ressentir et vouloir, l'ordre et la vigueur d'une coopération. L'image de l'homme, que le héraut du seuil place comme un miroir devant l'humanité, nous pouvons la concevoir comme une modification de la vision grandiose du Fils de l'homme qui formait le début de tous les développements apocalyptiques. À présent, alors que l'humanité est parvenue à une étape décisive de son parcours, nous nous apercevons d'un imposant raidissement et d'une puissante concentration dans l'image de l'homme qui devient ainsi visible.

Par les descriptions de la nouvelle science de l'esprit nous savons qu'une certaine indépendance des trois forces fondamentales de l'âme, le penser, le ressentir et le vouloir, appartient avant tout aux transformations de la nature humaine qui accède au seuil du monde spirituel. Avant cela, le penser, le ressentir et le vouloir agissaient spontanément ensemble. Aussi longtemps que l'humanité fut dotée d'une conscience rêveuse de nature enfantine, la triade de l'âme retentissait d'un accord harmonieux, comme un cadeau du ciel. Avec l'élévation à une vie de l'âme plus consciente, et finalement à l'époque du « Je » et de l'âme de conscience elle-même, le danger apparaît d'une confusion et d'une perturbation chaotiques s'installant au milieu des trois forces fondamentales. La proximité du seuil, avec leur autonomie, provoque certes d'abord aussi le danger d'un éclatement de ces forces, mais en même temps cette proximité apporte néanmoins la possibilité d'un nouvel ordre,

d'une nouvelle harmonie, qui doit en tout cas être réalisée par l'homme lui-même. Cette nouvelle harmonie peut être instaurée, au point que l'homme s'ouvre à l'individualité supérieure.

Une indépendance correspondante des trois nuances fondamentales de l'âme se prépare aussi en grand, lorsque l'humanité entière arrive à proximité du seuil. Cela se manifeste dans le fait que l'humanité se structure d'une manière totalement nouvelle de plus en plus distinctement. Et c'est ainsi qu'apparaît la possibilité de percevoir la proximité du seuil à ses effets, quoique pourtant une perception directe du monde spirituel, auquel l'humanité accède d'une manière nouvelle, lui soit barrée à ce stade décisif.

Parmi les transformations fondamentales, apparues dans l'ensemble de la vie et de la situation des âmes de l'humanité, qui se sont emparé des destinées des peuples depuis la seconde décennie du siècle, selon une dynamique surdimensionnée, on peut compter le fait que la terre est subitement devenue petite. Auparavant, des distances presque infranchissables existaient encore entre les pays, les continents et les peuples des diverses régions de la terre. Ce n'est que par les récits de voyageurs isolés qu'on prenait connaissances des particularités de contrées pittoresques, aussi bien que des architectures, formes de cultures et coutumes de vie de peuples éloignés, qui faisaient souvent une impression étrange. On écoutait avec étonnement les récits de ceux qui revenaient de voyages lointains, et on était transporté par les images qu'ils en rapportaient. Malgré les rapides progrès des techniques d'illustration et des possibilités de voyager, cela resta en gros en l'état jusqu'au début de notre siècle. Puis tout se précipita. Par le télégraphe et le téléphone, les transmissions d'informations entre les régions les plus éloignées furent réduites à rien. Des nouvelles, qui auraient pris des semaines auparavant pour parvenir à leur lieu de destination, pouvaient être transmises en quelques instants. La possibilité apparue de prendre part consciemment aux événements importants se produisant presque en même temps sur des continents éloignés. La radio aplanit définitivement les distances pour la transmission des informations. Les possibilités de circulation furent simultanément développées selon un rythme à vous couper le souffle, si bien qu'il n'est déjà plus étrange aujourd'hui que des Américains passent par exemple la fin de semaine en Europe ou en Afrique. Que le monde fut, par ailleurs, submergé de matériau d'images et de reproductions filmées de tous les pays et de tous les peuples - ce par quoi, dans les coins les plus retirés, il ne manque plus grand chose pour se faire une idée vivante de la terre entière dans toutes ses parties et de l'humanité dans tous les groupes d'hommes qui la composent - ce fut là une évolution concomitante, qui allait de soi.

Si la terre devient petite pour la conscience de l'humanité, on peut facilement penser que cela a été tout simplement provoqué par le progrès technique. Mais la technique n'était justement qu'un moyen de réaliser une transformation qui se passait à l'intérieur des âmes. En tout cas, celle-ci aurait dû se dérouler expressément dans le domaine de l'âme humaine. La maturation de l'âme de conscience aurait dû intérieurement conduire à surmonter les distances terrestres, et à se développer dans un monde spirituel supraspatial. La grande transformation de l'âme et de la conscience s'est aussi déjà produite par certaines dispositions. Avant de pouvoir devenir assez puissante pour être reconnue et perçue comme telle par les hommes, une projection du processus intérieur surgit bien plus rapidement dans les conditions extérieures du monde: C'est l'ombre physique de ce qui veut monter à l'horizon de l'âme qui prend ainsi naissance. La réduction extérieure des distances terrestres est pourtant aussi un état de faits apocalyptique. C'est aux ombres projetées que l'essence de la lumière peut être devinée, alors qu'elle se dérobe encore à la perception directe.

On ne s'en est pas tenu au rapetissement de la terre. Un second stade d'évolution s'installe bientôt, par lequel l'humanité est au prise avec elle-même dans une relation complètement nouvelle. Un processus de chaotisation général se fait valoir. Auparavant, l'humanité, dans ses multiples différenciations nationales et continentales, pouvait encore vivre au sein d'un équilibre que la nature,

pleine de grâce, lui accordait. Si bien qu'à peu près chaque empreinte conforme au peuple ou à la race de l'existence humaine sur la terre disposait de son domaine, avec le climat et le caractère du paysage correspondants. En dehors de l'apatridie tragique du judaïsme, issu d'époques anciennes, il n'y eut que très peu de perturbations dans les derniers siècles autres que celles suscitées par le sentiment autoritaire de la race blanche, sûre de sa propre valeur: En Amérique parmi les Indiens, et en Afrique parmi les Noirs. Mais depuis l'éclatement de la première Guerre mondiale, l'humanité en bloc est prise dans une tornade qui la fait tourbillonner dans la confusion et ne laisse pour ainsi dire rien des anciens ordres équilibrés. Lorsqu'en 1918, dans l'épouvante de la progression du chaos, on proclama officiellement le principe de la nationalité, l'effondrement de tous les anciens ordres fut plus que jamais provoqué et consommé. Le sort de l'apatridie, que les peuples se préparaient mutuellement, gagna du terrain de par toute la terre.

Enfin, et avant tout après la seconde guerre mondiale, le troisième stade du processus vint se rajouter. Un principe de nouvel ordre mondial, sinistre, possédant le caractère du sphinx, se fit valoir de plus en plus. La configuration qui se forma alors était, et reste avant toute chose, dominée par la polarité Est-Ouest. En tant que telle et en elle-même, elle aurait pu constituer une animation et un enrichissement dans la gamme des couleurs de l'existence humaine; car tout comme la terre possède un pôle nord et un pôle sud, il existe aussi un pôle est et un pôle ouest pour l'humanité. Mais la configuration de deux blocs de pays groupés à l'Est et à l'Ouest, apparaît aujourd'hui si menaçante, que des flots de cris de guerre et d'angoisse se déchaînent dans les âmes. Comme, sous l'emprise persistante de la conception matérialiste de la vie, on ne voit pas le sens spirituel du nouveau groupement de pays qui se prépare, et qu'on ne veut pas le voir non plus, on en arrive à la pitoyable interprétation qu'il s'agit là d'une épreuve de force et que les deux groupes de pays seraient à concevoir comme le déploiement de deux armées prêtes à se combattre. Nulle part ailleurs, le défaut tragique d'une conscience apocalyptique et chrétienne, qui pourrait tenir compte des desseins de Dieu derrière les terreurs de l'époque, n'est plus éclatant qu'en présence du problème Est-Ouest. Une vue d'ensemble spirituelle et une maîtrise du regroupement apocalyptique, qui s'accomplit aujourd'hui dans l'humanité, pourraient et devraient émaner de l'Europe, en tant qu'entité territoriale médiane entre l'Asie et l'Amérique. Mais ce milieu continental menace de défaillir: Il ne trouve pas encore les idées et les forces spirituelles et psychiques par lesquelles il peut devenir un médiateur efficace et fécond entre les deux polarités hostiles qui sont en présence. Que l'Europe et en particulier l'Europe du centre, soit politiquement et économiquement impuissante et sans influence, et qu'elle le deviendra de plus en plus, il n'y a pas de quoi en être malheureux en réalité. Au contraire, des activités importantes peuvent désormais être consacrées aux questions spirituelles de l'humanité, puisque ces activités ne peuvent plus s'épuiser dans les contenus extérieurs de la vie. En Europe, de plus en plus d'hommes devraient percevoir que le problème Est-Ouest ne tire pas son origine des rapports de puissances, mais des processus de transformations apocalyptiques de nature suprasensible, auxquels l'humanité est soumise aujourd'hui. Mais cela veut dire aussi que les idées actuellement indispensables ne peuvent être puisées ni aux convictions matérialistes, ni au sein de la vie religieuse traditionnelle, mais seulement dans l'impulsion apocalyptique chrétienne, qui vise à une élévation de la conscience. Les événements spirituels de notre époque doivent eux-mêmes devenir les inspirateurs de ces pensées qui peuvent contribuer à la maîtrise de la problématique actuelle de l'humanité.

L'Ange du seuil, au visage comme le soleil, porte lui-même, d'une manière originelle, le groupement et la configuration adoptés par l'humanité d'aujourd'hui. Celle-ci se voit en lui comme elle est maintenant. Les nuées, dont il est vêtu, reproduisent l'élément spirituel et le style de pensée inhérents au monde des hommes de l'est. L'homme de l'ouest, volontaire et actif, peut se reconnaître



dans les pieds, comme des colonnes de feu, de l'Ange. Et l'harmonie des couleurs de l'arc-en-ciel peut éclairer la tâche d'harmonisation et d'équilibre qui revient à l'homme du centre.

Si l'Ange se tient avec un pied sur l'océan et l'autre sur le continent, cela n'exprime pas seulement le processus de transformation spirituelle qui saisit la terre entière: La polarité, dont l'humanité doit continuellement venir à bout, s'y élève aussi d'une manière imaginative. Et puis l'océan est l'image de l'existence suprasensible; et le monde terrestre sensible, dans lequel nous sommes incarnés, apparaît comme le continent. La différenciation principale de l'humanité dépend toujours plus des différents rapports avec le ciel et la terre. À l'est, l'humanité est restée plutôt liée aux mondes suprasensibles célestes, quoique le principe de l'incarnation terrestre y règne aussi, tandis que l'homme de l'ouest est beaucoup plus entièrement détaché des mondes suprasensibles. Ainsi l'humanité est-elle un être qui se dresse avec un pied sur l'océan et un pied sur le continent.

Que le regroupement de l'humanité soit aussi dangereux par la force des choses; que l'Est et l'Ouest ne soient plus capables de se comprendre, et soient sur le point de s'opposer, en absence de terrain d'entente suite à l'élimination du centre, et même de s'affronter durement, cela n'est cependant rien d'autre qu'un signe indiquant que l'humanité parvient au seuil du monde spirituel. Le penser, le vouloir et le ressentir se rendent indépendants; le ressentir est seulement d'abord trop faible pour établir un triple accord harmonieux, en tant que médiateur entre l'Est et l'Ouest. C'est ainsi que la triade menace de se résoudre en une dualité qui, au lieu de maintenir un élément de compréhension équilibrant les deux côtés, génère des étincelles de guerre entre ses deux éléments opposés; une conflagration universelle peut se déclencher à tout instant. Au sein des circonstances mondiales extrêmement tendues de nos jours, il doit d'abord paraître paradoxal de prétendre que c'est une caractéristique de l'homme de l'est qu'il soit resté proche de l'esprit et du suprasensible. L'Orient manifeste dans une mesure croissante, effectivement jusqu'en Europe, un visage militant marqué par la volonté. L'homme oriental ne surpassera-t-il pas bientôt l'homme occidental dans ses dispositions aux activités et réalisations terrestres ?

Ici, nous nous trouvons devant l'une des énigmes les plus stimulantes du temps présent. L'occidentalisation superficielle de l'Orient et l'apparente extinction de l'affinité de nature pour l'esprit de l'oriental, expriment en tout cas l'état général de l'humanité en un symbole puissant. Le céleste et le terrestre ne se trouvent plus en équilibre. Le plateau terrestre de la balance s'affaisse chaque jour, grevé de charges nouvelles, si bien que le plateau des affaires suprasensibles intérieures, déchargé depuis longtemps, est renvoyé plus vite vers les hauteurs. L'humanité menace de perdre le rythme de l'inspiration et de l'expiration qui repose dans l'échange et l'équilibre entre l'abandon dévotieux au monde spirituel et l'intervention active dans le monde terrestre. L'erreur grossière se répand de plus en plus selon laquelle l'homme n'aurait plus besoin, exprimé comparativement, de devoir inspirer et expirer.

Mais il se dissimule encore tout autre chose derrière le visage militant de l'Est. - Les sentiments de l'oriental, par rapport à l'occidental, sont depuis longtemps de nature divisée. Parce que l'Orient, depuis des temps immémoriaux, vit dans les réalités spirituelles comme dans des nuées perceptibles partout, il doit nécessairement tourner les yeux avec mépris sur les menées enfiévrées, simplement orientées vers l'utilité terrestre, de la civilisation occidentale. Il perce à jour le fait que les acquis d'organisation et de technicité, dont l'Occident est si fier, ne proviennent que d'une pensée matérialiste qui est incapable d'appréhender la vérité du monde. Comme d'un autre côté l'Occident, dans sa manière présomptueuse de considérer la primitivité et la médiocrité des autres races, étendait ses prétentions à la domination et sa propagande culturelle jusqu'en Asie, il devait rencontrer un élément volontaire s'exerçant sur la défensive. On commença en effet à rivaliser avec l'Occident et comme l'ancienne spiritualité orientale s'estompait et tombait en décadence, l'Orient

s'imbiba finalement de la spiritualité occidentale - qu'il recevait encore comme un esprit malfaisant. C'était comme si un homme répliquait à un autre qui veut lui en imposer: Attends un peu, je vais te montrer que ce que tu sais faire, je peux bientôt le faire mieux que toi! Mais l'intellectualisme occidental, quand bien même se rapporte-t-il aux questions techniques, économiques ou sociales, devait devenir quelque chose d'autre en Orient. Les nuées de l'ancienne spiritualité l'assimilèrent et en furent magiquement chargées comme par de l'électricité. De funestes nuages d'orages devaient ainsi en résulter, sillonnés à tout instant d'éclairs menaçants, accompagnés du tonnerre grondant.

L'Orient est aujourd'hui sur le point de démontrer à l'Occident son absence d'âme et l'inimitié déployée par son intellectualisme vis-à-vis de l'être humain. En se servant, avec même encore moins de restriction que l'Occident lui-même, de la forme du penser engendrée par celui-ci, il fournira en fin de compte des preuves toujours plus évidentes que l'intelligence utilitaire est essentiellement mieux appropriée à falsifier la vérité qu'à la trouver. C'est ainsi qu'un paradoxe apparaît dans le fait que l'Occident se trouve en face des problèmes mondiaux actuels en étant dépourvu d'idées, parce que les simples pensées intellectuelles sont insuffisantes pour les aborder. Il ne s'appuie encore que sur le pragmatisme, comme on dit, pour autant qu'il concerne avant tout les finances; quoique ce soit justement ce pragmatisme qui, par sa faillite, a auparavant créé la problématique entière. L'Orient utilise par contre, à s'en imbiber, l'intellectualisme occidental pour proclamer avec une force magico-religieuse des idées et des objectifs qui, parce qu'ils ne comptent plus avec la vraie nature humaine, menacent de déclencher des conflagrations universelles par leurs éclairs fulgurants. Même si l'on réussissait à éviter de nouvelles grandes guerres catastrophiques, on ne devrait pas se tranquilliser pour autant devant les tendances extrêmes qu'animent l'un contre l'autre l'Occident et l'Orient : Le pragmatisme dépourvu d'idées d'un côté, qui ne laisse finalement de place qu'à la foi en l'argent et en la puissance; le fanatisme idéologique de l'autre, aggravé d'une utilisation effrénée de la sagacité apprise à l'Ouest. Où reste-t-il donc un espace pour une impulsion du centre ? La chrétienté, qui devrait pourtant avoir connaissance du Christ, en tant que « juste milieu » de l'univers (die goldene Mitte, littéralement le milieu d'or en allemand, N.D.T.), se laisse-t-elle entraîner, peut-être même au point de sombrer dans le parti pris, dans ce groupement de puissances en opposition ? Au moment où l'ancienne création, après avoir traversé les premières épreuves du devenir, surgissait des brumes du déluge, la merveille des couleurs de l'arc-en-ciel se déploya dans le ciel, en signe de la nouvelle alliance entre Dieu et les hommes. L'image du grand gardien du seuil renferme aussi ce signe. Lorsque sur la Terre et dans l'humanité, la seconde création se presse au grand jour au milieu des douleurs et des catastrophes, l'arc-en-ciel doit aussi resplendir au-dessus d'elle. Mais il sera alors l'expression de la force du cœur chez les hommes qui permet, entre les pieds de feu, de nature volontaire, et la spiritualité des pensées, de la nature des nuées, d'instaurer le juste milieu. L'arc-en-ciel est encore le signe de l'alliance dans un nouveau sens: Par la force du centre placé entre les deux oppositions de l'univers, qui autrement se heurteraient, la possibilité est offerte d'une complète autoréalisation et d'une « auto-confédération ». Les hommes de l'arc-en-ciel, qui pourraient instaurer la paix dans le monde ne sont pas circonscrits au centre géographique du monde. Partout où se ranime l'impulsion apocalyptique chrétienne, le signe de l'alliance se révèle. Car il s'y développe alors une chaleur du cœur, qui ne devient pas une vie religieuse égoïstement pratiquée comme un but en soi, mais qui pénètre la totalité de l'essence humaine, jusque dans ses deux polarités qui s'opposent, et qui génèrent une triade harmonieuse: un ressentir traversé par l'action du Christ, un penser traversé de la sagesse lumineuse du Christ et un vouloir et un agir traversés tous deux de l'amour revivifiant du Christ.

Le gardien du seuil de l'humanité se manifeste successivement au visionnaire Jean sous les formes de l'image, la parole et l'être. Après que sa figure universelle a surgi devant la conscience imaginative, la faculté inspirative distingue comme une voix qui s'élève: « ... et il a crié à grande voix comme rugit un lion » (10, 3). Son appel menaçant trouve un écho cosmique parcourant sept résonances: Sept tonnerres lui répondent. C'est comme si une autre sphère voulait faire chorus au langage des trompettes. Jean comprend la parole qui vient ainsi s'adjoindre et se met en devoir de prendre note de ce que les sept tonnerres ont exprimé, en réponse au cri de défi lancé par l'Ange. C'est alors que l'injonction lui est donnée de devoir maintenir sceller, comme un mystère encore à venir, ce qui a retenti dans le Cosmos. L'Ange au seuil peut néanmoins faire un bilan. Ce que les tonnerres lui répondent, et la manière dont ils lui répondent, constituent à la fois le signe et la raison probante que les temps sont tout-à-fait mûrs. La parole scellée du héraut, qu'il exprime maintenant, est un serment sacré: « et il a juré, par celui qui est vivant dans les âges des âges et qui a créé le ciel et ce qui est dedans, la terre et ce qui est dedans, et la mer et ce qui est dedans, qu'il ne sera plus temps, mais qu'aux jours de la voix du septième Ange quand il va trompeter, le mystère de Dieu, dont tous les sagesse parlent, s'accomplira, comme il en a avisé ses esclaves les prophètes » (10, 6-7). [Le début du serment a cette teneur, littéralement: « Il ne sera plus temps ». On veut dire par là, sous une forme extrêmement renforcée, ce qu'on dit pour les affaires humaines: « Il n'y a plus de temps à perdre », « il n'y a plus de temps ». NdA]

Dans le conte de Goethe du serpent vert et du beau Lys, il existe un parallèle poétique au serment austère de l'Ange. Dans le temple du rocher souterrain, après que trois mystères ont été révélés et que le serpent lui eut susurré le quatrième à l'oreille, le « vieux à la lampe » peut proclamer la parole libératrice: « Le moment est venu ! » C'est ainsi que l'Ange au seuil, alors que les tonnerres lui ont renvoyé l'écho grondant de son appel, peut donner la parole déclenchant l'accomplissement imminent.

Des degrés imaginatif et inspiratif, la grande rencontre du seuil progresse au degré intuitif: L'Ange donne part à la substance de son être propre et apporte ainsi sa contribution à l'accomplissement proclamé par son serment sacré. Le petit livre ouvert, qu'il tient dans sa main, il le donne à Jean qui le lui demande, suivant ainsi une injonction spirituelle. Il fait cela en disant « Prends-le et dévore-le ! » (10, 9). Et Jean fait l'expérience que l'ange lui a annoncée: Dans ta bouche, il sera doux comme du miel, mais ensuite « il sera amer à ton ventre »; le livre pénètre tout son être en le transformant de fond en comble (10, 9-10).

Lorsque l'humanité parvient au seuil du monde spirituel, l'homme n'a plus que le choix de rester en arrière et sombrer précipitamment ou bien, d'une manière toute nouvelle, de prendre en lui un contenu spirituel qui exige certes une transformation de son être, mais qui lui donne aussi, justement par ce fait, la force de pouvoir progresser intérieurement.

La séparation des esprits qui se prépare, ne suit que le cours d'un simple positionnement face à face, entre la part de l'humanité qui refuse et celle qui ouvre son âme. Une grande dissimulation de la vraie situation a lieu du fait que, certes une vie spirituelle existe, pourvue de toutes les qualités des autorités scientifiques, artistiques et religieuses, mais elle n'est pourtant pas d'une nature telle que l'homme la saisisse et la refonde au tréfonds de son âme. Elle ne va que jusqu'à « avoir le goût du miel dans la bouche ». En soulageant sa fierté, l'homme se berce de l'illusion d'avoir accueilli en lui un contenu spirituel. Mais en réalité, ceux qui ont part à cette vie spirituelle sont, le cas échéant, encore plus pauvres intérieurement et encore plus fermés à la substance des mondes supérieurs que ne le sont ceux qui se sont détournés consciemment des affaires spirituelles pour se consacrer entièrement aux contenus matériels de l'existence. Une vie spirituelle qui reste bloquée dans la tête, et qui n'est ni authentique, ni réelle pour cette raison, devient funeste lorsque la réalité du monde

spirituel vient se briser contre le monde terrestre. Puisque cette réalité spirituelle n'est vraiment accueillie que là où les hommes se laissent pénétrer, et refondre par elle, jusque dans les couches les plus profondes de leur être.

Comment apprenons-nous à absorber dans notre être le livre qui nous est tendu, en correspondance avec les intentions de l'Ange du seuil ? - Avec le petit livre ouvert, la première des images fondamentales de l'Apocalypse s'approche de nous, métamorphosée: C'est le livre dans le ciel, d'abord scellé de ses sept sceaux. À présent, nous sommes déjà dans le domaine de la seconde image fondamentale, celle de l'autel dans le ciel, formant l'arrière plan du déploiement des trompettes. C'est donc, pour ainsi dire, devant l'autel universel que l'Ange nous donne le livre à manger. Livre et autel coïncident. Tout contenu spirituel que nous absorbons sous la forme de l'enseignement et de la connaissance, pénétrera ensuite tout notre être en le transformant, si nous apprenons à relier le penser à la dévotion, l'enthousiasme au respect, si l'ambiance de ce qui se passe sur l'autel forme le terrain nourricier de notre aspiration à la connaissance.

La synthèse de la connaissance et de la foi, du livre et de l'autel, qui émane de l'élément intuitif de l'Ange, dans toute sa grandeur, est liée à une rigoureuse épreuve d'authenticité, non seulement pour la vie de la connaissance, mais aussi pour le monde de la piété et du culte. Comme cela se révèle dans les images apocalyptiques, outre le livre et l'autel, la troisième image fondamentale surgit pour la première fois aussi: C'est le temple, telle une anticipation de la ronde des sept coupes de colère qui ne commencera que plus tard.

L'ordre est donné au visionnaire de mesurer le temple et l'autel et de séparer strictement le temple et le parvis: « On m'a donné un roseau, une sorte de bâton, et on m'a dit: Lève-toi, mesure le sanctuaire de Dieu, l'autel avec ceux qui s'y prosternent. Le parvis hors du sanctuaire, laisse-le en dehors, ne le mesure pas, car il a été livré aux nations et elles fouleront la ville sainte quarante-deux mois » (11,1-2).

L'humanité ne peut pas arriver à proximité du seuil sans qu'il soit tiré un bilan de la vie religieuse chrétienne. Des crises approchent qui soulèvent inexorablement la question de savoir dans quelle mesure l'humanité a dépassé le parvis des époques préchrétiennes et de leur évolutions, et a progressé dans l'édification du temple de la véritable vie chrétienne. Il n'y en a pas beaucoup à notre époque, à qui il revient de découvrir les règles d'or qui sont à l'oeuvre en train de mesurer le temple et l'autel, avec des mains invisibles. La mince couche recouvrant la dénomination de christianisme veut se rompre partout et les têtes géantes du paganisme se redressent, qui avaient sommeillé des siècles durant sous la surface des prétendues cultures chrétiennes.

Le continent asiatique balance entre un christianisme imbibé de l'intellectualisme et du matérialisme occidentaux et ses propres traditions magiques ancestrales. Et même si, une vague de renaissance germanique ou celtique traverse encore une fois les peuples de l'Europe centrale, un retour à la vie spirituelle préchrétienne de l'Europe du nord s'annonce - qu'il n'est donc pas facile de supprimer - comme une aspiration aux profondeurs et aux étendues cosmiques ne trouvant aucune satisfaction dans le christianisme d'église. Finalement, au sein même des courants de l'Église, les contenus et méthodes préchrétiennes menacent les germes du Christianisme véritable, puisque la fascination du catholicisme égyptien-romain, dans le catholicisme romain et celle de l'ancien testament dans le protestantisme, n'ont jamais été complètement surmontées. Le parvis se révélera-t-il plus puissant que le temple lui-même ?

La Révélation de Jean ne connaît aucun optimisme illusoire. Elle sait que le bilan, au point où il doit être tiré, ne peut donner motif à aucun apaisement. Le mesurage du temple est pour elle le signal de l'ouverture d'un Drame-Mystère profondément tragique: À l'heure de la plus grande détresse, le Roi appelle à combattre pour Lui ses deux plus robustes preux; et voyez les deux tombent au combat: « **Et je donnerais à mes deux témoins de prophétiser**, vêtus de sacs, mille deux cent soixante jours. Ce sont eux, **les deux oliviers et les deux lampes qui se tiennent devant le Seigneur de la terre**. Si quelqu'un veut leur nuire, un feu sort de leur bouche et dévore leurs ennemis. Que quelqu'un veuille leur nuire, il doit être tué de la sorte. Eux, ils ont le pouvoir de fermer le ciel, qu'aucune pluie ne tombe aux jours de leur prophétie. Ils ont le pouvoir sur les eaux pour les tourner en sang et de frapper la terre de toute plaie tant qu'ils voudront. Quand ils auront fini leur témoignage, **la bête qui monte de l'abîme leur fera la guerre, les vaincra et les tuera. Leur cadavre sera dans les rues de cette grande ville** qu'on appelle en esprit Sodome et Égypte, là même où leur seigneur a été crucifié » (11, 38).

Là où, auparavant, se trouvaient les deux pieds de l'Ange de l'humanité, comme deux colonnes de feu, deux personnages humains ont apparu. Nous pouvons découvrir en eux la forme en devenir de la culture spirituelle complète de l'humanité. Le génie de l'humanité a déployé ses activités dans deux directions. Issu des efforts pour comprendre et maîtriser le monde terrestre, le courant de **la science et de la technique** a pris naissance, de tous temps, des pyramides d'Égypte et de Babylone pour se prolonger jusqu'aux universités et usines d'aujourd'hui. Et de l'autre côté, la somme de tous les contenus culturels, par lesquels l'être humain cultivait sa relation aux mondes célestes, s'est déployée depuis les origines dans **la religion et l'art**. Le génie de l'humanité porte dans ses mains deux flambeaux, l'un tourné vers la terre, l'autre tourné vers le ciel. Le Seigneur de la terre se dresse entre l'arbre de la connaissance et l'arbre de vie.

Par deux références discrètes, l'Apocalypse laisse transparaître deux visages humains précis à partir de ces deux arbres de la vie spirituelle de l'humanité. En disant que les deux témoins sont armés de la toute puissance de transformer l'eau en sang, elle indique la figure de **Moïse**; et en leur attribuant la toute puissance de fermer le ciel, elle fait naître la figure de **Élie**. Lorsqu'en Égypte Moïse transforme l'eau en sang, il ne provoque pas un miracle extérieur affreux. Par son activité, il réalise plus exactement, dans ses visions remplies de terreur, la grande transformation de conscience au seuil de laquelle l'humanité était parvenue: Issue des régions rêveuses de l'océan cosmique, elle descendait dans le sang de la profondeur d'âme personnelle. Moïse place l'homme sur la terre, les Égyptiens par les plaies, et son peuple propre par les Tables de la Loi gravée sur la pierre. Il est le meneur de l'esprit pensant marqué du « Je » », qui remplace le rêve et la vision de la plus haute antiquité. Élie aussi n'avait fait aucun prodige plus extérieur que de fermer le ciel devant le roi Achab et d'annoncer le temps de la sécheresse; pas davantage, au moment où il fait s'amonceler les nuages chargés de pluie sur le Mont Carmel, après avoir vaincu les prêtres de Baal. Derrière la sécheresse extérieure et derrière la pluie, se tient la parole ou le silence des mondes supérieurs. Que le ciel prodigue des révélations, ou tienne ses écluses fermées, cela devient manifeste par des guides spirituels comme Élie, dont la mission est de corriger le cours de la relation de l'humanité avec le ciel.

Moïse regarde en arrière, vers le passé et décrit la création de l'existence physique. Ce qui est ainsi devenu s'étend devant son regard qui l'ordonne. Élie regarde prophétiquement vers le futur; il est le serviteur de la volonté divine du devenir. Moïse mène à la pensée et à la connaissance; Élie, à la foi et à la vision. Et lorsque les disciples perçurent le Christ au Mont Tabor, transfiguré entre Moïse et Élie, ils contemplèrent en Lui le génie de l'humanité placé dans la polarité des courants de la vie spirituelle de l'humanité; ils virent le Seigneur de la terre au milieu de Ses deux témoins. —

Les puissances de l'abîme montent à l'assaut des deux témoins. Le mal laisse présager pour la première fois son double visage. Le monstre double qui, par la suite, lorsque L'Archange Michel aura précipité la puissance du dragon dans les entrailles de la terre, s'élèvera en pleine clarté sous la forme de la bête aux deux têtes, prend en vérité position contre les deux témoins à l'endroit même où se dresse l'Ange avec ses pieds de feu, l'un sur la mer, l'autre sur la terre, comme si ces deux incarnations du mal réalisaient là un exercice préparatoire. Ce sont le mal personnel et le mal social, les dangers de l'âme sans esprit et de l'esprit sans âme, la chaleur accablante de Lucifer et la froideur de la puissance tentatrice de Ahrimane. Deux paires de combattants entament la lutte.

Le bon esprit de la connaissance et de la science doit combattre le froid esprit de la mort, qui procède simplement de la logique et de ce qui se mesure, mais dans une exactitude totalement dépourvue d'âme, par lequel le monde devient une machine et un appareil mécanique et bureaucratique. Le bon esprit de l'art et de la vie religieuse est menacé par la lourde torpeur de ce qui relève simplement du sentiment, qui n'est ni dominé, ni éclairé par l'esprit, et dans lequel viennent se mêler, pour cette raison, tous les égoïsmes imperceptibles et les passions de l'âme, à la fois individuelle et sociale, cette dernière relevant du peuple. Le double duel a un dénouement tragique: les cadavres des deux témoins reposent sur les rues de la grande ville.



Le Drame-Mystère, auquel le visionnaire Jean fait allusion avec une telle économie de mots, a trouvé un développement plus détaillé dans l'ancienne vision germanique. Le chant du Wala, du crépuscule des dieux (Edda, Völuspá) décrit les mêmes péripéties. Les noms sont seulement différents; les personnages eux sont identiques.

La situation fâcheuse, qui a été provoquée sur terre par la descendance de Loki, les avortons de l'abîme, empire au point de devenir insupportable; Et finalement les plus robustes des dieux eux-mêmes doivent en venir à affronter les ennemis sur le champ de bataille. Deux paires de combattants apparaissent. Thor, le dieu qui brandit le marteau, affronte le serpent Midgardr, le monstre accablant aux têtes multiples. Mais il n'est pas capable de vaincre et les deux adversaires se tuent l'un l'autre. De leur sang répandu, jaillissent les flammes d'un incendie universel. Wotan lui-même, le père des dieux, affronte la froide puissance des ténèbres incarnée dans le loup Fenris. Mais il ne parvient pas non plus à remporter la victoire. Il succombe, et le loup, grinçant des dents, reste le seul à triompher. Si le prestigieux fils inconnu de Wotan, n'avait pas été là, le sort de la terre et de l'humanité aurait été voué définitivement à la puissance satanique. Un jour cependant, comme le présage l'Edda, Widar sortira de sa retraite et tirera vengeance de son père sur le loup Fenris.

La concordance importante entre la vision de l'Apocalypse et celle de l'Edda est mise en valeur de la façon la plus évidente par d'autres fragments apocalyptiques du passé. Du temps de Charlemagne, nous est parvenu un texte fragmentaire, sous le titre « Muspilli » » (l'incendie universelle), l'un des documents les plus vieux en ancien haut-allemand. Ce document substitue le nom d'Élie au dieu Thor, le dieu de la profondeur d'âme cosmique et humaine, se rattachant ainsi à la prédiction selon laquelle le retour du Christ ne sera pas seulement précédé de l'Antéchrist, mais aussi de celui d'Élie:

J'ai entendu dire par les sages du monde,

Que l'Antéchrist affrontera Élie.

L'égorgé sera armé, et la lutte commence.

Les champions sont si puissants, l'intérêt si grand...

L'Antéchrist se rangera du côté de l'ennemi, Satan, celui qui l'anéantira...

Et beaucoup des hommes de Dieu le croient:

Lorsque Élie est blessé au combat

Et que son sang ruisselle sur la terre,  
Alors les montagnes s'enflamment et aucun arbre ne reste debout.  
La mer se consume et les flammes embrasent longtemps le ciel.  
La lune tombe, et la terre brûle.  
Il ne reste plus de pierres...

[Texte complet dans « Erda Sophia », Christ de toute la terre, 8<sup>ème</sup> livret, NdA]

L'autre paire de combattants, nous la rencontrons encore une fois dans la brève épître de Jude du Nouveau Testament, et cela d'une manière telle que nous pouvons y trouver aussi un pont entre l'Apocalypse et l'Edda. On nous montre une scène bouleversante, comme en passant: L'Archange Michel dispute la dépouille de Moïse à la puissance satanique. C'est l'instant où le loup Fenris triomphe de Wotan et se prépare déjà à devoir se défendre contre Widar, le fils du dieu, qui intervient d'en haut. Que l'Apocalypse et l'épître de Jude nous parlent du cadavre de Moïse et l'Edda du cadavre de Wotan, nous nous trouvons en face de la même image; Wotan, en tant que dispensateur des Runes, est semblable à Moïse, fondateur de la Loi: C'est l'inaugurateur de la connaissance par la pensée. Le cadavre de la pensée est un objet de lutte entre Widar et le loup Fenris, entre l'Archange Michel et Satan.

Il existe aussi des développements modernes de ce drame apocalyptique du combat tragique et de la résurrection finale des « deux témoins ». C'est ainsi que Vladimir Soloviev (1853-1900), en puisant dans la connaissance chrétienne intime qu'a l'âme russe pour la Révélation de Jean, contribue à esquisser une vision prophétique hardie sur ce thème dans son « Bref récit de l'Antéchrist », rédigé à l'approche du Tournant du siècle:

Dans l'Europe du 21<sup>ème</sup> siècle, qui a secoué le joug d'une occupation de dix ans par les Mongoles, un homme, disposant d'aptitudes géniales, se hisse rapidement aux plus hautes fonctions dirigeantes. Doté d'un amour de soi sans borne, il voit se réaliser en lui-même la prédiction du « retour du Christ ». Dans la trente-troisième année de sa vie, il traverse une crise intérieure et des événements mystérieux dont il sort complètement transformé. Un esprit emporté et fier, lui fait dès lors haïr le Christ et le considérer avec un profond mépris. Il est élu à vie au poste de Président des États-Unis d'Europe; et finalement de tous les continents de la terre qui lui rendent hommage en tant qu'empereur de la terre. Après la résolution du problème social, par « la parité de l'état général de satiété », il se tourne vers les questions religieuses et convoque la Chrétienté, numériquement réduite à rien, à un concile général à Jérusalem. Il préside ce concile, assisté d'une chancelier, Apollonius, un mage noir; par des promesses fantastiques, il exige des trois groupes chrétiens, les Catholiques-Romains, les Grecs-Orthodoxes et les Protestants, l'entière reconnaissance de son autorité. La grande majorité se soumet à l'Antéchrist, seul un petit groupe s'y oppose. Jean, le vieillard le plus âgé, le guide spirituel inébranlable de l'Église orientale, exige de l'empereur qu'il reconnaisse le Christ. Le mage, qui se tient au côté du maître du monde, fait monter un nuage noir au-dessus de l'assistance et tue d'un éclair le premier des fidèles témoins. Au moment où le Pape Pierre II, au nom des Catholiques Romains résistants, lance les foudres de l'excommunication contre l'Antéchrist, un éclair d'Apollonius l'étend au sol. C'est l'épouvante parmi les Chrétiens qui entourent les deux cadavres. Le professeur de théologie, Ernest Pauli, le chef des protestants, les invite à reprendre courage. Apollonius est désigné comme nouveau Pape par l'empereur et inaugure une nouvelle ère de puissance et de magnificence pour l'Église remplie de prodiges incroyables. Quelques jours plus tard, les prières de la petite troupe de fidèles, qui se sont rassemblés autour des cadavres des deux témoins, au Mont des Oliviers, sont exaucées: ils retrouvent le souffle de la vie. Sous l'effet de cette résurrection merveilleuse, la réunion des Églises est réalisée qui doivent trouver leur voie en dehors

de toute question de puissance. Bien que Soloviev ait réduit l'Antéchrist à un individu humain et ramené les deux témoins au niveau de représentants de deux confessions religieuses concrètes, on peut reconnaître cependant dans cette eschatologie moderne quelques éléments de la tension et du style inhérents à l'Apocalypse. Ce qui vaut pour l'Antéchrist, s'applique comme venant du règne de Dieu, on ne pourra véritablement rien y redire, voyez ici, voyez c'est comme ça. C'est une puissance universelle omniprésente, qui surgit sous des formes innombrables, et bien sûr, pas seulement là où le nom du Christ est combattu ou évité. L'action des deux témoins n'est aucunement à mettre aussi au même rang que les courants de l'Église. L'image des deux cadavres dans les rues de la ville, qui s'appelle en esprit « la Sodome et l'Égypte », révèle le tragique plus fondamental et plus étendue de la situation: La science morte et la religion morte. Les cultures de ce monde, portées par la pensée et la sagesse, celle de la pensée qui s'est émancipée depuis longtemps de la sphère d'influence de la vie religieuse ecclésiastique, aussi bien que celle de la sagesse, reposant encore sur l'héritage de la tradition, de la foi et de la piété elle-même, ont débouché sur la mort; la première, dans le semblant de vitalité du mécanisme, dont il émane bien plutôt un rayonnement de mort qui traverse tout; la seconde, par l'extinction et la paralysie du sentiment au sein d'une époque dominée par la simple compréhension intellectuelle. Les puissances de l'abîme ont éteint les flambeaux, qui aidèrent autrefois l'humanité à s'élever vers l'esprit.



Il reste un espoir. L'Apocalypse indique un temps, après trois jours et demi, l'esprit de la vie descendra de nouveau dans les cadavres des témoins. L'Edda et l'épître de Jude évoquent l'intervention salutaire et décisive de Widar-Michel.

Lorsque l'humanité approche du seuil, lorsque se lève l'aurore de la grande irruption solaire, qui apportera la septième trompette avec elle, on peut en venir alors à une résurrection de la culture, à une revivification de la science et de la religion. Le courant scientifique matériel qui est mort, peut être restauré et sauvé par une science qui porte la vie en elle, parce qu'elle inclut l'élément suprasensible, qui vivifie tout élément terrestre, et qu'elle comprend avec elle, de ce fait, le monde spirituel. C'est ainsi que le souffle de la vie peut revenir dans le cadavre de la science et dans la création culturelle extérieure. Lorsque les mondes spirituels se rapprochent de l'humanité, on doit aussi s'efforcer de renouveler la vie religieuse et de la revivifier. Partout, doivent se déclencher des mouvements de réforme, par lesquels l'esprit de la vie reviendra dans le cadavre de la religion.

La résurrection de la science a connu une impulsion de toute première importance par l'oeuvre de Rudolf Steiner. Un être humain n'a pas seulement agi là, seul. Il devint l'organe d'une puissance efficace qui veut arracher à la puissance de l'adversaire le cadavre de la pensée et de la connaissance humaines et lui insuffler une vie nouvelle. La « science spirituelle » fondée par Rudolf Steiner constitue un point d'impact dans la culture de l'action de l'Archange Michel. Elle montre déjà ses effets bienfaisants dans tous les domaines de la connaissance et de la création culturelle.

Cette victoire, remportée sur l'absence d'âme d'une conscience froide et morte, ouvre aussi la voie pour une résurrection du second témoin. Sa mort fut effectivement provoquée en premier lieu par le souffle froid de l'élément intellectuel. La piété peut aussi ressusciter avec la pensée; en effet, sans un nouvel état d'innocence du coeur, la connaissance ne peut généralement pas s'élever au-delà des aspects matériels de l'existence. L'activité vivante déployée au sein de la « Communauté des Chrétiens » en faveur d'un « renouvellement de la vie religieuse », voudrait être une contribution particulière en vue de l'éveil du second témoin. Ce que la Communauté des chrétiens veut apporter, n'est aucunement une nouvelle théorie religieuse. Portant et prenant soin d'un culte et d'un acte sacramental renouvelés, correspondants à la conscience moderne, elle se ressent elle-même comme



une réalité religieuse. Sa fondation aurait été impossible, si elle n'avait eu à sa disposition que des possibilités humaines. Une haute sphère collabore avec elle et dispense ses étincelles de vie.

C'est ainsi qu'une ambiance intuitive pascalle d'une résurrection suprapersonnelle s'agite et concerne la totalité de la culture, au milieu de ces épreuves riches de tempêtes, d'orages et de combats qui sont exigées de l'humanité. Quand à savoir si le chemin vers le « meurt et devient » est ouvert, cela se révélera au fait que la polarité qui règne entre les deux témoins cessera de les faire apparaître l'un contre l'autre et l'un à côté de l'autre. L'écroulement de la connaissance et de la foi était certes devenu un signe de déclin et de ruine. Leur collaboration harmonieuse fait apparaître partout, comme par enchantement, un reflet de ce que virent les trois disciples sur le Mont Tabor: Moïse et Élie, formant comme les colonnes d'un porche, au travers duquel s'avance le Centre solaire, Christ Lui-même.

C'est ainsi que l'autel existe encore aujourd'hui et peut subir l'épreuve de la mesure du juste milieu. Les autels du culte sacramental renouvelé peuvent devenir des lieux d'implantation d'un sommet du Tabor omniprésent et peuvent être une source de résurrection culturelle. Comme dans les temps originels, même si extérieurement d'abord cela est peu apparent, le culte engendre de nouveau la culture. Dans le sacrement s'accomplit à chaque fois le miracle, par lequel la tragédie du crépuscule des dieux est tournée en grâce. D'un côté de l'autel, l'Évangile est proclamé qui, compris d'une façon nouvelle, devient un élixir de vie pour la pensée et la connaissance mourantes: Nous voyons alors Moïse, l'un des témoins, se relever à une vie nouvelle. Sur l'autre côté de l'autel, la dévotion des âmes, dans un total dévouement, jaillit et s'élève comme une offrande en réponse à la Parole divine. Un nouveau ressentir, une nouvelle piété prennent naissance et Élie, l'autre témoin, se relève de la tombe. Le Seigneur de la terre, ressuscité, se manifeste et les témoins ressuscités se tiennent à sa droite et à sa gauche. La culture reçoit des autels la semence de la sagesse vivante et de la nouvelle foi.

## **VII. L'Archange Michel et la bête sortant de l'abîme : Le double visage du mal**

### **Les douzième et treizième chapitres**

Il n'y a pas si longtemps encore, les théologiens dirigeants voyaient une supériorité essentielle du Christianisme vis-à-vis des religions préchrétiennes dans le fait qu'il serait expurgé de la mythologie. Une abondance d'éléments mystiques de toutes les origines nous arrive à flots des religions qui ont précédé le Christianisme. Pour les intellectuels de notre époque, ces éléments se caractériseraient par la nature absolument incertaine de l'image, et de ses ondolements, à laquelle on ne pouvait pas se fier. L'intelligence abstraite, liée au cerveau, qui voudrait toujours s'en tenir à la rectitude de la construction logique, ne s'y retrouvait plus. Ainsi posait-on comme un fait l'existence d'un élément fantastique, superstitieux, dans les mythologies des époques antérieures au Christianisme.

Cet état d'esprit à l'égard du mythe s'est en tout cas rapidement transformé au long du 20<sup>ème</sup> siècle, si bien que les points de vue théologiques, qui faisaient l'éloge d'un Christianisme affranchi de la mythologie, ont perdu de leur importance, et cela surtout, dans la mesure où ils sont encore défendus. C'est, au contraire, une aspiration de plus en plus intense au mythe nouveau qui surgit maintenant. Avant la première guerre mondiale, des livres comme celui d'Arthur Bonus "*Du nouveau mythe*", n'existaient qu'à l'état sporadique. Mais après l'éclatement de l'orage universel, des vagues nostalgiques de plus en plus intenses et multiples se firent valoir pour revivifier l'élément mythologique des temps préchrétiens au sein même de notre époque. Notre présent, avec ses destinées extrêmement tendues, n'est plus accessible à la seule compréhension de l'intellectualisme. L'événement du siècle domine de plus en plus puissamment le plan humain. Celui qui veut le comprendre, doit réapprendre à se servir d'une pensée imagée de nature mythologique. Au moyen de l'intelligence abstraite liée au cerveau, on ne peut comprendre que des époques dont les événements conservent des dimensions humaines. Qu'une époque atteigne des dimensions surhumaines, et accède aux révélations d'une grandeur vitale et universelle, comme s'est le cas aujourd'hui, alors l'humanité ne peut plus s'en tirer sans mythologie.

De vastes cercles se détournent donc du Christianisme, parce qu'ils sentent que les pensées chrétiennes, telles qu'elles sont cultivées dans les milieux traditionnels de l'Église, ont perdu leur force, sont devenues insipides et ne s'élèvent plus à la grandeur et à la hauteur du mythe. On se reporte de plus en plus fréquemment aux religions préchrétiennes, qu'elles soient orientales ou occidentales, parce qu'elles possèdent par leur mythologie, la grande composante cosmique et artistique inhérente à l'image. Le Christianisme, tel qu'on le conçoit aujourd'hui d'après les manifestations de certains cercles traditionnels de l'Église, devient une affaire limitée simplement à l'aspect moral et se trouve donc mis de côté par de nombreux hommes de notre époque.

Cela étant, il n'est pas vrai que le Christianisme est une religion dépourvu de mythe. Le Christianisme est même, au sens le plus élevé, le couronnement et l'accomplissement de toute la mythologie. La part qu'il prend assurément dans la sphère de la mythologie, dans le monde des

images contemplées, reste non développée et non connue, si la pensée et la vie chrétienne ne s'étendent et ne se renforcent pas jusqu'au point où elles deviennent apocalyptiques et épousent la Révélation de Jean comme une partie intégrante de leur organisme. Dans ce dernier livre du Nouveau Testament, le mythe chrétien se déploie dans toute sa grandeur et dans toute sa plénitude. Dans leur conclusion véritablement restée cachée jusqu'alors, les livres du Nouveau Testament offrent la clef d'une compréhension du monde et de la destinée pour de telles époques qui, comme la nôtre, grandissent et atteignent des dimensions mythologiques. Que l'Apocalypse de Jean soit découverte et conquise, alors on n'a plus besoin d'en revenir aux courants mythologiques d'un passé révolu depuis longtemps, aux dépens du Christianisme.

Nous touchons ici en même temps la différence fondamentale entre toutes les mythologies antérieures au Christianisme et la mythologie chrétienne. L'Ancien Testament, exemple fondamental de tous les documents religieux des époques préchrétiennes, commence avec le mythe. Les livres de l'ancienne Alliance se développent à partir des images de la Genèse, du mythe de la Création, au commencement de la Bible, et progressent toujours plus à partir du domaine divin en menant au domaine humain. Il en va autrement dans le Nouveau Testament. Le mythe s'y trouve à la fin. La mythologie en forme le sommet, elle forme le couronnement de tout ce qui précède. Toute mythologie préchrétienne, que nous la considérons dans l'Ancien Testament, où chez les Égyptiens, les Babyloniens, les Grecs et les Germains, consiste en une vue rétrospective, un souvenir originel de l'humanité, de nature rêveuse et visionnaire, des époques primordiales, dans lesquelles s'entrelaçaient encore les histoires humaine et divine. Au-delà de la faculté de mémoire personnelle, les voyants, qui ravivaient les mythes au milieu de leur peuple, se souvenaient du commencement primordial de tout devenir. Ils contemplaient des époques passées dans lesquelles les dieux ne modelaient pas seulement le monde, mais agissaient parmi les hommes qui les invitaient à leur table. Au contraire, le mythe chrétien, tel qu'il se déploie en particulier dans l'Apocalypse de Jean, est en premier lieu de nature plus prophétique, entrevoyant l'avenir qu'il porte en son sein. À la place de la vision rétrospective rêveuse, on entend frapper à la porte de l'avenir, et on voit se déchirer le voile des mystères qui ne doivent se dévoiler et se réaliser que dans les éons à venir. Le fruit d'un approfondissement de la Révélation de Jean est que se refondent en l'âme un enthousiasme et une volonté tournées vers l'avenir plutôt que l'attitude créatrice d'une humanité aspirant aussi à progresser dans le champ de l'intériorité de l'âme.

Avec cela se rattache encore une autre différence importante entre les mythologies préchrétienne et chrétienne. Les mythes du passé sont les derniers fruits résultant de l'ancienne voyance que l'humanité possédait alors qu'elle en était au stade de l'enfance. Les mythologies préchrétiennes constituent elles-mêmes la preuve, justement, que l'humanité était clairvoyante dans les millénaires passés et qu'elle a plutôt vécu dans une conscience plus imagée, que dans la conscience abstraite de l'époque moderne. Aux commencements de leurs cheminements terrestres, les hommes ont encore eu la possibilité de percevoir, au sein des règnes de la nature, des entités suprasensibles à qui ils donnèrent des noms divins. Toute la mythologie ancienne est née de cette vision entremêlée de rêve,

s'estompant progressivement par la suite, d'entités divines vivant dans le cosmos étoilé et au sein de la nature terrestre. Après l'extinction et la disparition définitives de l'ancienne clairvoyance, ce qui était nécessaire afin que les hommes accèdent à l'éveil spirituel et à la liberté, une période intellectuelle pouvait commencer, qui croyait devoir se placer au-dessus de tout élément mythologique en l'envisageant comme de quelque chose de superstitieux. On ne sut plus rien de la faculté visionnaire des époques anciennes, on l'avait perdue. – L'Apocalypse est issue d'une autre source de possibilités psychiques. Le pouvoir visionnaire de Jean est un nouveau commencement. Ce sont les prémices d'un don nouveau, qu'il faut conquérir à un niveau de conscience plus élevé. L'aspiration au nouveau mythe, est en même temps une aspiration inconsciente à la libération du buisson épineux de l'intellectualisme et à l'acquisition d'une nouvelle voyance. Lorsque aujourd'hui, des journaux paraissent avec des manchettes comme "La nouvelle vision", ou autre, il s'y exprime une aspiration de notre époque, même si ceux qui en sont les instigateurs ne pensent pas que l'on puisse sérieusement les prendre aux mots. La fréquentation assidue de la Révélation de Jean, dans laquelle la nouvelle vision se développe pleinement et entre pour la première fois en jeu, peut être l'aide la plus merveilleuse pour faire germer la graine d'une nouvelle conscience, qui repose sur les fondements de l'âme humaine, et se presse vers la lumière. Le soleil spirituel, qui rayonne de l'Apocalypse, peut provoquer dans l'âme de ceux qui se tournent vers lui, la renaissance de la faculté visionnaire de l'âme d'une manière lucide et correcte.



Au point culminant du livre, au son de la septième trompette, la mythologie chrétienne se déploie dans une grandeur et une force particulières. En devenant spectateur du drame qui est dépeint dans les 12<sup>ème</sup> et 13<sup>ème</sup> chapitres, notre regard pénètre en même temps au coeur de la mythologie chrétienne. Trois figures s'y trouvent, signifiant particulièrement la quête et la renaissance des grandes représentations divines anciennes. La première figure, qui devient visible dans le ciel, comme il est dit, est celle d'une femme revêtue du soleil, la lune sous ses pieds et la tête couronnée de 12 étoiles. Cette femme est sur le point de mettre au monde un enfant. La seconde figure est le dragon, qui se tient en embuscade et menace la femme. Enfin, la troisième figure est celle de l'Archange Michel, qui, avec ses troupes, l'emporte sur le dragon et sa suite.

La vision d'une reine céleste, une sublime mère divine sur le point d'enfanter ou portant déjà l'enfant dans ses bras, n'existe pas seulement depuis le récit de la Noël, qui nous montre Marie portant l'Enfant Jésus dans ses bras. Cette image est un bien commun de tous les courants spirituels des peuples de la terre. Dans l'ancienne Égypte, on élevait ses regards vers Isis, qui met au monde l'Enfant Horus; les Grecs vénéraient Déméter, la mère sublime d'Éleusis, et lorsqu'ils représentaient la déesse tenant l'épi de blé à la main, signifiant ainsi que toutes les créatures de la terre sont ses enfants, elle apparaissait alors aussi sous la forme de Déméter-Cérès, qui n'était qu'une variation de la mère céleste tenant l'enfant sur son bras. L'Europe druidique, qui vécut de la manière la plus

caractéristique au sein du courant celtique, avait sa représentation de madone. Depuis les époques préchrétiennes, l'image de Paritura, la vierge qui enfantera, était aussi vénérée dans la grotte de Chartres, qui deviendra plus tard la crypte de la cathédrale. Même dans les contrées de l'Orient lointain, nous rencontrons partout finalement cette image de la vierge-mère avec son enfant. C'est avec toute la délicatesse de l'au-delà que se présentent devant nous les figurations de Kannon, la déesse du sud de l'Asie. Des livres, comme celui de Richard Karutz *Marie dans le lointain Orient*, peuvent étaler aux regards du lecteur occidental une riche matière à ce sujet. Et en fin de compte, la richesse des peintures de Madone, tels qu'elles furent représentées par Raphaël et d'autres peintres du moyen-âge, ne serait pas complètement comprise si elle ne remontait qu'à la figure historique de Marie au début de notre ère et non à l'image cosmique primordiale qui représente un fondement mythique commun de l'humanité.

La seconde figure, qui représente la quintessence d'innombrables motifs mythologiques, c'est le dragon, qui se tord au milieu d'un bouillonnement de flammes rouges, informes, aux pieds de la femme, dans l'espoir de ravir et d'engloutir l'enfant sitôt qu'il sera né. Laissons de nouveau vagabonder notre regard sur les peuples de l'humanité ancienne. Les Babyloniens évoquaient en ces temps là, dans leur mythe de la création, le serpent du monde Tiamat, qui monte de l'abîme parmi tout ce qui est en devenir et menace l'humanité qui vient tout juste d'être mise au monde du sein de la divinité. Dans les contrées égyptiennes, cette figure de dragon devient Typhon, et est nommée Python chez les Grecs et partout nous rencontrons des figures antérieures au Christianisme établissant autant de parallèles avec sa mythologie. C'est ainsi que la légende grecque raconte comment le serpent Python menaçant, s'approche de Léto, qui, enceinte du Père divin, se trouve sur le point de mettre au monde l'enfant Apollon. De même que la Révélation de Jean dit que l'enfant a été protégé du dragon en étant porté devant le trône divin, le mythe grec décrit comment Léto est sauvée du dragon en étant emmenée sur la l'île lointaine de Délos, où elle peut mettre au monde son enfant solaire. Les Égyptiens racontent aussi qu'Isis a mis au monde son enfant Horus, dans un lieu solitaire et éloigné, dans lequel elle s'était réfugiée pour se protéger du dragon Typhon.

Dans la figure de l'Archange Michel, l'Apocalypse montre la même puissance solaire rayonnante qui vainc le dragon et qui a été connue sous beaucoup de noms, dans la vision mythique de tous les peuples. Les Babyloniens appelaient le vainqueur du dragon sous le nom de Mardouk, les Indiens Indra, les Perses Mithra, les grecs Apollon et finalement, c'est le personnage de Siegfried, le tueur de dragon, le dernier initié de la mythologie nordique, qui surgit comme une forme tardive du personnage de l'Archange Michel. Au sein de la vie chrétienne même, le personnage originel chrétien de Saint Georges est considéré et vénéré comme le reflet humain du vainqueur céleste du dragon et a donc été élevé au rang de saint patron de toute la chevalerie chrétienne.

Il est vrai que le mythe dramatique, que décrit le 12<sup>ème</sup> chapitre de l'Apocalypse, trouve son plus admirable parallèle dans le paisible événement humain de l'histoire de Noël. Lorsque à Bethléhem, Marie met au monde son enfant et le porte dans ses bras, alors se reflète aussi dans le règne humain l'image céleste sublime qui fut de tout temps une vérité cosmique pleine de vie. La puissance adverse

qui guette, le dragon, est aussi présente dans l'histoire de la nativité et apparaît sous une forme rendue humaine: Le personnage d'Hérode. Il doit être là, parce que le drame-mystère, qui se déroulait jusqu'à ce moment dans le cosmos, est à présent descendu sur la terre. De la même manière que dans le drame mystérieux, le dragon veut engloutir l'enfant sitôt qu'il est né, dans le drame historique, Hérode manigance de tuer l'enfant. Et la fuite en Égypte est le parallèle terrestre et humain du fait que dans le drame céleste, la femme dans le désert soustrait l'enfant et le pose auprès du trône divin pour le protéger de l'adversaire.

Actuellement, il n'est peut-être pas inutile à la renaissance du mythe de la Nativité, que sa forme lyrique soit sacrifiée au feu destructeur de notre époque, si d'autre part, l'aide de l'Apocalypse nous permet de retrouver l'arrière-fond cosmique de la fête de Noël : Dans ces scènes paisibles du récit de la nativité, des images divines gigantesques sont descendues du ciel et ont pris forme humaine pour l'amour de nous.



C'est le **mythe de l'âme** qui se révèle à nous dans ce cœur de l'Apocalypse. La femme, qui apparaît dans le ciel au témoin de l'Apocalypse, peut être perçue comme l'âme visionnaire des anciens peuples et décrite comme l'immense mère céleste, car c'est l'âme du monde elle-même qui apparaît dans cette image. Notre cosmos entier, auquel appartiennent non seulement la terre mais aussi le soleil, la lune et les étoiles, est comparable à un être humain. Comme l'homme, le cosmos a une âme. Nous voyons le corps du monde de nos yeux terrestres, même si nous ne pouvons pas l'embrasser du regard dans sa totalité. Nous n'en sommes nous-mêmes qu'une partie trop infime pour avoir un vaste coup d'oeil sur sa structure générale et pour pouvoir reconnaître toutes les particularités qui forment les éléments constitutifs de son corps. L'âme, qui habite ce corps cosmique, l'âme du monde, nous n'avons pas la capacité de la voir, nous les hommes, avec nos yeux terrestres. Elle apparaissait encore autrefois, dans les visions contemplatives des peuples préchrétiens, sous la forme d'une femme (épouse N.D.T.) et elle apparut finalement au visionnaire qu'était Jean, le premier possesseur de la nouvelle clairvoyance. La Révélation de Jean nous fait pressentir l'époque où l'humanité, sous le signe de la mère céleste, redeviendra (clair)voyante.

Le grand cadeau et mystère de l'existence humaine repose dans le fait que chaque homme individuel, parcelle aussi infime qu'il soit dans l'ensemble du cosmos, porte avec son âme humaine un reflet de l'âme du monde en lui. Chaque âme humaine est une correspondance microcosmique de la mère divine, qui est l'âme du monde. Nous contemplons notre propre essence dans cette image comme dans un miroir céleste dans lequel nous lisons quelle était la pensée de Dieu lorsqu'il fit naître les âmes, aussi bien dans le cosmos que dans l'être humain.

C'est dans une admirable organisation triple que nous apparaît la femme dans le ciel. Tout son être rayonne de l'éclat du soleil, dans lequel elle est enveloppée comme dans un vêtement. Elle a la lune sous les pieds et porte une couronne d'étoiles sur la tête. L'âme du monde possède aussi un penser,

un ressentir et un vouloir, comme nous portons en nous, les hommes, le triple accord du penser qui réside dans notre front, du ressentir en notre coeur et du vouloir dans notre être inférieur. Si la femme apparaît dans le ciel habillée du soleil, cela signifie que là où se trouve le coeur d'un être porteur d'âme, c'est l'endroit où un soleil doit véritablement rayonner. L'observation matérialiste de la nature veut nous faire croire que le soleil, que nous voyons dans le ciel, ne serait rien d'autre qu'une boule de matière incandescente, en combustion, qui se déplacerait dans l'univers. En vérité, le soleil n'est rien d'autre que le signe visible du coeur du monde. Nous voyons en lui la propre âme de l'âme, le coeur du monde ressentant. Si le soleil est la correspondance macrocosmique du coeur situé dans la partie médiane de l'être humain microcosmique, il s'ensuit que notre coeur est destiné à devenir un soleil. Aussi étroitement romanesques et sentimentaux que ces mots puissent être : « Aies le soleil dans ton coeur », ils attirent pourtant l'attention sur une vérité, pourvu qu'on les replace dans un contexte suffisamment vaste. Ils reposent sur un Mystère cosmique. Et précisément en regard de la tendance à écarter tout ce qui relève du sentiment comme étant démodé, il est particulièrement important de reconnaître que notre coeur est, et doit être, un soleil microcosmique. La culture a pris une tournure par laquelle on a oublié que l'être humain avait un coeur. On se meut entre les extrêmes formés par la simple pensée intellectuelle et la volonté brutale. Pourtant l'homme vrai repose dans la zone médiane de son être. C'est seulement par une éducation et une culture nouvelles du sentiment et du coeur que le lever de soleil microcosmique peut devenir opérant et chasser les ténèbres.

L'essence volontaire du monde se révèle dans le croissant de lune sur lequel se tient la femme. C'est en même temps l'image directrice éduquant la volonté humaine. Ce qui s'agite dans la région volontaire, celle du besoin instinctif, est d'abord plutôt dans l'état du dragon que dans l'état du croissant lunaire, pour cette raison, ces forces sont situées sous elle. Dans l'image apocalyptique, le croissant argenté de la lune n'est rien d'autre que la coupe dans laquelle repose le soleil. Le soleil est le contenu, le croissant lunaire la coupe. Ainsi est-il véritablement dans l'intention de Dieu que tout ce qui relève de l'élément lunaire, de ce qui est conforme à la volonté et au besoin instinctif, et se situe dans la partie inférieure de l'âme du monde et de l'être humain, ne doit être rien d'autre que coupe et réceptacle. Combien notre civilisation actuelle est éloignée de ce mystère, elle qui, à tout point de vue, accorde une grande valeur à ce qui est empreint du caractère volontaire ! On pourrait presque dire qu'aucune époque n'a eu une attitude aussi dilettante que la nôtre dans le champ de la volonté. Jamais n'est authentiquement fort celui qui prend une attitude vantant sa force. La forte volonté est celle qui peut se retenir. Une manière d'être, fortement marquée par la volonté, est le plus souvent le déguisement d'une faiblesse de fond. Seuls des hommes qui peuvent rester calmes intérieurement, en étant capables de se taire et de porter en eux, disposent d'une forte volonté. C'est l'un des plus profonds mystères de l'auto-éducation chez l'homme, que la volonté ne peut seulement se renforcer que dans la réceptivité tranquille et l'ouverture d'esprit paisible, car elle se rend de ce fait sensible et capable de recevoir des forces volontaires supérieures. Aussi paradoxal que cela soit d'abord, la sentence la plus merveilleuse pour renforcer la volonté, c'est la parole du Christ: « Que ta volonté soit, et non la mienne », ou bien la troisième prière du Notre Père.

L'âme du monde a aussi des pensées: la femme dans le ciel porte la couronne des douze étoiles sur la tête. Les pensées de l'âme du monde apparaissent à notre regard qui s'élève vers les étoiles du ciel nocturne. Les étoiles ne sont pas des corps gazeux inertes, éloignées de nous de tant et tant d'années lumière. Elles forment une couronne sur la tête de l'âme du monde. Et en étant dotés de la faculté de penser, nous, les hommes – ce qu'on ne sait pas apprécier correctement de nos jours, car de la pensée, on ne comprend que l'intellectualisme, dont on est soi-même dégoutté – nous avons part à la nature stellaire du cosmos. Notre penser doit être stellaire.

Nous cessons de parler superficiellement du soleil, de la lune et des étoiles à la suite d'une lecture correcte de l'Apocalypse. Nous commençons à reconnaître dans ces images cosmiques notre ressentir, notre penser et notre vouloir. Nous nous élevons à notre propre détermination en reconnaissant la relation de l'âme du monde et de l'âme humaine avec le soleil, la lune et les étoiles, comme des images directrices caractérisant l'essence de notre âme. –

Une tension dramatique s'installe dans l'image paisible de l'âme cosmique : le dragon rouge feu se dresse, les puissances de l'abîme sont à l'affût de cet instant décisif de la transformation, de cette naissance de l'enfant. De la féminité primordiale du cosmos doit naître le principe masculin, le Je du monde. Le cosmos doit aussi pouvoir sortir de ce qui relève simplement de l'âme, en concentrant la nature spirituelle au sein de la nature psychique, à l'image du noyau d'un fruit enveloppé de chair. Dans cet instant, nous voyons la dragon se préparer à agir.

Dans le miroir cosmique, nous reconnaissons aussi une loi fondamentale et un mystère de la vie de notre âme humaine. Notre âme s'approche souvent des plus hautes intuitions et des plus hauts mystères, par lesquels notre être le plus profond, le plus intime, peut être éveillé et libéré du sommeil comme par enchantement. Quand, subitement, nous recevons une impression particulièrement forte de la nature ou bien une expérience artistique supérieure, lorsqu'il nous est donné de rencontrer un autre homme dont la destinée est profondément unie à la nôtre, c'est alors comme si nous frôlions Dieu. De telles intuitions peuvent aussi s'illuminer en nous lors de douloureux coups du sort, au point de faire naître une nouvelle force en notre âme. C'est justement en de tels moments supérieurs, alors que nous nous sentons soulevés au-dessus de nous-mêmes, que nous sommes aussi dans l'imminence d'un danger. Il est certain que la parole : « Là où la détresse est la plus grande, Dieu est le plus proche » est juste. Mais l'inverse est vrai aussi: Là où Dieu est proche, la tentation est la plus forte. Si l'homme arrive dans la proximité de Dieu, il parvient en même temps dans la proximité du dragon. Et l'on pourrait dire qu'il n'y a absolument aucune tentation dans notre vie, qui ne serait pas le mauvais côté d'un attouchement divin vécu dans l'état de sommeil ou dans une demi-conscience. Dans l'instant d'une élévation et d'une félicité particulières envahissant l'homme intérieur, nous devons être plus éveillés que de coutume, parce que tout élément supérieur, que notre âme veut mettre au monde, est aussitôt menacé par les puissances de l'abîme. Ce qui veut ôter tout repos à l'être humain et le placer sous le pouvoir des mondes inférieurs, n'est jamais simplement le monde inférieur, mais l'ombre et le choc en retour des mondes supérieurs qu'il approche sans être capable de les retenir vigoureusement.



Les images de l'Apocalypse valent aussi bien pour les grandes et les petites rondes, pour les circonstances macrocosmiques et microcosmiques. Que la femme dans le ciel soit menacée par le dragon, alors qu'elle met au monde son enfant, cela se rapporte aux phases de l'évolution cosmique. C'est toujours le cas lorsque le monde a été irrésistiblement entraîné dans un nouveau grand cycle d'évolution et qu'un nouvel éon est apparu, la mère cosmique était alors enceinte dans le ciel. Et par le souffle du génie une nouvelle création a pris naissance en son sein. Un jour, dans la grande marche évolutive de l'humanité, la naissance d'un enfant dans le ciel fut un événement bien particulier : le principe du Je, pour la première fois, se leva et se mit à briller sur l'ensemble de l'humanité. Nous nous trouvons à une transformation fondamentale de l'ordonnance psycho-spirituelle de l'humanité qui, selon la nouvelle science de l'esprit, est intervenue au milieu de l'époque atlantéenne. Le principe masculin originel, encore à l'état de germe, vint se joindre au principe féminin originel, la vaste astralité universelle, l'âme du monde, dans laquelle s'éveilla une spiritualité liée à l'acquisition embryonnaire d'un « Je ». Ce principe masculin prit naissance dans le giron maternel de l'âme. Quelque chose a surgi ensuite, qui peut justement être mieux saisi par le mythe chrétien que par la pensée abstraite liée au cerveau. Lorsque au sein de l'humanité l'âme de cet enfant vit le jour, alors que l'élément astral universel concentrait en son sein le noyau d'un « Je », et devenait ainsi le porteur d'une spiritualité individuelle transposée dans une relation plus intime avec le monde spirituel général, l'enfant fut séparé de sa mère. Pour le protéger des gigantesques dangers cosmiques, le « Je » des êtres humains fut soustrait aux âmes des hommes. Une fuite cosmique en Égypte se produisit. Les puissances universelles dirigeantes réalisèrent la sauvegarde du « Je » spirituel encore dans l'âge le plus tendre, qui se formait dans l'âme enceinte de l'humanité. L'Apocalypse dit que l'enfant de la femme fut retiré et placé devant le trône de Dieu. L'ordre fut en même temps donné à la femme dans le ciel, qui était devenue mère, de fuir dans le désert. L'enfant est élevé dans les plus hautes régions de l'esprit ; la mère doit quitter la sphère céleste, dont elle faisait partie jusqu'alors, et descendre dans le désert de la terre devenue physiquement dure.

Nous sommes tous la femme qui dut fuir dans le désert, au sein de nos âmes. Par ailleurs, depuis déjà de nombreux siècles, nous sommes devenus des êtres humains porteurs d'un « Je ». Si nous n'étions simplement que des âmes, nous nous liquéfierions et serions sans formes. Comme le résultat d'un processus cosmique qui remonte à une époque extrêmement lointaine, nous avons part au spirituel en raison du caractère de notre « Je », qui forme le cœur de notre âme. Mais l'Apocalypse nous enseigne ici un profond mystère qui nous concerne nous-mêmes, en évoquant la fuite cosmique vers l'Égypte et l'enlèvement de l'enfant devant le trône divin. Au moment où le « Je » se formait dans le monde, il ne fut pas aussitôt abandonné au lieu où il devait un jour régner et agir dans le monde. Pour le protéger des puissances de l'abîme, il devait être « éloigné pendant quelques temps dans les hautes sphères de l'esprit ». Ainsi sommes-nous, en tant qu'hommes, effectivement entrés dans une évolution du « Je », mais nos vrais « Je » planent, au-dessus de nous, détachés de notre être. Ils ne sont pas présents encore en nous. Ce que l'humanité put obtenir de haute lutte, en particulier

depuis qu'en Grèce, sous le soleil d'Homère, la pensée occidentale prit son essor, ce fut la forme du « Je ». Nous ne sommes plus simplement des âmes capables de se fondre, nous avons reçu une empreinte. Nous avons commencé à obtenir chacun l'empreinte d'une personnalité, l'empreinte de notre « Je ». En effet, cette forme et cette contraction ont déjà atteint aujourd'hui un certain durcissement et un certain isolement. Nous commençons à souffrir de cela par le fait que nous sommes comme incarcérés dans les dures limites de la corporéité de notre « Je ». Dans le miroir de l'Apocalypse, nous reconnaissons qu'il ne s'agit d'abord que de notre « Je » terrestre marqué d'une forme. Nos « Je » supérieurs sont là, mais ils sont dans les cieux ; Ils planent au-dessus de nous, comme les étoiles au firmament. Reconnaître ce fait, cela signifie peut-être faire un pas vers notre but qui est de laisser approcher notre véritable soi supérieur, notre génie propre. Si un jour nos véritables « Je » peuvent devenir présents et agissants en nos âmes, alors ils nous serviront d'intermédiaire nous rattachant au monde des forces divines.

La dualité de notre être, voulue par Dieu, consiste dans le fait que nous devons vivre sur la terre « dans le désert » et que notre véritable essence est encore au ciel. C'est à partir de ce fait que nous pouvons seulement bien considérer l'importance que revêt pour nous la troisième figure au cœur du drame apocalyptique : l'Archange Michel.

Tout comme la femme dans le ciel incarnait le principe féminin primordial, la figure de l'Archange Michel surgit devant nous comme le principe masculin primordial, le principe spirituel dans le devenir du monde. Le petit garçon que la femme a mis au monde, est aussi un germe spirituel. Le principe masculin inhérent à l'esprit devient visible en lui. Mais il n'a pas encore grandi, il ne peut pas encore suivre son propre chemin. Un esprit divin intervient pour lui. La figure solaire de l'Archange est le suppléant et celui qui tient la place du « Je » humain à venir. S'en tenir à cette figure, cela veut dire, se relier à cette sphère dans laquelle vit notre propre « Je » supérieur.

Une grande scène cosmique s'offre à nous pour nous montrer la situation dans laquelle se trouve tout ce qui relève de l'âme. La femme se tient entre le dragon et l'Archange Michel. L'âme du monde et l'âme de l'humanité se tiennent entre Ange et démon. C'est en protecteur de l'âme dans le ciel, que l'Archange entre en lutte contre le dragon pour le terrasser et le précipiter sur la terre.



Mais le danger et la mise à l'épreuve de l'âme n'ont en aucun cas cessé suite à la victoire de l'Archange Michel sur le dragon. Au contraire, ce n'est en réalité qu'à ce moment que commence le chemin des épreuves. Les images qui se déroulent devant nous forment la tragédie originelle ; Dans ces images, le principe du tragique peut devenir évident pour nous.

Une question d'une profondeur abyssale ne se soulève-t-elle pas pour nous, lorsque l'Apocalypse nous dépeint comment l'Archange Michel affronte le dragon **dans le ciel** ? Comment cela se fait-il que la puissance adverse se trouve dans le ciel ? La conception dualiste superficielle nous fait

facilement comprendre que Dieu est au ciel et le diable en enfer. C'est pourtant une représentation qui nous induit en erreur.

Au début du livre de Job, que nous pouvons considérer comme l'oeuvre de Faust biblique, nous sommes témoins d'une conversation entre Dieu, le Seigneur, et Satan au sujet de Job : « Or, un jour, que les fils de Dieu venaient se présenter devant le Seigneur, le Satan vint aussi parmi eux. Le Seigneur dit à Satan: « D'où viens-tu ? ». Le Satan répondit au Seigneur : « »De rôder par la terre et d'y circuler. » Le Seigneur dit à Satan : « As-tu remarqué mon serviteur Job ? » – Dans la précipitation de son zèle, Satan se pose en accusateur de l'homme ; Il ne peut jamais assez faire pour le noircir. Il demande finalement l'autorisation de harceler Job à l'extrême, de le battre et de le tenter. À notre plus grand étonnement, nous devons reconnaître que Dieu croit en l'homme et c'est bien la raison pour laquelle il accepte de laisser le champ libre au diable : « Soit ! Tout ce qui est à lui est en ton pouvoir ; sur lui seulement n'avance pas la main. »

C'est un passage que Goethe a saisi dans l'introduction de son Faust, le « Prologue dans le ciel ». Les Fils de Dieu, les Archanges Raphaël, Gabriel et Michel, s'approchent. Méphistophélès est aussi parmi eux : nous voyons l'adversaire comme un habitant du ciel. Une conversation semblable s'engage. Le Seigneur autorise Méphistophélès à tenter Faust par ses pouvoirs. Dieu croit en l'homme:

Fais-en désormais ton affaire.  
Détourne cet esprit de sa source première,  
Mène-le, si tu peux, en enfer avec toi,  
Mais reste confondu s'il te faut reconnaître  
Qu'un homme bon, toujours, si troublé qu'il puisse être,  
Demeure conscient du chemin le plus droit.  
(traduction de Jean Malaplate)

Que Dieu croie en l'homme au point d'avoir une plus grande confiance en lui qu'au diable, c'est la raison pleine de mystère de tout le tragique de la situation. Les dieux tolèrent que l'homme, aussi grand qu'il soit, se retrouve durement soumis à des épreuves, des souffrances et au dénuement ; ils sont certains qu'il ne pourra finalement en ressortir que plus mûr et plus riche. Avec l'assentiment et la volonté de la divinité, l'homme doit réaliser une confrontation avec les puissances du mal: C'est de cela que résulte le sens profond de notre époque et la disposition d'esprit qu'un Christianisme moderne devrait implanter dans les âmes des hommes.

La Révélation de Jean apporte la plus puissante intensification de ce motif parlant au courage le plus profond de l'être humain. Le dragon fait partie des habitants du ciel, lorsqu'il surgit pour la première fois. Mais il sera vaincu dans le ciel, ainsi que ses hordes, par l'Archange Michel et ses anges qui le terrasseront. Où s'effondre-t-il ? Le résultat de la victoire de l'Archange Michel est que le domaine d'action des puissances adverses est transféré du ciel sur la terre. La jubilation peut régner

dans le ciel du fait que le dragon en a été expulsé. Mais le cri d'alarme s'élève de la terre : « Malheur à ceux qui habitent la terre, car l'adversaire est descendu chez eux avec grande fureur. » La terre est le désert où la femme dans le ciel avait dû fuir. L'enfant est soustrait au dragon et est sauvé; Mais qu'en est-il de la mère qui s'est enfuie sur la terre ? – Cette même volonté divine qui protégea d'abord la mère et l'enfant fait qu'à présent les âmes sont plus que jamais menacées et combattues par le dragon. La confiance de la divinité à l'égard de l'âme humaine a des conséquences d'après la loi de la tragédie originelle. Le retentissement de la septième trompette, pendant lequel ce drame se déroule, est en même temps le troisième malheur. La conséquence du combat de l'Archange Michel fait que désormais les âmes humaines doivent affronter les puissances de l'abîme sur la terre. Le temps du repos est passé pour l'homme terrestre : c'est la conséquence des actes des dieux bons. L'adversaire se présente contre l'homme avec l'autorisation divine. Mais parmi toutes les difficultés et les luttes, qui sont dorénavant à subir sur la terre contre les puissances du mal, il existe une consolation: Celle que l'adversaire est déjà vaincu dans le ciel, qu'on lui a déjà véritablement cassé le cou. Ce réconfort n'a pourtant de sens que s'il signifie en même temps qu'on redouble de courage et qu'on se maintienne en état d'alerte. La victoire doit néanmoins être remportée sur la terre par l'être humain lui-même. –

L'acte suivant du drame montre comment le dragon se met à attaquer la femme. Il vomit de monstrueuses quantités d'eau. Le résultat de cette attaque du dragon forme une sorte de déluge. La femme est en danger de se noyer dans les flots. C'est alors qu'un double assistance lui est dévolue. On lui donne les ailes d'un aigle. En dépit des dangers qui la menacent, elle peut poursuivre sa route, par les forces de son envol. C'est la terre qui lui fournit une seconde aide, car elle engloutit le déluge en ouvrant sa bouche.

En étant aussi bien valables pour les grands et les petits cycles (d'évolution, N.D.T.), ces images décrivent autant de grands événements cosmiques que les développements intérieurs de l'âme. Si nous reconnaissons en elles de grands événements cosmiques, alors leur contemplation peut nous aider à nous orienter dans les lois inhérentes au devenir de l'âme. Nous avons déjà mentionné que le drame du 12<sup>ème</sup> chapitre de l'Apocalypse est en relation avec un événement de l'évolution de l'humanité terrestre, riche de signification, que celle-ci traversa à l'époque atlantéenne. La vie de l'humanité continuait encore de se dérouler sur un continent situé entre l'Europe et l'Amérique actuelles, qui fut appelé Atlantide, en correspondance avec les anciens écrivains grecs qui en ont parlé. C'est alors que l'humanité fit un pas décisif en recevant le premier germe du « Je », de l'individualité. La femme dans le ciel avait mis son fils au monde. Mais cette transformation, les douleurs de l'enfantement d'une époque se préparant à l'acquisition du « Je », ne pouvait pas apparaître sans que les puissances du dragon, prosrites sur la terre par la victoire de la puissance de l'Archange Michel, accentuent leurs effets à l'extrême. Elles s'en prirent donc à la nouvelle force qui s'annonçait dans l'humanité. L'ancienne Atlantide est le Nifelheim ou Nebelheim du mythe germanique. La relation entre l'élément aérien et l'élément aqueux était alors tout autre qu'aujourd'hui, si bien que la totalité du continent était recouverte de gigantesques masses de brume. Ces formations nuageuses, qui avançaient en roulant leurs bancs de brume, servaient de corporéité

au dragon. Dans certaines contrées de l'Europe occidentale, comme à l'emplacement de l'Angleterre et de l'Irlande actuelles, mais aussi dans la plaine du Rhin, autour de Worms, par exemple, on connaît encore aujourd'hui ces passages nuageux aux formes semblables à celles de dragons apparaissant à certains moments de l'année. Ce n'est pas sans raison que la légende des Nibelungen (ceux qui résident dans les nuages) et de Siegfried, le tueur de dragon, se déroule aussi dans la région de Worms. Au milieu des temps atlantéens, alors que le « Je » naissait dans les hauteurs, bien au-dessus des hommes, un violent changement se produisit de ce fait dans la vie de l'âme humaine. Un premier rêve de personnalité mit l'âme de l'humanité en mouvement. Des tentations et des égarements grandioses s'ensuivirent, tandis que le tentateur essayait de s'emparer de la nouvelle force au sein de l'être humain. Tout ce qui se produisait alors sur le plan spirituel-psychique avait un effet immédiat sur les éléments de la nature, si bien que les gigantesques masses brumeuses se condensèrent et provoquèrent un déluge immense dont le continent atlantéen dans sa totalité fut en définitive la victime. Le dragon fut l'artisan du grand déluge. Mais la terre vint en aide à la femme qui se préparait à devoir vivre dans le désert d'un monde durci. Elle assumait les conséquences catastrophiques du déluge et modifia sa structure. La partie de l'humanité capable d'évoluer à l'avenir avait été soustraite à la grande inondation et fut sauvée. Du centre de l'Asie, les colonies furent envoyées par lesquelles les grandes cultures postatlantéennes furent fondées. Ainsi la décadence de l'Atlantide peut-elle nous apparaître comme la sauvegarde de l'humanité, comme la grande aide au-delà du seuil d'une grande époque.

L'évolution de l'humanité se poursuit continuellement selon la même loi que suit ce drame cosmique. C'est toujours le cas lorsque, dans le grand rythme du devenir, les légions célestes de l'Archange s'opposent victorieusement aux puissances du dragon, cela entraîne en conséquence un tel déchaînement des forces démoniaques sur la terre qu'il en résulte un déluge au plan atmosphérique-psychique, même si cela ne va pas toujours jusqu'au plan physique. Des époques lourdes de violentes agitations traversent l'humanité et il est nécessaire qu'au milieu de cette agitation précipitée des conditions universelles, de petits cercles se forment, qui sous une apparence extérieure modeste, préparent intérieurement l'avenir avec un courage et une volonté de dévouement extrêmes.



Les temps qui succèdent à une victoire de l'Archange Michel dans le ciel sont des époques portant le sceau particulier de l'Archange. Le retour cyclique d'une époque, dont l'Archange Michel assume la direction en tant qu'esprit du temps pour trois à quatre siècles, au sein de la succession des sept époques régies par les sept Archanges, d'environ deux millénaires, ne coïncide pas toujours avec le grand cycle cosmique. (\*)

(\*) Voir à ce sujet les articles rassemblés dans le livre paru sous le titre *À l'époque de l'Archange Michel*, Stuttgart 1948. Les considérations de ce livret partent du calendrier de

l'Archange qu'ont produit, dès l'an 1500 déjà, le savant rosicrucien Abbé Jean de Tritenheim (Trithemius von Sponheim) et son élève Agrippa von Nettesheim, mais elles ont été décrites aussi à partir des résultats de l'investigation spirituelle moderne de Rudolf Steiner: Selon une succession rythmique, les sept archanges Gabriel, Michel, Oraphiel, Anael, Sachariel, Raphael, Samael prennent chacun leur tour la direction d'une époque qui renferme à peu près autant d'années qu'il y a de jours en une année terrestre. Chacun marque de sa nuance planétaire personnelle l'époque de sa régence dans l'humanité. En 1879, Gabriel, l'Archange de la lune, a été remplacé par Michel, l'Archange solaire.

Depuis environ sept décennies (ce livre a été écrit vers 1950, N.D.T.), nous vivons dans une époque régie par l'Archange Michel, selon le calendrier des Archanges, qui est en même temps une époque michaëlique de premier ordre, car son commencement coïncide avec une victoire céleste de l'Archange Michel sur le dragon. Le combat se déchaînait dans le monde spirituel depuis le milieu du 19<sup>ème</sup> siècle. Des ombres réelles de cette lutte se projetèrent sur la terre, parce que les troupes de l'armée du dragon, à chaque fois déjà vaincues, étaient précipitées sur la terre et continuaient leur activité dans le domaine qui relève de l'être humain terrestre. Ce sont là les arrière-plans spirituels du déclin que traversa par exemple la vie culturelle de l'Europe du Centre en passant des hauteurs solaires de l'époque goethéenne aux bas-fonds ténébreux du matérialisme le plus grossier.

Aussi est-il à l'ordre du jour de se demander à quoi l'on reconnaît une époque d'impulsion de l'Archange Michel. Il n'est pas particulièrement facile de cultiver une vie spirituelle dans une telle époque. Il est difficile de faire adopter ce qui relève de l'esprit, car l'Archange Michel nous annonce un amour difficile à comprendre car il nous croit capable de continuer sur le plan terrestre le combat contre les forces du dragon qui eut lieu dans le ciel. Dans une telle époque, le danger persiste d'un déluge au niveau de l'âme. Mais lorsque les vagues de la destinée et des dangers déferlent sur elle, la double assistance, qui fut portée à la femme, d'après l'Apocalypse, est toujours aussi à attendre: La terre porta secours à la femme, et les ailes d'un aigle lui furent données.

Il est d'une grande importance au sein de la construction générale de l'Apocalypse qu'au point culminant du livre, en son plein milieu et au coeur du drame, le nom de l'Archange Michel soit prononcé au retentissement de la septième trompette. L'Apocalypse livre ainsi son mystère central. Le personnage de l'Archange Michel chemine et traverse la totalité du livre, sans qu'il soit toujours fait mention de son nom. Il est le metteur en scène, à la fois sur la scène et dans les coulisses, qui fait puissamment avancer la force motrice de ce drame. Et parce qu'il est l'Archange solaire et, en tant que tel, le héraut qui annonce et prépare la venue du Christ, qui est Lui-même l'Esprit solaire supérieur, L'Apocalypse est donc avant tout le livre saint d'une époque marquée par l'impulsion de l'Archange Michel et un manuel d'enseignement des mystères solaires. Dans ce livre saint, tout procède d'une tonalité déterminée par le soleil spirituel. N'avons-nous pas vu aussi combien les sons des trompettes signifient ensemble la grande irruption solaire dans la sphère de l'esprit.

Le temps ne sera pas long avant que ce livre ne joue un rôle peut-être encore plus important que celui des Évangiles parmi les hommes. On ne comprendra même plus les Évangiles si on ne s'est pas familiarisé auparavant à la Révélation de Jean et que l'on n'a pas acquis de haute lutte tout le sérieux et la pénétration de pensée nécessaire pour pouvoir être encore chrétien aujourd'hui et cela d'une manière moderne. L'essence du Christ, en tant que puissance présente ne sera de plus en plus comprise que si l'on ressent quelque peu le souffle de l'Archange Michel, qui anime la totalité de la Révélation de Jean. Que l'élément apocalyptique vienne un jour au premier plan de la vie chrétienne, il deviendra alors évident que le Christianisme est la vraie religion solaire. Mais son caractère solaire, inhérent à l'Archange Michel, ne peut pas se déployer sans l'arrière-plan ténébreux, les coulisses du dragon, devant lequel se déroule le drame solaire.

On peut citer de nombreux symptômes montrant le sens intime du motif de l'Archange Michel émergeant instinctivement partout et qui caractérise l'époque actuelle avec ses destinées. À vrai dire, rien n'est encore fait avec l'émergence et le recours au nom de l'Archange Michel. Ce qui est nécessaire, c'est l'édification et la culture d'une vie spirituelle réellement sous l'impulsion de l'Archange. Ce n'est finalement possible que sur un fondement apocalyptique. En tout cas, la Révélation de Jean peut et pourra offrir une aide absolument décisive pour cela.

Un homme contemporain peut occasionnellement être rendu attentif au motif de l'Archange Michel se trouvant dans l'air du temps. La "Circulaire évangélique de 1940" contenait un essai de Kurt Meschke : "L'Archange Michel, le sens du *Reich*". On y montrait combien le nom de Michaël (Michel en allemand, N.D.T.) apparaissait partout de nos jours. L'auteur y parlait d'une conférence de pasteurs qui se tenait au début des années trente dans la Thuringe. Un certain nombre de jeunes étudiants au pastorat évangélique s'entretenaient et constataient, à leur grand étonnement, qu'un grand nombre d'entre eux, qui s'étaient mariés peu de temps auparavant, avaient appelé leur premier né Michaël, indépendamment les uns des autres. On y décrivait ensuite comment on avait été sensibilisé par une impulsion communautaire qui menait finalement à la fondation de la "Confrérie Michaël", un groupement dans lequel une certaine partie de l'Église Évangélique se rassemblait. Il est dit dans le texte: "Michaël n'y était pas un nom à la mode comme beaucoup d'autres. La raison du choix de ce prénom est bien plus profonde. Une évolution précise s'exprime dans ce choix, à savoir celle d'une génération, arrivant alors à l'oeuvre et en responsabilité, qui avait vécu ses expériences de jeunesse au sein de mouvements de jeunes en pleine débâcle raciste et religieuse, qui s'opposait au sectarisme et rejoignait un Christianisme fondé et riche d'attente. Ce n'était pas véritablement un processus rationnel lorsque ces pères, âgés de trente ans environ à l'époque, donnèrent le nom de Michaël à leur premier fils, mais le nom vint à leur rencontre comme le signe, le symbole de leur prière la plus profonde et la plus intime. Lorsque après l'engagement solennel qu'ils prirent en donnant ainsi ce nom, ils ouvrirent les yeux autour d'eux, ils s'aperçurent que le nom de Michaël se trouvait déjà partout sur toutes les bannières.

Goebbels avait écrit un livre portant le titre de "Michaël" et caractérisait la volonté national-socialiste par ce nom. Les Anthroposophes voyaient en lui l'esprit du temps. L'Église catholique avait intitulé son journal de la jeunesse "Michaël". Tout engagement protestant en faveur de ce nom entraînait l'admission dans la "Confrérie Michaël" qui se formait au même moment. Après tant de préparatifs spirituels, le nom tomba finalement aux mains des écrivains. Du côté catholique, Joseph Bernhart se révéla comme un fin interprète de l'histoire de Michaël ("L'ange du peuple allemand", Édition Joseph Müller, Munich) ; du côté évangélique, Hermann Sauer, dans son "Verdict occidental" (Édition J. C. Hinrichs, Leipzig 1938) tenta de mettre sur pied une conception élargie du symbole du personnage de Michaël débouchant dans une relation avec le "mythe arien" et la "mission michaëlique moderne du peuple allemand". Le rapprochement de symptômes provenant du national-socialisme raciste et des courants religieux confessionnels montre certes déjà que la signification actuelle en plein devenir du motif michaëlien est bien ressentie obscurément, mais qu'on est très, très loin de faire, ne serait-ce qu'un premier pas, vers l'acquisition de concepts et de représentations clairs à ce sujet.



La succession des saisons, comprise d'une manière spirituelle, nous fournit annuellement l'aide la plus admirable pour nous élever dans le Mystère de la Saint Michel. Chaque année, nous célébrons la fête de l'Archange au seuil de l'automne (29 septembre, N.D.T.). Cela représente une transition importante, riche d'enseignement, dans l'alternance des ambiances saisonnières. Le mois de septembre resplendit encore merveilleusement de teintes estivales qui perdurent comme en échos. La nature nous prend encore une fois dans ses bras avec une félicité particulière, même si elle se pare aussi pour nous faire ses adieux. Au moment des récoltes, l'âme de la terre répand l'éclat d'une beauté animée d'une vie paisible; Nous pouvons encore nous sentir presque plus intimement reliés à elle que nous ne l'étions au plus fort de l'été. C'est le mois pendant lequel le soleil chemine dans la constellation de la Vierge. Le cours de l'année parvient au moment où l'image apocalyptique de la femme dans le ciel se réalise aussi au firmament physique. Lorsque novembre arrive, le soleil se trouve alors dans la constellation du Scorpion. La nature s'est dépouillée et n'a plus ni feu, ni lieu. Les dernières couleurs estivales et automnales se sont éteintes. Le monde qui environne l'être humain lui donne en même temps des frissons. C'est alors que nous rencontrons le dragon, cette puissance menaçante, dans l'horoscope de l'année. Septembre et novembre prennent place l'un par rapport à l'autre, dans l'année, comme la femme dans le ciel et le dragon qui la menace. Dans l'intervalle, en octobre, nous traversons le temps de la Saint Michel. Le soleil se trouve alors dans la constellation de la Balance. L'Archange apparaît, tenant la balance à la main, entre la constellation de la Vierge et celle du Scorpion, entre la femme dans le ciel et le dragon. La vertu compensatrice de l'équilibre apporté



par l'Archange Michel nous permet de soutenir la lutte entre les anges et les démons. Chaque année, la traversée consciente de ce mois de la Saint Michel nous intègre toujours plus au sein de ce drame que décrit le 12<sup>ème</sup> chapitre de l'Apocalypse. Elle renforce en nous la vertu apportée par l'Archange ainsi que la ferme confiance solaire.

Au moment de l'automne, la nature s'adresse à nous en images pour nous parler du Mystère de la Saint Michel. Le langage symbolique de ses images nous instruit sur les puissances adverses vis à vis desquelles nous avons à tenir notre rang. L'image du dragon ne doit pas être simplement comprise comme relevant uniquement de la morale. Elle ne concerne pas seulement la lutte contre les perversités et les aberrations morales. À la Saint Michel, la nature repousse tout ce qui est né de l'ancien état des choses, aussi précieux et agréable qu'il puisse être. Elle laisse tomber tout ce qui a mûri sur les arbres pendant toute une année. Arbres et buissons finissent par secouer leur feuillage doré. L'espace doit être dégagé pour tout ce qui est neuf, et c'est ainsi que la nature surmonte tous les obstacles pour atteindre le dénuement total. Nous pouvons voir en cela une illustration naturelle de la disposition d'esprit et de la volonté de l'Archange Michel. Cet Archange du soleil est impétueux et attentif dans sa fonction d'initiateur de ce qui est nouveau. L'ancien, aussi riche d'acquis et de bonheur qu'il soit, ne doit pas faire obstacle au nouveau. Le dragon, c'est l'être qui veut instamment recommander aux humains de s'en tenir aux biens transmis par le passé. Ce qui est simplement hérité, simplement apporté par la tradition, que ce soit sur les plans physique, psychique et spirituel, peut devenir dragon pour l'être humain. Le principe de l'Archange Michel prend son essor bien au-delà des principes relevant de la simple tradition et de l'hérédité. Il est soucieux de mener un combat courageux et fécond pour la nouveauté. Veut-on faire sien cet esprit de la Saint Michel, alors on doit avant tout confirmer cette sentence: « Ce que tu hérites de tes Pères, regagne-le pour le posséder ». Celui qui n'a pas la force de se dépouiller des biens du passé, ressemble à ce jeune homme riche de l'Évangile (**Mt 19**, 16-22; **Lc 18**, 18-23; **10**, 25-28; **Mc 10**, 17-22; N.D.T) qui ne peut pas parvenir à suivre le chemin de l'imitation du Christ Jésus. Vis-à-vis de toutes les suggestions du passé, marquées par le dragon, l'Archange Michel veut initier les êtres humains aux lois d'un renouveau libre et continu.

Le dragon est décrit comme un être à sept têtes et dix cornes. Il y aurait beaucoup de choses à dire sur le sens de telles images. Nous nous limiterons ici à un aspect spécial: Le nombre des cornes est plus grand que celui des têtes. Les cornes indiquent ces parties de la nature du dragon qui sont durcies. On nous fait ainsi remarquer chez lui la prédominance des forces durcissantes et non élaborées du passé sur ce qui est acquis de manière vivante dans le présent. Le dragon est aussi à l'oeuvre en nous, lorsque les cornes sont plus nombreuses que les têtes, c'est-à-dire lorsque les liens du passé l'emportent sur les forces créatrices vivantes et la disponibilité à ce qui nous vient de l'avenir. Des cornes peuvent pousser dans toutes les provinces de notre être : cornes de calcification (sclérose), de fausseté d'esprit, peut-être aussi d'attachement au passé déguisé en piété, aux contenus de la vie qui n'ont été que transmis et non réédifiés et retransformés. L'Archange Michel préfère ce qui a été péniblement acquis plutôt que ce qui est pieusement conservé. Celui qui se rallie à sa volonté radicale d'avenir peut se soustraire à la fascination du dragon.



Que le mal apparaisse ouvertement, c'est là une signature michaélique de notre époque. Nous ne devons plus être renvoyés aux représentations moyenâgeuses et superstitieuses du diable. Les concepts et moyens de connaissances corrects font aujourd'hui défaut en cette matière. On vit dans l'arène d'une confrontation avec les puissances démoniaques et on ne dispose pas du tout des armes spirituelles qui sont indispensables pour engager un tel combat.

Nous nous trouvons en plein milieu d'un immense tragédie de la bonne volonté. Avec uniquement de la bonne volonté, on ne peut plus avancer, pas même d'un seul pas. Il y a des raisons à cela qui valent d'être envisagées exactement. Que les puissances démoniaques soient déchaînées et que les conditions de vie humaines éclatent, on le sent bien. Lorsqu'en 1945-46, la guerre fut terminée, il était carrément de mode de parler de démons. Il n'y avait pas une seule revue qui ne les mentionnât point. Il n'y en avait plus un seul qui ne les citât point. Les pasteurs en parlaient du haut des chaires d'église, les professeurs l'enseignaient du haut de leur pupitre universitaire : « Nous avons vu les démons de nos propres yeux. » Mais un tel discours ne doit-il pas rester vain, si l'on ne se sent pas obligé de réviser de fond en comble la conception du monde qui prévaut ordinairement ? On se livre pourtant à une inconséquence affligeante si l'on se met à parler tout-à-coup de diables et de démons tout en affirmant pourtant être dans le même temps un homme moderne, à savoir en vivant au sein d'une forme du penser qui conteste fondamentalement l'existence des mondes suprasensibles. Où y a-t-il de la place pour les démons, auxquels on semble soudainement croire de nouveau, au sein de l'image du monde telle qu'elle est donnée par les sciences de la nature ? On ne peut absolument pas prendre au sérieux un tel discours sur les démons car il ne provient pas d'une manière de penser claire et conséquente. C'est effectivement exact de dire que nous avons eu des démons sous les yeux, mais ce qui ne va pas c'est de croire que nous puissions évoquer les démons et continuer de penser malgré cela comme nous le faisons auparavant: Comme si le monde spirituel n'existait pas. On doit se rendre compte que la conception du monde à l'ère du penser matérialiste régnant au sein des sciences naturelles a fait faillite depuis longtemps. Elle se trouve contredite, pour le moins par les démons, à défaut de l'avoir été par de bons génies.

Ce qui empêche le plus souvent d'affronter les puissances du mal avec une connaissance claire de leur nature, c'est le penser dualiste, la conception d'un enfer et d'un paradis, du bien et du mal, en tant que deux éléments en opposition directe. On en vient à penser: Si je me place du côté du bien, en faisant le bien, j'en aurais terminé avec le mal. Ce n'est pas le cas.

De nos jours, nous avons suffisamment vécu les manifestations du démoniaque, en face desquelles on peut dire que les hommes sont devenus des bêtes féroces et que la bête s'est manifestée en l'être humain. Les démons d'un penser bestial et "animalisant" ont fait surface. On s'est efforcé de demander des comptes aux hommes qui sont tombés dans cet égarement tentateur. Il va de soi que c'était nécessaire. Mais on devrait aussi reconnaître autre chose: Il n'y a pas seulement la **démonialité**

**animale**, qui a atteint une aggravation qu'on ne peut méconnaître, mais aussi à côté, moins facile à percer à jour, il y a la **théorie de la bête**. Et véritablement la théorie animale domine toute la vie de la connaissance de l'être humain: On dispose, au travers des sciences de la nature d'une conception de l'homme qui ne va pas au-delà de l'animal, qui ne comprend l'homme que dans la mesure où il appartient aux animaux. On n'a aucune anthropologie véritable. Lorsqu'on proclame par exemple l'enseignement de l'hérédité – et cela arrive aujourd'hui comme au temps du national-socialisme – d'après lequel l'homme est un produit de l'hérédité comme l'animal, c'est l'animal qu'on a dans l'idée. On peut être en effet un homme parfaitement raisonnable, qui ne se rend coupable d'aucune brutalité et ériger en secret le règne de la bête. Quelles conséquences doit nécessairement avoir une façon de penser qui classe scientifiquement l'être humain dans le règne animal ? Ne doit-elle pas finalement entrer en vigueur ? Les pensées qu'on se fait sur l'homme ne doivent-elles pas influencer et former l'homme, en fin de compte ? Que l'on se soit formé une conception matérialiste de l'homme, pendant un certain temps, tant et si bien qu'on a compris ce dernier d'après les expérimentations génétiques réalisées sur les lapins, les souris et autres animaux, on ne doit donc pas s'étonner du tout si, en fin de compte, une mentalité bestiale fait irruption chez l'homme.

Le mal n'apparaît pas seulement dans le champ des principes et de la morale, mais aussi sur le plan de la pensée, de la connaissance. Il ne s'y rend pas aussitôt perceptible comme tel, il y reste pour ainsi dire présentable. Lorsque quelqu'un torture ou tue bestialement son prochain, cela n'est pas difficile à diagnostiquer. Mais lorsqu'un savant écrit un livre, qui prétend avoir un caractère hautement scientifique, on ne convient pas facilement du fait qu'il peut s'agir, ici aussi, d'une démonialité. Un danger encore plus démoniaque peut même plus menacer dans ce cas que dans celui où des actes d'inhumanité sont directement perpétrés.

De quel moyen se sert l'adversaire dans le *Faust* de Goethe, après avoir reçu l'autorisation divine de détourner Faust du droit chemin ? D'un côté, c'est le tentateur qui réussit à faire que, par exemple Faust se rende coupable vis-à-vis de Marguerite. Mais ce n'est pas tout. Nous le voyons par exemple, faire son entrée à la cour de l'Empereur, en gentilhomme plein d'esprit, au début de la seconde partie. On ne pense pas ici à quelque chose d'immoral. Il est plutôt d'un grand secours pour tirer le royaume du besoin dans lequel il est tombé. Il surgit comme le génial inventeur du papier-monnaie : et déjà toute misère disparaît. Nous nous trouvons ici devant l'une des prophéties les plus significatives de Goethe concernant la culture. Il n'existait autrefois que des formes élémentaires primitives du papier-monnaie que nous avons si radicalement appris entre temps à utiliser. Mais les hommes d'aujourd'hui sont-ils toujours de l'avis de Goethe d'après lequel la découverte du papier-monnaie revient au diable ? On n'a pas encore pour autant percer à jour les puissances du mal. Dans le courant du 19<sup>ème</sup> siècle, beaucoup de découvertes géniales dues à Méphistophélès ont agi parmi les hommes; C'est de cette manière seulement que les acquisitions techniques les plus modernes purent voir le jour. Là aussi il s'agit d'une tentation. Goethe a exposé succinctement deux aspects polaires du mal dans le personnage de Méphistophélès: D'un côté il agit de manière délibérée, comme une puissance séductrice, grisante, amoral, et ensuite de nouveau comme un esprit hypocrite, doté d'une

intelligence sans âme. Nous avons à distinguer partout dans la vie, l'adversaire ardent et l'adversaire glacial.



Dans le Révélation de Jean, le mal apparaît d'abord ramassé sous la forme compacte du dragon. Par la suite, le dragon se dissocie dans la bête à dix cornes et sept têtes (*Zweigetier*, littéralement "animaux doubles" en allemand, N.D.T.) (chapitre 13). Le dragon terrassé par l'Archange Michel resurgit des profondeurs: L'adversaire remonte de l'abîme sous une forme double. Le Témoin de l'Apocalypse se trouve à la frontière entre deux mondes, à la limite entre la terre et la mer. C'est alors qu'il vit un monstre surgir hors de la mer, un bête avec sept têtes et dix cornes. C'est une autre bête qu'il voit sortir du sol dur et ferme. Celle-ci est insignifiante et pourrait facilement être confondue avec un agneau. C'est la bête à deux cornes dures comme l'acier, la puissance glaciale.

Pour comprendre correctement la transition du 12<sup>ème</sup> au 13<sup>ème</sup> chapitre, on doit avoir appris à vivre au sein des changements de formes dans la trame des images spirituelles. En de tels endroits du livre, les commentaires usuels sont défaillants de bout en bout. Sans ressentir ou sans être sensible à la qualité et au dynamisme des métamorphoses des images de l'Apocalypse, on ne fait que placer les unes à côté des autres les descriptions figées du dragon et de la bête à dix cornes et sept têtes et rechercher les rapports qui existent entre elles. Les images de l'Apocalypse sont pourtant conçues dans un mouvement incessant; L'une naît de l'autre, comme dans un kaléidoscope une nouvelle figure se forme par la métamorphose et le mouvement des éléments de la précédente. La transition de l'image du dragon du 12<sup>ème</sup> chapitre à celle de la bête à dix cornes et sept têtes, est analogue à celle qui menait du Tétramorphe du 4<sup>ème</sup> chapitre à l'image de l'agneau au 5<sup>ème</sup> chapitre. Au moment où notre regard s'élevait vers les quatre formes saintes des hauteurs divines, nous devînmes les témoins d'une métamorphose synthétique: Le Tétramorphe se transforma en une unité. L'Agneau apparut comme la récapitulation et la quintessence du Tétramorphe. À présent, que nous voyons les formes animales démoniaques monter de l'abîme, nous devenons, inversement, les témoins d'une métamorphose analytique: Une transition a lieu de l'unité à la dualité. Le mal se présente à nous dans sa dualité. Alors que nous nous disposons à continuer le combat sur la terre, un combat dont le premier acte fut disputé par les troupes de l'Archange Michel dans le ciel, nous nous trouvons placer au sein d'une confrontation qu'il faut mener **sur deux fronts**.

La dualité des figures animales se rattache d'une manière très significative aux images du 10<sup>ème</sup> chapitre. C'est à ce moment qu'apparaissait en plein orage universel le grand Ange, dont le visage resplendissait comme le soleil et qui se dressait sur ses puissantes colonnes de feu, à la fois sur la mer et sur la terre. Nous avons évoqué comment cette vision se révèle lorsque l'humanité approche le seuil du monde spirituel. Un porche se forme ainsi qu'il faut franchir. Au même endroit où cet Ange se dressait sur ses colonnes de feu, les deux bêtes sortent de l'abîme. Là où le pied de l'Ange se trouvait sur l'océan, c'est le serpent monstrueux aux sept têtes et dix cornes qui se montre; Là où

L'Ange posait le pied sur la terre ferme du continent, c'est la bête aux deux cornes, ténébreuse et rageuse. L'humanité ne peut donc pas approcher le seuil du monde spirituel sans rencontrer les deux adversaires démoniaques au bas des piliers du porche. Lorsque la vision du suprasensible fait son entrée dans l'humanité, le double visage du mal se révèle. C'est la raison pour laquelle, dans les moments où commence l'expérience suprasensible, rien n'est plus indispensable que l'acquisition d'une connaissance parfaitement claire de la dualité du mal. L'Apocalypse donne cette connaissance sous une forme imagée.

Dans cette image des deux bêtes, nous avons aussi une part de la mythologie originelle qui renaît. Nous nous trouvons à la confluence et au centre des motifs les plus variés de tous les temps. Le mythe grec avait connaissance de la dualité du mal. Il nous décrit le voyage de l'Odyssée comme la pérégrination de l'âme humaine et nous montre comment son héros doit finalement trouver son chemin en traversant les tourbillons de Charybde et Scylla. Il doit être à la hauteur et ne pas se fracasser sur les rochers, et aussi ne pas se laisser aspirer par les tourbillons de l'eau; Mais Charybde et Scylla ne sont pas seulement des brisants et des remous, ce sont aussi des puissances ennemies suprasensibles qui font courir les plus grands dangers. L'Ancien Testament appelait les deux bêtes, dans lesquelles apparaît la dualité du mal, Léviathan et Behémoth. Dans les livres apocryphes de l'Ancien Testament, nous découvrons des parallèles correspondant exactement au 13<sup>ème</sup> chapitre de l'Apocalypse. C'est ainsi qu'il est dit, dans le grand Livre d'Énoch qui nous a été transmis en langue grecque et syrienne: « Lors de ce jour, deux monstres seront partagés, dont un monstre féminin nommé Léviathan pour habiter et faire des ravages dans les profondeurs de la mer et les sources. Tandis que le monstre masculin, s'appellera Behémoth. Il ingère en son sein un monstrueux désert... Je priai cet autre Ange de me donner la force de montrer ces monstres, comment ils furent divisés et jetés, l'un dans les profondeurs de la mer, l'autre dans la terre aride du désert. » La bête double apparaît aussi à la fin du Livre de Job. Job a traversé toutes les épreuves de souffrance et est parvenu finalement aux portes du monde spirituel. C'est là qu'on lui dit: « **Voici donc Behémoth devant toi !** Comme le boeuf il mange de la verdure. Vois donc sa force en ses reins et sa vigueur dans les muscles de son ventre ! Il raidit sa queue comme un cèdre, les nerfs de ses cuisses sont noueux, **ses os sont des tubes d'airain, ses membres sont comme une barre de fer !** » La bête aux deux cornes est aussi décrite comme une machine démoniaque, comme une formation sans âme, qui passe par-dessus les créatures en les broyant et qui, avec ses griffes et ses dents, déchire tout en lambeaux froidement. Ensuite, Job perçoit ces paroles : « Connais-tu aussi Léviathan ? De sa bouche partent des torches, des étincelles de feu s'échappent ; de ses narines sort de la fumée, comme d'un chaudron chauffé et bouillant; Son souffle est comme un foyer ardent et une flamme sort de sa bouche; (...) Son cœur est dur comme la pierre et dur comme la meule inférieure. » Behémoth est donc aussi glacial que Léviathan est brûlant et ardent. Le plus énigmatique, c'est ce qui est dit à Job au sujet de Behémoth: « Il est le commencement du chemin de Dieu » (40, 19) [Il faut noter ici que plusieurs traductions bibliques donnent cette version "Il est la première des œuvres de Dieu", montrant ainsi, d'un autre côté, la profondeur à laquelle nous ramène ce diable-là, N.D.T.]. Cela peut seulement

vouloir dire que le seuil se trouve là où ces deux bêtes apparaissent. Les chemins humains s'arrêtent là où le chemin de Dieu commence. Mais les bêtes veulent empêcher l'homme de poser le pied sur le seuil. – Le mythe germanique connaît aussi une dualité semblable des puissances du mal. Il la décrit sous la forme du serpent Midgardr et du loup Fenris, la bête brûlante et la bête glaciale. Le Nouveau Testament laisse aussi discerner qu'il sous-entend partout cette différence importante, en désignant les puissances du mal par deux termes tout à fait différents. La puissance qui, dans l'Apocalypse, sort de la mer, il l'appelle le Diable, tandis que l'animal qui monte de la terre, il le caractérise par le terme de Satan.

Ce n'est donc que la résurgence, adaptée à l'époque actuelle, d'une sagesse qui existait déjà depuis les époques primitives, lorsque la nouvelle science spirituelle nous instruit sur la différence entre les principes luciférien et ahrimani en employant des termes anciens. Elle se tient ainsi dans une concordance exacte avec la sagesse des images de l'Apocalypse : la bête à sept têtes et dix cornes étant le principe luciférien et la bête à deux cornes, la puissance ahrimani. Et on peut aussitôt conclure, à partir des images de l'Apocalypse, que pour se prémunir du danger luciférien, l'homme doit se garder de l'élément ondoyant de la vie de l'âme – la première bête sort des flots; Le danger ahrimani et satanique s'adresse plutôt à l'être humain à partir des conditions extérieures de la vie terrestre – la seconde bête apparaît sur la terre ferme. Se rattache ainsi à cela le fait que les menaces de la démonialité luciférienne, de nature ardente, se déroulent plutôt dans la vie personnelle de l'âme, tandis que la tentation ahrimani, de nature glaciale, se produit plutôt sous la forme du mal à caractère social, apparaissant au milieu d'un contexte culturel impersonnel, dans la soi-disant objectivité. La manière abstraite de penser le mal, sans aucune discrimination, a certes trop souvent conduit à la connaissance du mal personnel ou moral, mais on est néanmoins resté aveugle devant le danger ahrimani, qui menace la totalité de ce qui relève du secteur socioculturel.



La puissance luciférienne qui surgit de la mer se donne fière allure. On le relève déjà de la forme aux sept têtes et dix cornes. On la rencontre dans l'humanité partout où l'élément psychique non maîtrisé se donne du bon temps, là où les hommes s'abandonnent passionnément à des accès de vanité, d'ambition, d'orgueil et à l'avidité du pouvoir. Le danger luciférien existe partout où le psychisme n'est pas régi par le « Je » et n'est pas placé sous la domination de l'esprit: Le danger de **l'âme dépourvue d'esprit**. Tous les égarements moraux y prennent leur source. L'Apocalypse décrit combien le monde entier considère cette bête avec étonnement et accorde foi à ses paroles emphatiques. Là où des hommes se laissent guider par les puissances lucifériennes, ils font facilement une grosse impression sur leur entourage. Beaucoup tomberaient même volontiers à genoux devant le trait de génie, d'autant plus à une époque où une certaine monotonie et uniformité menace de s'emparer de la vie. Devant l'éclat et les gerbes d'étincelles de la grandeur luciférienne, on

croit rencontrer le vivant au milieu de tant de choses mortes. Lorsque l'être humain s'abandonne aux suggestions lucifériennes, il peut même prendre la voie des grandes réussites extérieures.

On dit des têtes de la bête qu'elles portent des noms blasphématoires. Il ne faut pas s'étonner que là où les impulsions lucifériennes sont actives dans les hommes, la haine, la moquerie et le cynisme surgissent à l'égard du divin. Lucifer a pour effet que l'homme se ressent lui-même comme un dieu et n'admet plus, ni ce qui est divin, ni ce qui est saint, pour cette raison. Le principe de la piété et de la dévotion est relégué à l'arrière-plan. La vie religieuse est trop insignifiante et n'est plus suffisamment éclatante depuis longtemps. La suggestion de l'éclat génial ne veut plus qu'un paisible regard de vénération pénètre les couches profondes de l'existence. Toute vie se drape dans un voile d'illusions et de fantasmes.

On ajoute maintenant une caractéristique énigmatique. Il est dit: L'une des sept têtes porte une blessure mortelle, qui se cicatrise pourtant. N'est-ce pas se perdre en subtilités que de donner un sens à cette indication étrange ? L'opinion a partout prévalu le plus fréquemment que les têtes de la bête indiquaient les césars romains de la chrétienté primitive, dont l'un d'entre eux aurait guéri d'une maladie mortelle. De telles indications méconnaissent absolument le niveau de la Révélation de Jean et échappent à sa sphère. On en arrive à des insignifiances éclatantes lorsqu'on ravaude les images de l'Apocalypse pour les faire coller aux faits terrestres, au lieu de s'élever au niveau des images spirituelles primordiales, sur lesquelles nous sommes renvoyés de cette manière. Le vocabulaire imagé de l'Apocalypse doit être considéré de nombreux côtés, pour déchiffrer les images primordiales qui y sont contenues. Vu d'un côté, le mystère vital fondamental, sur lequel la blessure de la tête de la bête attire l'attention, est en tout cas manifeste. Il est facile de deviner que la vanité ne naît jamais de la force mais de la faiblesse de l'âme. Tant l'homme vaniteux croit pouvoir se piquer de ses qualités éminentes, tant il est certain que ce sont des faiblesses intérieures bien précises de son être qui le déterminent à le faire. Qu'un homme apparaisse avec une trop bonne opinion de soi, on peut a priori savoir qu'il s'agit là d'une âme faible. La mesquinerie d'une vie intérieure défaillante se tient toujours derrière tous les rengorgements lucifériens. Celui qui est intérieurement fort, peut s'offrir le luxe d'aller son chemin dans la discrétion et la modestie. Seul, celui qui est intérieurement faible, doit se faire de la réclame. Partout où Lucifer exhorte les âmes à vouloir faire impression, un complexe d'infériorité agit puissamment dans une partie inconsciente de l'âme. La blessure, que la bête porte à l'une de ses têtes, a ici des conséquences.

Lorsqu'on dit maintenant que cette blessure guérit, cela n'est pas difficile à comprendre non plus, vu d'un certain côté. Les complexes d'infériorité sont – pour se servir d'une expression à la mode – refoulés dans l'être humain. Ils semblent avoir disparu. Mais le sont-ils vraiment ? Les complexes refoulés, que l'homme moderne porte en son âme et qui sont autant de résidus d'expériences non assimilées par l'âme, de tâches intérieures humaines restées non accomplies, continuent de faire du tapage dans le for intérieur de l'être humain. Ils sont pour ainsi dire repoussés sur le plan physique. Mais qu'apparaît-il lorsque l'homme s'accoutume à un style de vie énergique, qui ne repose pas sur une force intérieure réelle ? Ce sont ces points d'impact sur notre être que l'Apocalypse caractérise

comme des cornes qui, de ce fait, prennent naissance: Durcissements et indurations allant jusqu'aux phénomènes de scléroses et de cancers, dont l'être humain tombe malade. Certaines théories psychanalytiques, qui attirent l'attention sur de telles circonstances, n'ont absolument pas tort, même si toutes leurs connaissances sur l'être humain doivent rester insuffisantes et induire en erreur, car elles n'ont pas tenu compte de la réalité de l'esprit. Beaucoup d'hommes sont aujourd'hui rendus malades par des faiblesses intérieures qu'ils n'avouent pas. La blessure est certes tant bien que mal refermée au plan de l'âme, mais les séquelles des tentations lucifériennes font leur apparition au plan corporel.

Léviathan-Lucifer reprend du dragon le principe des cornes, la prépondérance des cornes sur les têtes. Tout élément d'amoralité, comme il repose sur les faiblesses inavouées de l'âme, fait nécessairement apparaître dans la nature humaine des durcissements qui entravent la poursuite d'une vraie évolution intérieure.

Le principe de vie de ceux qui surmontent la tentation luciférienne s'oppose aux succès extérieurs imposants, que l'homme peut avoir comme objectifs en suivant la première bête: « C'est ici la résistance et la foi des saints; Que celui qui a des oreilles entende. » Ceux qui vont paisiblement leur chemin en s'adonnant aux choses divines, peuvent se permettre d'avoir de la patience. Ils peuvent encore ensuite garder leur assurance, lorsqu'ils sont en détresse ou sont tués. « Celui qui envoie en captivité, il va en captivité; Si quelqu'un tue par le sabre, il doit être tué par le sabre. » Que l'emploi brut de la force se retourne contre celui qui y a eu recours, c'est une loi universelle qui s'accomplit toujours, à court ou à plus long terme. Le principe luciférien se retourne toujours contre ceux qui se laissent guider par lui. Seul celui qui, dans une sérénité modeste, organise sa vie en tirant de sa force intérieure la patience et la foi, est protégé des chocs en retour de la vie. Il progresse indépendamment de tous les coups du sort extérieurs. Puisse-t-il ne s'agir que de quelques petits pas: Ces petits pas le rapprocheront de son but spirituel.

Jusqu'à présent, c'est la puissance luciférienne, le mal de nature morale, que l'on a toujours eu en vue lorsqu'on tentait de saisir l'essence du mal. Mais on a beaucoup trop peu percé à jour l'autre danger, la menace de la pensée, le mal de nature concrète, qui répand sa froideur sur tous les efforts des hommes visant à comprendre et à maîtriser le monde.

La contre-puissance ahrimaniennne, qui se dresse sur la terre ferme, est beaucoup plus dangereuse que la bête qui s'élève des flots mouvants. Elle ne se donne pas beaucoup d'apparence et de prestige; Elle semble insignifiante et apparaît innocente comme l'agneau. Mais dans ses deux cornes, elle porte une arme qui donne de l'angoisse. Les deux cornes de cette bête doivent aussi être considérées et déchiffrées de divers points de vue. L'un d'entre eux est le suivant. Pour être en vie, l'être humain est condamné à l'action de certaines tensions fondamentales et polarités en lui. Sans ces polarités, la vie humaine est intérieurement pauvre et morte, elle ne dispose pas d'intensification (au sens que Goethe donne à ce terme, lorsqu'il commente la métamorphose des plantes, N.D.T.). Combien l'existence humaine serait pauvre, par exemple, sans la polarité et la tension qui existent entre le principe



masculin et le principe féminin, non seulement parmi les êtres humains de sexe différent, mais aussi au sein même de l'individu. Combien de nuances colorées, chaleureuses et intenses, ne prennent-elles pas naissance dans le jeu et l'équilibre de ces deux pôles de la nature humaine. La même chose vaut aussi dans l'opposition entre la jeunesse et la vieillesse. Mal guidée par les pensées et les convictions matérialistes, l'humanité actuelle se trouve en danger de méconnaître et de perdre le sens et la valeur de l'âge. Quelle merveilleuse universalité pourrait naître cependant de la combinaison et de l'harmonie de la jeunesse et de la vieillesse. Les jeunes hommes ne pourraient véritablement affirmer et garder leur jeunesse à juste titre que par cette harmonie, et les hommes âgés, au lieu de vieillir simplement, parviendraient à la maturité spirituelle. Il en est de même ici aussi, la polarité doit finalement être active en chaque être humain individuel. Il existe de nombreuses polarités de ce genre dans l'être humain, qui doivent produire un mouvement incessant d'échanges et d'équilibres. Mais qu'un durcissement apparaisse au sein de ces tensions et l'échange cesse au sein de cette dualité féconde de l'être humain et c'est ainsi que l'âme s'appauvrit et dépérit. Une dualité rigidifiée apparaît alors en lui, c'est la double corne. L'être humain peut certes encore développer de la spiritualité, mais c'est une spiritualité morte, sans âme: La spiritualité ahrimaniennne de la bête à deux cornes. De la même manière que la première bête est la forme primordiale de l'âme sans esprit, la seconde est celle **de l'esprit dépourvu d'âme**. Si l'âme est sans esprit, elle végète follement; Si l'esprit est dénué d'âme, il rend l'être humain froid, dur et mort. Ahrimane veut faire de l'homme un être sans coeur, semblable à une machine.

Le principe Behémoth-Ahrimane est le grand danger de notre époque. Cela distingue au fond notre époque des époques anciennes. Le principe ahrimanienn a remplacé dans sa prépondérance le principe luciférien qui se tenait autrefois au premier plan. On affirme souvent que notre époque serait semblable à celle du Golgotha. On ne peut pas véritablement comparer notre temps présent à celui du culte des césars et des persécutions chrétiennes. Ce sont les puissances lucifériennes qui agissaient alors en tant que puissances s'opposant au bien. Elles provoquèrent aussi la démence des césars et elles agissaient dans le culte qu'on leur portait.

Les puissances ahrimaniennes ont aujourd'hui largement accaparé la maîtrise sur l'humanité. Elles produisent tout leurs effets dans l'esprit froid, mécanique, à la base des machines, dans lequel est plongé notre temps, placé d'une manière grandiose sous le signe de la technique. Maint éclairage peut être apporté sur notre époque par la description des prodiges que réalise la bête à deux cornes, comme par exemple de pouvoir faire tomber le feu du ciel sur la terre. La magie est déjà mise en oeuvre aujourd'hui au sein de la technique (Et à l'époque où Émile Bock écrivait ces lignes (1945-1950), apparaissaient les premiers rudiments de l'ordinateur, qui est vraiment par excellence un outil "magique", N.D.T.). On doit se rendre compte que cela s'est produit avec l'aide des forces ahrimaniennes qu'on a laissé pénétrer dans l'humanité. Ce serait stupide et malvenu de ne pas vouloir se servir des acquisitions de la technique moderne. Mais ce n'est que par le regard incorruptible de l'apocalypse, cette claire aptitude à opérer une discrimination entre les esprits, que

les forces ahrimaniennes peuvent être compensées et qu'on peut faire progresser l'être humain d'une manière salubre, en se plaçant au service de la civilisation.

La simple activité cérébrale, qui découvre le papier-monnaie et construit les machines, est le point d'impact de la séduction ahrimanienne. Du fait qu'on ne la perçoit pas à jour, on laisse la puissance ahrimanienne triompher de l'homme. On a développé la technique avec une insatiabilité effrénée, sans que l'homme évolue de concert. Ainsi l'homme reste-t-il finalement désarmé, esclave de ses propres créations, le machinisme, tyrannisé par les systèmes administratifs d'organisation, de bureaucratie. Ce n'est que par ces expériences les plus amères qu'il en vient à comprendre qu'il ne pourra vivre par la suite dans l'équilibre et le libre développement de son être que s'il fournit intérieurement autant de travail qu'il en a produit extérieurement. Que tout s'écroule autour de nous, cela résulte du fait que l'évolution précipitée de la civilisation s'est engagée sur la voie de la spiritualité sans âme, de la simple sagacité: Dans les domaines de l'organisation, du machinisme, jusqu'à la technologie moderne de l'atome et son utilisation pratique.

Quand commencera-t-on à demander raison aussi pour cela et à rechercher l'équilibre et la guérison ? Dans la conception matérialiste du monde, qui passe pour scientifiquement assurée et qui est devenue le fondement naturel de la vie jusqu'au fin fond des églises, la puissance du mal est efficace et décisive pour notre époque. La confrontation avec la puissance ahrimanienne se produit donc par la libération d'une pensée extérieure dépourvue d'âme et la simple activité cérébrale, par la conquête d'une pensée et d'une connaissance corrigée, qui soient pleinement humaines et spirituelles. On reconnaîtra toujours plus que, dans cette perspective, l'oeuvre de Rudolf Steiner représente une contribution de premier ordre, où souffle l'impulsion de l'Archange Michel, une conquête remportée sur les erreurs de la conception matérialiste du monde, qui ont été saisies à leurs racines et dépassées. Une image du monde, qui n'inclut pas le monde spirituel, qui ne tient pas compte du fait que l'être humain est avant tout, lui-même, une entité spirituelle, est un mensonge. La science peut avoir raison dans les détails et donner lieu aux résultats les plus imposants. Il serait donc naturellement insensé de contester les découvertes phénoménales faites sur certains points par la recherche en génétique, ou par la physique atomique moderne. Mais tout cela devient faux et mensonger, lorsqu'on est d'avis que "le monde" n'est rien que cela et lorsqu'on ne reconnaît pas qu'on ne fait ainsi que s'en tenir aux rudiments extérieurs de l'existence. Nous portons tous en nous beaucoup de matériel génétique, mais nous pensons; Nous ne serions rien d'autre que notre propre matériel génétique si nous ne reconnaissons pas que le vrai être humain est attaché dans des enveloppes psycho-corporelles grevées par l'hérédité – cet homme spirituel, qui peut vaincre et maîtriser l'hérédité – si l'on n'ajoute pas à la considération sensible du monde, la connaissance du suprasensible, car la science la plus géniale devient aussi une falsification de la vie. La puissance ahrimanienne est parvenue, dans la plus grande élégance, à ce que les hommes ne s'en tiennent plus qu'à l'aspect extérieur du monde pour l'ensemble de l'univers. C'est la situation actuelle. Par ces démonialités discrètes et froides, qui se sont furtivement glissées dans les relations humaines, les âmes ont été rendues moralement faibles. Ce n'est pas étonnant si, sur les traces d'Ahrimane, Lucifer trouve aussi un riche butin et fasse

une riche récolte. Le simple savoir extérieur fait dépérir la conscience morale. Au sein du grand "système", semblable à une gigantesque machine, dans lequel on a contraint l'existence sociale à s'enfermer, selon les principes de la technique: "L'état total", la "guerre totale" etc., la vie humaine perd sa valeur et on ne remarque pas seulement combien on la réduit bestialement à néant. L'Apocalypse décrit comment la seconde bête ne se montre même pas entièrement elle-même, mais reste sagement à l'arrière-plan pour pouvoir d'autant mieux laisser l'humanité au service de la première bête, la puissance luciférienne du mal moral. La bête aux deux cornes jette de la poudre aux yeux de l'homme. En le dirigeant vers une manière de penser intellectuelle et superficielle, qui ne pénètre pas au-delà de la surface extérieure du monde, elle dresse une grande illusion luciférienne. Elle veille pour cela à ce qu'une image de la première bête apparaisse douée d'une âme fictive, devant laquelle tous les hommes sont si fascinés qu'ils en tombent à genoux devant elle pour l'adorer. L'image universelle du matérialisme est elle-même l'image de la bête, car elle ne pénètre pas jusqu'à la véritable image de l'homme, et conçoit seulement l'homme comme un animal. Ahrimane se sert donc astucieusement de l'image de la bête, pour détourner l'homme de sa vraie nature et de sa vocation. L'homme est rendu moralement faible et débridé par la suppression de ce qui le distingue de l'animal, actuellement argumentée par la conception scientifique du monde. Le dogme de la descendance animale de l'homme, ou bien de la prédétermination génétique de son être, doit finalement conduire à ce que l'être humain perde, jusque dans les traits de sa physionomie, la noblesse de l'humanité et porte sur le front le signe de la bête. Le pas suivant ne consiste plus qu'à le marquer du signe de la bête sur la main droite. Car la puissance Ahrimaniennne impose son influence, non seulement dans la pensée, mais aussi dans toute action culturelle. Lorsqu'il est dit finalement que personne, ne portant pas le signe de la bête sur lui, ne pourra plus acheter, c'est alors que se trame devant nous la perspective effrayante d'une vie économique totalement imprégnée par Ahrimane. Tout reste d'humanité et de fraternité spontanée est supplanté par la nécessité technique des principes d'organisation, aussi bien que par la brutalité de la simple utilité et par l'égoïsme effréné.



En tout dernier lieu, la bête à deux cornes est caractérisée par un chiffre mystérieux dont la citation a été expressément préparée par l'annonce d'un mystère particulier: « Ici est la sagesse. Que celui, qui possède l'intelligence, prenne garde au chiffre de la bête, car c'est un chiffre d'homme. Ce chiffre est 666. » On s'est beaucoup creusé la tête sur ce hiéroglyphe apocalyptique. À de multiples reprises, les commentateurs ont cru avoir trouvé la solution de cette énigme, lorsqu'ils découvraient que ce nombre correspondait au nom de l'empereur romain Néron, traduit en caractères hébraïques. Si, au lieu d'une interprétation extérieure triviale, on s'efforçait de trouver un sens spirituel originel à ce chiffre, on devrait donc particulièrement penser ici au fait que les nombres apocalyptiques ne sont jamais à comprendre quantitativement, mais qualitativement. L'aspect spirituel de ce chiffre doit être découvert. La septième trompette retentit; Un rythme temporel arrive à son échéance qui vient après

le nombre sept. Cela incite à lire le chiffre 666 dans le système "heptimal" (à base 7) et non dans le système décimal. Bien entendu, lorsque que nous exprimons ce chiffre par les mots: Six-cent-soixante-six, nous nous mouvons déjà dans le système décimal. Nous ne pouvons utiliser que les concepts, que nous avons formés en correspondance avec le système décimal, pour indiquer par comparaison ce que le chiffre signifie dans le système heptimal. Dans le système des nombres apocalyptiques, une nouvelle série numérique ne commence pas après chaque dizaine, mais déjà après chaque septaine; 10 suit 6 et 100 suit 66. Nous devons donc lire 6 - 6 - 6, au lieu de six-cent-soixante-six. Le chiffre, qui se trouve en tête d'une série de trois chiffres formée sur le système décimal, caractérise dans le système heptimal l'endroit atteint au sein de la grande ronde. Le chiffre placé au centre, donne la position de la ronde moyenne, et le dernier chiffre celle de la petite ronde. Le nombre 6 - 6 - 6 signifie donc que partout, dans toutes les rondes, la dernière étape avant le chiffre sept, en tant que chiffre de l'accomplissement, est donc atteinte. Il suffit de compter une seule unité au sein de la petite ronde pour terminer automatiquement la première des grandes rondes. Il se trouve donc immédiatement avant le chiffre du grand accomplissement, qui équivaut à mille dans le système décimal. Le chiffre 666 dans le système heptimal prend la même place que le chiffre 999 dans le système décimal. C'est le chiffre du dernier instant. Exprimé de manière drastique, il signifie que nous sommes à une minute avant 12 heures; Que tout se prolonge d'un instant encore et tout est trop tard. Compris de cette manière, le chiffre 666 nous rend attentif à une ruse satanique d'Ahrimane: La bête à deux cornes produit l'illusion de l'accélération du temps dans l'humanité. Elle la poursuit en faisant claquer son fouet: Le temps presse, il est grand temps ! L'homme moderne est largement tombé sous la suggestion du chiffre 666. Non seulement il croit lui-même progressivement ce qui s'exprime déjà dans la phrase: « Je n'ai pas le temps », mais ça lui est même agréable de devenir un disciple du temps, et il considère avec dédain ceux qui ne se sont pas encore laissés entraîner dans la chasse à coure des temps modernes. En réalité, le claquement de fouet du temps n'est qu'un énorme mensonge. On peut facilement constater que les hommes qui vivaient dans des époques plus paisibles, pouvaient accomplir sensiblement et quantitativement plus de travail dans leur vie, que ce n'est en général le cas aujourd'hui. Ça vaut le coup de percer à jour le tour de séduction particulièrement astucieux d'Ahrimane. L'être humain ne peut pas être plus efficacement empêché et détourné de ses tâches que par l'illusion du temps, de la cadence. Celui qui le laisse devenir son maître, ne trouve bientôt plus, même s'il le voulait, le temps et le repos intérieurs dont il a besoin, pour prendre le temps de s'arrêter et de se livrer à un examen de conscience, en travaillant sur son âme. Avoir le temps n'est pas une question d'heure, mais de calme intérieur. Que le calme intérieur vienne à disparaître en l'homme et il ne perd plus seulement son temps, mais aussi le véritable lien qui le rattache à la vie, et il finit par se perdre effectivement lui-même. Il sera d'une grande signification et d'une grande importance pour une vie religieuse renouvelée, de guider aussi l'homme moderne, qui n'est pas inconscient mais qui veut suivre le rythme de sa destinée, vers un état lui permettant de trouver le repos intérieur et de se recueillir. Il ne sera possible d'échapper à la

séduction d'Ahrimane, et à la perte de soi-même exprimée par le nombre 666, qu'en obtenant le droit de cité dans cette sphère.



Si l'on prend au sérieux la connaissance du double visage du mal, telle que l'Apocalypse nous la montre dans le 13<sup>ème</sup> chapitre, qui est la continuation de l'image du combat de l'Archange Michel, on reconnaît alors combien la conception dualiste d'un bien et d'un mal opposé l'un à l'autre, mène à l'erreur. En face du mal, il n'y a pas le bien, mais un autre mal. Et où trouvons-nous le bien ? Nous le trouvons dans le juste milieu, comme le point d'équilibre entre les deux extrêmes, des deux contre-puissances. C'est la raison pour laquelle l'Archange Michel tient une balance à la main. La formule du juste milieu, qui a imprégné l'éthique grecque, est plus qu'une sagesse de vie raisonnable. Elle est la clef des mystères de l'intuition morale. On doit se laisser servir par Lucifer – Nous n'aurions aucune aptitude artistique, aucun art, sans l'intervention luciférienne –, et on doit aussi se laisser servir par Ahrimane, car nous avons besoin de la science terrestre et de la technique. Mais l'homme doit se trouver au milieu et tenir la bride, pour ainsi dire, aux bêtes qui sortent de l'abîme béant de chaque côté. Ce n'est que par une manière de penser et une conception du monde trinitaires que nous parvenons aussi au mystère du mal. Le mystère de la trinité divine, qui est assurément encore totalement indéchiffrable, nous ouvre tous les mystères de l'existence et aussi celui du mal. Quelle puissance se tient au milieu et nous fait trouver le chemin entre la Diable et Satan, entre Lucifer et Ahrimane ? L'expression de "juste milieu", (*die goldene Mitte*, littéralement le "milieu d'or" en allemand, N.D.T.) vaut elle-même pour l'or, de nature solaire: Le soleil spirituel se trouve au milieu, le coeur d'or de l'univers, Christ Lui-même. Et l'Archange Michel est l'Archange du soleil et du Christ, parce qu'il aide à vaincre les démonialités en tant que serviteur de l'équilibre inhérent au juste milieu. –

Récapitulons ce que veut nous apprendre le drame aux 12<sup>ème</sup> et 13<sup>ème</sup> chapitres de l'Apocalypse, en vue des combats pour l'esprit de l'époque actuelle, marquée par le sceau de l'Archange Michel. Nous devons nous mettre dans le rôle de la femme qui fuit dans le désert. Dans le désert de la solitude intérieure et de la conscience, l'Archange nous apporte son aide. On nous donne les ailes de l'aigle. Et l'aigle n'est pas sans raison le symbole de Jean, l'Évangéliste et le Témoin de l'Apocalypse. Les ailes d'aigle de l'envol apocalyptique nous portent à la hauteur d'un poste d'observation d'où nous parvenons à une vue générale de notre époque et à la connaissance de l'aspect intérieur de l'événement universel. Nous acquérons ainsi la possibilité de triompher du psychisme dépourvu d'esprit de Lucifer et de la spiritualité dépourvue d'âme d'Ahrimane. Nous pouvons rechercher à pénétrer notre psychisme d'esprit et notre esprit de psychisme et à en retirer une souveraineté intérieure.

Le juste milieu entre le principe des cornes – à savoir le principe d'adhérer au passé et de ne plus pouvoir se séparer de ce qui est simplement apporté avec soi – et entre le nombre 666, qui veut nous

enlever tout repos – c'est la sphère de la véritable religiosité. Ceux qui ont à travailler avec des machines, ou avec l'électricité, doivent particulièrement savoir qu'ils ont besoin d'une compensation intérieure à l'activité de destruction à laquelle ils s'exposent. Mais on doit trouver la voie vers une religiosité qui soit possible et honorable pour l'homme moderne. C'est la religiosité qui naît du repos de l'âme dans le juste milieu, dans la sphère du Christ. C'est en même temps la sphère de l'Archange Michel. Bien que cela paraisse paradoxal, cultiver le calme intérieur est en même temps la manière la plus efficace de combattre de mal. On ne doit pas toujours se comporter en batailleur, lorsqu'on veut soutenir le combat spirituel. Du sein maternel de l'âme comblée de paix intérieure, que nous conquérons de haute lutte par la dévotion et la piété au sens sacramentel, naît aussi une nouvelle morale. On peut encore ce que l'on veut et on n'en reste pas derrière ses résolutions. Les âmes ont été affaiblies par Ahrimane; Par la religiosité, par une respiration paisible au sein du "juste milieu", du "milieu d'or solaire", elles redeviennent fortes. C'est le combat qu'il faut aujourd'hui accomplir. Avant que l'Apocalypse décrive le combat de l'Archange Michel avec le dragon, il est dit dans le 11ème chapitre: « Et le sanctuaire de Dieu s'est ouvert dans le ciel, et on a vu l'arche de son alliance. » Les combats, par lesquels la victoire est conquise sur les puissances du mal, se déroulent devant l'autel du temple ouvert. Avec l'univers de l'autel à l'arrière-plan, nous serons aussi en état de venir à bout du conflit avec le mal dans un sens chrétien.

## VIII. Trompettes et Harpes – La séparation des esprits

### Les quatorzième et quinzième chapitres

La septième trompette nous a menés au point culminant du drame apocalyptique. Tandis que son écho disparaît dans le lointain, une toute nouvelle perspective s'ouvre tout d'un coup à notre regard. La tonalité de la symphonie change radicalement. Même si les démonies menaçantes de la bête à dix cornes et sept têtes, montant de l'abîme, se sont déployées, une perspective apportant la félicité s'ouvre librement devant nos âmes, et nous permet ainsi de reprendre haleine.

L'idée de la septième trompette a toujours été reliée à la notion de « jugement dernier ». On s'est particulièrement appuyé aussi à ce sujet sur les paroles de Paul, qui évoquent la septième trompette et dans lesquelles l'apôtre se sert des termes apocalyptiques dans leur évidence: « Je vais vous dire un mystère: Nous ne nous endormirons pas tous, mais tous nous serons métamorphosés, en un clin d'oeil, à la **dernière trompette**, car elle trompetera et les morts seront relevés indestructibles, et nous, nous serons changés. » (1<sup>ère</sup> Cor. 15, 52). On a donc pensé que la septième trompette était le signal du jugement universel. Lorsqu'elle retentit, ainsi qu'on le pensait, le juge universel apparaît qui ne prononce pas seulement un verdict vouant les hommes à la félicité éternelle ou à la condamnation éternelle, mais qui vient aussi mettre un terme, de fait, à notre monde entier. Est-il vrai que la dernière trompette signifie la conclusion définitive de toute évolution ? Entraîne-t-elle le « jugement dernier » (en allemand *der Jüngste Tag* ou *jour le plus récent*, N.D.T.) au sens du dernier jour ?

La Révélation de Jean répond à cette question par son architecture. Nous voyons bien que l'évolution ne se brise aucunement à la septième trompette. L'Apocalypse se poursuit. La perspective s'ouvre sur une autre grande ronde d'époques: Le déversement des sept coupes de colère lui succède encore et tout ce qui va s'en dégager. Dans le cours cyclique du devenir universel, il existe de nombreux « jugements derniers ». Lorsqu'une ronde s'achève et est remplacée par une nouvelle, un jour arrive toujours au sein du cycle auquel il appartient, qui ne vieillit plus, mais qui reste le plus récent vis-à-vis de tous ceux qui le précèdent (Voir la note du traducteur plus haut, *der Jüngste Tag*, qui veut aussi dire le plus jeune. N.D.T.). Les représentations et idées pétrifiées, qui ont été produites par le dogmatisme et la tradition religieuse, doivent être refondues par le flot vivant de l'Apocalypse. La Révélation de Jean veut nous apprendre à penser selon des phénomènes cycliques et à prendre part de ce fait aux images et aux paroles de l'esprit qui s'y trouvent constamment en mouvement.

Si nous suivons cette succession dramatique des images avec la vivacité intérieure requise, nous nous apercevrons aussi néanmoins que la septième trompette, même si elle ne signifie pas la fin du monde, apporte avec elle, effectivement, un « jugement dernier ». En plein milieu du cours temporel, ces images conduisent l'être humain à des prises de décisions prenant un caractère toujours plus définitif. Nous avons vu comment le motif du seuil a surgi dès le retentissement de la sixième trompette, en prenant forme dans cette puissante figure de l'Ange de l'humanité. Les colonnes, sur lesquelles l'Ange se dressait, formaient un porche que l'on devait traverser. La séparation des esprits commence sur ce seuil. L'humanité se scinde en deux parties, celle qui lutte pour franchir ce seuil, et

l'autre, qui se dérobe à ce passage du seuil, et se lie d'autant plus à la nature simplement terrestre. Lorsque la septième trompette retentit ensuite, lorsque l'irruption du soleil spirituel, que les sons de trompettes expriment comme une musique universelle, s'empresse de s'accomplir, lorsque le « soleil se fait connaître au grand jour », alors d'autres dualités viennent s'adjoindre à cette dualité des colonnes. Au onzième chapitre, ce sont les deux témoins qui s'avancent et qu'on appelle aussi les deux flambeaux. Deux personnages spirituels, ayant les traits de Moïse et d'Élie, surgissent comme les colonnes vivantes du porche surplombant ce seuil si critique. Et puis nous voyons finalement les deux bêtes monter de l'abîme au même endroit, qui veulent empêcher l'humanité de franchir le seuil. À cet endroit de l'Apocalypse, on pourrait dire comme dans le livre de Job : « Ici commencent les chemins de Dieu. » Là où l'humanité approche le seuil du monde spirituel, le Jugement dernier retentit pour les chemins simplement terrestres. L'humanité doit acquérir la force de progresser en posant le pied de l'autre côté du seuil sur le chemin de Dieu. Un commencement d'éternité vient ici prendre place au milieu de l'événement temporel. La partie de l'humanité, qui a la capacité de franchir victorieusement ce seuil en passant devant ses deux gardiens démoniaques, se trouve dans le temps de l'éternité; L'autre partie se rend esclave du caractère intensifié de l'éphémère.

Ce n'est qu'à partir d'ici que l'on comprend le changement de ton et d'atmosphère qui assure la transition des chapitres 12/13 aux chapitres 14/15. Nous entrons dans une sphère dont l'aspect dramatique n'est pas moindre, qui est pourtant animée d'un souffle d'âme qui nous touche par la paix la plus sainte qu'il dispense. Dans un doux pressentiment, jetons d'avance un regard dans ce pays au-delà du seuil.

C'est justement ici que nous ne devons absolument plus lire l'Apocalypse en ayant recours au style théologique ou ecclésiastique. En nous adonnant au courant imagé des métamorphoses, et à la nature changeante de leur activité artistique universelle, nous devons la lire comme on lit un tableau, ou, ce qui est mieux encore, en suivant la musique qui s'en dégage. Nous avons perçu cette symphonie impressionnante des trompettes. Chaque éclat de trompette déclenche les puissantes visions des étapes et des épreuves traversées par l'humanité. La septième trompette, dans son retentissement plein de force, a finalement arraché le voile qui recouvrait le drame du combat de l'Archange Michel dans le ciel, et qui se poursuit sur la terre par la chute des adversaires. Un crescendo extrême est ainsi atteint. Le langage des trompettes dans le ciel, qui retentit afin de liquider un monde ancien, pour en faire choir tout ce qui est près de tomber en poussières et faire place libre pour édifier un monde nouveau, ne peut plus être intensifiée plus avant. Un decrescendo plein de sens s'installe à présent. Il est dit, dans le second verset du chapitre 14: « Et j'ai entendu une voix du ciel comme la voix des grosses eaux, comme la voix d'un grand tonnerre et cette voix que j'entendais était comme des harpistes qui jouaient de leur harpe. » (Certaines Bibles parlent de cithares, ce qui ne modifie pas du tout l'éclairage que donne ici Émile Bock à ce sujet. N.D.T.) Les trompettes ont achevé leur partition dans l'orchestre universel. Le chef d'orchestre leur fait signe de s'arrêter. Pendant un court instant, on entend leur écho se répercutant dans le lointain. Un coup de tonnerre gronde dans le cosmos, c'est leur écho qui décroît peu à peu. C'est alors que s'amorce le decrescendo, mais sans aller jusqu'au



silence. On perçoit maintenant des sons qui nous ravissent. Ils tintent comme des notes paisibles qui préexistaient déjà, mais en étant étouffées par les éclats des trompettes. Ce sont des sons de harpes. L'Apocalypse en décrit l'élément lyrique et cosmique par la teneur de ses mots grecs, comme si elle voulait imiter leur tonalité dans la parole humaine. Dans une dernière phrase, le motif de la harpe se succède trois fois à lui-même :

ως χιταρωδων κιθαριζοντων εν ταις κιθαραις αυτων

"Comme des harpistes jouant sur leur harpe."

C'est dans le passage des trompettes aux harpes que se manifeste un principe universel des plus profonds. La tonalité légère et continuelle de la musique du cosmos nous devient perceptible. Nous prenons part au son créateur et continu, qui résonne dans le cosmos, parce que les dieux tissent et bâtissent le monde. L'univers continue de naître du Logos, de la parole de Dieu. Le monde procède toujours du Logos, du Verbe divin. Au plus profond du monde, la parole divine retentit comme le son d'une harpe. La voix de l'intériorité universelle devient perceptible lorsque les sons des trompettes, qui retentissent sur la surface du monde, se taisent. Dans la nature, nous acquérons une représentation allégorique des sons de harpes au plus profond de l'univers, lorsque nous collons notre oreille sur un coquillage. Le bourdonnement constant que nous percevons nous laisse deviner ce genre de son de harpe qui habite le coquillage cosmique que nous appelons notre monde. L'activité des dieux sur le métier à tisser du temps, par laquelle le monde prend naissance comme le vêtement de la divinité, nous est dépeinte dans l'Apocalypse comme la musique des harpes.

Nous devons encore une fois en arriver à évoquer combien les représentations qu'on se fait généralement de la création du monde par le "Verbe de divin" sont trop humaines et induisent en erreur. La pensée d'une entité, si grande soit-elle, anthropomorphe, qui a donné un jour des ordres faisant naître la création à partir de rien, est bien trop mesquine. Des origines primordiales paternelles, le Verbe créateur retentit dans l'éternité. Le Verbe de Dieu (Logos) est lui-même une entité qui remplit, depuis les tout premiers commencements, les espaces cosmique de sons divins murmurés. Jusque dans l'époque grecque tardive, les anciens Mystères ont éduqué leurs élèves à écouter attentivement les harmonies des sphères, la musique des espaces stellaires, avec les oreilles de l'âme. Ils ont ainsi approché à tâtons le Mystère du Logos de la création. Et lorsque Goethe fait dire dans son prologue au ciel du *Faust*: "Au coeur des fraternelles sphères, le soleil résonne sans fin sur le mode antique...", il se rattache ainsi à l'expérience intérieure du Logos du monde ancien. Le bourdonnement du coquillage peut nous mettre dans l'état d'esprit de comprendre comment l'écho persistant du son primordial se fraye un passage de l'intériorité inaudible à l'extériorité audible. Dans ses conférences sur *Les mythes et les mystères égyptiens*, Rudolf Steiner a indiqué que les *Védas* renferment encore une connaissance de ce son originel créateur, que les élèves des mystères

de l'Inde antique appelaient la parole primordiale "Wha": "Lorsque l'élève s'élevait dans le monde spirituel, il entendait la parole originelle, car ce monde est un monde de tonalité. Il entendait alors les sons des sphères des sept planètes. Il percevait, par la musique des sphères et la parole des sphères, comment Brahma, l'esprit originel, se divisait et formait la chaîne des sept planètes pendant l'évolution et il entendait cela à partir du **son originel Wha**. C'était la marque du son primordial de la création."

Comme le sable d'une plaque de verre soumise à une onde sonore s'ordonne selon les figures harmonieuses de Chladni, notre création terrestre fut formée et tirée du chaos par la parole originelle retentissante au commencement originel du devenir de la terre. Le monde a pris naissance du "silence résonnant", et peu à peu les entités de la création furent en mesure d'imiter la parole créatrice originelle du créateur. À la parole divine vint s'adjoindre la parole humaine. Et ensuite, la création a progressivement dominé de sa tonalité le créateur. La parole extérieure bruyante a recouvert le son divin dont l'écho ne fut plus qu'un murmure persistant.

Une évolution devint inévitable que nous pouvons faire saisir par une comparaison triviale. Lorsque quelqu'un s'adresse à un auditoire qui l'écoute paisiblement, il peut tranquillement dire ce qu'il a à dire; Il exprime ses propres mots. Mais lorsque les auditeurs lui coupent la parole et se mettent finalement à parler en même temps que lui, pour couvrir son propre discours, leurs voix montent et le ton du conférencier – surtout s'il veut encore se faire entendre – prend un autre caractère qui ne provient plus de lui, mais des autres hommes qui l'écoutent. C'est de cette façon que le délicat murmure de la parole créatrice de Dieu prit le caractère des sons des **trompettes** menaçantes comme l'orage. Dans les sons des trompettes, la voix de Dieu se révèle aussi, non pas dans le sens d'une activité édifiant la création, mais en la jugeant et en la foudroyant. Le léger souffle de la brise s'est changé en un tonnerre grondant au milieu des éclairs.

Mais derrière et sous cette bruyante parole d'avertissement, la parole créatrice divine continue néanmoins de construire. Lorsque le dernier éclat de trompette cesse de retentir, la tonalité des **harpes** devient perceptible. Pour l'humanité survivante, il en ira comme pour Élie qui, après le retentissement du tremblement de terre et du feu de l'orage, perçut le bruissement paisible et doux au sein duquel la parole intérieure universelle se révéla à lui.

Nous touchons là un profond mystère de notre vie humaine. Lorsque Justin Kerner [1786-1862, poète lyrique allemand de l'école souabe, passionné d'hypnotisme] édita son livre *La voyante de Prévorst*, par lequel il voulait attirer l'attention de ses contemporains sur les vraies révélation du suprasensible, il évoqua ce secret de l'existence dans sa préface: « Il existe de très nombreux prodiges profondément cachés dans la nature et dans l'être humain, que nous ne connaissons pas, parce que nos yeux et nos oreilles ne se préoccupent que des objets extérieurs et parce que les sens extérieurs prennent le dessus sur les sens intérieurs. La vie du monde intérieur est effectivement splendide; Elle

nous apaise et nous rendrait même vraiment bienheureux, si nous restions constamment tournés vers le murmure bénissant de cet esprit et si la meule du grand moulin du monde ne nous rendait pas toujours sourds à ce bruissement délicat. » Plus le progrès de la culture extérieure est devenu grand et s'est imposé, plus les doux murmures de l'univers et de l'âme ont été dominés par le vacarme de la vie. La faculté d'écoute s'éteignit en même temps que celle du silence parfait. Devant ce bruyant tumulte, l'homme comprend de moins en moins son propre cœur. Il est devenu sourd depuis longtemps aux voix qui montent du cœur de la nature. Dans les couches profondes de son essence, l'humanité menace de ne plus rien entendre à cette musique. Voulons-nous redevenir capables de percevoir les sphères dans lesquelles résonnent les sons des harpes de l'Apocalypse, alors nous avons besoin d'une culture de l'intériorité qui nous initie au Mystère du Logos. La vie sacramentelle et cultuelle renouvelée peut former un part de cette culture. Non pas seulement qu'elle nous éduque et nous apprend à écouter en restaurant la dévotion de l'âme, mais aussi pour que la parole divine devienne perceptible dans la parole humaine: Dans la traversée du cours de chaque année, cette vie cultuelle nous amène peu à peu à un passage qui peut être comparé à la transition que constitue le remplacement des sons des trompettes par ceux des harpes dans l'Apocalypse. C'est le cas lorsque, en sortant du moment de l'automne, après ces semaines où les éclats sonores du temps de la Saint Michel continuent de résonner, nous passons dans le temps de l'Avent. Le temps de la Saint Michel est véritablement le temps des trompettes. Mais lorsqu'au premier Avent sur les autels de la Communauté des Chrétiens, on évoque le devenir paisible du monde, le temps qui précède Noël apparaît alors véritablement comme le temps des harpes dans le cours saisonnier de l'année. Il serait prodigieusement instructif de traverser le cours de l'année avec cette attitude intérieure de l'âme qui accompagne le passage de l'automne à l'Avent, comme le passage des sons des trompettes à ceux des harpes. Si l'on ressentait et si l'on cultivait ce temps de l'Avent comme un mystère, cela signifierait la renaissance de l'ambiance de Noël, et les sons des harpes de l'intériorité universelle pourraient et devraient être écoutés.



Avant que soient exprimés les sons de harpe, une perspective s'ouvre, au début du 14<sup>ème</sup> chapitre, comme il n'en existe nulle part ailleurs de plus pure et, de plus, susceptible d'éveiller l'espoir dans la Révélation de Jean: « Et j'ai vu, et voici l'Agneau debout sur le mont Sion et avec lui cent quarante-quatre mille qui ont son nom et le nom de son Père écrits sur leurs fronts. » Puis survient la voix des sons de harpes, et Jean, le visionnaire, continue: « Les cent quarante-quatre mille chantent un chant nouveau devant le trône de Dieu et devant le Tétramorphe (les quatre animaux) et les vingt-quatre Anciens, et personne ne pouvait apprendre ce chant sinon les cent quarante-quatre mille. »

Les coups de tonnerre de l'orage universel ont cessé. Les éclairs ont purifié l'atmosphère de toute ternissure. Un large espace se met à briller au regard. Nous nous tenons sur le seuil et nous

regardons au travers du porche. Un monde se révèle à nous, sur lequel une première échappée n'est possible qu'après avoir surmonté toutes les épreuves précédentes. Sur le sommet sacré de la montagne, la partie de l'humanité, qui a suivi le cours de l'évolution, se rassemble autour de l'Agneau, parce qu'elle a eu la capacité de franchir le seuil.

C'est le second endroit de l'Apocalypse qui nous montre l'Agneau comme un personnage agissant. Par les habitudes ordinaires de la pensée et de la représentation, on est facilement enclin à passer rapidement sur les phrases qui évoquent l'Agneau. On s'y est habitué et on ne trouve rien de particulier au fait que le symbole chrétien de l'Agneau se présente sans cesse dans l'Apocalypse. On sait d'une manière quelconque que l'image de l'Agneau renvoie au Christ, et on continue de lire, sans faire une pause pour y apporter une attention toute particulière. Cela étant, la Révélation de Jean renferme certes souvent de telles tournures, comme le « sang de l'Agneau », mais à chaque fois où l'Agneau lui-même s'avance comme une personne agissante dans le drame de l'Apocalypse, nous arrivons à un point nodal important. Le fait d'atteindre le second de ces points nodaux, ici, à la transition entre les sons des trompettes et les sons des harpes, est d'une importance décisive. L'Apocalypse nous a montré la première action de l'Agneau, au moment où celui-ci jetait un regard en arrière sur le giron des dieux, et nous a décrit l'instant étouffant de la stase cosmique. L'Agneau fut le seul en situation d'ouvrir le livre aux sept sceaux. Seule, une force unique dans l'univers avait la capacité de mettre en mouvement la création: La force du sacrifice et de l'amour. Ce fut l'entité du Christ, Elle-même qui, en tant « qu'Agneau de Dieu », mit en branle la roue de la création par son premier sacrifice cosmique. Le second sacrifice de l'Agneau eut lieu sur le Golgotha: Par la mort, « l'Agneau de Dieu », la plus haute entité divine qui ait cheminé sous forme humaine sur la terre, est intervenue dans le destin de l'évolution qui était en danger de sombrer dans l'abîme. La destinée de l'humanité fut comblée de nouvelles forces ascendantes.

À présent, tandis que s'estompe l'éclat de la septième trompette, nous nous trouvons au seuil de l'avenir de l'esprit; Nous pouvons assister à la naissance d'un nouvel éon. C'est la première image qui nous montre l'Agneau de plus belle. Nous reconnaissons que, dans cet instant décisif de l'évolution universelle, un grand sacrifice divin est à nouveau nécessaire. Une nouvelle intervention de l'entité du Christ dans le cours du destin de l'humanité doit s'ensuivre. Et ce n'est que par le don et l'amour de cette entité véritable, sous l'image de l'Agneau, qu'elle peut avoir lieu. Quel acte sacrificiel du Christ vient porter secours à l'humanité lorsqu'elle parvient au seuil du monde spirituel ?

Nous voyons les cent quarante-quatre mille rassemblés autour de l'Agneau sur le mont Sion. La perspective s'ouvre sur l'humanité future, sensible à la présence du Christ. Elle prouve son aptitude d'avenir par le signe de l'Agneau, c'est-à-dire, par la force d'amour et de sacrifice, par un réel dévouement. Le nombre de cent quarante-quatre mille, qui jaillit déjà d'une manière prophétique au 6<sup>ème</sup> chapitre, au moment où l'on opposait aux abîmes, qui succédaient à l'ouverture des sceaux, un premier espoir de remonter le cours du déclin, est foncièrement de nature qualitative. Dans ce panorama apocalyptique du futur, l'humanité, qui est rassemblée autour de l'entité du Christ, est doublement ordonnée selon le nombre douze. Toute vraie communauté chrétienne doit posséder

l'intégralité cosmique, qui était déjà propre au cercle des douze apôtres, dans lequel chacun était différent des autres et était, pour ainsi dire, l'envoyé d'un autre domaine à la cour du souverain suprême, un représentant de l'une des douze possibilités stellaires de l'entité humaine. Qu'une communauté particulière soit petite ou consiste en un grand nombre de membres: Exprimée d'une manière conforme à l'esprit, elles comptent 12 000 membres, c'est-à-dire le nombre de l'humanité universelle qui réunit en elle la liberté individuelle et l'esprit de la communauté. Et si à présent les communautés particulières s'unissent et forment une communauté générale, qui garde l'empreinte individuelle de chacune de ses communautés membres, en s'efforçant en conséquence à la perfection, on voit surgir le nombre 12 fois 12 000, soit cent quarante-quatre mille, qui est la marque de la communauté de toutes les communautés et qui est édifié sur le principe de la liberté et de l'espace qu'anime de ce fait le principe vivant du Christ.

Lorsqu'on dit maintenant que les 144 000 se groupent autour de l'Agneau sur le sommet sacré du mont Sion, on ne veut pas dire naturellement qu'il s'agit de la colline terrestre qui se trouve au sud-ouest de Jérusalem. On parle d'un niveau d'existence qui dépasse tous les niveaux terrestres banals sur lesquels sont posées les fondations de la Jérusalem céleste. Pourtant la nature et l'histoire de cette colline terrestre de Sion, peut nous familiariser avec le paysage de l'âme de ce sommet céleste situé de l'autre côté du seuil. Un lieu terrestre n'illustre pas par hasard un lieu spirituel. En tant que lieu saint par excellence, c'est un des lieux saints les plus merveilleux, les plus importants de l'humanité, qui s'éleva comme le lieu de prière de tous les lieux de l'humanité et qui a couronné depuis les temps immémoriaux les hauteurs couvertes de verdure, ou bâties depuis longtemps, de la colline de Sion. L'emplacement du temple, qui a déterminé depuis trois millénaires la physionomie de la ville de Jérusalem, sur le sommet du mont Moriyya à l'est, le centre du monde pour les Juifs et les Musulmans, est aussi un lieu sacré. Mais le premier de ces deux sommets, le mont Sion, est d'une bien plus grande richesse d'âme et de lieu d'asile. Le large rocher plat de l'emplacement du temple représente le pôle lunaire de Jérusalem. La montagne de Sion, la sainte colline la plus ancienne, issue de la plus haute antiquité sacrée, forme au contraire le centre solaire. Les mystères solaires des époques les plus anciennes, qui remontent bien loin avant l'histoire d'Israël, sont chez eux sur la montagne de Sion, dont les grottes du temple firent surgir le roi-prêtre Melchisédech, tendant à Abraham les offrandes solaires du pain et du vin. Plus tard, David y fonda d'abord le sanctuaire de son peuple et par la suite, au même endroit, au-dessus de la tombe de David, s'éleva finalement ce local qui eut une si grande importance pour la naissance du Christianisme, le **Cénacle**. C'est là, qu'au Jeudi saint, le Christ lava les pieds des apôtres et leur offrit le pain et le vin. C'est là, que les apôtres furent honorés durant quarante jours par la fréquentation et les échanges pascaux avec le Ressuscité, et où ils reçurent leur mission d'évangélisation de l'humanité. La salle où la Cène eut lieu sur la montagne de Sion a remplacé le Saint des Saints du temple de Salomon. Ce n'était plus l'arche d'alliance qui se trouvait derrière le rideau, mais la table qui portait le pain et le vin, et qui fut désormais le lieu du Trône divin, que Jean contemplait au milieu des figures célestes nouvellement ordonnées. C'est ainsi que la colline de Sion, qui était autrefois le berceau des anciens mystères

solaires de l'humanité post-atlantéenne et qui s'offrit finalement à devenir le théâtre paisible de la fondation des Mystères du Christ, en tant que Mystères solaires renouvelés, apparaît à bon droit dans l'Apocalypse comme l'image terrestre du lieu spirituel où l'humanité de l'avenir doit se réunir. Sur le sommet de la montagne sacrée, qui est environné par la lumière de l'aurore de la Jérusalem céleste, des hommes se rencontrent qui reconnaissent et vénèrent le sublime Esprit solaire dans le Christ, qui s'offre aussi à nous comme le soleil extérieur le fait constamment par les dons qu'il nous prodigue. Les 144 000 sur la montagne de Sion tirent leur vie des forces du Mystère-solaire du Christ. Sous le signe de l'Agneau, ils ont atteint la maturité pour faire partie de l'humanité à venir. –

L'Apocalypse décrit les 144 000 comme ceux qui sont rachetés de la terre et qui sont devenus par ce fait les premiers-nés de Dieu et de l'Agneau, en recouvrant leur essence virginale. Ce sont des hommes qui n'ont pas fui le monde terrestre, mais qui ont traversé tous les obstacles terrestres pour acquérir une nouvelle spiritualité et une nouvelle pureté. Lors de la séparation des esprits, ce sont ceux qui ne sont pas entraînés dans les profondeurs par la pesanteur de la matière, mais restent capables de participer à la marche en avant de l'évolution, en franchissant le seuil et en suivant le nouvel élan paradisiaque.

L'humanité du Christ, qui parvient victorieusement à la liberté réelle, et avec cela à la richesse intérieure de l'amour désintéressé – en triomphant de toute l'uniformité de la nature routinière, de la mise sous tutelle et de l'absence de liberté – apparaît au regard apocalyptique comme un vaste chœur. Les membres de ce chœur chantent le « nouveau chant », que personne ne peut chanter en dehors d'eux. Ils ont part aux accords qui deviennent audibles lorsque les trompettes se taisent. Ils peuvent adjoindre aux résonances des harpes du cosmos, aux révélations musicales de l'intériorité universelle, la révélation musicale de l'intériorité humaine. Il en naît un double accord créateur. Le nouveau monde se meut aux accords des harpes et du nouveau chant. C'est le sens de l'expression de « nouveau chant » : Non seulement il est nouveau, mais il amène aussi le nouveau. Il contribue à tout rajeunir. Nous n'avons pas besoin de nous représenter le chant de ceux qui sont rassemblés autour de l'Agneau comme une activité particulière qu'ils auraient à exercer. La trame de l'âme de l'humanité de l'avenir qui a purifié son penser, son ressentir et son vouloir, est elle-même un chant. Les pensées qu'elle médite, les sentiments qui jaillissent de son cœur, les résolutions volontaires qu'elle prend, sont déjà féconds avant même d'être traduits en réalités extérieures. La force créatrice du Logos universel et du timbre, que possédait la « parole originelle » au commencement du monde, est ressuscitée dans ce cercle. Le poète autrichien, Fercher von Steinwand, attribue ces propos à un apprenti ouvrier itinérant, qui ne possède pas de foyer: « Je me construis une maison à partir des accords universels ». Aussi frivoles que ces mots puissent d'abord nous paraître, ils touchent au mystère universel. De réels sons de harpes trament et édifient une nouvelle matière. L'élément musical qui jaillit du noyau le plus profond de la nature humaine, possède cette magie en lui d'édifier une sphère et une demeure accueillantes et finalement un nouveau monde. Dans l'Antiquité, on pouvait encore guérir les maladies à partir de l'ancienne force du verbe au moyen de la musique. On était encore familier des forces de construction du verbe et du son s'activant jusqu'au plus profond de

la corporéité. Ces mystères sont perdus pour l'humanité et se perdent toujours plus dans cette époque de la musique radiophonique. L'élément musical n'approche plus réellement de la nature humaine endurcie et il ne pourrait même plus être mis en accords susceptibles d'agir sur cette nature. Le fait que, dans l'humanité, la parole et le son pourront réacquérir leurs forces créatrices d'édification, jusqu'au plan corporel, relève des perspectives d'avenir ouvertes par l'Apocalypse. Le nouvel état planétaire qui succédera à l'état planétaire actuel et que la science spirituelle appelle « le nouveau Jupiter », et l'Apocalypse « le nouveau ciel et la nouvelle terre » », ne se réalisera pas sans la participation de l'être humain. En nous ouvrant une perspective sur la colonie à l'origine du nouvel état planétaire, Jean, le visionnaire, ne nous renvoie pas seulement à cet avenir lointain et il ne fait pas que nous consoler, d'aucune manière que ce soit, en nous le montrant. Ce qui ne commence pas à germer maintenant ne se réalisera pas au sein de tout l'avenir. En plein milieu de cet appauvrissement de l'esprit, au milieu des circonstances démoniaques du monde, nous devons déjà nous mettre en chemin vers le sommet de la montagne pour commencer à nous joindre à la troupe de ceux qui chantent, sur les musique des harpes de l'intériorité universelle, ce chant qui est le « que cela devienne » de la participation humaine venant s'adjoindre à la création du nouveau monde par la divinité.

Dans la composition générale de l'Apocalypse, les deux grandes perspectives solennelles, dans lesquelles resurgissent l'image de l'Agneau et aussi le motif des harpes, viennent s'intercaler l'une par rapport à l'autre selon une disposition symétrique exacte et parlante : l'Agneau ouvrant le livre des sceaux au milieu du Tétramorphe (Chapitres 4 et 5) – l'Agneau sur la colline sacrée au milieu des 144 000 (Chapitres 14 et 15). Le premier tableau apparaît entre les sept missives et les sept sceaux, donc entre deux septénaires qui possèdent encore un caractère terrestre et préparatoire, et le premier septénaire de la perception suprasensible. Le second tableau se dresse entre les sept trompettes et les sept coupes de colère, et donc à ce moment de la grande évolution où plane, au-dessus de tous les événements, la gravité d'une décision cosmique entraînée par le franchissement du seuil par l'humanité. Dans les deux cas, une césure, une pause divine, survient au milieu de la progression dramatique. Entre la grandeur originelle sublime de la première création, marquée d'une gravité solennelle, et la grandeur à venir de la nouvelle création, la vertu de quiétude doit nous être donnée pour surmonter les tempêtes et les épreuves qui surgissent à chaque fois.



À peine la perspective pleine d'espoir et de promesse nous est-elle ouverte sur le sommet de la sainte colline que la dynamique dramatique s'engage à nouveau. Trois Anges apparaissent successivement qui ont chacun un grave message à annoncer.

La première apparition angélique semble d'abord maintenir l'atmosphère instaurée à l'instant même par l'image de la Rédemption future. Nous voyons l'Ange s'envoler jusqu'au milieu du ciel en tenant un livre à la main: l'Evangeliu[m] Aeternu[m], « l'Évangile éternel ». À quoi cela nous renvoie-t-il ? Nous devons reconnaître qu'à l'époque de la grande décision intérieure, indépendamment de tous les changements extérieurs, une transformation interviendra dans l'atmosphère de l'âme de l'humanité. C'est quelque peu dans l'air. Dans les mondes suprasensibles, au-dessus de la tête des hommes, une lueur est apportée à l'humanité. Nous la reconnaissons comme un livre saint non-écrit. « L'Évangile éternel » s'avance à la place des livres évangéliques extérieurs. La lettre de l'Évangile perd sa force et devient accessoire. Dans les cercles qui ne sont que traditionnels, dans lesquels on ne peut plus se représenter qu'un christianisme authentique soit possible sans la Bible extérieure, les hommes sombreront dans de graves soucis et embarras. Ils verront un désastre irréparable dans le fait que la connaissance biblique, qui existait encore autrefois, se perde aussi rapidement parmi les hommes au sein de l'Église et que, par exemple, les jeunes hommes n'apprendront largement plus à connaître les Évangiles. L'Apocalypse apporte une consolation dont ne peuvent s'approprier sans doute que les âmes courageuses, d'esprit et de vue larges. Elle montre qu'une époque arrive dans laquelle l'humanité peut et doit achever de mûrir afin de trouver l'Évangile substantiellement et indépendamment des lettres de la Bible, de le relire, pour ainsi dire, à partir de la connaissance spirituelle. Qu'il doive être un jour possible, à l'avenir, de vivre dans l'Évangile, sans ouvrir le livre de la Bible, il se peut que cela soit difficile à imaginer pour certains. Et bien entendu, la teneur des quatre Évangiles, telle qu'elle se présente à nous aujourd'hui, ne deviendra pas immédiatement lisible en esprit.

Une sphère deviendra donc perceptible, dans laquelle se développera progressivement une perception différenciée. Et si on ne se méprend pas sur cela, on pourrait dire: Le Livre saint apparaîtra « ouvert en esprit » sur l'arrière-plan des événements. Là où le Nouveau Testament se termine dans son écriture terrestre, l'Évangile éternel commence alors à briller. Le livre du Nouveau Testament, dont on trouvera d'abord aussi bien le contenu que la substance, c'est la Révélation de Jean. Il se trouve déjà pour l'instant « dans l'air ». Dans les cercles ecclésiastiques de la Chrétienté, dans lesquels on prend les lettres de la Bible comme point de départ, on se donnera bien du mal avec l'Apocalypse. Dans sa teneur extérieure elle est déjà inhabituelle, étrangère et difficile à déchiffrer, pour toutes les formes existantes du penser et du sentiment religieux. Elle forme cette partie de l'Évangile éternel que l'Ange déverse tout d'abord dans la sphère de l'humanité. Toute contemplation spirituelle authentique appartient véritablement à l'Apocalypse. La partie de l'humanité qui s'ouvre à cette contemplation n'aura plus besoin à la longue d'un enseignement pour s'y retrouver dans les domaines du suprasensible. Les événements temporels, le sort de l'époque actuelle, ont pour effet de faire vivre les hommes dans des situations de fait du monde suprasensible et de les faire grandir dans l'Apocalypse. Ils désigneront peut-être très différemment les expériences des réalités spirituelles qu'ils feront, mais il y aura toujours plus d'êtres humains qui se familiariseront avec la sphère de l'Évangile éternel, au moyen d'une connaissance de nature intuitive et sensible. Maint d'entre eux en



arrivera même sur cette voie à avoir des expériences et des rencontres avec l'entité du Christ, indépendamment de la tradition religieuse extérieure. Il ne désignera peut-être pas d'emblée cette entité, dont on ressent la présence et la proximité, du nom même du Christ. Il peut même penser se trouver en opposition avec christianisme, parce que la connaissance du christianisme, qu'on tient des courants traditionnels, n'est peut-être présentée que d'une manière altérée. Au sein de ses expériences intérieures, un tel homme peut néanmoins en arriver à avoir un vrai contact, c'est-à-dire un contact authentique, avec la sphère du Christ. L'époque où l'Évangile éternel s'approche de l'humanité ne se trouve pas dans un lointain futur. Elle commence déjà maintenant. Ce sont seulement les écailles du matérialisme, qui ne sont pas encore tombées des yeux des hommes, et les concepts grossiers, à l'aide desquels ces derniers – même dotés d'un esprit teinté d'idéalisme – se sont accoutumés à penser, qui recouvrent les expériences fragiles et embryonnaires qui existent déjà chez maintes âmes. Il apparaîtra toujours plus que l'Ange avec l'Évangile éternel a commencé à s'envoler au zénith du ciel et à donner, du plus profond de son être, une nouvelle immédiateté au message évangélique.

Si, au moment de l'apparition de "l'Évangile éternel", le terme de "livre" ne se présente pas d'emblée, ce tableau appartient néanmoins à la succession des scènes dans lesquelles "le livre" apparaît; C'est même sa troisième apparition. Nous voyons d'abord le livre, aux sept sceaux scellés, dans la main de Celui qui trône, au moment où la première création devait entrer dans l'existence (5, 11). Il s'agit encore absolument du livre céleste, qui renferme certes les archétypes de l'ensemble de l'existence terrestre mais qui n'est lui-même aussi que l'image originelle de tout ce qui sera écrit plus tard sur la terre par les hommes et qui existera sous forme de livres. Parmi ces livres terrestres il y aura un jour **le** livre, la Bible, les Évangiles. Le livre céleste s'y reflétera alors plus purement que dans tous les autres livres terrestres.

La seconde scène, qui fait apparaître un livre dans l'Apocalypse, c'est la grande vision du seuil: L'Ange suprême, qui se dresse avec un pied sur l'océan et l'autre sur le continent, donne le livre terrestre, le "petit livre" à manger (10, 9). Il montre comment doit être assimilé ce qui est contenu dans le "petit livre", en tant que reflet et restitution du contenu du "grand livre". "**Le** livre", l'Écrit saint, se soumet à la loi de cette appropriation intérieure.

Lorsque dans la troisième scène, "l'Évangile éternel" survient comme une nouvelle métamorphose du livre, les deux étapes précédentes sont supposées s'y trouver. Le livre céleste retrouve sa dimension céleste après avoir traversé le stade de réduction au livre terrestre. Mais à présent ce n'est plus seulement un livre pour les entités des monde supérieurs, comme c'était le cas au stade originel, qui créent le monde et dirigent l'histoire terrestre à partir des plans archétypes qu'il contient: Il est maintenant là pour que l'homme y lise. Ces hommes, qui ont appris à prendre et à manger "le petit livre" de la main de l'ange, deviennent capables de lire dans "l'Évangile éternel", que l'ange tient dans les mains et porte au zénith du ciel. Le livre-terrestre ainsi absorbé, en particulier celui qui renferme les quatre

Évangiles, devient un organe au sein de l'âme de l'homme lui permettant de percevoir le livre céleste, "l'Évangile éternel".

L'Ange tenant le livre à la main, qui nous donne une image profondément réconfortante, prononce des paroles très graves et sévères. Il crie: « Craignez Dieu et donnez-lui gloire, car elle est venue l'heure de son jugement. » La notion de « jugement dernier » émerge ici dans la Révélation de Jean elle-même. Mais il faut aussi justement ici reconnaître combien l'Apocalypse est éloignée du dogme rigide selon lequel le jugement dernier signifie la fin catastrophique du monde et instaure la durée éternelle et l'immutabilité aussi bien que la condamnation et la félicité. L'expression grecque de l'appel de l'Ange nous guide vers une meilleure compréhension. Le mot grec pour "jugement" rend l'idée de "crise". L'ange annonce la grande crise.

Nous connaissons ce mot dans l'usage qui en est fait en médecine. Dans la crise traversée par un malade, on sait s'il la traverse ou non. C'est ainsi que le "jugement" n'est pas la fin, mais la crise du monde et de l'humanité. La grande décision se prépare. Toutes les décisions prennent toujours un caractère définitif, lorsque la sphère de l'Évangile éternel commence à entrer en contact avec l'humanité; Le monde spirituel est si proche qu'on peut lire dedans comme dans un livre ouvert. L'humanité se divise à l'approche de cette sphère. Il s'avère qu'on peut distinguer qui refuse et qui porte attention au message qui s'impose de plus en plus nettement dans l'air du temps. La crise s'accomplit ainsi tout à fait d'elle-même, la séparation des esprits commence.

Le second Ange vole à son tour en direction du zénith. La rigueur prédomine de prime abord en son être. Il ne prononce qu'une sentence effrayante: « Elle est tombée, elle est tombée Babylone la grande, elle qui faisait boire à toutes les nations le vin de fureur de sa prostitution. » La contre-image de cette humanité, qui s'est rassemblée sur le sommet de la colline de Sion, apparaît pour la première fois. Il est manifeste qu'avec cet appel du second Ange-juge, commence la séparation des esprits. Une partie de l'humanité est élevée sur le sommet sacré du mont Sion, l'autre partie s'enfonce dans les profondeurs de l'abîme. Une perspective s'ouvre qui acquerra sa précision dernière à la fin de l'Apocalypse. Deux grandes villes surgissent comme des illustrations de l'humanité qui se regroupe. L'une se déploie sur le sommet sacré de la montagne, en descendant du ciel. Ce sont les hommes qui se nourrissent des forces supérieures et qui se lient ainsi à la puissance de l'esprit, au point de pouvoir pénétrer et transformer tout élément terrestre de leur corporéité. La Jérusalem céleste est caractérisée par le terme de "fiancée" ("promise"), parce qu'elle désigne cette humanité qui allie en elle l'esprit et la substance d'une manière pure. L'autre ville sombre dans l'abîme. On la caractérise comme la prostituée Babylone, car elle mélange d'une manière impure ce qui relève du corps avec ce qui relève de l'âme et de l'esprit. Au lieu que toute la corporéité soit transformée de fond en comble par la spiritualité, celle-ci reste non-apurée par la corporéité non-transformée. La chute funeste de Babylone est l'ombre projetée de la lumière de l'aurore qui pointe sur les hauteurs de la montagne sacrée.

La tension s'accroît au moment où le troisième Ange prend son envol dans le ciel. Cet Ange prononce un jugement et une sentence sévères: « Si quelqu'un se prosterne devant la bête ou son image ou en reçoit la marque sur le front ou sur la main, il boira lui-même de ce vin de fureur de Dieu versé sans mélange dans la coupe de sa colère et il sera tourmenté dans le feu et le soufre devant les saints Anges et devant l'Agneau. » Devant de telles images de jugement, on ne peut plus simplement penser qu'elles ne se réaliseront que dans l'avenir. Les débuts de leur réalisation sont déjà là. Nous avons déjà évoqué le fait que l'adoration de la bête et de son image, que la puissance ahrimannienne introduit en fraude dans l'humanité, n'arrive pas seulement là où des aberrations grossièrement morales ont lieu; Et que d'une certaine manière, la conception matérialiste est elle-même l'image de la bête, puisqu'elle ne comprend effectivement l'homme qu'apparenté à l'animal. Beaucoup de gens souhaiteraient penser que, par les découvertes techniques, retombées pratiques en effet de la conception matérialiste du monde, on en serait venu à vivre de manière plus humaine. Ce n'est pas le cas en réalité. Au contraire, l'homme s'expose au danger de descendre au niveau de l'animal. Que la technique soulage toutes sortes de peines et épargne du temps, cela mérite d'être salué en soi et pour soi. Mais l'homme devrait employer fructueusement ce temps gagné à l'élévation de sa propre humanité. Il devrait faire usage des peines épargnées extérieurement dans le champ de son intériorité. S'il ne le fait pas, il n'en devient progressivement que plus étranger à sa propre nature. En réalité, on peut effectivement observer que, par les progrès grandioses de la technique, les hommes ne sont seulement parvenus qu'à se plaindre de l'augmentation de leurs peines et de la réduction de leur temps. Au plan nerveux, les revers des acquisitions techniques sont déjà visibles à l'infini. Ce qui devait alléger la vie humaine, la contraint au contraire à se dérouler dans un monde de plus en plus hostile, finalement même dans un enfer. Une culture est mise en place, que dominant de manière imposante les lois de l'existence physique; une culture qui sait se servir à la perfection des matières premières du monde terrestre, mais qui ne compte pas avec la vraie nature humaine. L'homme se perd dans les rouages de ses propres machines. Cette culture sans âme doit nécessairement avoir des répercussions sur l'homme, parce que celui-ci est un être porteur d'âme et d'esprit et qu'il est assigné à vivre dans un environnement dépourvu d'âme. Par la technique, le principe de l'animal se répand dans le monde. Les machines ne ressemblent certes pas à des animaux, mais elles se rattachent à la bête qui monte de l'abîme et repoussent finalement l'homme en le ramenant au niveau de l'animal; Elles le marquent du signe de la bête sur le front et la main. Lorsque l'Apocalypse déclare que les hommes n'auront aucun repos jour et nuit avec le signe de la bête, elle prononce ainsi une prophétie de malheur, en voie d'accomplissement aujourd'hui dans le plus grand style qui soit. La grande nervosité, l'absence de calme intérieur, se font nettement remarquer aujourd'hui, comme les répercussions d'une culture simplement édifiée sur le matérialisme. C'est pourquoi le "jugement dernier" est en marche. Cultiver la concentration et le calme intérieurs, c'est déjà une performance extraordinaire pour les hommes actuels. Mais ce n'est qu'en luttant pour y parvenir que l'homme peut conserver son humanité. La connaissance des forces

du monde supérieur aide l'être humain dans cette lutte, et sans le rattachement à ces forces, tous ses efforts deviendraient vains à la longue.



Après l'apparition des trois Anges, l'Apocalypse fait naître devant nous une vision d'une grandeur sublime qui, comme l'image de l'Évangile éternel, dégage une perspective réconfortante, mais en faisant reconnaître néanmoins aussitôt que persiste la gravité du jugement pesant sur l'humanité: « Et j'ai vu, et voici une nuée blanche et, assis sur la nuée, une sorte de Fils de l'Homme avec sur sa tête une couronne d'or et dans sa main une faucille aiguisée. » L'image du retour du Christ se révèle tout à coup devant nous. Christ vient sur les nuées du ciel, comme les Évangiles en font la promesse. Et Il se montre sous l'apparence du Fils de l'Homme, l'Homme-Esprit. Après la grande vision du Fils de l'Homme, c'est ici le second endroit dans l'Apocalypse où l'Homme-Esprit apparaît. Le retour du Christ prend place sous le signe de l'idéal humain. Sa venue signifie en même temps la délivrance et l'élévation de l'être humain spirituel.

Nous avons maintenant une réponse à la question que nous nous posions afin de connaître le sens du sacrifice divin marqué par l'apparition de l'Agneau, agissant pour la seconde fois dans le drame de l'Apocalypse. Le mystère du troisième sacrifice de l'Agneau se manifeste à nous. Le premier sacrifice fut offert au commencement de notre cosmos terrestre. L'entité du Christ initie la création par le sacrifice de son essence propre. Le second sacrifice de l'Agneau s'est produit au milieu de l'époque actuelle de l'incarnation de la terre, au moment où le Christ mourut sur la croix. On n'en parle plus dans l'Apocalypse; Car le Golgotha est partout sous-entendu en elle. À présent, le troisième sacrifice est nécessaire. Le monde est à nouveau parvenu en un point où il ne peut pas trouver son évolution à venir sans une intervention supérieure. Cette fois, l'entité du Christ n'intervient pas à nouveau sous la forme d'une incarnation humaine, comme il y a deux millénaires. La troisième offrande de l'Agneau se produit par le sacrifice de son entité cosmique-divine réalisée par le Christ qui se fait spirituellement tout proche de l'humanité. Le retour du Christ dans le monde suprasensible, dans la sphère de la vie et des forces formatrices éthériques, que symbolisent les nuées, est le résultat du troisième grand sacrifice divin.

Et tout ce passe maintenant comme si la Révélation de Jean voulait confirmer l'ancienne croyance selon laquelle le Christ reviendrait en juge universel. Le Christ, qui approche l'humanité dans Sa forme éthérique, porte la couronne d'or sur la tête et la faucille aiguisée à la main. Il apporte les pensées divines lumineuses à l'humanité sous une forme nouvelle, mais il est aussi prêt à moissonner le monde. Trois Anges traversent de nouveau le ciel de leur vol. La composition du chapitre suit la loi d'une symétrie merveilleuse: Le sommet de la montagne de Sion, puis les trois Anges, qui volent en traversant le ciel au zénith; Et de nouveau une image sublime: Le Christ sur la nuée blanche, puis à nouveau les trois Anges. Le premier Ange crie au Fils de l'Homme sur la nuée: « Envoie ta faucille et moissonne, car l'heure est venue de moissonner, car la moisson de la terre est sèche. » Et nous

voyons comment Celui qui trône sur la nuée a jeté sa faucille aiguisée sur la terre: Et la terre a été moissonnée. Puis le second Ange surgit du temple dans le ciel. Il porte une serpette aiguisée aussi. Et le troisième Ange est venu et a crié au second Ange: « Envoie ta serpette aiguisée et vendange les grappes de vigne de la terre, car ses raisins sont à point. » Et le second Ange a vendangé les grappes de raisin et un flot de sang a jailli sur la terre, en montant si haut qu'il atteignait finalement les mors des chevaux et les troupes de cavaliers durent patauger dans le sang.

Le retour du Christ signifie de fait le jugement du monde. Mais le Christ ne vient pas sous l'apparence du juge universel, comme le dogme médiéval rigide se le représentait encore. Les images apocalyptiques veulent être comprises comme une fresque dramatique, et esquissent des processus spirituels qui se mêlent toujours plus nettement et gravement aux événements extérieurs. Le Soleil de l'entité du Christ, dont l'irruption d'une sphère spirituelle constitue le mystère de Son retour, révèle et distingue ce qui est authentique et mûr sur la terre de ce qui n'est plus utilisable. Nous reconnaissons dans les images de la grande moisson le principe du pain et du vin. On moissonne d'abord les céréales panifiables sur la terre, c'est-à-dire qu'on met sérieusement à l'épreuve ce que l'humanité a extérieurement engendré corporellement en tout temps sur la terre. Puis la vigne de l'humanité est vendangée; Après le grain, les grappes de raisin sont coupées, c'est-à-dire que tout ce qui a été intérieurement produit par l'humanité est mis sérieusement à l'épreuve. La vie intérieure de la culture de l'humanité est jugée. Ne subsiste sur la terre que ce qui a atteint la maturité spirituelle solaire et qui peut devenir le pain et le vin de la vie éternelle. L'épreuve, à laquelle est soumise en particulier la vie intérieure de l'humanité, montre que le sort des temps, où intervient le second retour du Christ, est plus difficile. Lorsque la vie intérieure, que l'humanité a développée dans le cours de son histoire, est mise à l'épreuve par les puissances invisibles du ciel, le sang se répand à flots sur la terre. Comment cela se fait-il que le retour du Christ, qui a été pourtant causé par un nouveau et grand sacrifice divin, et qui se produit pour le salut de l'humanité, provoque en même temps un tel jugement universel ? L'humanité doit se décider sur des faits suprasensibles. Le retour du Christ implique le rapprochement de toute une sphère spirituelle qui, en étant de plus en plus intuitivement perceptible, exige des hommes la transformation de leur conscience. C'est ici que les esprits se séparent. Ce sont les hommes qui, au fond d'eux-mêmes, accomplissent ce jugement universel. Deux sortes de domaines de réalités spirituelles s'approchent de l'humanité, lorsque la septième trompette a retenti: La sphère de l'Évangile éternel et celle du retour du Christ. Toutes les deux suscitent et entraînent des décisions, qui prennent toujours un caractère définitif. Lorsque le livre ouvert de la vie s'avance au devant de l'humanité, il fait nécessairement la distinction entre celui qui sait le lire et celui qui ne le sait pas. Et quand le Christ Lui-même s'approche de l'humanité, il doit aussi se révéler qui est celui qui Le ressent et Le voit intuitivement et celui qui ne ressent et ne voit rien. Par le comportement vis-à-vis de ces réalités du monde suprasensible, des décisions fatales sont en définitive brusquement prises, sur lesquelles on ne pourra plus revenir dans toutes les vies terrestres futures.



Dans le milieu du chapitre, on exprime un mystère important: « J'ai entendu une voix du ciel qui disait: Écris : Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur ! Dès maintenant, dit l'Esprit, oui, ils vont se reposer de leurs travaux car leurs oeuvres les suivent. » Ces paroles sont allées droit au coeur de nombreux hommes, en particulier à cause de la composition du *Requiem Allemand* de Brahms. C'est aussi pour cette raison que ce passage musical fut précisément d'une importance énorme dans la vie de Friedrich Rittelmeyer (Initiateur et cofondateur, avec Rudolf Steiner, de la Communauté des Chrétiens, N.D.T.). Ses expériences religieuses les plus importantes y sont rattachées. Que signifient ces paroles ?

Parmi les représentations usuelles que l'on se fait du retour du Christ, il y en a une qui annonce qu'il reviendra pour « juger les vivants et les morts ». Elle provient d'époques très anciennes, et à proprement parler d'une attente eschatologique messianique de l'ordre des Pharisiens, dans le Judaïsme ancien. On se représentait alors que le juge universel viendrait, ouvrirait les tombes et ressusciterait les morts. C'est à peine si une autre représentation a autant contribué à faire naître un matérialisme si rigide et si grossier dans la pensée religieuse, comme cette eschatologie du jugement universel, qui a été encore la source d'inspiration artistique des grands peintres de la Renaissance, comme Michel-Ange, Signorelli, etc., avant de servir aussi de thème d'exercices au sein de l'ordre des Jésuites. Le judaïsme des Pharisiens se représentait déjà la première venue du Christ sous la forme d'un jugement universel, à l'occasion duquel les tombes des morts seraient ouvertes. Comme le Christ vint en fait sous une forme humaine de si peu d'apparence, il devait donc nécessairement être méconnu pour cette raison et cloué sur la croix. Sur le même mode que les espoirs messianiques des Pharisiens, toutes sortes d'attentes chrétiennes d'un retour du Christ ont été déçues par la suite, parce qu'elles se rattachaient au même genre de représentation grossièrement extérieure. Nous devons nous libérer complètement de tout reste de malentendu matérialiste, d'après lequel la résurrection des morts, provoquée par le retour du Christ, se produirait sous la forme d'une élévation des corps sortant des tombes ouvertes. La voie est ainsi libre pour reconnaître quelle importance significative doit avoir le retour du Christ pour la sphère des âmes humaines défuntées. Nous devons intimement comprendre la phrase: « Magnifiques les morts qui meurent dans le Seigneur ». Mais cela n'est possible qu'à partir du contexte dans lequel elle est prononcée. Nous n'avons besoin que de lire la suite. Le second verset délivre en effet déjà la solution: « Et j'ai vu, et voici une nuée blanche et, assis sur la nuée, une sorte de Fils de l'Homme... » Nous commençons à comprendre que ceux qui sont morts en étant reliés au Christ sont désormais bienheureux, **parce que les premières lueurs de l'aurore du retour du Christ sont visibles dans le royaume des morts**. Parmi les âmes des morts, qui se trouvent effectivement elles-mêmes dans la sphère spirituelle de la "nuée", dans laquelle le Christ vient, le lever de soleil de la nouvelle proximité du Christ est plus perceptible qu'il ne peut l'être sur la terre parmi les hommes qui y sont incarnés. Tout comme le guetteur sur sa tour voit monter plus

tôt le soleil à l'horizon que l'homme dans la vallée, les âmes du royaume des morts prennent part, avant les hommes terrestres, à la merveille du retour du Christ.

Il est important de comprendre qu'à partir de maintenant, le retour du Christ dans le royaume des morts y provoque aussi un jugement, une séparation des esprits. Seules les âmes de ceux qui sont morts « dans le Seigneur » sont en situation de voir se lever le soleil du Christ, c'est-à-dire ceux qui ont pu apporter dans l'autre monde la relation qu'ils ont eue avec le Christ pendant leur vie terrestre. Ce qui a été vécu et conquis sur terre, dans une proximité avec le Christ, devient après la mort un organe de l'âme, un organe de vision, avec lequel la lumière de l'entité du Christ peut être contemplée. Les hommes, qui sont retenus prisonniers dans le matérialisme sur la terre, ne peuvent pas voir le Christ dans le monde spirituel, si proche qu'il soit de la sphère d'existence humaine. Leurs âmes sont aveugles et avancent à tâtons dans l'obscurité. Ils sont sans lumière, car ils sont tombés à cours d'huile pour leur lampe. Par contre, les âmes qui, pendant leur vie terrestre, ont eu un contact avec le Christ et ont pu se lier à Lui, seront – « dès maintenant » – bienheureuses, lorsque le retour du Christ commencera. En tant qu'humanité de l'avenir, elles peuvent déjà se rassembler autour de l'Agneau sur le sommet illuminé de la colline sacrée de Sion. Paul indique aussi ce mystère: « Car voici ce que nous vous disons, par la parole du Seigneur: Que nous, les vivants, qui restons pour la venue du Seigneur, nous ne serons pas plus avancés que ceux qui se sont endormis; Parce que le Seigneur lui-même, au signal, à la voix de l'Archange, au coup de trompette de Dieu, descendra du ciel, et les morts dans le Christ ressusciteront d'abord; Ensuite, nous les vivants qui sommes restés, nous serons enlevés ensemble avec eux sur les nuées, au-devant du Seigneur, dans les airs; Et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur » (**1<sup>ère</sup> Thessaloniens 4, 15-17**). Ce n'est qu'après s'être fait valoir dans le royaume des morts que les rayons du soleil marquant le retour du Christ peuvent pénétrer progressivement dans les âmes des hommes qui sont incarnés sur la terre.

De même que l'aurore de la délivrance, l'aube de la décadence est aussi perceptible dans le royaume des morts, avant qu'elle se révèle au grand jour sur la terre, dans toute son évidence grossière. Il faut dire qu'un jour, ces hommes, qui vivent si bien dans la matérialisme, et qui ne veulent rien savoir d'un monde spirituel-divin – qui suivent peut-être même les tendances de l'époque, en se moquant de tout ce qui relève de l'esprit – viendront irrévocablement en contact avec le monde spirituel, à savoir lorsqu'ils mourront. Ils devront ensuite, dans le domaine des sphères, entrer dans cet état qu'ils ont raillé et contesté avec mépris pendant leur existence terrestre. Le fondement porteur de leur existence leur fera soudainement défaut, après avoir cru connaître et posséder l'existence entière, déjà sur la terre. Il n'est pas difficile d'imaginer aujourd'hui même, qu'une époque doive venir dans laquelle on subira des souffrances infinies dans le royaume des morts, sous la forme des chocs en retour du matérialisme auquel on s'abandonne sur la terre. Les âmes, qui ne peuvent plus continuer de vivre à présent dans le matérialisme en le considérant comme leur unique élément de vie habituel, mais qui doivent néanmoins avoir la force de se maintenir comme un esprit parmi les esprits, doivent nécessairement se sentir fortement étouffées. Plus le matérialisme devient grossier et magique sur la terre, plus la vie de ces âmes, qui sont

perdues après la mort, devient un enfer. Les âmes forment leurs destinées futures et se rassemblent en deux groupes côte à côte: Dans l'un se rassemblent les âmes qui voient et admettent la nouvelle approche lumineuse du Christ, après avoir emmené au-delà de la mort le vécu qu'elles ont eu avec Lui durant leur vie terrestre; Dans l'autre, celles qui sont incapables de percevoir cette lumière et qui, consécutivement à leur absence de connaissance de l'esprit, tombent d'autant plus profondément dans la fascination persécutrice des ténèbres. Mais l'enfer du matérialisme ne vient pas seulement après la mort. Il se manifeste déjà maintenant aussi avec une implacable netteté, tandis qu'il peut encore rester recouvert pendant la vie terrestre de toutes les illusions possibles, qu'on se fait sur soi-même et sur sa vie. Le jugement dernier survient selon le caractère propre à l'époque. Il peut avoir commencé depuis longtemps sur la terre, sans avoir été remarqué. Mais ce devant quoi les hommes terrestres ferment volontiers les yeux, se dévoilera de plus en plus brutalement devant ces âmes, qui ont vécu et souffert de la grave séparation des esprits dans le royaume des morts et qui redescendent de nouveau vers une incarnation terrestre. Le contre-coup infernal du matérialisme qu'une partie de l'humanité doit traverser après la mort, doit effectivement conduire dans la vie suivante à un surcroît douloureux de difficultés au sein de la destinée et à une soif inextinguible, qui mèneront en définitive l'être qui se réincarne à l'esprit. Une aspiration irrésistible à la spiritualité se fera sentir dans l'humanité, justement comme une conséquence d'une incarnation précédente vécue en plein matérialisme; Et la séparation des esprits aura lieu aussi évidemment sur la terre avec, d'une part, ceux qui parviennent à reprendre leur souffle de vie intérieure par la nouvelle proximité du Christ et, d'autre part, ceux dont le souffle de vie est atrocement étouffé du fait de la méconnaissance du Christ.



Dans le 15<sup>ème</sup> chapitre, la perspective se dégage, de nouveau pleine de réconfort et de promesse, sur la sphère de rédemption. Nous sommes les témoins du développement de l'image de la colline sacrée, sur laquelle s'est rassemblé le chœur des 144 000: « Et j'ai vu comme une mer vitrifiée mêlée de feu et les vainqueurs de la bête et de son image et du nombre de son nom debout sur cette mer vitrifiée avec les harpes (cithares) de Dieu. Ils chantent le chant de Moïse, esclave de Dieu, et le chant de l'Agneau... » L'image d'un chœur s'offre de nouveau à nous: Les chanteurs sur la mer vitrifiée. Le chant qu'entonne l'humanité future et que nous voyons maintenant chanter, ne retentit toutefois plus simplement en réponse aux sons des harpes cosmiques qui émanent des entités divines. Les chanteurs sur la mer vitrifiée portent eux-mêmes leurs harpes.

C'est à trois reprises que surgit le motif de la harpe dans l'Apocalypse. Les sons des harpes retentissent d'abord sous la main des entités divines, à l'instant de la naissance de la première création, lorsque l'Agneau ouvre les sceaux du livre du devenir, afin que les archétypes célestes puissent se déverser dans la création qui débute et se condenser en images terrestres: « Quand il a pris le livre, les quatre animaux (Tétramorphe) et les vingt-quatre anciens sont tombés devant



l'Agneau avec chacun une harpe (cithare) et des bols d'or pleins de parfums qui sont les prières des saints. Ils chantent un chant nouveau, ils disent: Tu es digne de prendre le livre et d'en ouvrir les sceaux car tu as été égorgé et avec ton sang tu as acheté pour Dieu, parmi toute tribu, langue, peuple, nation. » (5, 8-9). En présence de la mer vitrifiée (4, 6), en tant que lieu de cristallisation de la création terrestre naissant de l'océan universel, les dieux font donc retentir eux-mêmes les sons des harpes comme une musique intérieure, un murmure du devenir de l'existence, dont ils dirigent les accords. Le second endroit où l'Apocalypse fait apparaître le motif des harpes, c'est au moment où, les sons des trompettes disparaissant, les sons des harpes deviennent perceptibles comme une harmonie intérieure divine universelle. Ce sont alors les 144 000 qui se mettent à chanter le nouveau chant sur cette musique. L'humanité de l'avenir chante sur la musique des harpes divines. En ce troisième endroit, c'est maintenant l'humanité qui unit en son être propre l'instrument et le chant. Les sons des harpes et le nouveau chant sortent ensemble de l'essence de l'être humain, de la même manière qu'ils sortaient ensemble du chœur des entités divines aux tout premiers commencements du monde. Un élément dramatique s'entremêle pourtant dans le nouveau chant que l'humanité est en droit d'accorder à présent. C'est ce qu'indique l'Apocalypse en caractérisant le chant du chœur sur la mer vitrifiée comme le chant de Moïse. Nous sommes incités à nous reporter à un moment important de l'Ancien Testament. Au devant des armées hostiles des Égyptiens, Moïse a conduit son peuple au travers du gué de la mer Rouge. Le peuple de Moïse peut prendre le chemin de la terre promise, tandis que les poursuivants sont engloutis dans les flots. C'est alors que Moïse entonne un chant de remerciement, qui devient le premier psaume de l'histoire de l'ancienne alliance. Une séparation des esprits en miniature précède ce "chant nouveau". Le chant des choristes sur la mer vitrifiée retentit donc sur l'arrière plan de la grande séparation des esprits. Ceux qui peuvent prendre part à ce chant ont franchi le gué, alors que la partie de l'humanité ennemie de l'esprit sombre dans les flots de l'abîme. On précisera ensuite, au sujet de la partie engloutie de l'humanité, qu'en elle la parole et le son musical ont expiré. La malédiction du mutisme animal repose sur elle: « Jamais plus on n'entendra chez toi la voix des joueurs de harpes (cithares), des musiciens, des flûtistes ni des trompettes, dans la grande ville (Babylone)... » (18, 22). Le chant qui s'élève sur la mer vitrifiée est l'octave cosmique de celui qui s'éleva autrefois sur la mer Rouge.

Que l'image de la mer vitrifiée apparaisse ici devant nous pour la seconde fois, cela fait partie des mystères les plus merveilleux de la composition de l'Apocalypse. Au moment où le regard du visionnaire plonge en arrière dans le giron primordial divin, il voit la sphère terrestre, sous la forme de la mer vitrifiée, qui vient juste de naître en cristallisant du monde spirituel céleste et qui possède encore une pureté virginale et une transparence cristalline, sans sombrer encore dans la matérialité obscure et trouble. C'est en regardant vers un futur lointain que cette image réapparaît à présent de nouveau devant lui. Le Témoin de l'Apocalypse perçoit le nouvel état planétaire, dans lequel la terre passera un jour, lorsqu'elle aura accompli son grand « meurs et deviens » (allusion à la sentence de Goethe, N.D.T.). La nouvelle terre germera aussi de l'océan du devenir comme une sphère purement cristalline. La mer vitrifiée de l'avenir se distingue déjà dans ses tout premiers germes, de la mer

vitriifiée des commencements originaux du monde: Ces purs cristaux sont mêlés de feu. Ce que l'Apocalypse nous fait deviner ici, Novalis l'a dépeint dans son poème du « conte de Klingsor ». Il y décrit comment dans la ville d'Arktus, qui est formée de cristaux de glace d'un bleu laiteux, une mystérieuse lumière rouge commence à illuminer les rues et à rayonner en devenant de plus en plus claire et forte. La mer cristallisée de la nouvelle création n'est pas une mer froide. Elle renferme la totalité des forces d'amour que les âmes humaines ont données et rassemblées pendant l'éon de l'incarnation terrestre. L'amour humain forme le système circulatoire sanguin de la nouvelle planète.

La lueur rougeoyante qui pénètre la mer pétrifiée, exprime encore une fois la même chose que ce qui annonçait cette vision bienheureuse dans les tonalités musicales: La mer vitriifiée prend naissance par la musique des harpes dans les mains des hommes, par les tonalités du chant qui émane de leurs coeurs. La puissance magique du son, qui n'émane plus ici des dieux, comme aux tout premiers débuts de la création, mais des hommes, façonne la nouvelle terre. Lorsqu'à l'avenir les hommes auront atteint la maturité leur permettant, par la résonance de leurs âmes de tisser et de former la nouvelle terre et le nouveau ciel, alors la chaleur, le feu d'amour des coeurs qui s'embrasent pour Dieu, sera tissée dans les cristaux du devenir.

Dans les conférences que Rudolf Steiner donna à Nuremberg, en 1908 sur la Révélation de Jean, on trouve des détails concrets sur la participation de la vie intérieure humaine à la formation de ce nouvel univers. En adjonction aux sept sceaux, il décrit comment le développement futur de l'humanité devra être une série progressive d'ouvertures de sceaux. Les hommes auront de moins en moins la possibilité de dissimuler leur être véritable. L'homme portera sur lui, jusque dans ses traits les plus extérieurs, soit la marque de la bête, soit la marque du Christ. Nous allons au devant d'une époque où tout ce qui se passera sur le plan de la vie intérieure se manifestera au grand jour. « Tout ce qui est matière portera le sceau de l'esprit. Rien, absolument rien, ne pourra rester caché. Déjà, à la sixième ère postatlantéenne, il sera impossible aux hommes de cacher quoi que ce soit à ceux qui sauront regarder. Le Mal se révélera chez le méchant, le Bien chez celui qui est bon. Mais lors de la septième ère postatlantéenne, il n'y aura même plus moyen de dissimuler par des paroles ce que l'âme recèlera. La pensée ne sera plus muette; Elle ne pourra plus rester secrète. Quand l'âme pensera, elle fera aussi retentir ses pensées au-dehors » (8ème conférence).

Lorsqu'elle évoque la musique des harpes, qui retentit alors que les sons des trompettes s'estompent, la Révélation de Jean nous indique la musique intérieure qui émanera un jour tout naturellement de la partie de l'humanité qui a spirituellement progressé. Nous avons, en tant qu'hommes, la puissance du verbe, mais combien nous l'utilisons mal ! Au lieu de faire de notre parole un pur écho de notre vie intérieure, nous la laissons par trop facilement dégénérer en bavardage ou en mensonge. Mais nous nous rendons rarement compte que cela n'est possible qu'à cause de l'absence de perception suprasensible. Dans la mesure où une nouvelle perception suprasensible s'animera dans l'humanité, le manque d'authenticité, la dissimulation et le mensonge perdront leur force. Alors l'humanité commencera à se scinder en une partie qui sera frappée du mutisme animal et une autre qui rassemblera les « joueurs de harpes ». La harpe de la vie intérieure

pénétrée par le Christ deviendra le porteur du verbe de l'avenir. Nous préparons nos âmes à devenir les harpes de Dieu en cultivant dans notre parole, la musique du silence. Plus la pensée méditée, le souvenir animé de vie et la prière régulièrement pratiquée, se mêlent à notre parole, plus la musique des harpes se préparent à résonner en elle. Le fait d'être musicien dépend de l'écoute aussi bien que de la voix ; et nous parviendrons à acquérir la musique intérieure dans la mesure où nous exerçons l'art de l'écoute. Éveillons notre sens de l'écoute intérieure, afin d'apprendre intuitivement à percevoir le chant des Anges, et notre propre âme deviendra une harpe sur laquelle les entités supérieures joueront de la musique afin que le « nouveau chant » germe dans notre parole. Notre tâche est de veiller, au beau milieu des éclats menaçants des trompettes marquant la destinée de l'époque, à la mélodie des harpes divines au sein de l'âme.

## **IX. Les coupes de colère: Colère & Amour**

### **Le seizième chapitre**

Après les orages des trompettes, un répit sublime dans sa solennité nous est offert et nous reprenons notre souffle devant la perspective d'avenir que le Christ offre à l'humanité: Le culte divin de l'adoration cosmique et musicale jaillit de la substance même des âmes et la mer cristalline s'élève au-dessus de l'horizon dans l'éclat chaleureux de l'aurore d'amour, comme une nouvelle forme d'existence de notre planète. Si, par la suite, l'Apocalypse se prépare aux sept étapes prochaines de la ronde supérieure, c'est la haute solennité de la scène qui prévaut d'abord. De telles pauses célestes, où l'élévation et la sainteté embaument l'instant, avaient aussi eu lieu avant l'ouverture des sceaux et le retentissement des trompettes. Une question venait alors tourmenter l'âme avant l'ouverture des sceaux; Et l'approche pressante et tumultueuse de la nouvelle puissance fondamentale, en ne nous laissant qu'une pause très brève, voulait déjà nous ravir notre souffle avant le retentissement des trompettes. Mais à présent, la perspective est ouverte sur l'accomplissement et l'achèvement les plus sublimes, si bien que la solennité persistante peut se remplir d'une attente salutaire: Le Temple s'ouvre dans le ciel, avec l'Arche d'Alliance, le Tabernacle du témoignage divin lui-même; Et de ce temple ouvert, sortent sept anges, revêtus d'une lumineuse tunique de lin blanche, ceints à la poitrine d'une ceinture d'or. L'un des quatre animaux a donné sept coupes d'or aux sept anges... Et le sanctuaire a été rempli de la fumée de l'encens à cause de la gloire de Dieu et de sa puissance... (15, 5-6). Sept personnages angéliques aux fonctions sacerdotales portent les coupes d'or les plus saintes en dehors du saint des saints, et sont prêts à déverser le contenu des coupes d'or sur l'humanité. De cette source angélique s'acquittant de ses fonctions, ne devrait-il pas se répandre grâces sur grâces sur l'existence terrestre ? Que peut-il bien sortir d'autre de l'intérieur du temple que l'amour divin qui s'offre et coule à flot? – Notre espoir serait-il si subitement déçu, après la paisible célébration de l'ange, qui répandait la fumée de l'encens auprès de l'autel céleste et déclenchait le retentissement des trompettes, nous serions maintenant épouvantés et précipités depuis les hauteurs de la sublime élévation par les coupes d'or du temple céleste, qui s'avèrent remplis de la colère divine et apportent davantage d'épreuves et de ruines terrifiantes sur l'humanité? Là où, dans les dernières rondes, nous approchons, par l'image et la tonalité de ce qui est substantiel, dans l'élément où la divinité déverse son essence, nous nous trouvons aussi devant l'abîme le plus profond et le plus bouleversant de l'existence. Cette image paradoxale monstrueuse, un contraste inconcevable entre les causes et les conséquences, exige une résolution. Les causes sont célestes, les conséquences semblent relevées de l'enfer.

L'énigme essentielle de la dernière septaine apocalyptique révèle tout son caractère de principe, lorsque nous prenons en considération le fait que se complète ici la triade des images-sources fondamentales qui déterminent l'édifice architectonique de la Révélation de Jean. Comme lors de leur progression, les sceaux se détachèrent du "livre dans le ciel", et l'image de "l'autel dans le ciel" se dégagea lentement pour devenir le lieu et la source du déploiement des trompettes, apparaît

maintenant, après maintes préparations pendant et après l'achèvement du retentissement des trompettes, le "temple dans le ciel", comme l'espace duquel sortent les sept coupes d'or portées par les anges.

Dans son architecture temporelle dramatique, l'Apocalypse suit toujours le même plan que celui reposant à la base de la sublime architecture spatiale du temple de Salomon. Les bâtisseurs du Temple de Jérusalem ont défini la structure de celui-ci en puisant dans les mêmes sphères d'archétypes, dans lesquelles plonge le regard du visionnaire de Patmos, portant témoignage du drame apocalyptique dans son entier. Livre, Autel et Temple caractérisent le sens et la destination des trois espaces qu'abritait le saint édifice sur le mont Moriyya. Le vestibule (Elam) formait la transition qui menait, à l'est, du parvis vers l'intérieur du sanctuaire. L'élément de la **doctrine** y avait sa demeure; De nombreuses doctrines de tous les pays confluaient ici au point central de sanctification et prenaient le caractère d'une offrande apportée à la divinité. Dans le grand espace central, la grande nef (Hekal) résidait l'élément du **culte**. L'autel s'y dressait en plein milieu; On y faisait brûler le feu sacré et on pratiquait des offrandes d'encens. Parmi les objets qui appartenaient au culte, et outre le chandelier à sept branches, se trouvait aussi la trompette du jubilé, avec laquelle on proclamait, tous les cinquante ans, "l'année sainte", l'année du jubilé (de Jobel = trompette). Le troisième espace, le plus interiorisé, le saint des saints (Debir), dissimulait, derrière un rideau fermé, le principe saint du temple: Les **Mystères** de la présence divine, qui pouvaient être vécus et reçus comme la réponse divine aux offrandes apportées par les hommes.

La Révélation de Jean nous montre le livre, l'autel et le temple comme les projections des images, des paroles et des entités des mondes supérieurs, formant constitutivement toute vie religieuse vraie et complète sur la terre. L'annonce porte les pensées et le Verbe de dieu, comme le contenu du livre dans le ciel, au sein de la pensée et de la parole de l'être humain. Le culte rend l'action humaine réceptive à la collaboration sacrée et créatrice des mondes supérieurs en l'animant de la disposition d'esprit et de l'état d'âme de l'offrande et de l'autel. La religion ne parvient à l'intégralité et à la plénitude de cet acte saint qu'à partir du moment où elle possède les Mystères. Ce n'est que par eux qu'elle s'élève réellement au-dessus de notre monde et relie la terre au ciel. Après qu'au vendredi saint le rideau du temple a été déchiré de haut en bas, il ne peut plus y avoir de "Mystères" véritablement au sens d'un contenu à maintenir secret. Ce sont désormais des "Mystères révélés" (ou "manifestés", N.D.T.), c'est-à-dire que leur accès est libre et ouvert; Cet accès n'est plus le privilège de prêtres ou de pontifes. Mais comme ces Mystères ont un contenu divin-céleste, et qu'ils ne peuvent d'abord être que soupçonnés par la conscience humaine, qui tente de les appréhender, ils sont à jamais "occultes" (au sens ésotérique de "restés secrets": non manifestes, mais accessibles à la connaissance humaine, N.D.T.). Dans le domaine chrétien, le mot grec Mustêrion (de mustês, "initié", N.D.T.) a été traduit par le terme latin de Sacramentum ("serment", N.D.T.). Le culte devient sacrement lorsqu'en lui "l'offrande", a pour effet, à partir des sphères et des forces supérieures, d'amener la réponse de "la transsubstantiation", c'est-à-dire lorsque l'élément terrestre – ce que l'homme n'est pas capable d'accomplir par ses propres forces – est transsubstantié, au sens qu'il

traverse la spiritualisation et la rédemption. Les sacrements sont les véritables Mystères du temple, les dons du Très-Haut dans le ciel.

La Révélation de Jean est parvenue là où elle s'élève corps et âmes à la sphère de l'intuition, définitivement devant l'archétype du rideau déchiré, à la sphère ouverte du saint des saints. Sous le signe de l'Archange Michel, le Christianisme a dû se hisser et parvenir à la religion de la Révélation (= Apocalypse), et se trouver directement face à face avec les Mystères des mondes supérieurs. Les sept anges portent et brandissent les coupes d'or, l'élément sacramentel du saint des saints. Mais comment est-il donc possible que le contenu qu'elles ont à prodiguer se révèle sous la forme des sept coupes de colère? Après que le rideau de l'ancienne alliance a été déchiré, la parole de la première épître de Jean n'est-elle donc plus valable: "Dieu est amour, et celui qui reste dans l'amour reste en Dieu et Dieu en lui"? Les sept coupes du temple, qui sortent de la demeure la plus véritable et la plus intime de Dieu, ne renferment-elles pas de l'amour, toujours plus d'amour? N'est-ce pas, et même sous une forme encore plus rude, le Dieu colérique de l'Ancien Testament qui envoie ici ses messagers? C'est dans toute sa puissance bouleversante que cette énigme se dresse devant nous.



Il faut que nous nous formions des concepts et des représentations radicalement différents sur la relation entretenue par l'être humain avec le monde supérieur. Lorsque les textes du Nouveau Testament décrivent une rencontre suprasensible, alors la parole que les entités du monde spirituel adressent d'abord à l'homme a toujours la teneur suivante: "Ne crains point!" Gabriel s'adresse ainsi à Marie au moment où il lui apparaît à Nazareth. Les anges s'adressent ainsi aux bergers dans la nuit de Bethléem. Le Christ accueille ainsi ses disciples, au moment où Il leur apparaît marchant sur la mer. Le Ressuscité doit aussi d'abord prononcer ces paroles au moment où il entre dans le cercle des disciples. Et le personnage du Fils de l'Homme, aux pieds duquel le visionnaire de Patmos s'effondre comme inanimé, accompagne les gestes qu'il fait pour le relever de ces mêmes paroles. Que s'exprime-t-il donc dans ces mots? De fait, les entités spirituelles ne s'approchent pas extérieurement des hommes qui peuvent les rencontrer. C'est seulement dans l'intimité de l'âme que de telles rencontres peuvent être vécues. Dans la plupart des cas, lorsqu'une entité du monde suprasensible s'approche d'un homme, celui-ci ne s'en rend alors nullement compte. Mais s'il en ressent un peu la présence, celle-ci doit d'abord prendre la forme d'une épreuve, car il n'a pas d'emblée la force de regarder en face la réalité substantielle de l'esprit. Tout contact avec le monde suprasensible signifie que l'homme doit d'abord être parcouru de crainte et d'épouvante tout le long de son corps. On doit d'abord traverser cette épreuve. Ce n'est qu'en reprenant son courage intérieur, qui est en même temps la vigueur de la foi, que cette rencontre acquiert de la réalité. C'est à cette force qu'engage l'injonction: "Ne crains point!" Mais qu'arrive-t-il lorsque le monde spirituel s'approche de l'être humain sans que celui-ci le remarque? Il est de la plus grande importance, tout particulièrement pour notre époque, durant laquelle la relation avec le monde spirituel s'est complètement modifiée, de

reconnaître qu'il est impossible de se soustraire aux conséquences de l'approche du monde spirituel, ou bien d'éviter le contact avec ce monde. C'est aussi impossible que de rester sec en marchant sous la pluie. Si nous comprenons cela, nous commençons alors à saisir le mystère des prétendues coupes de colère.

Le texte du Nouveau Testament ne renferme pas à cet endroit d'emblée le mot "colère". Il se sert du terme de Thymos, qui signifie une violente excitation de l'âme. Lorsque nous disons d'un homme qu'il est d'une nature ardente, nous entendons le plus souvent par là qu'il est colérique. Nous pourrions tout aussi bien dire d'un homme au tempérament rempli d'amour qu'il est effectivement d'une nature ardente. C'est ce que mentionne le vocable apocalyptique que nous rencontrons avec les sept coupes d'or, à savoir qu'une fougue absolument intense, pleine de tempérament, émane de la divinité. Ce n'est pas d'emblée de la "colère". Que l'essence de Dieu soit amour, cela fait partie des vérités chrétiennes les plus profondes. Mais l'amour de Dieu n'a rien de la mollesse sentimentale qui est fréquemment associée aux milieux chrétiens. Au sens du mot apocalyptique de Thymos, nous pourrions dire: L'amour est la passion, l'ardeur de Dieu. Si, lors du déversement des sept coupes d'or, le châtiment divin le plus inouï fait subitement irruption sur l'humanité, cela ne signifie pas que chez Dieu l'amour soit transformé en colère. L'amour de Dieu reste dans sa substance la plus absolument originale. –

Un coup d'oeil sur les grandes étapes de l'évolution de l'humanité peut nous révéler quelque chose des multiples mystères de l'amour de Dieu.

Dans les temps les plus anciens, alors que les tout premiers sentiments naissants de la personnalité et du principe du Je n'étaient pas encore éveillés dans la nature de l'homme, la vie des peuples, comme celle de l'être humain individuel, reposait encore complètement dans le giron de la volonté divine et de la destinée des dieux. Les fortunes et revers de l'homme suivaient les hauts et les bas de la vie des esprits des peuples qui les guidaient. Seule venait s'adjoindre à cela la sévère punition qu'entraînait toute dérogation aux lois du peuple. L'aube d'une nouvelle ère a point au moment où une nouvelle légitimité se fit valoir, non pas encore dans la vie individuelle, certes, mais bien dans la vie du peuple.

L'importance de l'Ancien Testament repose dans le fait qu'il relate le devenir de ce peuple qui, le premier et dans une netteté classique, devint le porteur de cette nouvelle légitimité. Le nouveau principe de liberté et du Je devait être préparé en son sein d'une manière toute particulière, si bien que la destinée d'un peuple prit prophétiquement la forme d'une destinée individuelle, comme celle qu'aurait à traverser, par la suite et à son tour, l'individualité humaine. Au degré d'évolution de l'humanité d'alors, le peuple de l'Ancien Testament devint le peuple "d'élection": Il fut propulsé au centre de l'évolution intérieure universelle et devint l'organe de la volonté divine qui allait de l'avant. C'est vers lui que se porte l'amour de la divinité. Cela se révèle paradoxalement dans le fait qu'il fut conduit d'épreuves en épreuves. Dans un premier temps, il eut à surmonter l'exil en Égypte, puis à l'apogée de son épanouissement spirituel, l'exil à Babylone. Ce n'est plus le bon peuple qui se trouve sous la conduite des dieux bienveillants. La maxime qui vaut désormais au sein de l'expérience

traversée par ce peuple c'est: "Celui que Dieu aime, Dieu le châtie bien." Dans la vie de l'homme individuel, la vieille loi de l'amour de Dieu reste encore en vigueur. Cela peut être nettement décrypté au commandement de Moïse: "Honore ton père et ta mère, pour bien te porter et vivre longtemps sur la terre !" Ce n'est que dans la destinée même du peuple que s'annonce déjà cet amour du Dieu qui veut que la liberté soit introduite dans l'humanité. La souffrance et les épreuves se présentent comme les phénomènes résultant de la nouvelle forme que l'amour de Dieu adopte en confiant et en concédant l'indépendance et la liberté aux hommes.

L'évolution atteint une troisième étape, au moment où les hommes furent aussi mûrs pour se confronter intérieurement au Je et à la liberté. Job, le grand martyr de l'Ancienne Alliance, est le premier à subir la nouvelle loi de la destinée. Les souffrances infinies et atroces ne l'atteignent pas comme des châtiments, que lui infligerait un juge plein de courroux: En eux se révèlent l'amour et la confiance que Dieu met en lui. Dorénavant, La vie des peuples et de l'individu traverseront une destinée très difficile qui est la conséquence de l'amour de Dieu. Celui-ci se manifeste avec sévérité, bien qu'il ne soit rien d'autre en lui-même que de l'amour. C'est un amour prévoyant. Il ne donne pas seulement à l'homme les justes bienfaits qui lui reviennent, et par lesquels il ne parvient pas encore finalement à l'âge adulte; Il a en vue sa liberté et il renvoie donc, pour cette raison, hors du domaine protecteur de sa guidance directe. La vieille maxime: "Celui que Dieu aime, Dieu le châtie bien", reste finalement en vigueur au sein de l'évolution chrétienne pour les hommes individuellement considérés. On ne doit pas seulement la comprendre comme si Dieu était un chef de famille patriarcal, qui châtie ses enfants lorsque son amour se change brusquement en colère, en présence de leurs mauvaises manières. La Révélation de Jean requiert de notre part, comme aucun autre des Livres bibliques, que nous ne nous représentions plus seulement l'amour de Dieu, d'après l'analogie de réactions affectives, mais comme une force et une substance cosmiques. Le déversement septuple de l'amour de Dieu est un brasier céleste, un feu ardent. Que ce feu ardent vienne donner contre quelque chose qui ne brûle pas du même amour, alors des incendies universels, petits et grands, doivent nécessairement éclater. Tout ce qui n'est pas conforme à l'essence de l'amour divin doit être réduit en cendres. Ce mystère de l'épanchement même de Dieu est exprimé à la fin du drame du Faust de Goethe, dans les paroles prononcées par le Pater extaticus, que nous avons déjà estimées comme une expression pertinente de l'expérience intuitive réalisée au niveau de l'être:

Embrassement éternel de délices,  
Lien d'amour incandescent,  
Douleur bouillonnante de mon sein,  
Écume de délectation divine.  
Que me transperce la flèche,  
Que les lances me soumettent,  
Que les massues me fracassent,  
Que l'éclair me terrasse:



Que ce néant cesse,  
Et que tout disparaisse,  
Que brille seule l'étoile au ciel,  
Coeur d'amour éternel.

L'amour divin arrive sur la terre d'une façon ou d'une autre comme Il l'entend. Cela présuppose de la part des hommes qu'ils soient capables de se préparer dignement à recevoir ce que le ciel leur offre. En eux, doit brûler pour le moins une étincelle du même feu ardent: La substance de l'amour désintéressé. Cette ardeur doit être renforcée et intensifiée par l'amour de Dieu qui se déverse. Ou bien sinon l'amour de Dieu arrive sur la terre en se transformant en son contraire. Il devient jugement de colère, bien que la colère n'ait point place dans l'essence de Dieu.

Le mystère que nous effleurons ici nous offre la clef la plus essentielle pour comprendre la destinée, dans laquelle nous nous trouvons maintenant. On peut penser que l'humanité est entrée dans la plus grande condamnation de l'histoire universelle, et pourtant ce n'est rien d'autre que la cessation de la séparation qui existait entre le monde divin et le monde terrestre et l'intuition qui afflue ainsi du cosmos comme une substance réelle. Les moyens humains sur la terre ne sont pas prêts tout simplement, à l'accueillir, et ce qui est voulu comme amour divin arrive sur la terre comme un orage de colère; Les ardeurs actuelles de la colère cosmique ne sont rien d'autre que ce que l'être humain fait de l'amour de Dieu. Celui qui veut comprendre le sens apocalyptique des signes du temps, doit reconnaître que l'amour de Dieu se tourne avec une puissance infinie et d'une manière tout autre en direction de l'humanité, aussi incroyable et paradoxal que cela puisse paraître. Il n'est véritablement pas étonnant que l'humanité ne soit pas aussitôt en situation d'accepter ce qui lui est destiné.

La vraie essence divine réside derrière le seuil. Les sept trompettes conduisent l'humanité à ce seuil. Sous la loi de la "dernière trompette", les cheminements de l'humanité, parvenus à leur fin, doivent trouver la transition vers les chemins de Dieu. Celui qui peut franchir le seuil, parce que le génie de l'humanité, qui s'y dresse comme un gardien, lui accorde l'entrée, accueille l'essence de Dieu telle qu'elle est. Les sept coupes d'or se présentent à lui, qui ont été administrées dans le saint des saints du temple par les personnages angéliques aux fonctions sacerdotales, comme les coupes d'or de l'amour de Dieu. Mais l'aveuglement et le caractère étranger retiennent l'humanité devant le seuil, bien que le rideau soit déchiré et que le temple soit ouvert. Et parce que l'homme ne va pas à Dieu, Dieu vient à l'homme. Les temps se lèvent dans lesquels le monde suprasensible se déverse dans le monde humain. De toute façon, les sept coupes d'or seront répandues. C'est un signe de l'insondable générosité de Dieu. Ce qui est répandu de leur contenu, doit se changer en son contraire. Le monde est déjà violemment secoué de nos jours par les forces du monde suprasensible qui veulent entrer et se frayer un passage jusqu'à nous. Plus l'amour divin s'approche avec puissance, plus incalculable doit être aussi la somme des tourments et des épreuves qui naissent par la perversion de cet amour et par l'inversion de sa signification.



Comment le contenu des coupes célestes du temple, que les anges déversent dans l'humanité, peut-il être accueilli de manière correcte sur la terre? On doit veiller pour cela à ce qu'il existe des possibilités de commencement d'accueil de ce contenu au beau milieu d'une humanité non préparée. Il peut alors rester ce qu'il est: L'amour septuple de Dieu. C'est la mission la plus importante et le sens le plus profond de la vie de la communauté chrétienne de détenir et de cultiver sur terre des images qui correspondent aux sept coupes d'or en tant que joyaux célestes les plus sacrés. C'est la raison pour laquelle un christianisme conforme à l'époque, qui est à la hauteur de la dynamique du destin présent, ne peut être que porteur des sacrements. Les sept coupes d'or du temple céleste ne sont rien d'autre que les archétypes des sept sacrements. Les sacrements bien compris et correctement administrés sont leurs expressions adéquates sur la terre et peuvent accueillir leurs contenus célestes en eux.

Au cours de la progression au travers des sceaux et des trompettes jusqu'aux coupes de colère, la sphère sacramentelle et cultuelle a pris de plus en plus de consistance autour de nous. Il n'est pas dans l'ordre universel de réaliser pleinement sur terre la nature de l'autel et du temple sans les mettre en correspondance avec les archétypes réels et la volonté du créateur. Le Christianisme, en tant que religion du ciel ouvert, est une vie avec l'autel et le temple ouvert dans le ciel. Dans les cercles de ceux qui se réunissent auprès des nouveaux autels, une sphère peut se développer dans laquelle les aspirations les plus profondes de notre époque peuvent trouver une réalisation, parce que le supraterrestre, dans sa forme la plus originelle correspondant au "dessein d'amour divin", peut y être présent. Le calme intérieur, la dévotion, le recueillement, que l'homme moderne a égarés, y seront de nouveau appris. Il y seront associés à un nouveau sens pour le mystère du son, de la parole, et par suite pour le monde de l'inspiration, et en outre à une nouvelle faculté pour ressentir la présence substantielle de l'amour de Dieu. Au moyen de l'éducation cultuelle et sacramentelle, des figures sonores apparaîtront qui, en reflétant les ordonnancements célestes, déposeront sur terre les germes de nouveaux ordonnancements sociaux.

On dit souvent des enfants mal élevés qu'ils sont incapables d'écouter (au sens d'obéir, N.D.T.). Il en est ainsi des hommes dans leur ensemble. Ils ne veulent et ne peuvent pas écouter et se ferment pour s'opposer aux puissances supérieures qui sont déjà présentes, invisibles, au milieu d'eux. Leurs agissements doivent être dépourvus d'esprit, étrangers à l'esprit et finalement s'opposer en ennemis de l'esprit, c'est-à-dire devenir destructeurs. Les hommes eux-mêmes entrent au service de la colère cosmique. Ils croient édifier et ne font toujours qu'ouvrir violemment de nouveaux abîmes. Dans la piété nouvellement cultivée, l'écoute et l'obéissance iront de nouveau de paire. L'obéissance non pas au sens d'exécutions d'ordres triviaux, mais en réponse à la parole et l'essence de la divinité présente parmi nous, qui sont perceptibles par les organes de l'âme.

Dans ce domaine reflétant sur terre le temple ouvert, les sacrements réacquièrent une force créatrice de culture. Mais que le contenu des sept coupes d'or célestes vienne à être répandu inconsidérément, et cela arrive partout où l'on néglige d'aspirer à la sanctification de la vie par le sacrifice et le sacrement, alors il en sort des antisacrements. La bénédiction se change en malédiction. L'Apocalypse décrit les ravages antisacramentels qui naissent de l'ensevelissement des sept coupes sacramentelles célestes dans l'humanité terrestre devenue profane. La manifestation septuple de la colère cosmique apparaît comme une perversion des sept sacrements.



Le premier des sept anges déverse sa coupe sur la terre ferme. L'effet se révèle sur les hommes, "qui portent sur eux le signe de la bête et qui adorent l'image de la bête": Une tumeur effrayante se met à croître sur leur corps. La province de l'existence humaine, sur laquelle se répand la première coupe du temple, aussi bien selon le dessein divin que dans son renversement, est la sphère de la **corporéité terrestre**; celle-ci apparaît dans l'image de la terre ferme. Nous voyons un désaccord fondamental de l'être humain avec sa corporéité dans l'apparition d'une formation tumorale (cancéreuse), qui est, pour ainsi dire, la concentration de toutes les possibilités de maladie.

La conception matérialiste de l'univers est restée pendant un certain temps confinée au cabinet de travail du savant. Jusqu'au milieu du siècle dernier, elle pouvait encore être défendue par des savants pleins d'esprit, sans que la vie devienne elle-même matérialiste. Mais à la longue le matérialisme ne pouvait plus rester une affaire seulement théorique. Il devait entrer dans la pratique et c'est bien ce qu'il est devenu. En s'adonnant à la conception matérialiste du monde, l'homme, qui est tout de même un être spirituel, se méconnaissait lui-même. Par les résultats obtenus par les sciences naturelles, il croyait comprendre le monde de la perception sensible de fond en comble, et donc aussi sa propre corporéité, mais comme il perdait de vue en même temps son essence psycho-spirituelle, qui habite pourtant sa demeure corporelle terrestre, il laissait aussi échapper le fait qu'au sein du corps humain, la substance terrestre est quelque chose de rigoureusement autre qu'à l'extérieur, dans les natures minérale, végétale et animale. Et c'est ainsi qu'il établit un désaccord de plus en plus radical avec sa propre corporéité. Ce fut une conséquence inévitable de la conception du monde matérialiste que peu à peu l'homme ne se reconnut plus réellement dans son corps et eut la sensation d'endosser un vêtement qui ne lui allait plus. L'image du monde, qui est orientée sur la périphérie matérielle des choses, et qui revendique une suprématie toujours plus tyrannique, est d'après l'Apocalypse, "l'image de la bête", car elle ne parvient qu'à la compréhension de l'animal et ne peut considérer l'homme que comme un animal supérieur. Parmi les hommes qui portent sur eux le signe de la bête, et qui l'adorent, on ne comprend pas simplement ceux qui sont tombés dans l'animalisation au plan moral. La Bible latine, qui correspond exactement au texte grec ici, utilise au lieu de "signe", une expression bien plus générale et forte: "character bestiae". L'homme reçoit peu à peu l'empreinte du "caractère de la bête", parce qu'il tient en honneur une image du monde qui ne le

comprend que jusqu'au niveau de l'animalité et reste aveugle à sa véritable humanité. La maladie surgit parce que l'homme ne saisit plus et ne pénètre plus complètement son corps avec son essence psycho-spirituelle. Il devrait autrement reconnaître et approuver ce qui, en lui, le distingue de l'animal, c'est-à-dire avant tout le Je, en tant que composante spirituelle de son être. C'est ainsi qu'au lieu d'être le maître de son corps, celui-ci l'importune et le tyrannise.

On ne peut méconnaître que d'innombrables phénomènes maladifs apparaissent à notre époque qui n'émanent pas des causes individuelles, mais surgissent comme autant de conséquences de la conception et de l'organisation du monde selon le matérialisme et la technique. Le matérialisme rend l'homme malade, et nous pouvons donc justement appeler la concentration de maladies, qui apparaît dans l'image apocalyptique, la "tumeur du matérialisme". La **maladie** se répand sur l'humanité comme le premier des sept antisacrements.

Mais de quelle lumière est-ce l'ombre? En vérité tout homme, dans sa stature verticale, est un symbole authentique et un enseignement démonstratif du mystère dont il s'agit ici. Mais l'image de l'homme est recouverte d'une nuée. Chez l'enfant, pourtant, ce mystère se place devant nous dans une netteté qu'on ne peut méconnaître. L'enfant nous fait connaître le **mystère de l'incarnation** dans une transparence lumineuse: Un être psycho-spirituel est descendu du ciel et est entré dans une corporéité terrestre. La magie des **forces de l'enfance** repose sur une congruence et une harmonie merveilleuses du corps avec l'âme et l'esprit. La corporéité de l'enfant est encore transparente à l'essence céleste qui s'y incarne. C'est la raison pour laquelle les enfants ne sont pas malades en général. Les fameuses maladies de l'enfance appartiennent en outre, à proprement parler, à la bonne santé, c'est-à-dire à la pleine prise de possession du corps. La pure image archétype n'est troublée à notre époque qu'à cause du fait que les adultes, dans leur ignorance de la vraie nature de l'être humain et de l'enfant, reportent sur l'enfant la neurasthénie qui leur est propre par des mesures exclusivement hygiéniques et autres, qui naissent de la manière matérialiste de penser. Le prodige de la naissance, le mystère des forces de l'enfance, doit être sauvé, ou retrouvé selon le cas, en le reconnaissant et en en prenant soin de nouveau. Le sacrement du baptême pourrait être le centre de rayonnement de cette nouvelle culture et nouvelle estime pour ce mystère. À partir de là, la lumière éclaire tous les mystères de la vie qui doivent être compris et préservés pour conserver le juste rapport de l'homme à son corps pendant tous les stades de la vie. Selon le dessein d'amour divin, le contenu de la première coupe d'or est le sacrement du baptême cosmique, qui bénit l'alliance entre le ciel et la terre que contracte tout homme, lors de son incarnation terrestre.

L'étoile de son origine céleste brille au-dessus de tout homme. C'est certes au-dessus de l'enfant qu'elle brille le plus nettement, mais elle ne s'éteint pas complètement au-dessus de l'adulte. Dans toute l'orientation de ses forces, l'enfant s'ordonne selon une direction qui va du ciel sur la terre. Le ciel auquel il aspire sitôt son entrée dans l'incarnation, c'est la terre. C'est là-dessus que repose la phrase de Rudolf Steiner qui peut devenir une parole guidant et illuminant toute l'éducation religieuse y compris l'instruction religieuse: "La religion de l'enfant est corporelle". De fait, c'est une sorte de religion naturelle qui est conforme à la nature de l'enfant. La totalité du plan corporel

terrestre est l'objet de sa religion et de sa piété qui, en tout cas, a un tout autre caractère que celles de l'adulte. Ce n'est qu'après l'âge de 14 ans, lorsque la corporéité de l'être humain en croissance s'est complètement modelée sous l'action de l'incarnation progressive de l'âme, que la vie religieuse peut inverser son orientation et l'être humain peut regarder depuis la terre en levant les yeux vers le ciel. Introduire l'enfant trop tôt dans l'orientation de la vie religieuse de l'adulte, ne peut que le perturber, car il s'habitue à vivre lui-même sainement dans l'incarnation terrestre. À l'inverse, par contre, la religion de l'enfant ne doit jamais cesser d'exister complètement dans la vie de l'adulte. La parole "devenez comme les petits enfants" est correctement suivie par celui qui cherche pendant toute sa vie à regarder au travers des nuées l'étoile de son origine céleste et à l'honorer, à faire tous les efforts, en se rattachant toujours davantage à la sphère de son origine céleste, pour progresser dans son incarnation vers la réalisation de l'esprit. Il maintient vivante de ce fait l'orientation du haut vers le bas, dans laquelle toute grâce lui parvient. Le souvenir du baptême met en lumière la première des sept énigmes universelles, qui sont contenues dans l'essence humaine.



La seconde coupe est répandue sur la mer. Notre regard est dirigé du plan de la corporéité physique sur la sphère des forces de vie, qui apparaissent dans l'image de l'eau qui s'étale à perte de vue. Si la pensée divine de la nature enfantine était la religion corporelle, celle des forces de vie humaines est le **mystère de la jeunesse**. Lorsque l'être humain en croissance passe de l'enfance à l'adolescence, il se produit une seconde naissance. Après deux fois sept ans, la corporéité physique est bien formée et a bien mûri. Les forces modelantes de l'âme peuvent s'intérioriser: L'homme intérieur est né en l'homme. Cela constitue le charme printanier, que l'adolescence possède dans sa première éclosion. Les forces de la vie, ou les forces formatrices du corps sont saisies par le centre de l'âme qui se forme dans la fraîcheur de l'adolescence, imprégnée par le Je, et sont transposées en animation et vivacité rayonnantes. La nature elle-même prodigue, à cet important moment de transition, une faculté de légèreté et d'enthousiasme, dont le psychisme (l'âme) ne devient pas le seul théâtre d'action, mais aussi toute la corporéité éthérique et physique qui entre en résonance.

L'humanité d'aujourd'hui continue certes de se réjouir et de se revigorer à cette floraison enchanteresse des forces de vie de l'adolescence, mais comme elle a perdu la vraie connaissance des mystères de la nature humaine, elle n'est plus en situation de prendre soin de ce mystère de l'adolescence de manière telle qu'il puisse être conservé tout au long des autres stades de la vie. Le contenu de la seconde coupe d'or est répandu (au sens de "perdu", N.D.T.). Le jeune homme passe finalement à côté de l'une des plus merveilleuses étapes de grâce de sa vie, sans y faire attention. Les jeunes hommes d'aujourd'hui ne sont déjà plus jeunes. C'est à peine si la vie leur apporte quelque chose qui puisse encore les étonner où les emporter d'enthousiasme. On les dirige de manière telle qu'ils connaissent déjà tout depuis longtemps, au moment où ils passent de l'enfance à l'adolescence. Tout ce qui est grand est dévalorisé à leurs yeux par tentation et anticipation. Quant aux symptôme

de maturité précoce, qui ne sont rien d'autres que des symptômes de neurasthénie générale, les adultes ont coutume de s'en réjouir au lieu de s'en effrayer. Il n'est donc pas étonnant que l'antisacrement du **désabusement** vienne prendre la place que le dessein d'amour divin, relié au mystère de l'adolescence, doit prendre dans la vie de l'être humain. L'Apocalypse décrit comment, par le déversement de la seconde coupe, qui devient une coupe de colère, l'eau de la mer se transforme en sang et certes non pas en sang vivant, mais en sang corrompu. Quand l'enfant atteint le seuil de l'adolescence, il n'est toutefois pas accueilli et aidé pour entrer dans la sphère merveilleuse qui s'ouvre ainsi à lui. Il est livré aux événements qui se passent dans sa corporéité commençant tout juste à mûrir. Certes, par la nouvelle vie qui pulse dans son sang, il s'épanouit en apparence à un monde nouveau, mais combien rapidement le charme, et aussi la véritable force dispensatrice de vie de ce monde, lui sont dérobés, lorsque le ciel s'éteint au-dessus de lui.

Le déversement et la profanation s'opposent ici au sacrement de la **confirmation** avec tout son environnement de vie. Pour les sacrements de la Communauté des Chrétiens, il est essentiel et caractéristique que la confirmation ait lieu fondamentalement au moment de la Passion et soit reliée à la fête de Pâques. Une merveilleuse harmonie règne en effet entre le mystère de l'adolescence et la pensée de Pâques. Une nouvelle vie s'éveille chez le jeune homme, au sens le plus exact, lorsque s'enflamme l'étincelle divine de l'homme intérieur, déposée dans son *status nascendi*. Au seuil qui sépare l'enfance et l'adolescence, l'homme parvient à une proximité de l'esprit Saint et du Christ lui-même que la nature lui offre. La germination délicate de l'intériorité personnelle ressemble au lever de soleil sur l'horizon de l'âme. En cet instant de naissance, le Je humain est effectivement encore entièrement solaire et donc apparenté au Christ. Par la suite, tous les durcissements, engourdissements et obscurcissements se rendront maîtres de son individualité terrestre et il aura besoin de beaucoup de souffrances et d'efforts pénibles pour rendre de nouveau possible un jour l'irruption solaire du Je supérieur. Mais que le sacrement pascal ait béni un jour ce premier germe, alors l'homme intérieur a reçu cet affermissement et ce renforcement, qui est le sens véritable du mot "confirmation", et le fil d'Ariane de l'adolescence éternelle est remis quand même à l'être humain pour qu'il affronte le labyrinthe de la vie.

Dans l'ère du protestantisme, les confirmations ont développé une absence de juvénilité en étant reléguées dans l'ombre du caractère d'épreuve inhérent au moment de la Passion. Lorsqu'elles acquièrent désormais un caractère de joie et de fête, qui leur est offert par l'éclat de la fête pascale, il rayonne alors d'elles quelque chose du mystère dispensateur de vie de l'éternelle jeunesse, non seulement dans la communauté, qui cède le pas à l'autel au profit du jeune homme, en ce jour de fête le plus sublime de l'année, mais aussi dans toute la vie. La capacité d'enthousiasme dans l'humanité est devenue affreusement chétive. Une vie religieuse conforme à l'époque devra donc répondre à cette attente et fournir un motif d'enthousiasme. Les siècles de protestantisme ont eu leur valeur pédagogique pour l'humanité, malgré cette ambiance d'absence fondamentale de juvénilité, qui régnait en eux. Désormais, l'effet rajeunissant et enthousiasmant du Christianisme doit prendre les devants en tant qu'élément civilisateur.



Lors du déversement de la troisième coupe le décor change. Ce n'est plus la grande étendue d'eau de la mer qui apparaît; La sphère à laquelle se rapporte le contenu de la troisième coupe, se manifeste par les images des fleuves et des sources. Nous voyons comment les forces de vie s'individualisent. Cela se produit en l'homme par le développement de sa **vie intérieure personnelle**.

L'eau des fleuves et des sources se transforme en sang, sous l'action de ce que l'Ange y déverse, et la sentence retentit gravement: " Qu'à ceux qui ont versé le sang des saints et des prophètes, il soit donné du sang à boire. " Une intériorité personnelle conforme à l'être humain peut seulement être cultivée là où, dans le sang humain, n'agissent pas comme mobiles prépondérants les pulsions et les désirs, mais les idéaux supérieurs de la vie morale et religieuse. Alors l'homme est rattaché dans son propre sang, par l'aspiration de son âme, au sang des saints et des prophètes, les grands hommes de piété et les grands messagers de l'esprit de l'histoire de l'humanité qu'il s'est choisis comme modèles. L'accomplissement de l'aspiration du sang humain, le plus élevé et le plus saint qui soit, se produit sous le symbole du Mystère du Graal: Le sang de l'homme accueille la vigueur du sang du Christ en lui.

La technologie, qui envahit la vie moderne, doit conduire au dépérissement de la vie intérieure. Des personnages comme le prophète Élie, Jean-Baptiste, ou bien Bernard de Clairvaux et François d'Assise ont cessé d'être éprouvés comme incarnant des idéaux de vie, dont l'homme est l'émule. L'homme moderne s'oriente de préférence selon des idéaux pratiques, comme on dit, le type de la réussite, tel qu'on le rencontre dans tous les domaines extérieurs de la vie. Ainsi existe-t-il, sous un mode nouveau, d'innombrables martyrs, sans que le sang soit versé à l'extérieur. Les grands martyrs du passé meurent une seconde fois de la mort des martyrs et avec eux tous ceux qui ont passé sur terre comme les flambeaux de l'esprit et de la piété. Leur sang est versé, parce qu'ils ont vécu pour rien. Ils sont écartés, comme visionnaires étrangers au monde, dont l'homme moderne, qui aspire à la sagacité et à la réussite, ne peut plus rien apprendre. – Mais que veut dire, à présent, le fait qu'on ait donné du sang à boire à ceux qui ont répandu et versé le sang des saints et des prophètes ? Celui qui pense, en étant dépourvu d'un idéal rayonnant dans un monde supérieur, pouvoir développer une vie intérieure personnelle, est renvoyé à son propre sang animé par les pulsions et les désirs. La sphère, dans laquelle l'intériorité individuelle de l'homme se déploie, sombre. Au lieu d'être la sphère d'une piété personnelle énergique et fidèlement cultivée, il ne reste que l'étage inférieur de la sensualité. Dans les temps des grandes décisions et séparations apparaissent des vagues épidémiques de **sexualité** comme les symptômes du troisième anti-sacrement. La consécration négligée de la sphère intérieure personnelle devient profanation culturelle: Ou bien une époque possède une forte piété d'âme, ou bien elle ne dispose que d'une forme dégénérée et déchue qu'elle puise dans une sexualité dégénérée.

Le dessein d'amour divin et sacramental, qui est le contenu originel de la troisième coupe d'or, peut se refléter et être capté sur la terre par le **sacrement de pénitence**. Ce sentiment est plus que les autres devenu problématique depuis des siècles, parce qu'il se rapporte à l'élément de la personnalité qui en train d'approcher de la maturité au sein de l'humanité sur la terre. C'est à bon droit que Luther s'est élevé contre les indulgences, utilisées comme un abus et un abâtardissement du sacrement de pénitence, et c'est avec raison, qu'aujourd'hui aussi, dans l'humanité qui atteint sa majorité, on refuse largement une confession qui renferme encore en elle un reste de la mise sous tutelle autoritaire. Celui qui aspire sérieusement au Christ sait qu'il a beaucoup de choses à régler avec lui-même, qui étaient autrefois réglées entre les directeurs de conscience (confesseurs) et leurs pénitents. Aujourd'hui, le sacrement se rapportant aux aspirations personnelles de l'âme doit avoir le double caractère d'une réalisation personnelle et d'un rayonnement culturel. Par ce sacrement, un espace doit s'instaurer dans l'âme, pareil à une petite chambre de prière, où l'homme peut élever librement tout ce qui est tout à fait personnel dans la direction et la grâce suprapersonnelles qui viennent à sa rencontre depuis les mondes supérieurs. Cela fait partie depuis longtemps des signes les plus importants de notre époque que d'innombrables être humains réclament le traitement psychanalytique du médecin au lieu des soins de l'âme dispensés par le prêtre. Mais, cela ne peut agir, au sens de l'anti-sacrement, qu'en faisant remonter par l'analyse, au niveau de la conscience, les complexes psychiques inconscients qui sont à la base de toutes sortes de difficultés psychiques ou corporelles: L'homme n'est ainsi que davantage ramené à son propre sang et à la sensualité terrestre qui l'anime. Le sacrement, administré avec soin et en liberté, agit de manière psychosynthétique et guérissante en unissant l'être humain à son propre Je supérieur, et son sang à la vigueur du sang du Christ. Une vie religieuse, conforme à l'époque présente et porteuse du culte, peut déjà, en tant que telle, agir au sens du sacrement de pénitence en guérissant les âmes, en indiquant à l'attention de l'individu des impulsions et des arrangements conformes à la vie afin qu'il puisse édifier un travail méthodique sur lui-même et une nouvelle vie de prière.



La quatrième coupe, la coupe centrale, ne se répand pas sur la sphère terrestre, son contenu est versé sur le soleil, mais elle modifie les effets qui s'exercent depuis le soleil sur la terre. À partir de ce moment, les hommes sont brûlés par la chaleur du feu solaire sur la terre, grillés comme par les flammes de l'enfer. La grande chaleur provoque l'exaspération des hommes qui s'endurcissent davantage au point de se séparer du divin et de fomenter une haine fervente à l'encontre du divin.

Notre regard est dirigé sur ces régions de l'existence humaine dans lesquelles l'être humain est rattaché aux **forces divines de la nature**. Nous devons accueillir et aller au devant de ce que la nature nous dispense, dans ses richesses et sa plénitude, aussi bien par la contemplation que par la respiration, et finalement aussi par l'alimentation. Le soleil est le coeur majestueux de la vaste nature



qui nous gratifie de ses dons. Ce que le soleil fait apparaître, comme par enchantement de notre terre cosmique, nourrit toutes les composantes, spirituelle, psychique et corporelle de notre être.

La conception du monde, en vigueur dans les sciences naturelles, se berce d'illusions en pensant avoir exploré à fond, au point de penser dominer la relation entretenue par l'homme avec la nature, dont il reçoit les dons. En vérité, cette manière de penser, pour autant qu'elle reste partout captive des aspects matériels, est d'une ingratitude méprisante. Elle nous transpose dans la situation d'un homme à qui quelqu'un fait un présent du fond du coeur, mais qui, dans l'instant où il le reçoit, le place d'abord sur une balance pour déterminer s'il a un poids suffisant. Le véritable sens des dons, qui nous sont offerts dans la nature par le soleil, se trouve bien au-delà de ce que la manière de penser matérialiste peut concevoir. Un monde, d'entités qui nous aiment, se dissimule seulement derrière l'apparence sensible de la nature et nous dispense son propre corps et son propre sang. D'après la conception en vigueur dans les sciences naturelles, le soleil est une boule de gaz incandescent, qui arrose la terre d'effets lumineux et caloriques. La nature pourrait-elle être une entité aussi généreuse et pleine d'amour, si la conception usuelle qu'on a du soleil était valable ? Nous n'avons qu'à voyager suffisamment loin en direction du sud, en Afrique ou en Amérique du Sud, pour nous heurter aux effets d'un soleil qui est tel que l'image matérialiste du monde le présente. Plus nous approchons de l'équateur, plus nous avons surtout à faire avec le soleil physique qui, en tant que boule de gaz brûlant, ne génère aucune vie sur la terre, mais consume et anéantit tout ce qui vit, comme un fauve le fait de sa proie. Nous commençons seulement alors à apprécier la bénédiction du destin qui nous a fait vivre dans les zones dites tempérées. L'atmosphère épaisse y tempère les simples effets physiques du soleil. Le mystère de l'ombre commence à entrer en action, en filtrant la lumière physique et en dégageant les effets éthériques et spirituels émanant du soleil, qui seraient autrement recouverts. Lorsqu'un jour l'envoûtement du matérialisme sera rompu, nous nous apercevrons avec étonnement dans quelle mesure nous sommes redevables des dons que le soleil spirituel nous prodigue déjà, à nous, habitants des régions tempérées. Qu'une image unilatérale du monde ait fini par prévaloir, après avoir suffisamment régné dans les consciences, et par s'imposer finalement comme une vérité, cela fait partie de la tragédie de notre époque. L'être humain a tellement appauvri son propre rapport avec la nature qu'il omet l'âme et l'esprit de l'existence solaire et terrestre. En fin de compte, il ne reste plus alors que les effets physiques. Comme le matérialiste la voit, la nature devrait détruire l'être humain au lieu de le nourrir et de l'édifier. La prodigieuse richesse de la nature devient elle-même de plus en plus stérile pour les hommes. Le désir de se sentir revigoré par une nature intacte, sera de moins en moins satisfait. En suivant une manière de penser s'attachant uniquement au monde physique extérieur, l'homme a déjà fini, à notre époque, par rendre infertiles des surfaces gigantesques et incalculables. La proportion de transformation en steppes, qui augmentent par exemple d'année en année en Amérique, et qui fait resurgir le spectre des grandes famines, est un signe évident du fait qu'il ne reste finalement plus que les effets calcinants du soleil physique, quand l'être humain ne prend plus en compte l'essence véritable de la nature.

Le mystère fondamental du sacrement dont la perversion apparaît lors du déversement de la quatrième coupe de colère renferme le soleil mystérique du christianisme trônant au milieu de l'ensemble des sacrements. C'est le véritable **sacrement de l'autel**, par lequel le pain et le vin sont administrés en tant que concentration de tous les dons prodigués par le soleil spirituel. Par le processus sanctificateur de la transsubstantiation, le Mystère du Soleil-Christ s'unit au mystère solaire naturel qui prend forme dans le pain et le vin: Le Ressuscité est proche des hommes rassemblés autour de l'autel par l'élément terrestre de nature solaire, en tant que corps (pain) et sang (vin) du Christ. Le sacrement de l'autel ne sanctifie pas seulement la dimension personnelle en l'individu; Il se rapporte à la relation générale dans laquelle se trouve l'homme et la communauté humaine avec la nature et le cosmos en entier. La grâce peut rayonner de cette source sur toutes les formes de notre existence au sein de la richesse de la création. Au sein de la conception matérialiste, et finalement dans la nature rendue matérialiste, l'antisacrement a pour conséquence que l'homme se rabougrit à son être purement physique et matériel. Plus les hommes s'accaparent avec avidité et de manière exclusive des dons de la nature extérieure, et plus leur véritable nature humaine en est frustrée. Ils se dessèchent comme un poisson que la vague a jeté sur le rivage, là où il ne peut plus respirer. L'antisacrement du **dessèchement intérieure** pétrifie finalement l'homme dans son enveloppe corporelle. Par son existence, il est un déjà une négation du divin, un blasphème pour l'existence universelle. La perte de la religiosité doit finalement déboucher sur l'inimitié et la haine à l'égard de tout ce qui est spirituel, lorsque, pour préciser, l'état de dessèchement ne s'empare pas seulement de l'être mais aussi de la conscience de l'homme. Le pain et le vin, en qualité d'expressions du soleil du Christ et du Mystère de sa Résurrection relèvent seuls de nouveau l'homme de son dessèchement et de son isolement et l'incorporent dans la totalité de la création divine. C'est ici que l'on retrouve le caractère universel et cosmique du christianisme qui a été oublié et perdu, depuis les temps du christianisme primitif, à cause de la marche triomphante d'une conception du monde uniquement extérieure.



Comme les trois derniers sons de trompette, au titre de trois grands cris de douleur, formaient ensemble une triade intensifiée, on retrouve aussi une triade de ce genre formée par les trois dernières coupes portées à l'extérieur du temple. Nous parvenons dans la sphère des sacrements qui forment aussi une sorte de triade supérieure au sein même de la septaine des coupes sacramentelles.

La cinquième coupe ne semble pas d'abord se rapporter au royaume humain. Elle est versée sur le trône de la bête et provoque un obscurcissement du royaume de la bête suscitant la terreur. Mais les conséquences de cet obscurcissement se manifestent aussitôt aussi parmi les hommes. Les douleurs et les tourments s'emparent d'eux, si bien qu'ils se mordent la langue de souffrance. L'endurcissement et la séparation haineuse d'avec tout ce qui est divin s'accroît et tourne à l'aigreur la plus extrême.

Où trouve-t-on le “ royaume de la bête ” ? Le mot "royaume" doit d'abord être compris dans son sens mystique. Il caractérise ce qui a été proposé par l'image du trône, la sphère de domination d'une puissance démoniaque. Il a aussi le simple sens qu'il prend en parlant des divers règnes de la nature, le règne minéral, le règne végétal ou le règne animal. Le règne de la bête s'étend devant nous comme une sorte de “ règne animal ”, qui n'est pas identique au règne de nos animaux terrestres, mais se compose d'hommes qui, par l'oubli de leur vraie nature humaine, ont chuté à un niveau inférieur. Il s'agit de cette partie du règne humain qui, par l'adoration de l'image de la bête, est déjà intérieurement dégénérée et tombée à un autre niveau du règne animal. L'essentiel du règne humain, lorsqu'on n'a pas déjà porté atteinte au dessein que la divinité place dans la nature humaine, c'est l'élément social reliant les hommes les uns aux autres, c'est-à-dire l'amour. Là où l'image de la bête, c'est-à-dire l'être humain au titre uniquement d'être de la nature, domine la vie communautaire des hommes, la sociabilité dépérit. Cela se révèle au fait que la “ question sociale ” se fait jour. Ce qui était autrefois une chose instinctive, qui allait de soi, et un fait naturel de la vie, devient un problème en s'appauvrissant et en se desséchant. On ne pourrait absolument plus résoudre ce problème par des mesures d'organisation simplement extérieures. La nature humaine sombre de plus en plus dans la solitude et l'isolement de l'égoïsme. Dans l'angoisse pour son existence, l'homme ramène à lui tout ce qu'il peut atteindre. Le résultat ne peut cependant être que l'appauvrissement et la lutte de tous contre tous. Avec le mystère de l'amour humain, dépérit aussi le mystère de la joie et de la gaieté lumineuse dans l'existence humaine. L'humanité perd son humour. L'amertume et la dépression se répandent. Tout comme l'absence de joie est une conséquence de l'absence d'amour, toute perte d'aptitude à la joie franche entraîne de plus un dépérissement de la faculté d'amour. La chasse à l'avantage personnel doit finalement déboucher sur les solitudes douloureuses et les angoisses de vivre.

Cette **amertume**, qui surgit comme une loi tragique, n'est rien d'autre que la perversion d'un Mystère sacramentel. Si la décomposition de la sociabilité s'y révèle particulièrement tragique, au point que la mariée devienne de plus en plus un problème, ce n'est pas un hasard. Le sacrement de **mariage**, qui bénit l'union consacrée par deux êtres (le seul sacrement que les époux s'administrent mutuellement, N.D.T.), ne concerne pas seulement les participants directs. Il met en résonance les sphères supérieures dans lesquelles toute vraie alliance entre les âmes humaines se poursuit dans une alliance avec les Anges. C'est donc de ce fait un ferment pour la sanctification et surtout pour la sanctification de la vie sociale. L'opinion, selon laquelle le mariage ne serait qu'une affaire personnelle concernant les partenaires, est l'une des erreurs les plus fondamentales qui devaient surgir au moment où les Mystères de la nature humaine et de la communauté humaine s'obscurcissaient. Il n'est pas non plus un fait social, en raison de la famille nouvellement fondée et la possibilité d'une descendance. Le rayonnement le plus important du sacrement de mariage consiste dans le fait d'apporter dans l'existence des hommes des forces de vie suprapersonnelles et supérieures, parfaitement déterminées par le ciel, qui façonnent la communauté et la culture. Là où cette sphère prend une part active à la vie, alors les ténèbres de l'âme reculent devant la lumière; Le

poids des difficultés de la vie devient supportable; Les tourments de l'amertume sont guéris à partir des sources supérieures de la lumière et de la joie.



Lors du déversement de la sixième coupe, notre attention est immédiatement dirigée sur une sphère d'où le salut pourrait intervenir dans le déroulement des malheurs. Nous pressentons la possibilité qu'au sein de la dernière grande septaine, à la sixième étape de son déploiement, un tournant réparateur puisse intervenir, semblable à ceux qui s'étaient révélés au sixième sceau et à la sixième trompette. L'image du fleuve Euphrate surgit. Il ne s'agit pas du fleuve de Babylonie, mais de l'un des fleuves spirituels originels qu'on a désignés dans l'Ancien Testament comme les fleuves du Paradis. Dans le royaume des archétypes, il indique les courants par lesquels les forces des sphères supérieures peuvent être transportées dans la vie de la terre et de l'humanité. Dans le domaine de la sixième coupe, nous reconnaissons surtout la **relation des forces de l'humanité avec le monde spirituel**. Il est certes dit alors que le fleuve sacré s'est asséché au moment où l'Ange y a déversé sa coupe d'or. Nous sommes donc entrés dans des époques dans lesquelles le ciel n'est plus en mesure de donner sa bénédiction comme cela allait antérieurement de soi. Mais nous apprenons ensuite que dans le lit du fleuve asséché, un chemin a surgi par lequel les " Rois du soleil levant " peuvent venir. Un nouvel événement de Noël devrait-il réellement se préparer ? Les Rois qui passent par ce chemin d'Orient en Occident, n'apportent pourtant pas de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Leurs parcours sont accompagnés de phénomènes sinistres. Des puissances démoniaques jaillissent de tous les côtés sous les formes répugnantes de grenouilles, et ébahissent le monde par des tours de magie noire et d'artifices merveilleux. L'une des plaies que Moïse, allié à Aaron, infligea à l'Égypte, semble se reproduire ici. À la vigueur d'un objectif spirituel limpide, tel qu'il émanait de Moïse, la décadence des cultes de magie noire dégénérés des prêtres égyptiens éclatait au grand jour. Lorsque la communauté des prêtres du pays voulut s'opposer à Moïse et Aaron et les vaincre, cela n'aboutit qu'à provoquer une aggravation de la plaie: Le nombre des grenouilles ne fit que croître de plus belle (**Exode, 8, 1-3**).

La sixième coupe agit d'une manière semblable à celle du bâton de Moïse. Elle tire le bilan des forces suprasensibles dont l'humanité dispose encore: Un démonisme dangereux se retrouve et se révèle partout. Une décision devient inévitable. Une bataille doit s'engager. Le théâtre de cette bataille, l'Apocalypse l'appelle Harmagedôn, c'est-à-dire " Mont du seuil ". Les portes du ciel et de l'enfer y sont ouvertes. Des armées géantes se frayent un chemin par les portes de l'enfer. Y aura-t-il là suffisamment de serviteurs du bien pour s'opposer victorieusement à elles, avec l'aide des forces qu'ils puisent au ciel ouvert ?

La lumière d'un soleil puissant monte à l'horizon et éclaire le champ de bataille. Le grand " jour du Seigneur " se lève. La percée solaire de la nouvelle révélation du Christ semble vouloir venir en aide à la petite troupe de fidèles. Mais le motif du retour se révèle dans sa coloration la plus sévère.

L'appel retentit: " Voici, je viens comme un voleur ". Ces paroles en disent plus que celles des sceaux. L'humanité est aussi menacée maintenant du grand appauvrissement, qui arrivera ensuite sur elle si elle se réveille trop tard pour l'événement spirituel par lequel elle peut être comblée. Mais l'épée à double tranchants, qui symbolise le nouveau retour du Christ, est devenue plus grande et plus dangereuse au sein des coupes de colère. La loi de la générosité de Dieu, qui est active dans le déversement des coupes d'or du temple, se révèle aussi dans le mystère du retour. Les coupes de l'amour divin sont répandues sur l'humanité, quand bien même leur contenu soit accepté de la bonne ou mauvaise manière, comme sacrement ou antisacrement. L'humanité dispose de la toute puissance insondable de changer en son contraire l'amour de Dieu qui se répand sur elle. Elle peut même en mésuser ou le mettre au service des puissances adverses. Par l'apparition du Fils de l'Homme sur les nuées du ciel, de grandes possibilités et des forces sublimes se présentent dans la vie de l'humanité, qui sont censées bénir et guérir, mais qui peuvent aussi être changées en leur contraire si on en fait mauvais usage. L'appauvrissement des hommes, qui se ferment à la nouvelle approche du Christ, n'est pas terminé. La venue du Christ signifie en même temps que la voie est ouverte à la magie satanique de l'Antéchrist. C'est justement au moment où le Christ s'approche de l'humanité, que les hommes apprendront à rompre avec les lois dites naturelles et à faire des prodiges avec les forces de l'abîme.

De quel mystère de l'amour divin, la **magie noire** est-elle la contre-image, c'est-à-dire l'antisacrement ? Le temple dans le ciel, de l'intérieur duquel on sort les sept coupes d'or, n'aurait aucun sens en lui-même si, à partir de là, la magie blanche d'une vie et d'une action tirées des **forces divines du bien** n'était pas possible. Le mystère de la sixième coupe est réalisé sur la terre, conformément au dessein divin, si un **authentique sacerdoce** (fonction sacerdotale, N.D.T.) existe sur la terre. Par la parole et l'acte, qui ont lieu à partir de la charge et du sacrement de la prêtrise, des forces supérieures, plus que seulement humaines, affluent dans la vie et la culture de l'humanité. Ce sacrement trouve son domaine de rayonnement partout où s'éveille intérieurement l'idéal de la prêtrise générale pour tous les actes de la vie et de la profession. La promesse est donnée au principe du sacerdoce que le Christ Lui-même s'opposera victorieusement à l'Antéchrist, si bien que les pouvoirs affluent à l'humanité par lesquels elle pourra sortir victorieuse de la bataille d'Harmagedôn.



Quand la septième coupe est répandue dans l'atmosphère, une parole a retenti: C'en est fait. Un Vendredi Saint cosmique semble faire irruption. Sous les tonnerres, les éclairs et les tremblements de terre, comme il n'a jamais rien existé de tels auparavant, tout un monde disparaît dans la mort. Le premier acte d'une tragédie se déroule devant nous, qui se poursuivra plus tard bien au-delà de la ronde des sept coupes de colère. La grande ville de Babylone, dans laquelle est apparue une humanité devenue bien trop terrestre, se brise en trois morceaux et sombre dans l'abîme. Montagnes

et îles sont effacées de la surface du monde. Les dernières possibilités d'élévation de l'âme et d'intériorisation solitaire féconde disparaissent. Les villes des hommes tombent en ruines. L'humanité est entraînée dans un tourbillon inexorable. Un dépérissement culturel dont on ne peut pas mesurer l'ampleur l'engloutit.

L'humanité a cru dans son empressement créer le vivant et se soustraire à la mort. Comme elle n'a pas compris le mystère de la vie, qui s'étend bien au-delà du niveau de la matière, elle n'a pas saisi non plus le mystère de la mort. Par angoisse devant la mort, elle se cramponne davantage et d'autant plus insatiablement à la matière terrestre et à la simple vitalité de l'animal terrestre. Elle ne remarque pas qu'elle se perd d'autant plus dans la mort. La loi du périssable devient son tyran, bien qu'elle ne veuille pas en convenir. Elle ne fait qu'augmenter la somme des morts et de la mort à l'infini par toute sa prétendue créativité dont elle fait croire qu'elle est au service de la vie.

Ce n'est que si l'homme connaît le mystère de la vie, qui consiste en la région la plus inférieure du monde spirituel, qu'il peut ensuite faire calmement face à la mort et gagner les grâces de celle-ci. Les contenus les plus précieux de l'existence humaine sont reliés au fait que l'être humain sache vivre avec la mort. Sans un sacrifice librement consenti de lui-même, l'être humain ne peut promouvoir la vraie humanité, ni en lui, ni chez les autres. Aucune activité de conscience, aucune connaissance intellectuelle n'est possible sans le processus de déconstruction et de dépérissement qui lui est lié dans l'organisme humain. C'est ainsi que l'humanité ne pourra parvenir de nouveau en général à une culture pleine de vie qu'à partir du moment où elle percera la mort à jour, qu'elle s'en fera une amie et traversera courageusement toutes les épreuves de mort. La mort peut, et veut être, le grand maître et éducateur de l'être humain.

L'une des missions les plus importantes de la vie religieuse, c'est d'enseigner la mort aux hommes pendant leur vie. De larges cercles de la chrétienté favorisent cette fuite lâche devant la mort, en pensant qu'on rend un service d'amour au mourant lorsqu'on lui tait ce qui l'attend. Nous effleurons ici la sphère de ce sacrement qui seul par son existence est capable de répandre un nouveau sens fondamental et une attitude dans la vie humaine et avec cela aussi dans la culture. Lorsque le prêtre administre le **sacrement d'extrême-onction** au mourant, de sorte que les faits eux-mêmes rejoignent clairement la parole prononcée, alors on compte en principe sur le courage intérieur et non sur la lâcheté de l'âme. Et voyez: Une force se manifeste au tréfonds de l'intériorité humaine, qui peut réfuter toutes les idées que l'on se fait sur la faiblesse essentielle de la nature humaine. La lâcheté et la faiblesse ne sont présentes qu'à la périphérie de l'être humain. Au plus profond de son être, au coeur de son âme éternelle, qui est libérée par l'approche de la mort, il existe une **faculté de mourir** héroïque. Lorsqu'un reflet de cette faculté vient à luire dans l'oeil du mourant, l'éternité se révèle au beau milieu de l'éphémère. Si les hommes étaient éduqués et guidés pour conduire leur vie à partir de cette source de foi, c'est-à-dire à partir de la vigueur de ce coeur éternel de l'être, toute l'existence humaine prendrait un autre visage. Le dessein d'amour divin, qui forme le contenu de la septième coupe, veut placer la mort en amie se tenant au côté de l'homme. Qu'il vienne à se changer en son contraire, alors l'antisacrement de la **mort générale** s'étend sur la terre.



L'humanité ne peut pas simplement exister sans sacrement. Le protestantisme pouvait encore se permettre, pour des raisons théologiques, de laisser tomber les sacrements, parce que leur aura disparut en ces siècles où l'humanité n'était pas encore parvenue au point zéro de son héritage d'âme et de vie. Il en est autrement aujourd'hui. Les antisacrements des coupes de colère se font remarquer. Ils font irruption en tout cas dans l'humanité et il ne reste plus finalement que le choix soit d'être livré exclusivement à l'antisacramentalisme, ou bien de cultiver les sacrements, qui sont autant de vraies formes du multiple dessein d'amour divin, comme des contrepoids et des remèdes salutaires. Les antisacrements s'affirment déjà aujourd'hui partout: Maladie, désabusement, sexualité, dessèchement, amertume, magie noire, et la mort culturelle générale. Ils ne sont rien d'autre que les sept sphères de vie divines perverties en colère: Les forces de l'enfance (le mystère de l'incarnation), le mystère de l'adolescence, la religiosité personnelle, l'alliance avec l'esprit de la nature, la sociabilité, l'action engagée à partir d'une force supérieure, la faculté de mourir. Dans les sept sacrements: Baptême, confirmation, sacrement de confession, le sacrement du pain et du vin, le sacrement de mariage, la prêtrise, le sacrement d'extrême-onction, nous avons des coupes d'or sacrées sur la terre pour le contenu inaltérable des sept coupes d'amour de Dieu.

## **X. La chute de Babylone**

### **Les dix-septième et dix-huitième chapitres**

Le drame final du livre apocalyptique prend naissance du déversement des sept coupes de colère, en formant un édifice monumental. Retraçons une fois encore l'édifice architectonique et le mouvement de l'ensemble. La grande vision unique du Fils de l'Homme en formait le début: En érigeant d'abord la figure de l'Homme-Esprit, l'Apocalypse révélait qu'il s'agissait de l'être humain. À la fin, l'être humain est devenu monde. À l'unité de l'image initiale, vient finalement correspondre une dualité: La vision duelle d'une humanité qui se disloque en deux ensembles. Deux villes surgissent: Babylone et Jérusalem. L'un des deux ensemble se sépare, en se précipitant comme une scorie, et tombe dans l'abîme. L'autre s'élance vers l'avenir, en tirant sa substance des hauteurs, à savoir de l'esprit, et laisse pressentir le nouvel état planétaire de notre existence terrestre.

Ce mouvement de l'unité vers la dualité détermine la loi fondamentale du cheminement apocalyptique. Mais nous avons déjà attiré l'attention une fois sur le fait que nous ne percevons la tension dominante et l'opposition qui constitue le but de ce drame qu'en restant sur la voie de la dualité. En réalité, la conclusion de l'Apocalypse forme une triade. Entre les scènes de la Babylone se précipitant dans l'abîme et la Jérusalem céleste qui descend du ciel, une figure combative sublime apparaît, qui n'est rien d'autre que la métamorphose du Fils de l'Homme, dont l'image paisible du royaume des hiérarchies surgissait au commencement: Le cavalier blanc. L'Homme-Esprit, le génie de l'humanité, s'embrace de l'activité divine la plus haute, au moment où il s'agit de la dernière crise décisive du monde. Le monde se résout et touche à sa fin dans la vigueur combative d'une figure humaine qui surgit, rehaussée de lumière. Il se scinde en une partie allant à sa perte et une partie s'élevant au ciel.

Pour un instant, et dans des motifs particuliers, le paysage spirituel des deux villes s'était déjà illuminé d'éclairs, devant nous, pendant les sons de trompettes. L'image de la "grande ville", qui s'échappait de la force nourissante des sphères de l'esprit, se révélait de diverses façons lors du retentissement des trompettes et prenait des aspects de plus en plus nets, tandis que se déversaient les coupes de colères qui en accéléraient la chute. La septième des coupes d'or rend irrésistible et définitive la chute de la "grande ville" qui s'effondre et se disloque.



Le drame final, au sein duquel la séparation des esprits prend une dimension cosmique et débouche dans l'image double de mondes en plein effondrement, se présente déjà lui-même nettement comme le résultat du déversement des coupes célestes. Aussi bien l'image de la prostituée Babylone s'effondrant, que celle de la fiancée Jérusalem, sont dévoilées par l'un des sept Anges qui ont porté et déversé les coupes des dernières épreuves à l'extérieur du Temple céleste: « Un des sept Anges qui avaient les sept coupes est venu et il s'est adressé à moi: Viens ! Que je te montre le jugement de la grande **prostituée**, qui est assise sur de grandes eaux et avec laquelle les rois de la terre ont forniqué, et les habitants de la terre se sont enivrés du vin de sa prostitution. Il m'a emporté en esprit au **désert**. Et j'ai vu une femme assise sur une bête écarlate... à sept têtes et dix cornes et plein de noms blasphématoires » (17, 1-3). – « Un des sept Anges qui tenaient les sept coupes pleines des plaies dernières est venu me parler, il m'a dit: Viens ! Que je te montre la femme, l'**épouse** de l'Agneau. Et il m'a emporté en esprit sur une grande et haute **montagne** et il m'a montré la ville sainte, Jérusalem, qui descendait du ciel d'auprès de Dieu, rayonnante de la gloire de Dieu » (21, 9-10).



Aussi bien Babylone que Jérusalem, apparaissent d'un côté sous l'apparence d'une ville, et de l'autre, sous celle d'un être féminin. Lorsqu'il est question de la Babylone apocalyptique, c'est l'image de la femme qui prédomine dans les représentations usuelles. On perd facilement de vue, que la "grande prostituée" est pourtant décrite comme une ville, c'est-à-dire comme un élément de l'humanité et de la création terrestre. Inversement, la Jérusalem céleste est le plus souvent représentée d'emblée comme une image de la ville; Qu'elle soit aussi "épouse", cela n'entre pas toujours dans les représentations imagées qui naissent dans les âmes. Dans l'image de la ville, se révèle à chaque fois le corps d'un groupe d'humanité; Dans la forme de l'être féminin, c'est l'âme de celui-ci qui apparaît.

Lorsque les époques anciennes, qui vivaient encore dans une conscience mythique, jetaient un regard en arrière, aux origines de notre monde, elles évoquaient bien la figure d'une femme: C'est la "Mère-Terre" qui se trouvait alors devant leurs âmes. L'aperçu rétrospectif mythique voit l'image d'une immense mère; Le regard de l'Apocalypse, orienté vers l'avenir, y ajoute l'image double de la prostituée et de l'épouse: **la Mère-Terre, la prostituée Babylone, l'épouse Jérusalem.**

Au milieu du cheminement, surgit l'image qui constitue aussi le milieu du livre apocalyptique: La femme revêtue du soleil dans le ciel, qui, dans l'instant où elle va enfanter le Fils, est menacée par le dragon rouge-feu. La Mère-Terre devient une mère, dans un sens particulièrement nouveau, lorsque dans le sein de l'âme de l'humanité et de l'être humain, le Je est mis au monde. L'harmonie et la paix du temps originel sont passées: Aussitôt le danger surgit, qui mènera finalement à la division de l'humanité.

Quelque chose de la loi de la tragédie, dans laquelle est entraînée la partie de l'humanité qui se laisse aller, se lit dans la métamorphose des motifs imagés: La prostituée Babylone nous est montrée chevauchant une bête rouge écarlate. Cette bête possède sept têtes et dix cornes: Nous reconnaissons de nouveau en elle le dragon, qui menaçait autrefois la femme sur le point d'enfanter. La femme, que nous voyons maintenant, ne se trouve plus à une distance protectrice du dragon, qui avait permis à l'Archange d'intervenir pour lui venir en aide. Elle s'est commise et s'est unie avec le dragon. Et si on nous indique que la prostituée est revêtue de pourpre et d'écarlate, alors nous voyons que le dragon a déteint sur elle: Elle est incluse dans le domaine essentiel de la puissance adverse. La parure triple qu'elle porte sur elle, l'or, les pierres précieuses et les perles – dans laquelle se révélait l'élévation du sentiment du penser et de la volonté chez la femme dans le ciel – représente la trinité céleste, formée par le soleil, les étoiles et la lune, tombée dans la pompe terrestre. Tandis que la femme céleste sur le point d'enfanter portait dans son essence le soleil rayonnant comme le coeur d'or de l'univers, la forme féminine devenue entièrement terrestre se pare de l'or matériel brillant, qui est une ombre durcie du soleil sur la terre. Tout comme la femme céleste porte une couronne d'étoiles, la prostituée se pare de pierres précieuses, telles des pensées d'étoiles ensorcelées sur la terre. Lors du commentaire sur la Jérusalem céleste, dans les formes corporelles de laquelle l'or, les pierres précieuses et les perles jouent aussi un rôle, nous prendrons alors vraiment conscience de l'infamie qui repose dans le fait que la prostituée se pare aussi de perles. Les perles n'apparaissent pas dans la nature minérale, mais dans les êtres vivants, par réaction de ceux-ci à la douleur. C'est en surmontant la douleur provoquée par un corps étranger introduit dans sa coquille, que le coquillage forme la perle. La perle est aussi un symbole merveilleux des tâches que l'être humain doit résoudre en son âme. Elle renvoie au même sens que la position de la femme céleste, avec la lune sous ses pieds, qui s'élève donc au-dessus de tout ce qui est lugubre et sombre. Dans la corporéité spirituelle et physique de la Jérusalem céleste, les perles sont, comme l'or et les pierres précieuses, les emblèmes et le résultat d'une **intérieurité maîtrisée**. La prostituée Babylone n'a pas souffert elle-même de la douleur, dont elle

porte autour de son cou le collier des perles, qui en sont les produits. Elle est l'opposée de la femme qui a la lune sous ses pieds. En elle, l'or, les pierres précieuses et les perles sont des emblèmes d'une **extériorité**, appropriée sans justification, **non pénétrée et non élaborée**; le rouge criard du caractère passionné et du désir, l'enveloppe de la même manière. De la coupe d'or remplie d'horreurs et d'impuretés, qu'elle tient à la main, elle dispense une richesse impure qui enchaîne aux bas-fonds et aux forces obscures du monde.

Ce qu'on dit d'hommes particuliers, à savoir que « deux âmes vivent dans leur sein », vaut aussi pour l'humanité en bloc. Après que la femme dans le ciel a mis au monde l'âme supérieure de l'humanité, le Fils, le choix doit rester ouvert – par le principe du Je – entre le monde supérieur et le monde inférieur; La libre décision, mûrie tout au long des époques du devenir terrestre, mène à la séparation. Dans l'image de la prostituée apparaît en fin de compte cette partie de l'humanité, dans laquelle l'âme inférieure, avec sa force de pesanteur terrestre, a tiré le pouvoir à soi.



Où rencontrons-nous dans le domaine humain la grande prostituée ? – Même si, dans l'histoire du christianisme, on n'a fait qu'un usage parcimonieux du dernier livre de la Bible, l'image de la prostituée Babylone a pourtant souvent joué un grand rôle. Ces mêmes esprits révolutionnaires combattifs s'en sont servis comme d'une arme pour caractériser la puissance massive de l'Église, dont il s'efforçait de s'affranchir. C'est ainsi que Luther, bien qu'il ait avoué au sujet de l'Apocalypse que son esprit ne pouvait s'en accommoder, fit un usage répété, et de la manière la plus vigoureuse qui soit, de l'image de la prostituée Babylone dans sa lutte contre l'Église du Pape. C'est presque encore plus violemment qu'Emmanuel Swedenborg s'y adonna aussi plus tard.

Ceux qui, dans l'Église romaine – qu'ils affrontaient au sujet de la confession – voyaient la grande prostituée Babylone, croyaient pouvoir en appeler à un critère que l'Apocalypse nous donne: « Ici règne l'intelligence de celui qui a mûri en sagesse: Les sept têtes sont sept monts sur lesquels la femme est assise; Ce sont en même temps sept rois » (17, 9). Jusqu'au jour d'aujourd'hui, les théologiens, aussi bien que les laïcs, croient pouvoir déchiffrer sans peine ces hiéroglyphes: Une ville qui s'étend sur sept monts, cela peut-il désigner autre chose que Rome, la ville classique aux sept collines ? On a donc pensé ainsi que les premiers Chrétiens, et parmi eux aussi le rédacteur d'une

Apocalypse conçue comme un pamphlet rédigé contre les persécuteurs, auraient vu la prostituée Babylone dans la Rome de César. Ceux, dont la préférence échoit à une interprétation plus actuelle, rapportent l'image apocalyptique à la Rome des papes. Pour les commentateurs, la phrase qui fait progresser le motif plus avant en déclarant que les sept têtes, sur lesquelles la femme est assise, sont aussi sept rois, semble aussi en faveur de l'interprétation de Rome: « Cinq sont tombés, un existe encore et l'autre n'est pas encore venu. Et une fois venu, il doit demeurer peu » (17, 10). À travers ce passage, on a pensé pouvoir répondre à la question de savoir quand l'Apocalypse a été rédigée. On a surtout pensé ainsi, depuis que la théologie n'a plus pris en compte la possibilité que des livres comme l'Apocalypse puissent prendre naissance à partir de la vision de faits suprasensibles, et surtout, depuis qu'on n'explore les textes que pour déterminer l'endroit où le rédacteur s'est trahi lui-même ou bien l'époque de ses écrits. On compte les Césars en série, de la manière suivante: Cinq, c'est-à-dire Auguste, Tibère, Caligula, Claudius, Néron, sont déjà tombés; Leur temps de vie est passé. Après l'assassinat de Néron, une période transitoire est brièvement occupée par les trois empereurs-soldats: Galba, Othon et Vitellius. On croit pouvoir récapituler ceux-ci en l'un des sept rois dont parle l'Apocalypse. Puis vient le septième, dont on attend encore la venue, Vespasien – dont l'ascension fut effectivement attendue avec de grands espoirs messianiques – qui, une fois monté sur le trône, fut désigné comme le messie attendu, par exemple par l'écrivain juif Josèphe (Flavius Josèphe, 37-100). Ainsi croyait-on avoir mis en évidence d'une manière incontestable le fait que la Révélation de Jean est née à l'époque des trois empereurs-soldats, c'est-à-dire entre 65 et 69 après J.-C.

Mais si cette manière de voir, toujours triviale pourtant, était justifiée, il resterait à expliquer pourquoi l'Apocalypse caractérise avec une telle insistance l'expression de "sept monts", en la désignant comme seulement accessible à un entendement approfondi par la sagesse. Toutes les interprétations du genre qu'on vient de caractériser prennent une mauvaise direction; Elles méconnaissent fondamentalement l'essence de l'Apocalypse. Elles reposent encore et toujours sur le fait de tenir l'état de conscience actuel, appauvri dans sa capacité à percevoir le suprasensible, comme normal et seul possible. Dans le cadre des possibilités actuelles de la conscience, l'Apocalypse ne serait qu'une somme d'arrangements imagés, allégoriques, représentant un contenu terrestre. La vérité, et nous devons sans cesse le répéter, c'est que l'Apocalypse tire son origine d'une conscience supérieure, c'est-à-dire de la perception immédiate de réalités et de suites d'événements spirituels, et qu'elle dépeint ce qui a été spirituellement perçu en images qui rappellent les contenus de la perception sensible. Il est faux de demander: Quels contenus terrestres se dissimulent derrière les

images spirituelles ? Vouloir reconnaître dans les images apocalyptiques des interprétations terrestres des figures et événements déterminés du passé, du présent ou de l'avenir, c'est rester bien en dessous du niveau de ce livre de la Bible. Ce qui peut nous faire progresser, c'est uniquement la question des faits et des lois suprasensibles qui apparaissent ici en images. Ce n'est qu'en posant inlassablement cette question qu'on désensorcelle la vigueur artistique cosmique, le souffle libérateur, l'ampleur et la grandeur de l'Apocalypse. Un alphabet d'images terrestres, surgissant d'abord comme des hiéroglyphes, devient transparent et révèle les sphères des rythmes et puissances spirituels, avec lesquelles chaque époque doit compter à sa manière.



Le hiéroglyphe de la montagne nous accueille souvent dans les écrits bibliques d'une manière si significative qu'il est tout à fait clair qu'il nous renvoie, non pas au terrestre, mais au spirituel suprasensible. L'expression du Christ de « la foi qui déplace la montagne », par exemple, peut devenir pour nous très exactement une expression apocalyptique. On ne veut naturellement pas dire par là que le travail d'enlèvement d'une montagne, qui serait sinon exécuté à la pelle, pourrait être raccourci par la foi. La montagne, devant laquelle je me trouve, me masque la vue sur le lointain. Ce n'est que lorsque je l'ai escaladée jusqu'au sommet, que la vue se libère de nouveau devant moi. La magie de la foi consiste dans le fait qu'elle déplace la montagne qui barrait la perspective de l'âme humaine sur le monde de l'esprit. La vigueur de la foi qui déplace la montagne élève l'être humain sur les plans supérieurs où rien ne vient lui boucher l'horizon.

Nous nous rappelons le décors lors du retentissement de la seconde trompette: Une montagne en feu tombe subitement du ciel. Nous étions alors témoins d'un stade dans lequel le ciel lui-même exerçait des effets sur l'humanité, devant lesquels celle-ci devait finalement se sentir comme « le boeuf devant la montagne »: Elle sombrait dans une conscience qui lui faisait perdre le spirituel de vue, car le matérialisme se dressait alors devant elle comme une montagne.

Une vision analogue s'empare de l'âme de Nabuchodonosor, sous la forme d'un rêve prophétique après la description du livre de **Daniel** (2<sup>ème</sup> chapitre): Une main invisible détache une pierre et la lance contre une image des dieux. Mais en tombant, elle grandit et devient une imposante montagne qui se dresse comme un colosse de rochers de dimensions gigantesques. On montre ainsi comment les hommes, qui perçurent d'abord la divinité avec des forces visionnaires enfantines, doivent se

retrouver au fond d'une profonde vallée dans laquelle ils sont entourés de montagnes élevées. La perception sensible, devenue opaque c'est la montagne, qui n'autorise plus à l'être humain un regard dans les régions intérieures de l'existence.

Dans les contes populaires allemands, qui utilisent aussi des images terrestres pour dépeindre ce qui se déroule dans les régions intimes de l'âme, nous rencontrons aussi le motif apocalyptique des sept monts. Dans le conte de Blanche-Neige, la reine – la mauvaise marâtre de Blanche-Neige – si fière de sa beauté, se met devant le miroir magique pour vérifier qu'elle est bien la plus belle de tout le pays. Mais le miroir sur le mur, à un moment donné, donne la réponse suivante: « Madame la reine, vous êtes la plus belle ici. Mais Blanche-Neige, au-dessus des sept monts et près des sept nains, est mille fois plus belle que vous. » Le monde, dans lequel séjourne Blanche-Neige, n'est pas le même que le monde de la marâtre. La reine se trouve dans le monde de la matière et des sens physiques; Blanche-Neige, elle, demeure dans le monde des éléments et des êtres élémentaires, qui ne sont pas de nature physique. Dans l'image des sept monts apparaît cette zone frontière, une zone de passage très élevée, qui doit être escaladée par celui qui, du monde des sens, veut accéder dans le monde du suprasensible.

Les sept monts, dont parle l'Apocalypse, forment donc la montagne située à la frontière entre notre monde et celui de l'au-delà. Naturellement, ce n'est pas un hasard si une ville comme Rome a été bâtie sur sept collines. Rome n'est effectivement pas non plus la seule et unique ville à avoir eu un tel décors mythologique pour lieu d'implantation. C'est ainsi qu'on a fréquemment appelé Prague, qui est aussi une ville-aux-sept-collines, la Rome orientale. Des motifs apocalyptiques peuvent pour ainsi dire se fourvoyer dans la géographie extérieure, lorsque l'histoire universelle symbolise et fait naître des villes en de tels lieux, où existent en raison de la nature et la destinée, des possibilités particulières de franchir la limite entre les deux mondes. Concernant Prague, c'est le mystère du décors des sept collines que met en valeur le nom même de la ville qui signifie "le seuil". Bien entendu, le danger existe aussi, là où les sept monts forment une image cosmique authentique, qu'une ambiance culturelle et qu'un environnement d'âme naissent, par lesquels les hommes sont entièrement ensorcelés, jusqu'à ce que les sept monts deviennent finalement insurmontables et que la perspective sur le monde qui se situe au-delà de la frontière soit définitivement perdue.

En nous montrant la femme fièrement parée de bijoux qui s'assoit sur les sept monts, l'Apocalypse place devant notre âme l'image d'une puissance dont la volonté est que l'humanité soit séparée du monde spirituel. C'est précisément là que la possibilité existe de traverser la zone frontière, au moyen

d'un enthousiasme et d'une élévation des sens, et de parvenir au seuil du monde spirituel. Mais une volonté se glisse entre les deux mondes, qui prend possession de la zone frontière et coupe donc le chemin de l'esprit à l'humanité. C'est dans l'intérêt de cette volonté que l'être humain reste emprisonné dans le monde terrestre, jusqu'à ce qu'il soit convaincu qu'il n'existe pas de monde spirituel, ou bien qu'il se déclare d'accord avec le dogme, d'après lequel il n'est pas donné à l'homme de franchir le seuil du monde spirituel.

Cette puissance joue aussi un rôle dans les Évangiles. Le Christ s'est opposé à elle avec la toute dernière acuité en fulminant contre les Scribes et les Pharisiens. Dans l'Évangile de Matthieu, la série des reproches commence immédiatement par le mot, qui concerne tout particulièrement cet esprit qui entrave, démasqué par l'Apocalypse: « Malheur à vous scribes et pharisiens, hypocrites qui fermez aux hommes le règne des cieux. Vous n'y entrez pas et ceux qui veulent y entrer, vous les en empêchez »(23, 13). Un clergé dégénéré est fustigé ici, qui fait le contraire de ce que serait sa véritable mission. Le prêtre doit devenir un pontife, un "constructeur de pont", qui aide l'homme à franchir la zone frontière et à lutter pour acquérir un droit de cité dans les deux mondes. Quand ceux, à qui est confiée la mission de prendre soin des âmes, ne possèdent plus eux-mêmes la faculté de franchir le seuil des sept monts, ils tombent d'autant plus facilement dans la tendance à maintenir rivées dans ce monde-ci les âmes qui leur sont confiées et à leur inculquer l'idée de ne pas aspirer au monde spirituel. Alors les représentants de la vie religieuse deviennent eux-mêmes la puissance qui retient les êtres humains devant le seuil du monde spirituel.

La décadence, contre laquelle on prononce ces anathèmes, est à proprement parler l'irruption du principe du pouvoir dans la direction sacerdotale des âmes. Avant l'époque du développement du Je, alors qu'au plus profond de sa nature l'être humain était encore enfant et immature, la prêtrise exerçait à bon droit une direction autoritaire au sein des cultures qui ont précédé le Christ. Toutefois, depuis que le germe de la personnalité s'active en l'âme, et incite au développement du Je – et à l'époque des Évangiles, c'était déjà le cas depuis quelques siècles – la magie sacerdotale devrait progressivement être remplacée par des principes pastoraux qui comptent avec bienveillance et compréhension sur la naissance de la liberté dans les âmes humaines. L'attachement aux anciennes relations autoritaires mène à de plus en plus de mises en tutelle violentes. Ce danger n'a pas été évité non plus dans l'histoire de la religion chrétienne. Il s'est montré dans sa dimension la plus grande après que les persécutions chrétiennes avaient cessé et que le Christianisme était devenue religion

d'état. La vie chrétienne était menacée d'une réversion historique aux principes de l'Égypte et de la Babylonie.

Luther et Swedenborg avaient-ils donc raison de voir la prostituée Babylone dans l'Église catholique romaine ? Jamais, on ne fera un usage convenable de cette image apocalyptique pour caractériser uniquement les autres et non pas soi-même ! Dans l'image de la prostituée de Babylone se révèle le danger qui menace partout, et en tout temps, la vie spirituelle de l'humanité. Partout où des groupes spirituels ou religieux se forment de manière telle que les intérêts de la communauté sont placés au-dessus de la valeur particulière de l'individualité, le principe christique y est déjà refoulé par l'élément babylonien [Ce fut là en effet l'archétype de la trahison de Judas, voir: Tomberg *Considérations anthroposophiques sur le Nouveau Testament*, Aschamoth. NdT]. Là où l'Église est un but absolu, où l'individu est uniquement mené dans une fidélité obéissante vis-à-vis de l'Église, au lieu d'expérimenter et de connaître le monde spirituel dans sa liberté la plus intime, le spectre de la puissance menace, une puissance qui est assise sur les sept monts. Celle-ci exerce aussi ses effets dans le domaine de la théologie. La séparation de principe entre la foi et le savoir aura tout particulièrement comme conséquence à l'avenir de paralyser et d'étouffer l'aspiration au progrès intérieur de l'individu. La restriction à la "simple foi" (la foi du charbonnier, N.D.T.), le renoncement à une libre relation de connaissance avec le monde de la divinité, deviendra de plus en plus le mot d'ordre d'une direction religieuse du genre de celle qui est stigmatisée dans les premières admonestations de l'Évangile de Matthieu.

Dans l'Évangile de Luc, nous distinguons ces paroles combatives du Christ qui terminent la série des reproches dans une formulation plus acerbe encore: « Malheur à vous légistes, qui avez dérobé la clé de la connaissance ! Vous n'êtes même pas entrés et vous avez empêché qu'on entre ! » (11, 52). Il n'est pas seulement question ici d'une prêtrise devenue ecclésiastique, qui défend tout à fait en général, et donc pour elle-même aussi, l'opinion qu'il n'existe pas de connaissance du suprasensible; Il est plutôt question ici de ces milieux dirigeants qui s'accrochent absolument, en ce qui les concerne, à la culture des traditions et méthodes de connaissance ésotériques, mais évitent strictement de la faire partager à ceux qui sont guidés par eux. Leur principe est celui du secret; Ils font de la connaissance de l'esprit un moyen de supériorité autoritaire et de pouvoir sur les hommes. Dans les époques préchrétiennes, il existait une loi qui autorisait seulement la transmission de la sagesse supérieure au cercle le plus étroit des initiés et cela de plein droit, parce qu'on ne pouvait pas présumer, dans l'humanité en général, de l'existence d'un noyau de l'âme capable de porter l'essence



du Je. Cette ancienne discrimination entre prêtres et profanes, qui a continué d'agir en gros dans chaque privilège spirituel de la situation de prêtre, ne peut plus être transférée au domaine de la vie chrétienne, sans y entraîner une dénaturation dangereuse de nature égypto-babylonienne.

Le danger que met devant nos yeux l'Apocalypse, avec l'image de la prostituée Babylone, est cependant encore plus vaste. Il ne concerne pas seulement des erreurs, qui ont pu être commises dans l'humanité par ses dirigeants. La puissance, qui barre le chemin au Soi véritable, se préparant à franchir le seuil, est active en chaque âme. Plus l'être humain s'approche du monde spirituel, plus il peut vivement remarquer en son âme une sorte de rage à le repousser. La "foi qui soulève les montagnes" n'existe pas d'elle-même en l'âme. Elle doit être conquise de haute lutte sur des milliers de velléités d'angoisse et de lâches dérobades. Sur le cheminement intérieur de l'âme, surviennent d'innombrables faux-fuyants, qui ne sont finalement que les insinuations de cette puissance qui, en nous aussi, se trouve assise sur les sept monts et veut faire qu'au lieu d'aller de l'avant dans le spirituel, nous ne faisons que nous enchaîner toujours plus au terrestre.



Le motif de Babylone joue dans l'édifice général de l'Apocalypse un rôle important. Les premières pages de la Bible nous décrivent l'image de la "Tour de Babel". Dans les dernières pages de la Bible, nous voyons l'image de la "prostituée Babylone". La construction de la tour babylonienne symbolise le principe d'effort spirituel d'une culture magique du passé passant par l'aliénation et la décadence. La tour est construite de bas en haut. Nous verrons, en examinant le dernier chapitre de l'Apocalypse que la ville céleste descend du ciel sur la terre, et qu'elle est donc bâtie du haut vers le bas. Dans la Jérusalem céleste, toute activité et toute création reposent sur la libre action de la grâce divine. En se cabrant contre ses dieux, Babylone construit ses murs sous le signe de la puissance humaine, de bas en haut.

Dans les époques précédent son endurcissement, lorsqu'elle voulait se lier avec les mondes divins sur les chemins de la vie religieuse, l'humanité préchrétienne était aussi renvoyée à un principe qui porte en lui, de fait, la direction du bas vers le haut: Le principe du ravissement, de l'extase. La divinité était recherchée et pressentie dans des mondes situés bien au-dessus de l'homme. Une alliance directe, et une vie avec les dieux n'étaient possibles que si l'âme s'élevait au-dessus de la corporéité terrestre. Seule la voie de l'extase menait de l'en deçà humain vers l'au-delà divin. La

richesse grandiose des religions préchrétiennes et des cultures des temples inspirées par les dieux, fut le résultat et le fruit de l'élément extatique qui s'oriente et mène du bas vers le haut. On ne pouvait pourtant suivre purement le chemin de l'extase qu'aussi longtemps que les hommes restaient encore reliés à leurs corps physiques d'une manière relativement lâche. Au cours des millénaires, les âmes se sont enfoncées de plus en plus profondément dans une corporéité durcissant et se raidissant de plus en plus. Il fallut, dans une mesure croissante, avoir recours à toutes les violences possibles pour détacher les âmes des corps et pour les plonger dans l'état de l'extase. C'est à Babylone que la décadence, usant immodérément de l'extase enivrante, se manifesta d'abord et modifia le caractère de la civilisation. Les violences perpétrées au plan de l'âme se symbolisèrent, au 3<sup>ème</sup> millénaire avant le Christ, dans les édifices monumentaux qui trouvèrent bientôt leurs répliques dans la région du Nil avec les pyramides d'Égypte, sans que le même phénomène de dégénérescence y prenne place aussitôt. La tour de Babel, décrite dans l'Ancien Testament, n'est aucunement un mythe, mais elle doit être conçue comme absolument historique. L'élément extatique, qui débordait dans des enivresments violents, s'est projeté vers l'extérieur dans les constructions des ziggourats, édifices de type pyramidal de la région du Tigre et de l'Euphrate. Par leur manière d'élever leurs édifices monumentaux, par laquelle ils voulaient rivaliser avec les dieux, les hommes ont représenté la violence qui s'était introduite dans la vie culturelle et religieuse, lorsque les anciennes alliances divines ne voulurent plus se faire sentir d'une manière organique et naturelle. Les pyramides, qui ont pris naissance dans les ensembles des temples babyloniens, étaient aussi désignées comme des montagnes divines. Parce que l'âme n'était plus capable comme autrefois de s'élancer sur la montagne de la vision spirituelle, les montagnes-tours furent construites, dans un sens extérieur, qui ne faisaient pourtant que mettre en évidence la séparation croissante du monde des hommes de celui des dieux. L'Ancien Testament divulgue l'épouvante et le dégoût de ces hommes qui étaient soucieux de la pureté de la vie spirituelle. La tradition légendaire apocryphe, qui complète l'Ancien Testament, fait savoir que c'est le refus radical de l'élément babylonien, qui avait débouché dans l'orgueil de la construction des ziggourats et qui détermina Abraham et les siens à quitter leur Chaldée natale(\*)

(\*) Voir Histoire des origines, chapitre: *"Gilgamesh – Nemrod – Abraham. Entre la Babylonie et l'Égypte."*

La décadence babylonienne consistait dans le fait que les âmes ne pouvaient plus laisser réellement derrière elles l'élément terrestre avec sa pesanteur matérielle, lorsqu'elles s'élevaient vers les dieux, mais faisaient désormais entrer la nature par trop terrestre dans la vie religieuse en la souillant. Le principe de l'immoralité de la conduite s'implanta. Au lieu d'élever son âme en la purifiant en vue de son union avec l'esprit, l'homme mêlait de la matérialité terrestre et de la passion des sens dans son commerce avec le divin. La pure extase des temps primitifs fut refoulée par le transport d'extase orgiaque. C'est ainsi, qu'en particulier dans l'environnement des temples babyloniens, tout un monde de cultes sexuels surgit, dans lesquels la ferveur religieuse se confondait avec la volupté charnelle. L'existence de la prostituée ne s'est pas introduite dans la vie quotidienne; Son apparition repose absolument sur un fond cultuel. La Babylonie, c'est le pays classique dans lequel, parmi les serviteurs des temples, se trouvaient des hiérodules, c'est-à-dire des prostituées (En Grèce, serviteurs attachés à un temple, N.D.T.). Toutes les habitudes vicieuses, qui visaient les effets extatiques et tournaient à la toxicomanie, ont donc leur origine dans le contexte du culte des cultures préchrétiennes, dans lesquelles le principe babylonien avait été introduit. Éduquée par l'Ancien et le Nouveau Testament, l'humanité d'aujourd'hui ressent une opposition et une incompatibilité radicales entre les domaines des passions terrestres et les sphères de la vie religieuse. Il faut pourtant reconnaître que partout où des hommes s'adonnent à une ivresse quelconque – qu'elle soit causée par des narcotiques ou la passion du jeu ou encore par la soif d'argent, du succès et du pouvoir – on trouve à la base d'un tel comportement un désir égaré de contact effectif avec les mondes supérieurs. Les êtres humains veulent se soustraire, par des moyens extérieurs, à la banalité déprimante du quotidien et se laisser ravir dans d'autres sphères, et ils ne font ainsi que s'empêtrer de plus en plus dans la nature terrestre. L'essor ne se produit pas par le détachement de la pesanteur terrestre, et le poids des profondeurs transforme bientôt l'extase en une décadence, une chute et un effondrement.

Ce n'était pas tant que l'extase dégénérée de Babylone eût empêché les âmes humaines de s'unir avec les entités suprasensibles, mais à la place des dieux supérieurs, intervenaient de plus en plus de dieux inférieurs et finalement des démons. Une vie religieuse apparut qui, au lieu d'ouvrir le ciel, se mit à fouiller et à fouetter la nature terrestre au point de déchaîner bientôt les puissances de l'abîme. Comme tout ce qui est de nature enivrante, le principe du goût de la domination et du pouvoir a fait aussi son apparition, non pas par les domaines extérieurs de la vie, mais suite à une dénaturation de la religion dans l'humanité. Parce que les hommes n'atteignaient plus les dieux bons, en s'adonnant à la vie religieuse en toute pureté, ils se firent en définitive posséder par des puissances démoniaques,

qui leur suggérèrent de se déclarer comme des dieux et de revendiquer comme eux la vénération divine et l'obéissance docile

Les deux motifs apocalyptiques et mythiques de Babylone, entre lesquels se tend le grand arc de l'ensemble de la Bible, sont donc liés le plus étroitement l'un à l'autre. La dégénérescence babylonienne se poursuit au travers de la totalité de l'évolution humaine. D'un côté, la malédiction de la prostituée de Babylone agit dans d'autres domaines de la vie qui se sont détachés de plus en plus d'une relation directe avec la vie religieuse: En tant que tentation et séduction morales. Mais elle continue aussi d'agir à l'endroit où elle a surgi à l'origine: Dans la vie religieuse elle-même. Là, elle séduit les dirigeants, en les incitant à exercer le pouvoir sur les dirigés et donc à se placer eux-mêmes au sein de l'Église entre Dieu et les hommes. Parmi les hommes qui s'en remettent à la direction religieuse, elle apparaît sous toutes les formes de l'égoïsme religieux, qui altère l'aspiration de l'âme à l'esprit.

Il existe effectivement une extase, que n'est épargnée à aucun être humain: C'est la mort. Lorsque nous mourons, nous sommes soustraits à notre corps, avec notre être d'âme et d'esprit. Une rigueur impitoyable règne ici: Nous ne pouvons rien emmener de terrestre, auquel nous étions accrochés pendant notre vie. Mais partout où les âmes, par faiblesse intérieure, sont remplies de peur devant la mort, la tentation babylonienne agit déjà. Le terrestre, dont on redoute de se séparer, et auquel on mêle, pour cette raison, toutes sortes d'élans du coeur égoïstes aux représentations que l'on se forme du monde de l'au-delà, corrompt le sentiment et l'expérience religieuses et au lieu de l'union de l'âme avec l'esprit, naît une confusion impure. Il est inévitable que l'égoïsme religieux, qui procède toujours d'une frayeur de la mort, dégénérée de manière quelconque, ne fasse toujours que vouer plus encore l'homme au monde terrestre sensible. Des résolutions ascétiques peuvent effectivement aussi provenir de l'égoïsme de l'âme et, au lieu de conduire à la libération de la matérialité, elles ne font ensuite que mener à un enchaînement rendu d'autant plus perfide par la manière terrestre de ressentir les choses, même si souvent on ne s'en rend même pas compte. La prostituée Babylone chemine dans l'humanité sous d'innombrables masques et déguisements. C'est la raison pour laquelle l'image que l'Apocalypse nous montre d'elle peut toujours servir à caractériser des circonstances historiques ou actuelles, si on la reconnaît en même temps comme le miroir d'un examen de conscience et d'une connaissance de soi.

Avec le Christianisme une nouvelle loi fondamentale de la vie religieuse est entrée en vigueur. Le principe préchristique de l'extase et de l'absence à soi, qui est devenu soit inopérant soit s'est

dénaturé alors que la nature humaine devenait terrestre, a été déclaré sans effet. C'est en cela que consiste l'insondable grâce de Dieu, à savoir qu'au moment où l'humanité n'était plus en situation de s'élever comme autrefois vers les mondes divins, une entité divine, extrêmement élevée, vint sur la terre, vers les hommes, au Tournant des âges. Une autre force d'action entre Dieu et les hommes fut instaurée, qui ne s'oriente plus de bas en haut, mais de haut en bas. Le principe de l'enlèvement à soi fut remplacé par celui de l'initiation. La vie religieuse qui se fonde sur l'incarnation (le Verbe qui s'est fait chair, N.D.T.), la mort et la résurrection du Christ ne peut plus consister dans l'élévation extatique des hommes vers le divin, mais dans l'ouverture de leur cœur, conformément à la parole de Paul: « Non pas Je (Moi), mais le Christ en Je (Moi) ». Ces forces d'exaltations, qui affluent du haut vers le bas, ne se limitent pourtant pas à la sphère de l'intériorité humaine. La dévotion chrétienne peut et doit acquérir l'intensité et la toute puissance par laquelle elle pénètre et transforme, non seulement l'âme, mais aussi la sphère corporelle. Un édifice naît ainsi du haut vers le bas. Le principe d'édification des tours babyloniennes est remplacé par celui de la Jérusalem céleste, qui descend du ciel sur la terre.



Lorsque l'Apocalypse précise que les sept monts, sur lesquels la prostituée Babylone est assise, sont en même temps sept rois, dont cinq d'entre eux sont déjà tombés, le sixième vit encore et le septième ne prendra le pouvoir qu'à l'avenir, elle nous propose ainsi des caractères imagés formant un texte dont le déchiffrement implique une lecture dans les réalités et les lois du monde spirituel. L'image des sept monts, tirée des conditions de l'espace terrestre, est transposée dans l'image d'une succession temporelle. Sept grands cycles du devenir nous apparaissent comme un domaine dans lequel menace le danger de la tentation babylonienne. Cinq d'entre eux appartiennent au passé. Le sixième est celui du temps présent, c'est-à-dire une époque dans laquelle se prépare finalement la division de l'humanité en deux parties: La babylonienne et la jérusalémienne. Le septième repose encore dans le giron de l'avenir. Chacune de ces époques possède son principe dominant. On veut signifier par là que l'humanité, au travers de son cheminement évolutif dans chaque époque, doit élaborer et s'approprier une autre province et une autre force fondamentale de la nature humaine. Elle en a déjà conquis cinq. La sixième est en cours. La septième plane encore dans la zone spirituelle au-dessus de l'existence terrestre. En quoi consiste la danger babylonien? À quoi vise la tentation de

la grande prostituée? L'humanité se trouve devant la question de savoir si elle va mettre les cinq facultés, qu'elle a élaborées sous le règne des cinq rois dans le passé, uniquement au service du terrestre ou du spirituel-divin. Elle se trouve aussi devant une interrogation correspondante, eu égard aux acquis à venir, sous le sixième et le septième rois, quoique les facultés correspondantes soient déjà à sa disposition sous une forme non pleinement développée. Le danger consiste ici en un mauvais usage de ce qui n'est qu'entrain d'éclore, de l'écarter et de le contrefaire. Les conquêtes du passé et les possibilités d'avenir offertes deviendront soit des organes de l'humanité pour le monde spirituel et du monde spirituel pour l'humanité, soit des entraves, ou bien elles enchaîneront l'être humain à la pesanteur terrestre vouée à l'abîme. Les entraves se révèlent dans l'image des sept têtes de dragon avec leurs dix cornes. La prépondérance à l'endurcissement terrestre ne crée que des organes uniquement corporels, et des possibilités d'agression pour les puissances des profondeurs, à partir de ce qui pourrait tout aussi bien devenir une multitude d'organes spirituels par lesquels l'humanité se dépasserait et se relierait aux Hiérarchies célestes.

Une scène, qui nous est décrite dans les Évangiles, peut nous éclairer sur le motif apocalyptique des rois, qui sont en danger de devenir les victimes de la grande prostituée. Le quatrième chapitre de l'Évangile de Jean, nous montre Jésus, se reposant à l'heure de midi, près de la fontaine de Jacob en Samarie. Une samaritaine vient chercher de l'eau. Après que Jésus eut prononcé ces mots: « Donne-moi à boire », une conversation s'engage entre Lui et la femme. Tout se passe comme si l'ardeur du soleil de midi laissait naître une image de l'humanité derrière chaque parole prononcée d'une manière humaine. Cela vaut aussi pour la partie du dialogue qui suit et qui nous semble énigmatique. Jésus dit: « Va appeler ton mari et reviens. » La Samaritaine répondit: « Je n'ai pas de mari. » Jésus lui dit: « Tu dis bien: Je n'ai pas de mari, car tu as eu cinq maris et celui que tu as maintenant n'est pas ton mari. Tu as dit la vérité. » La femme se sentit percée à jour au plus profond de son âme et perçoit d'un coup d'une manière totalement nouvelle la Parole de Celui qui s'adresse à elle. Jésus peut alors lui parler des grands mystères d'avenir de l'humanité. – Il est certain que les paroles, par lesquelles la Samaritaine se sent pénétrée au fond de son cœur, ont aussi leur sens simplement humain, mais quelque chose concernant l'humanité entière résonne ici dans cette modestie humaine. La Samarie, la province médiane entre la Judée et la Galilée, fut détestée par le peuple juif, parce qu'à cet endroit, à l'époque de l'exil, des Babyloniens (avec des Araméens, N.D.T.) s'étaient établis et s'étaient par la suite mélangés à la population israélite. Les Juifs évitaient de fréquenter les Samaritains, parce qu'ils ressentaient en eux les porteurs du principe babylonien

faisant irruption en Palestine. Pour eux, la Samarie passait pour une autre petite Babylone. Il peut aussi se trouver à l'arrière-plan du dialogue près de la fontaine le fait que la Samaritaine ait joué un rôle dans certains cultes sexuels de son peuple.

Un écho singulier avec l'Apocalypse se réalise: Comme on y dit que cinq rois ont déjà achevé leur règne, il est question ici des cinq maris que la Samaritaine a eus. L'humanité peut paraître aussi bien derrière l'image de l'Apocalypse, que derrière les paroles de l'Évangile, ayant déjà développé cinq de ses forces fondamentales, mais les ayant placées au service exclusif de la vie terrestre, suite à la tentation de la grande prostituée. Il n'est pas injustifié de voir dans les cinq sens, qui sont uniquement considérés comme essentiels, parmi les sens beaucoup plus nombreux et nuancés de l'organisme humain, un reflet des cinq forces fondamentales élaborées par l'humanité au cours des cinq cycles évolutifs passés. Nous ne nous occupons plus de l'évolution des cinq sens, mais nous sommes déjà entrés dans le sixième stade évolutif. Un sixième sens doit être conquis par l'humanité, mais c'est précisément dans la perspective de cette tâche que l'humanité se trouve devant une décision. La sixième force fondamentale doit se refléter dans un organe des sens, qui se tourne vers le monde suprasensible comme les cinq sens sont en relation avec le monde terrestre sensible. C'est à partir de la nécessité de cet élargissement des sens, qu'on saura nettement dans quelle mesure l'humanité est tombée dans un usage unilatéralement terrestre des fameux cinq sens. Tout comme la Samaritaine, sous l'effet des paroles que Jésus lui adresse, s'ouvre soudainement à la pure sphère de l'esprit, l'humanité, placée devant le choix décisif de la Babylone abyssale et de la Jérusalem descendant du ciel, doit avoir la force de s'arracher de son lien simplement matériel et se préparer à une alliance et une imprégnation véritables avec les puissances supérieures qui planent au-dessus d'elle.



L'image, que nous révèle la grande prostituée trônant à l'endroit où elle barre la voie vers le monde de l'esprit, se met dramatiquement en mouvement. Une guerre sauvage s'enflamme. La bête sur les têtes et les cornes de laquelle la femme était assise, rassemble les armées de ceux qui lui portent allégeance, la partie babylonienne de l'humanité. C'est avec une trop grande puissance que le prince du dragon combat contre l'Agneau. Des époques deviennent visibles au travers des images, dans lesquelles, sans être liées à un déploiement et un combat extérieurs, des évolutions unilatérales

et grandioses se produisent. Les puissances de la passion, de la tournure d'esprit uniquement matérielle, de l'égoïsme et de l'aspiration sans frein au pouvoir, se développent aux dépens des forces du sacrifice et de l'amour. La culture humaine prend une forme dans laquelle il ne reste plus d'espace aux paisibles valeurs que révèle l'image de l'Agneau. Le sentiment de préparation au sacrifice s'étiole. Le domaine de souveraineté de la grande prostituée conquiert les provinces de la vie humaine les unes après les autres.

Pourtant, dans ce combat inégal entre le dragon et l'agneau, celui-ci remporte d'un coup la victoire. Comment cela est-il possible ? Tout comme dans les contes où les géants sont finalement terrassés par leurs adversaires insignifiants, parce qu'ils se mettent à se battre entre eux, les puissances gigantesques, qui luttent contre l'Agneau, sont poussées à une telle surenchère à sa vue, qu'elles en viennent finalement à disparaître par autodestruction. D'une seule fois, nous voyons comment la bête remplie de haine se tourne vers la prostituée Babylone, qui allait jusqu'à cet instant de triomphe en triomphe. « Les dix cornes que tu as vues et la bête haïront la prostituée, la rendront déserte et nue, mangeront ses chairs et la brûleront au feu » (17, 16). L'énorme choc en retour du matérialisme doit un jour se faire sentir. Quand les hommes se tiennent au service de la bête, lorsqu'ils s'égarent dans ce qui est trop terrestre, ils ne s'en rendent pas compte d'emblée, car, vu de l'extérieur, cela semble profitable de prêter obéissance au dragon pendant un temps. Tous les biens et les richesses, que la matière terrestre peut donner, se tiennent à la disposition de l'homme. Les acquis et les réussites, qui lui échoient, l'enivrent de fierté. On doit pourtant lui montrer un jour qu'il a misé sur la mauvaise carte. L'être humain n'est pas seulement un être terrestre. Le monde de la substance terrestre ne lui prête son corps que pour un bref laps de temps. Par sa véritable essence, il est un membre du monde spirituel. Rien des richesses terrestres, qu'il accumule avec tant d'orgueil et de fierté, ne peut véritablement profiter à son essence véritable. C'est au plus tard à l'instant de la mort qu'il doit s'apercevoir du lieu où il doit abandonner tout cela. La frayeur le prend alors à l'improviste d'avoir emmener beaucoup trop de la pesanteur terrestre pour que la force ailée de son entité spirituelle véritable puisse se déployer librement.

La chute de Babylone n'est pas seulement éprouvée au niveau individuel, au moment de franchir les portes la mort, elle doit aussi survenir un jour au plan culturel et sur un plus grand style. Une culture qui n'est que matérielle repose sur une erreur de calcul tragique, malgré les triomphes grandioses dont elle est issue. La vraie nature de l'être humain, au service et au progrès de laquelle la culture peut seulement acquérir du sens, a été oubliée dans tous les comptes et planifications. La



construction des tours babyloniennes d'une civilisation simplement extérieure est fondamentalement fragile et doit s'effondrer un jour ou l'autre. On peut déjà toucher du doigt aujourd'hui l'absurdité vers laquelle se dirige elle-même une manière de penser et une culture matérialistes. Le principe de la bête domine tout et on ne compte plus avec la vraie nature de l'être humain. L'homme peut croire un certain temps qu'il domine les forces à partir desquelles il édifie son monde et qu'il les asservit docilement. Mais elles se dévoilent alors comme la bête aux nombreuses têtes et cornes sortant de l'abîme, qui est pourtant son pire ennemi et son destructeur. La prostituée Babylone se laisse donc fièrement porter un certain temps par la bête qui se tourne ensuite contre elle et provoque sa chute et son déclin. Une fausse aspiration-vers-les-hauteurs ne peut que mener à la chute dans l'abîme.



Trois groupes d'humains sont entraînés pour leur tourment dans le drame de la chute de Babylone. Ils voient monter la fumée de l'incendie universel et poussent leurs cris de lamentation au-dessus de la grande ville qui, dans sa chute, scelle aussi leur propre tragédie: Rois, marchands et navigateurs.

Le malheur frappe, dans trois domaines principaux de l'activité humaine. Derrière l'image des rois, surgit la province de vie dans laquelle l'humanité est renvoyée au principe de l'impulsion individuelle, du progrès de la libre initiative. Il est déjà parfaitement clair aujourd'hui qu'il s'agit ici du principe de la loi de la « libre vie de l'esprit », qui ne prend tout à fait naissance que de la progression de l'impulsion du Je à partir du solde multiple et des réminiscences des anciennes conditions terrestres. L'ombre de la grande prostituée tombe si facilement sur le terrain de la liberté ! Cela se produit partout où les dirigeants ne sont pas attentifs à mener les autres à la liberté, mais où « diriger » est un but en soi et devient pour cette raison pouvoir et domination.

Derrière l'image des marchands, ce sont les champs de la vie économique qui apparaissent. Si le commerce et les échanges doivent prospérer dans l'humanité, alors ils doivent être dominés par le principe de la fraternité et du service réciproque. L'expression de « service de la clientèle », qui sonne déjà en tant que telle presque d'une manière grossière, ne serait absolument pas apparue si cette loi fondamentale de l'économie n'avait été dénaturée et menacée par des milliers de mauvais usages. Il est certain qu'on doit aussi **gagner (de l'argent)**, mais lorsque le gain devient un but en soi, et refoule le service (rendu), la babylonisation se produit et doit finalement mener à l'abîme.

Dans l'image des navigateurs, l'existence humaine se révèle en tant que telle. C'est par "expérience" que l'être humain mûrit et réalise sa dignité d'homme. Ce mot porte en lui le sens de "naviguer" (*erfahren*, en allemand où *fahren* signifie, entre autre, *naviguer*, au sens du proverbe français "les voyages forment la jeunesse" N.D.T.), parce qu'il provient d'époques dans lesquelles le voyage extérieur et la navigation s'accordaient encore tout à fait avec une progression instinctive sur le cheminement intérieur. Aujourd'hui, les cheminements intérieur et extérieur ne coïncident plus. Aussi grande que soit la richesse en expériences extérieures que l'homme accumule sur le chemin de sa vie: Cela ne va plus de soi que son âme mûrisse de ce fait au long de la véritable existence humaine. En maintes occasions, il peut éventuellement se trouver des hommes aujourd'hui, qui « n'ont pas beaucoup voyagé » dans leur vie, mais qui ont su, dans la paix de leur âme, s'engager dans les chemins de la vie et amasser de "vraies" expériences. Mais si les hommes ne mûrissent plus intérieurement, comme on peut déjà l'observer aujourd'hui dans des proportions effrayantes, et qu'ils en restent, sans les dépasser, aux acquis qu'ils avaient à 14 ou 21 ans, il ne faut donc pas s'étonner de la disparition au sein des relations humaines, de l'attention et de la haute estime réciproques, qui sont les bases d'un sentiment juste du droit et de la vie juridique. La prédominance des activités extérieures, avec leur multitude à perte de vue, paralyse l'être humain intérieurement et le soustrait à sa dignité. Dans toutes les allées et venues affairées, qui s'accroissent toujours davantage par les conquêtes de la circulation moderne, la vie humaine cesse d'être un véritable **chemin** de vie ou bien un **voyage** dans la vie. Les ombres de destruction de la grande ville qui s'enfonce dans l'abîme, s'annoncent aussi par le fait que le pouvoir et le profit sont placés au-dessus du droit, qui appartient pourtant aux biens les plus sacrés de l'humanité.

D'innombrables images de ruine défilent devant nos yeux, qui viennent sur l'humanité livrée à l'esprit de Babylone par la malédiction de la matière. Lorsqu'on dit que « les voix des chanteurs et des joueurs de cithare... tu ne l'entendras plus jamais en toi » (18, 22), nous ne remarquons pas seulement la disparition de la musique, mais de toute la vie artistique dans l'humanité. La mort de toute beauté et de toute musicalité survient là où l'humanité ne trouve plus l'accès au ciel. La parole de l'homme n'est plus une manifestation d'âme. Le mutisme du règne animal s'abat aussi comme un mauvais sort sur le règne humain; Il est en réalité ce qui est à la base de la paralysie qui continue de s'étendre.

On travaille plutôt plus que moins, mais le travail perd son sens lorsque l'homme, au lieu d'y relier son âme dans une joie créative, fonctionne encore comme une machine: « Aucun artisan ne sera plus

jamais trouvé en toi. » Les ténèbres envahissent le monde, non pas parce qu'il n'y a plus de lumières ou de possibilités de s'éclairer, mais parce que le mystère de la lumière cesse d'exister: « Et la lumière du chandelier ne brillera plus jamais en toi. »

Finalement il est dit: « Et jamais plus on n'entendra chez toi la voix d'un époux et d'une épouse » (18, 23). Dans le domaine de la grande prostituée, le mystère des épousailles dépérit. Lorsque l'âme ne s'unit plus avec l'esprit, ne l'épouse plus, le mystère de la communion d'âme à âme ne peut plus se tisser.

La perte des véritables valeurs humaines se placent en regard des conquêtes extérieures innombrables, qui au fond reposent pourtant sur des illusions babyloniennes. Le déclin de ces valeurs, qui reposent partout sur une action du monde de l'esprit dans le monde terrestre, doit finalement entraîner derrière lui la ruine de toute l'existence simplement terrestre.



Le châtimement est prononcé. Une puissance des Hiérarchies intervient; « Celle d'un Ange vigoureux ». Une figure apparaît de nouveau, comme nous l'avons vue intervenir dans le destin de l'humanité, soit pour activer, soit pour empêcher un désastre définitif: « Et un Ange vigoureux a soulevé comme une grande meule de pierre et l'a jetée dans la mer en disant: Ainsi sera jetée d'un coup Babylone la grande ville et jamais plus on en la trouvera » (18, 21). La pierre de meule céleste est jetée sur Babylone, et elle est engloutie dans les tourbillons de la mer. Les paroles sévères du Christ s'accomplissent au plan cosmique: « Mais quiconque scandalise un seul de ces petits qui se fient à moi, il vaut mieux pour lui qu'on lui suspende au cou une meule de pierre (ou pierre d'âne, N.D.T.) et qu'on le noie au fond de la mer. » (Matth. 18, 6; Luc 17, 2). Il ne peut pas y avoir d'image plus classique que celle de la meule de pierre pour exprimer la pesanteur de ce qui est par trop terrestre et n'empêche pas seulement l'être humain de s'élever vers l'esprit, mais le tire dans l'abîme.

Par son motif de la meule de pierre, le conte du genévrier, rédigé en bas allemand (patois poméranien), prend un essor d'une grandeur apocalyptique vers sa fin. Il forme un parallèle au drame que nous dévoile la Révélation de Jean. La vilaine marâtre a tué l'enfant. Au moment où le garçonnet se penchait pour prendre une pomme dans le bahut, elle a refermé violemment le lourd couvercle, si bien que sa tête roule parmi les pommes. L'âme du petit garçon traverse tout le conte sous l'apparence d'un oiseau chantant. À la fin, les flammes du jugement brûlent haut: "– *Que non!*

*que non! dit la femme en revenant à elle et en se relevant, et ses cheveux se dressaient sur la tête comme des langues de feu. Pour moi, c'est comme si le monde entier s'anéantissait: Il faut que je sorte aussi, peut-être que je me sentirai moins mal dehors!*

*Mais aussitôt qu'elle eut franchi la porte, Baraboum! L'oiseau laissa tomber la meule sur la tête et la lui mit en bouillie. Le père et petite Marlène entendirent le fracas et sortirent pour voir. Mais que virent-ils? De cet endroit s'élevait une vapeur qui s'enflamma et brûla en montant comme un jet de flammes, et quand ce fut parti, le petit frère était là, qui les prit tous les deux par la main. Et tous trois, pleins de joie, rentrèrent dans la maison, se mirent à table et mangèrent." (texte français de Armel Guerne, tiré de l'édition Flammarion des Contes (*Kinder- und Hausmärchen*) des Frères Grimm, 1977).*

Le parallèle avec le conte nous montre en images terribles comment la prostituée de Babylone pèche contre le Je supérieur qui germe dans l'être humain. Elle ne veut pas le laisser venir et s'emploie à le faire périr, sitôt qu'il bouge, tout comme le dragon dans le ciel qui épiait l'enfant sur le point de naître de la femme dans le ciel revêtue du soleil. Il est inévitable ensuite que s'élèvent d'un coup les flammes et la fumée de l'incendie universel et du déclin cosmique. La puissance, qui se sert de la pesanteur terrestre, pour paralyser la vigueur ascensionnelle de l'esprit, est en fin de compte entraînée elle-même dans l'abîme. Lorsque dans le conte, le père et la soeur du garçonnet, qui leur a été restitué, entrent dans la maison et se mettent finalement à table, c'est par une image idyllique que resplendit cette même perspective, que l'Apocalypse libère devant notre regard, après la chute de Babylone: « Heureux ceux qui sont appelés au repas de noce de l'Agneau » (19, 9).

## **XI. Le cavalier blanc & les mille ans**

### **Les dix-neuvième et vingtième chapitres**

L'image de la grande prostituée Babylone a obscurci le ciel de ses nuages noirs. Après que les pluies torrentielles de l'orage cosmique l'ont entraînée dans l'abîme, un merveilleux signe de salut illumine le ciel. Dans l'ambiance d'un état pur des fiançailles, s'ouvre la sphère d'une union cosmique. L'allégresse de la fête emplit l'univers: « Réjouissons-nous, exultons, donnons-lui gloire, car les noces de l'Agneau sont venues, son épouse s'est apprêtée, » (19, 7). La partie de l'humanité, qui s'est arrachée en luttant à la suggestion de la matière et de l'abîme, pour s'offrir complètement à la grâce et à la lumière supérieure de l'esprit, apparaît comme la « fiancée de l'Agneau ». Le mystère du « vêtement blanc » de l'entité humaine qui rayonne de l'intérieur, en illuminant ses enveloppes corporelles, en arrive à son accomplissement le plus parfait. Dans le personnage de la fiancée, l'âme de l'humanité reçoit sa robe nuptiale. « Il lui a été donné de se vêtir d'une étoffe de lin de la plus pure blancheur lumineuse [ou *byssus* nom donné par les anciens à la matière textile (sorte de lin jaunâtre) dont ils se servaient pour fabriquer les plus riches étoffes, N.d.T.]; Ce vêtement resplendissant c'est l'essence rédemptrice des saints (19, 8).

Les épousailles ont une valeur et une force humaines de rayonnement. Les invités aux « noces royales » affluent de partout, revêtus pareillement de l'habit nuptial et salués par la grande glorification apocalyptique: « Magnifiques ceux qui sont appelés au repas de nocce de l'Agneau » (19, 9). C'est dans une clarté charmante que se manifeste le secret sur lequel la langue allemande attire l'attention par la parenté des mots « mariage » (*Vermählung*) et « repas » (*Mahl*). L'image d'un festin surgit, pour lequel on a dressé une table aussi grande que le monde. Les invités sont l'humanité, appelée dans sa totalité à assister au mariage, qui a en même temps la signification d'une communion des plus saintes.

Le motif des fiançailles, de l'union de l'âme avec l'esprit, a toujours été exprimé dans la perspective rédemptrice d'un grand bonheur, aussi bien aux époques qui ont pressenti le Christ que dans l'histoire du christianisme lui-même.

Dans l'Ancien Testament, le « Cantique des Cantiques », le *Lied* sublime de Salomon avec ses chants d'amour entre le fiancé et la fiancée, est comme la première aurore d'un soleil qui ne se lève complètement que dans les derniers chapitres de l'Apocalypse. Dans l'Évangile, c'est le Christ lui-même qui ouvre la perspective prophétique aux heures les plus graves: Alors que les nuages de

l'orage catastrophique s'amoncelaient déjà, il donne au cercle le plus étroit des siens, dans un dernier enseignement intime sur le Mont des Oliviers, la parabole des cinq vierges sages et des cinq vierges folles. Il introduit ainsi une Apocalypse à venir, ramassée sur elle-même, qu'il confie aux apôtres pour les armer intérieurement en vue de leur mission par delà les millénaires. Il parle de son propre retour et le décrit sous l'image d'un mariage. Lorsqu'un jour, ce mystère s'approchera de l'humanité, il devra révéler quelles âmes sont préparées et quelles âmes ne le sont pas.

À l'apogée du Moyen-âge, un riche jardin de fleurs a surgi, formé d'oeuvres poétiques et méditatives traitant du mystère des épousailles entre l'âme et l'esprit. Le mystique flamand Jan van Ruysboeck (1293-1381), qui appartenait au cercle des "Amis de Dieu" et aux Pères des "Frères de la vie commune", a ainsi rédigé le merveilleux livret « L'ornement des noces spirituelles ». Comme tous les livres du genre, c'est un bréviaire, un livre de méditations, dans lequel l'âme est progressivement amenée, dans une progression graduelle, à pénétrer intimement l'élément divin et à devenir la fiancée du Christ. Les « Noces chymiques de Christian Rose-Croix » forment en même temps une conclusion et une culmination parmi les ouvrages transcrivant la poésie méditative de l'aspiration mystique de l'âme au Moyen-âge. Cet ouvrage a été écrit, au début du 17<sup>ème</sup> siècle, par Jean-Valentin Andreae qui est devenu par la suite, en tant que conseiller au consistoire, un authentique homme d'Église; Il ne voulut plus rien savoir alors de cette oeuvre de grande valeur que, tout jeune homme, il avait pu créer à partir des inspirations les plus élevées. L'importance de ce livret repose dans le fait qu'il représente, dans sa somme d'images, le germe permettant la transposition de la mystique moyenâgeuse en une éducation de l'âme conforme à l'avènement proche de l'époque des sciences naturelles. "Noces chymiques" signifient à proprement parler noces chimiques, mais d'une manière telle qu'il n'y est plus question d'une chimie de la substance, mais de ce genre d'union entre l'âme humaine et l'esprit divin, qui est analogue à la liaison chimique de deux substances et qui étend son action transfigurante jusque dans le domaine corporel.

Les images du mystère des noces intimes ont été maintenues en vie depuis longtemps dans le recueil des contes populaires allemands. Pourquoi est-il donc si souvent question d'un mariage à la fin des contes ? Les contes n'évoquent pas des éléments de la vie extérieure; Ils décrivent ce qui se passe au sein de l'âme. Ils peuvent donc raconter aussi comment l'âme trouve l'esprit, ou bien comment l'esprit va à la rencontre de l'âme. Lorsque celui, qui passe pour un sot parmi les hommes, triomphe finalement de toutes les épreuves qu'on lui impose, et libère de ce fait la fille du roi victime d'un mauvais sort puis l'obtient comme épouse, nous voyons comment l'âme, mise au ban dans la

prison du corps, est cependant délivrée par la vaillance du Je supérieur naissant qui l'épouse. Il existe surtout des contes qui cheminent parallèlement à la parabole des dix vierges et qui montrent l'âme elle-même sur son chemin de souffrances et d'épreuves, jusqu'à l'arrivée du fils de roi qui fait son épouse de cette belle éveillée d'un sommeil enchanté. Font partie de ceux-là, entre autres, « Fuseau, navette et aiguille », « La Belle au bois dormant » et « Blanche-Neige ». C'est sous de multiples formes poétiques que brillent les vues apocalyptiques du Christ au travers des contes.

Que veut dire l'Apocalypse lorsqu'elle évoque les « noces de l'Agneau » ? Faut-il simplement comprendre que le Christ soit désigné seulement comme l'Agneau ? Il n'existe aucune entité comme l'entité du Christ, parmi toutes celles des mondes supérieures, dans laquelle l'amour cosmique et la faculté du sacrifice n'aient pris forme d'une manière aussi exclusive. Nous devons pourtant être guidés par l'image de l'agneau vers un principe universel qui englobe tout. Nous contemplons en lui l'amour et l'essence de Dieu, tel qu'elle est lorsqu'elle peut se manifester dans sa véritable existence par la réceptivité de l'humanité. Le monde, dans lequel il est possible que l'amour se transforme en colère, a sombré dans l'abîme. L'humanité est la fiancée aimante. À « l'amour d'en bas » peut répondre désormais « l'amour d'en haut », sans nuage et intégralement. Le mystère va vers son accomplissement, dont il est dit dans la poésie du Faust de Goethe:

Celui qui aspire toujours et s'efforce.  
Nous pouvons le délivrer.  
Et si l'amour en lui coopère  
D'en haut, et s'intéresse à lui,  
La foule céleste des bienheureux  
L'accueille avec affection et grand plaisir.

Un mystère particulier du Christ s'exprime pourtant encore lorsque dans la grande noce l'image de l'Agneau apparaît aussi. Nous avons déjà dit que l'Agneau surgit par deux fois dans l'édifice de l'Apocalypse. Aussi bien aux origines primordiales que dans l'avenir, un acte de sacrifice du Christ se produit de manière décisive en faveur de l'humanité, tel que celui qui a déterminé aussi le point central et le tournant des âges. Le sacrifice originel de l'agneau inaugura autrefois le cours de la création elle-même. La manifestation à venir de l'amour sacrificiel divin s'élève à l'horizon, lorsque

avec la nouvelle révélation du Christ, la nouvelle création prend en même temps son essor. Comme dans la parabole des dix vierges de l'Évangile, on indique aussi par l'image de l'Agneau dans l'Apocalypse, là où elle se révèle pour la seconde fois, que la voie vers les fiançailles et le repas nuptial est ouverte, lorsque la sphère du Christ se manifeste à l'humanité d'une manière nouvelle.



Il ne faut nullement croire qu'après le retentissement de l'appel au repas des noces, la progression de l'Apocalypse apporte avec elle ravissement sans mélange et délivrance. Cette partie de l'humanité, qui s'est arrachée aux remous provoqués par l'effondrement babylonien, ne progresse pas non plus sans une activité intérieure continuelle la plus intense qui soit. D'elle-même, sans que l'intériorité humaine y mette vraiment du sien, ne peut surgir qu'une nouvelle Babylone. Un combat doit avoir lieu. Entre les deux villes, qui surgissent sous la forme d'une grande mise en scène double, à l'issue du chemin, sous les yeux du Témoin de l'Apocalypse, une troupe de cavaliers chevauchant de blancs coursiers se précipitent au galop prêts à combattre.

Nous avons déjà été une fois les témoins d'une bataille apocalyptique. Le combat entre Michaël et le dragon a été disputé par deux armées. Les légions armées de l'Archange Michel et celles de l'adversaire se sont affrontées. C'est une métamorphose de ce combat qui se déploie à présent devant nous. Au lieu que les joies festives des noces royales, comme on aurait pu s'y attendre, se répandent autour de nous, le ciel s'ouvre: Le cavalier blanc, sur son cheval blanc apparaît dans une lumière flamboyante, comme s'il était lui-même le coup d'épée céleste asséné sur les puissances ennemies. Son armée le suit; Tous chevauchent pareillement de blancs coursiers. Nous apercevons maintenant leurs vêtements, réalisés dans une étoffe de lin d'une pureté lumineuse, dont étaient également revêtus les invités au repas de noce. Sont-ce éventuellement les mêmes troupes de cavaliers blancs que nous avons vus auparavant ? Un cri de guerre leur a-t-il soudainement fait quitter la table du repas nuptial pour partir au combat?

Dans les milieux sectaires, qui mettent les images de l'Apocalypse au service de leurs utopies matérialistes et fantaisistes, les motifs des 19<sup>ème</sup> & 20<sup>ème</sup> chapitres ont toujours joué un grand rôle. On se figure volontiers qu'une constellation politique de cette sorte apparaîtra au plan physique et provoquera la grande volte-face salutaire en inaugurant un royaume de mille ans. C'est ainsi qu'on scrute sans cesse l'horizon, dans l'espoir de voir arriver le grand général de cavalerie sur son cheval



blanc qui provoquera le grand miracle. Après les considérations que nous avons déjà exposées, nous n'avons plus besoin de nous arrêter à de telles méconnaissances grossières de la Révélation de Jean. Nous devons chercher les événements, qui nous sont dépeints ici, dans le **domaine spirituel**. Ce n'est qu'à partir du moment où nous pouvons les percevoir et les suivre, là-bas, que nous commençons à pressentir de quelle manière leurs effets peuvent se prolonger jusque dans les événements terrestres, ici-bas.

La bataille, à laquelle l'armée des cavaliers blancs s'engage, se trouve effectivement en relation étroite avec les destinées et le comportement des hommes sur la terre. Le combat des armées de Michel contre les puissances du dragon a eu lieu dans le ciel. Le résultat de la victoire de l'Archange fut que les puissances adverses furent précipitées sur la terre où elles s'abandonnèrent vraiment à leur fureur. Dans les milliers de tentations diverses et polaires de la bête à deux cornes, elles s'avancèrent avec impétuosité contre l'humanité en l'impliquant dans des tensions, des confusions spirituelles et psychiques, qui doivent finalement se résoudre en provoquant de plus en plus de crises et de catastrophes. Le dernier mot n'est pas dit avec la victoire céleste de l'Archange Michel. Le combat doit désormais continuer sur la terre, où le dragon a été précipité. Des hommes doivent achever l'ouvrage que les Anges de l'Archange ont commencé. Cette mission de l'Archange Michel, transmise aux hommes, se place toujours de manière nouvelle dans l'évolution historique. Mais dans l'image de la bataille, qu'entame le cavalier blanc, s'ouvre une perspective, dispensatrice de courage, sur la phase d'accomplissement de ce combat.

À chaque fois que l'Apocalypse nous montre une bataille, un personnage féminin fait son apparition. Avant le combat de Michel, nous l'avons vu avec la femme dans le ciel, revêtue du soleil, l'âme supérieure de l'humanité. Elle se trouve dans le signe de la naissance et de la vie; L'avenir est sien. Avant le combat du cavalier blanc, c'est la prostituée Babylone qui apparaît, l'âme inférieure de l'humanité, assujettie à la terre. Du fait qu'elle est la grande prostituée, elle n'a pas de fils. Elle est stérile. D'elle n'émane qu'un semblant de vie. Elle n'a pas d'avenir. Avec toute la parure étincelante dont elle est revêtue, elle ne fait que déguiser la mort et la décadence.

Puisque les personnages que le visionnaire nous montre, sont les acteurs d'un drame qui progresse d'acte en acte, nous pouvons nous poser la question: Qu'est-il advenu du petit garçon que la femme dans le ciel a mis au monde sous la menace du dragon ? Pour le protéger, il fut soustrait devant le trône de Dieu, mais il grandit et il atteint un jour la maturité d'homme. L'Apocalypse nous le laisse reconnaître dans le personnage du cavalier blanc. On dit dans le 12<sup>ème</sup> chapitre: « Et elle a enfanté

un fils mâle qui doit faire paître toutes les nations avec une trique de fer, et cet enfant a été enlevé vers Dieu et vers son trône » (12, 5). Et on dit ensuite à propos du cavalier blanc: « Une épée aiguisée sort de sa bouche pour frapper les nations. C'est lui qui les fera paître avec une trique de fer. C'est lui qui foule la cuve du vin de fureur de la colère du Dieu tout-puissant » (19, 15). Le combat de l'Archange Michel dans le ciel s'est embrasé pour protéger une faculté nouvelle, qui doit naître dans l'humanité. L'aurore du "Je" point, aussi bien dans le giron de l'âme humaine, que dans les âmes des individus. L'adversaire, qui veut empêcher la naissance du Je, a été surmonté et terrassé. L'humanité terrestre doit à présent résister aux assauts des puissances ennemies au long des siècles. Elle doit se consoler et prendre courage à la pensée que le combat qu'elle doit disputer a déjà tourné en sa faveur de manière décisive dans le ciel. Elle peut aussi sentir qu'une force supérieure lui est née par cette victoire dans le ciel et lui a été garantie, même si elle ne peut pas encore aussitôt l'incorporer pleinement. Cette nouvelle faculté plane d'abord au-dessus des hommes incarnés sur la terre pour pouvoir longuement croître et mûrir suffisamment jusqu'à ce qu'un jour le vrai Soi (ou Je, N.d.T.) puisse faire pleinement son entrée en elle et devenir sa propriété. Lorsque cela survient, le combat, que les hommes doivent mener en continuation de celui de Michel, entre dans une phase décisive. Dans l'image du Cavalier blanc et de ses troupes, la partie de l'humanité qui s'est arrachée à l'asservissement du dragon et de la grande prostituée, reçoit l'accolade chevaleresque de l'esprit qui la rend capable de vaincre.



Le petit garçon de la femme dans le ciel, qui fut dérobé et placé devant le trône de Dieu et qui, l'heure venue, a jailli du ciel ouvert sous l'apparence du cavalier blanc, est le Fils de l'Homme, l'élément spirituel supérieur de l'être humain. Ces deux images des 12<sup>ème</sup> et 19<sup>ème</sup> chapitres s'entrelacent pour former un tout avec les deux endroits de l'Apocalypse où le "Fils de l'homme" est précisément désigné. Dans la figure sublime, devant laquelle Jean de Patmos est tombé comme mort sur le sol, apparaît devant notre âme, dès le début l'image de l'Homme-Esprit, l'idée de l'être humain, telle qu'elle a été conçue par Dieu à l'origine. Mais cette image du Fils de l'Homme n'était pas encore aussi divine, aussi remplie de la substance, qu'elle devait emprunter au Christ, au moment de sa première et parfaite réalisation terrestre, que c'est à peine si nous pouvions oser nous placer devant elle comme devant le miroir de notre propre essence réelle. Dieu et l'être humain sont en équilibre

dans cette figure. – Lors du retentissement de la septième trompette, l'Apocalypse nous montrait, sous une désignation particulière, l'image du Fils de l'Homme pour la seconde fois: Sur les nuées du ciel, avec la faucille à la main, prêt à effectuer la moisson universelle. Nous devons la reconnaître comme l'image manifeste du retour du Christ. En approchant de nouveau l'humanité dans le domaine de l'esprit, le Christ apporte avec lui la véritable image de l'homme, à laquelle tout doit se décider. Lorsqu'ensuite le Fils de l'homme atteint la maturité du cavalier blanc, l'accent est désormais mis tout à fait sur le côté humain. C'est l'entité humaine elle-même, qui a résisté à la grande épreuve, qui apparaît dans cette image. L'être humain ne peut pas restaurer réellement en lui l'image primordiale de sa véritable essence supérieure en comptant sur ses propres forces et devenir ainsi le Fils de l'Homme. Il ne peut y parvenir qu'en faisant place au Christ-Je et en le laissant habiter dans son Je, en se faisant ainsi le réceptacle du Fils de Dieu. Que cela ne soit toutefois possible, non par une attitude simplement passive, mais uniquement par l'activité intérieure la plus intense et la plus élevée, c'est ce qui nous est clairement indiqué. C'est ce que signifie la transformation des invités au repas de nocces qui forment les légions armées du cavalier blanc. –

L'appel pour les nocces a retenti. Cène et épousailles se répondent. Dans l'expérience de la tendre proximité du Christ, l'âme de Jean n'est remplie que d'humilité et d'adoration: « Je suis tombé prosterné à ses pieds » (19, 10). Mais il reçoit une réponse qui lui enjoint de prendre une attitude tout autre: « Ne fais pas cela! Je suis esclave comme toi et tes frères qui ont le témoignage de Jésus. Ne te prosterne que devant Dieu. C'est le témoignage de Jésus qui est l'esprit de prophétie » (19, 10). Cela peut nous toucher et nous sembler étonnant et énigmatique que le Christ refuse l'adoration de l'homme. À ce degré de développement, il ne veut pas être le Seigneur, mais seulement l'Ami et le Frère de l'être humain.

Cela ne nous rappelle-t-il pas une des scènes les plus saintes de l'Évangile ? À ce moment-là, le Christ a lavé les pieds des disciples, au Jeudi saint, et Il a pris son dernier repas avec eux. Le mystère du repas et de l'union fut présent par la communion, l'union intime des âmes avec l'entité du Christ. En souvenir du repas, le Christ donne à ces disciples l'instruction de la sainte cène, qu'on a l'habitude de désigner comme les paroles de l'Adieu johannique. L'une des paroles centrales de ce discours annonce: « Je ne vous dis plus mes esclaves, car l'esclave ne sait pas ce que fait son seigneur, mais je vous dis amis, car je vous ai fait savoir tout ce que j'ai entendu de mon père » (Jean, 15, 15).

Là où le mystère de la communion s'accomplit, point l'aurore de la vraie liberté. L'humilité doit s'allier au courage le plus intérieur dans l'intimité de l'âme. Le Christ ne veut pas seulement être lui-

même le frère et l'ami des hommes, il attend aussi que l'homme s'enhardisse à l'amitié divine et à la fraternité avec le Christ. La parole de Paul: « Non pas moi (Je), mais le Christ en moi (Je) » n'acquiert aucune réalité si l'homme n'ose pas franchir la faille qui sépara autrefois l'être humain de Dieu. La **foi**, en tant qu'humilité et courage de l'âme, rend seule possible le fait que le Je-Christ habite le Je-humain.

Immédiatement après que le visionnaire Jean a traversé l'octave apocalyptique de cette heure où il reposait sur la poitrine de Jésus, et reçu l'invitation à l'amitié de Dieu, le ciel s'ouvre devant lui et l'image du cavalier blanc surgit devant son âme. Par la bénédiction de la communion, l'être humain doit atteindre la maturité de se contempler dans cet image comme dans un miroir et d'éveiller ainsi en lui cette austère vigueur combattante qui le fait compagnon d'arme du Christ.



Si l'être humain avait la capacité de laisser son existence actuelle pénétrée complètement par l'entité du Christ, il pourrait dire alors: Je me reconnais moi-même dans l'image du cavalier blanc.

Les divers noms dont on désigne le cavalier blanc peuvent servir d'instructions sur la voie de cette auto-identification. Le premier, selon la Bible de Luther, le désigne comme « Fidèle et véritable » (19, 11). Ce n'est que dans l'avenir qu'on mettra clairement en évidence l'insuffisance de la traduction de Luther, en particulier dans la Révélation de Jean. Ce n'est pas étonnant, puisqu'il a lui-même reconnu le peu qu'il a su faire de ce livre. Les mots que Luther traduit par les termes de « fidèle et véritable », doivent être compris de la manière suivante: « Il est le porteur de la foi et de la vérité ». Deux principes universels sont régis et réunis dans une vivante synthèse par le cavalier blanc: La foi et la connaissance. Il vit dans une spiritualité dans laquelle foi et connaissance sont réconciliées. La Bible contredit elle-même ici la théologie biblique, selon laquelle depuis l'apogée du Moyen-âge, la foi révélée et la connaissance raisonnée sont séparées l'une de l'autre. Cette séparation a dérobé à la vie chrétienne la force et le dynamisme de sa vigueur intérieure. La piété chrétienne a finalement pris un caractère absolument passif. À partir de la Révélation de Jean, les flammes de cette activité intérieure ressuscitent et font naître de la foi une connaissance supérieure et animent la connaissance en l'enthousiasmant à partir de la foi. La tête et le coeur élèveront la voix ensemble, si l'homme ne se contente plus d'une vie religieuse qui progresse au-delà du chemin de la pensée.

Une image du cheval blanc est déjà apparue une fois dans l'Apocalypse, au moment où le premier sceau fut ouvert. À présent, après que nous avons parcouru toutes les rondes des sceaux, trompettes et coupes de colère, le cheval blanc se montre de nouveau porteur du cavalier revêtu de blanc. Nous avons déjà évoqué le fait que les premiers sceaux indiquent les grandes étapes qu'a traversées l'intelligence, originellement transmise à l'humanité comme un viatique. Le cheval blanc nous montrait que le commencement de l'intelligence humaine consistait dans une participation de l'être humain, dont la conscience sommeillait encore et n'était pas encore éveillée à l'individualité, aux pures pensées lumineuses de Dieu. Le remplacement successif du cheval blanc par les chevaux rouge, noir et aubère, indiquait la perte progressive, dont l'homme devait prendre son parti, lorsqu'il emporte la force du penser offerte par Dieu dans les profondeurs de son être personnel et dans l'obscurité de la nature terrestre. La révélation divine originelle devait s'éteindre. Mais si, après avoir traversé les vallées et les bas-fonds de l'individualité, et être parvenu au bord de l'abîme, l'être humain veut néanmoins trouver la force de prendre son élan pour le passage dans l'éon suivant, cela ne peut pas se produire sans penser. Il doit résister à la tentation d'être fatigué du penser personnel, enténébré et défraîchi, et de jeter finalement par dessus bord l'héritage du penser des millénaires, pour se vouer corps et âmes aux fameuses « forces instinctives (immédiates, N.d.T.) de l'âme ». À notre époque ce danger est devenu extrême. Même si nous avons débouché depuis longtemps dans le seul intellectualisme, nous ne devons pourtant pas perdre espoir dans la pensée. Nous devons veiller à une métamorphose, et une rédemption de l'activité du penser. Si le penser ne se prête plus aux affaires les plus intérieures de la vie, on doit purement et simplement conclure qu'il faut, à l'avenir, penser mieux et avec plus de cœur [Rudolf Steiner dit à ce sujet que « le chemin du cœur passe par la tête », N.d.T.]. C'est en particulier au nom du Christianisme que la résurrection et la "christification" du penser doivent être érigées comme des objectifs de toute première importance, parce que, depuis déjà mille ans, du fait de la séparation de la foi et de la connaissance, la théologie et la piété chrétiennes sont devenues complices de la dépréciation de la pensée, en laissant tomber l'activité du penser connaissant en dehors du domaine religieux. On doit de nouveau faire entrer la pensée dans le domaine des forces du cœur, dans ce temple qui est pur reflet terrestre du temple céleste. Dans l'image du cheval blanc, qui réapparaît ainsi devant nos yeux, et dont le cavalier s'appelle le "porteur de la foi et de la connaissance", l'Apocalypse met en évidence la pensée ressuscitée dans sa lumière éclatante.

Le cavalier blanc a des yeux comme des flammes et de nombreuses couronnes d'or sur sa tête. L'homme doit à l'avenir évoluer dans cette vie des sens et de la connaissance qui est autant remplie du feu de l'enthousiasme que de l'éclat serein de la sagesse. On surmonte l'ennui de l'abstraction académique par un regard vivant et un intérêt brûlant pour le spirituel. Une nouvelle vie s'introduit dans la perception sensible, lorsqu'elle s'étend à la perception du suprasensible qui anime tout ce qui a vie et mouvement sur la terre et au-delà. Le feu de l'esprit dans le regard humain le rend capable de percevoir les flammes de l'esprit dans toutes les choses. Les couronnes d'or sur la tête de l'être humain laissent reconnaître qu'il est de nouveau comblé de la sagesse des véritables pensées divines, qu'il ne se représente pas lui-même à fond, mais qui affluent vers lui par les grâces du ciel, en réponse à l'activité intérieure de son entité psycho-spirituelle.



Le deuxième nom du cavalier blanc n'est pas lui-même prononcé: « (Ses yeux sont une flamme de feu et il a beaucoup de diadèmes sur la tête avec) un nom écrit que personne ne sait sauf lui. » (19,12) – Il existe un nom que peut uniquement exprimer celui qui le porte lui-même. C'est le mystère du petit mot "Je". Chacun de nous ne peut dire "Je" qu'à lui-même. Personne ne peut en faire usage pour un autre. Ce nom du cavalier blanc enferme encore un autre mystère. On ne dit pas seulement que personne d'autre que son porteur ne peut le prononcer: Personne d'autre que lui ne peut non plus le **comprendre**. Lorsque nous nous disons simplement "Je", nous désignons ainsi notre personnalité humaine, pour autant que nous en sommes conscients. Nous ne devons pas rester à ce "Je", si nous ne voulons pas tomber dans un enkystement et une stérilité de notre personnalité. Nous devons tendre à l'accomplissement de notre nature humaine et accueillir dans notre "Je" une entité plus élevée. La parole « Non pas "Je", mais le Christ en "Je" » nous guide pour aller au-delà de la simple signification du mot "Je". Nous apprenons à dire "Je" en laissant un autre le dire à travers nous. C'est le mystère du "Je" qui entoure le second nom du cavalier. Ce nom ne désigne pas seulement le Je naturel, mais aussi le Je "rempli de Dieu" de l'entité humaine qui porte en son "Je" le "Je divin".

On comprend ainsi le second nom comme le germe du troisième. Celui-ci est écrit sur un vêtement que porte le cavalier blanc. Il est blanc, mais maculé de sang. C'est sur un plan supérieur que resurgit devant nous à présent l'harmonie du blanc et du rouge que nous avons souvent rencontrée dans l'Apocalypse. Les couleurs de l'esprit et de l'âme s'unissent. Mais ici, ce n'est plus seulement

l'intériorité personnelle de l'âme humaine, qui, en tant que chaleur, se joint à la lumière. Dans le sang de l'être humain s'agite aussi le sang du Christ. Le mystère du Graal agit: L'âme purifiée par l'action du Christ croît dans l'esprit qui l'a illuminée.

Sur ce vêtement, se trouve le nom de "Logos divin". D'où vient cet honneur à la nature humaine d'être désignée par le nom du "Verbe de Dieu" ? Par l'accueil du Christ, l'être humain ne reçoit pas seulement une force intérieure en partage. Une nouvelle faculté rayonne de son être. Dans la parole de l'homme s'exprime la parole du Christ qui est lui-même le "Logos divin". Mais même lorsque l'homme ne dit rien, il est devenu la Parole vivante de Dieu par le mystère du Christ qui habite en lui. Peu importe qu'il le remarque tout de suite ou pas: Il peut devenir une révélation manifeste de ce qui rayonne à travers son être. Ce qui agit dans le monde par sa parole, ses actes, mais aussi par tout son être, est une création supérieure. La création du monde se poursuit en elle, dont on dit, dans le prologue de l'Évangile de Jean: « Tout a existé par la Parole et rien de ce qui existe n'a existé sans elle. » Nous devinons un peu de cette magie créatrice et combative qui se tient comme une arme à disposition du cavalier blanc et de ses troupes, pour affronter la bataille imminente. L'épée aux deux tranchants, qui sort de sa bouche, n'est rien d'autre que le nom métamorphosé en activité intérieure, puis aussi extérieure, qui se trouve écrit en lettre de sang sur sa tunique. C'est particulièrement dans la manifestation de la parole que l'homme christifié acquiert lui-même la possibilité de participer à la création magique et à la gravité de la décision inhérente au Verbe du monde. –

Le cavalier blanc brandit une trique de fer, dont on évoquait déjà, d'une manière prophétique, la puissance de mise en ordre au sein de l'humanité, au moment où la femme dans le ciel mettait son enfant au monde. Ce motif de la trique d'airain se présente pour la première fois à la quatrième missive. On promet la trique d'airain à ceux qui, dans la communauté de Thyatire, triomphent de l'épreuve de l'âme. Par elle, ils deviendront les bergers du peuple, mais ils auront aussi la toute puissance « de détruire sur la terre les vases des potiers » (2, 27). C'est la trique de l'individualité, de la « qualité du Je ». Que l'être humain acquière cette faculté du Je, alors toutes sortes d'anciennes attaches relationnelles naturelles et communautaires, au sein desquelles il baignait, doivent d'abord se briser. Lorsque la trique d'airain est brandie par le cavalier blanc, c'est le signe de la maturité du mystère du Je; À présent il en rayonne de nouvelles facultés formatrices de communautés. La perte des anciennes facultés communautaires est compensée par l'éclosion d'une communauté spirituelle naissante entre ceux qui ont acquis leur individualité supérieure par l'accueil qu'ils ont réservé au Christ en leur âme. Ce n'est que dans son état d'immaturité que le principe de la personnalité entre

en conflit avec celui de la communauté. Lorsque le Je-humain apprend à se dépasser et à se rendre réceptif aux mondes supérieurs, la faculté créatrice promise peut aussi agir sur le plan social: En tant qu'aptitude à la fraternité. Des communautés ne naissent plus comme des dons de la nature, mais comme une production, une oeuvre d'art des hommes emplis de Dieu. La trique d'airain devient alors le bâton du berger. Un principe sacerdotal, au sens de l'humain en général, se développe par lequel les blessures de l'isolement, de la haine et du chaos peuvent être guéries.

Lorsqu'au sens de la trique d'airain, on dit "Je", on entend résonner le "Nous" en même temps. Le "Je" s'élargit et n'exprime plus la suffisance, le goût de l'autorité, mais le dévouement sacerdotal au nom de beaucoup d'autres personnes. L'acte de la Consécration de l'Homme nous en fournit un bon exemple. Tandis que dans les premières parties de la célébration, et surtout pendant l'Offrande, l'expression prend le style du Nous, on passe à la fin, au moment de la Communion dans le style du Je. Le "Je", qu'évoque le prêtre célébrant signifie cependant "Nous". Dans son cheminement au travers de l'Évangile, l'Offrande et la Transsubstantiation, la communauté spirituelle s'est réalisée dans un vrai accord avec le "Je" supérieur. Le Je de la communauté s'exprime désormais et chacun des participants à la prière peut identifier son Je à ce Je de la communauté. Et quand celui qui accomplit la sainte communion à l'autel en prenant le pain et le vin dit: « Je prends le pain », « Je prends le calice », nous avons là d'abord un exemple vraiment classique de l'élément personnel-suprapersonnel dans lequel nous devons entrer par le mystère de la trique d'airain. Avec le Je de la communauté, toutes les individualités qui la composent s'expriment par la bouche du prêtre et communient ensemble, avant de s'approcher ensuite de l'autel pour y recevoir, par ailleurs individuellement, la communion.

Le quatrième nom est écrit sur la hanche du cavalier: « Roi des rois et Seigneur des Seigneurs ». Autrefois, Jacob perdit l'équilibre dans sa lutte nocturne avec l'Archange Michel en se déboîtant la hanche. Il fut le premier de ceux qui devaient se résigner à la suprématie croissante de la vie extérieure sur la vie intérieure. Sous le signe du Fils de l'homme, l'être humain doit se développer désormais en acquérant un nouvel équilibre entre l'élément divin et l'élément humain et c'est donc à cet endroit, où l'équilibre fut perdu, que resplendit désormais le Nom, et il serait pour lui de la plus grande prétention que de se l'attribuer. Ce nom signifie que c'est seulement au Christ-Homme que revient à l'avenir le plein mystère de la liberté et de la souveraineté intérieure. La perspective qui s'ouvre ici, fait définitivement voler en éclats l'emprise de l'Ancien Testament, par laquelle le Christianisme des Églises ne fait qu'affirmer sans cesse la distance entre l'homme pêcheur et Dieu.



L'homme est effectivement pêcheur, mais il peut et il doit prendre les chemins que les images de l'Apocalypse lui indiquent.



Lorsque nous voyons le cavalier blanc et ses troupes chevaucher dans la bataille, nous comprenons une parole énigmatique mais chargée de sens dans le chapitre de l'Archange Michel, qui précède immédiatement son combat dans l'Apocalypse. Au moment où doit naître l'enfant de la femme revêtue du soleil, on dit: « Et elle mit au monde un enfant. Un enfant de sexe masculin naquit... » (12,5). Cette insistance sur la naissance d'un enfant de sexe masculin ne devrait-elle pas nous sembler hautement superflue et insignifiante ? Du point de vue spirituel, on renvoie pourtant ainsi aux temps primordiaux, aux origines et cela est d'une extrême importance. L'univers et l'humanité ont développé leur âme. C'est celle qui apparaît sous la forme de la femme dans le ciel. L'élément spirituel inhérent à l'individualité, que nous pouvons désigner comme l'archétype masculin, ne s'est pas encore introduit dans l'humanité sur la terre. Il repose encore dans le giron des dieux. Quand la femme dans le ciel met au monde son fils, c'est le germe du principe spirituel masculin qui entre ainsi pour la première fois dans la création terrestre. On peut dès lors parler d'une spiritualité propre à la planète terrestre et à l'humanité qui en fait partie. C'est justement ce germe de l'archétype masculin qui excite la menace pleine de haine du dragon. L'adversaire reconnaît en lui la puissance qui lui ravira un jour son empire sur le domaine terrestre. Ce nouveau-né si délicat serait livré à la griffe de son ennemi, si aucun protecteur ou défenseur ne surgissait pour le protéger. L'Archange Michel apparaît comme le défenseur du principe spirituel masculin, qui vient juste de naître, et il engage le combat avec ses troupes contre les puissances du dragon. Quand le jeune garçon grandira, il verra dans cet Archange combatif un éducateur, un exemple à suivre. Il rencontrera et il aura sans cesse devant les yeux l'idéal de cette masculinité de l'esprit dans ce personnage. Il y trouvera même un maître d'arme qui lui enseignera à poursuivre cette fois-ci au plan de l'humanité, ce combat de l'Archange et de ses troupes sur leurs chevaux blancs. Lorsqu'un jour le Je spirituel fera son entrée dans l'humanité, et que le jeune garçon de la femme aura grandi et aura la maturité du cavalier divin, alors la bataille décisive pourra avoir lieu. L'heure de l'accomplissement sonne à la fois pour l'âme et pour l'esprit, pour l'élément féminin et pour l'élément masculin dans l'être humain: L'âme est mûre pour les grandes épousailles, l'esprit, pour la haute chevalerie.



Par l'intervention du cavalier blanc, se dénoue un autre acte dans le drame, qui consiste en trois chutes successives. La première chute, celle de Babylone, a déjà eu lieu. L'humanité qui s'est perdue en s'abandonnant à la suggestion de la simple existence terrestre s'effondre d'elle-même. La culture matérialiste se dirige elle-même à l'absurdité. Elle accumule tant de pesanteur qu'elle ne peut se maintenir à flot et coule d'elle-même. Tout ce qui paraît grand, couronné de succès, et de grand prix, se révélera comme une illusion si l'humanité n'apprend pas à inclure dans ses idées et dans ses projets la réalité du monde suprasensible et les valeurs spirituelles. Plus le rythme du mouvement culturel s'intensifie, plus la chute des valeurs et des existences intervient rapidement.

La seconde grande chute est provoquée par le cavalier blanc et les siens: La chute de la bête et du faux prophète. La bête a d'abord porté la grande prostituée, avant de se retourner, remplie de haine, contre elle, pour la faire tomber complètement. À présent elle est elle-même précipitée dans l'abîme avec son porte-parole, qui dirigeait l'humanité à l'aide de sa magie démoniaque. Désormais, ce ne sont plus seulement les hommes qui deviennent les proies de l'abîme. Les puissances démoniaques surhumaines s'effondrent lorsque l'épée à double tranchant du cavalier blanc entre en action. Cela peut advenir sans qu'on brandisse des armes réelles et qu'on vide la querelle sur le champ de bataille. Des temps approchent lors desquels, des hommes remplis de Dieu, quoique suivant calmement et discrètement leur chemin, provoqueront des effets qui iront bien au-delà de la mesure humaine. Uniquement le fait qu'il existe des hommes et des communautés humaines qui s'efforcent à devenir absolument des porteurs du Christ, provoquera un changement dans le cours extérieur de l'histoire mondiale. Cela n'est déjà plus si inconcevable aujourd'hui, après avoir remarqué que mêmes les circonstances climatiques changent sur la terre à la suite de ce que les hommes pensent, sentent et font. La magie blanche du Christianisme à venir ne se développera pas et ne triomphera pas si les hommes qui veulent être chrétiens persistent dans de fausses représentations de la grâce divine et dans la piété passive. La "foi" dans les coeurs (celle du charbonnier, N.d.T.) ne doit plus se tenir à l'écart de l'activité de connaissance, mais engager une relation étroite et se renforcer à la vigueur ardente de l'impulsion michaélienne. Une intensité ardente doit désormais rayonner des hommes qui se disent chrétiens. La puissance illuminante du penser, du sentiment et du vouloir remplis de l'esprit provoque la chute de la bête et du magicien noir qui l'avait amenée. La bête veut maintenir les

êtres humains au niveau de l'animisme simple, c'est-à-dire au niveau de l'animal; elle veut les empêcher de développer la part spirituelle de leur être, leur vrai soi. Mais là où s'élèvent toutefois les flammes du Je spirituel, on vient à bout de la puissance démoniaque, qui arbore partout l'image de la bête et qui marque de son signe le front et les mains des hommes. Elle doit se consumer au feu de l'individualité michaélienne et Christique du Je.

La bête tombe avec son complice dans le "marais de feu". L'évidence apocalyptique se renforce et acquiert une expression drastique. Lorsqu'on dit d'un homme dépourvu de morale qu'il « s'enfonce toujours plus bas », on se sert d'une image pertinente. Celui qui s'enfonce dans un marais est saisi par la force d'attraction des profondeurs, d'abord un peu, puis de plus en plus, au point de ne plus pouvoir s'en arracher. L'histoire humoristique du baron de Munchhausen, qui voulait se sortir du marais en s'empoignant par les cheveux, semble extérieurement relever de la fanfaronnade parce qu'elle veut nous décrire un événement impossible. Mais en tant qu'image symbolique de ce devant quoi l'homme se trouve moralement placé, ce récit acquiert une exactitude étonnante. Le marais, dans lequel l'apparition du cavalier blanc précipite la bête et le prophète, ne prend pas seulement naissance par le mélange des éléments terrestre et aqueux. L'Apocalypse fait paraître devant nous, comme par enchantement, le cratère d'un volcan dans lequel bouillonne une lave écumante. Ici s'allient l'attraction suggestive des profondeurs infernales et les flammes ardentes de l'incendie universel. Quand les flammes de ce feu tarissent, la lave incandescente se fige, avec tout ce qu'elle a englouti, pour former de la pierre de lave, c'est-à-dire des scories, qui sont éliminées comme une sorte de corps lunaire, tandis que la terre prend son essor pour aborder un nouvel éon.



La troisième chute est celle de Satan. Après la grande ville de Babylone, et Léviathan, la bête aux multiples têtes et cornes, le tentateur luciférien, il reste encore à surmonter Béhémot, le démon de la froideur ahrimanienne et de la mort. Après qu'autrefois Michaël a précipité son ennemi vaincu dans les profondeurs, cette puissance est remontée sur la terre sous la forme de la Bête à deux cornes. Elle dissimule sa subtile dangerosité derrière une forme insignifiante, qui est semblable à celle d'un agneau. Elle est en vérité le contraire de l'Agneau, l'anti-Agneau. Elle incarne en elle la froideur du coeur et l'incapacité radicale au sacrifice. Elle est la sécheresse cosmique du coeur. Ce démon est donc

aussi le contraire de l'entité du Christ. Si le Christ est l'esprit solaire, le génie solaire, cette bête est le démon solaire, le véritable Antéchrist.

Terrasser cet opposant, n'est pas du tout possible pour le cavalier blanc. De hautes puissances suprahumaines et supraterrrestre doivent intervenir: « Et j'ai vu un Ange descendre du ciel avec la clé de l'abîme et une grande chaîne dans la main. Il a tenu le dragon, l'antique serpent qui est le diable et le Satan et il l'a enchaîné pour mille ans. Il l'a jeté dans l'abîme..., » (20, 1-2). Les puissances célestes ne sont pas non plus en situation de pouvoir définitivement terrasser aussitôt la puissance satanique. Il n'est possible que de l'enchaîner pour mille ans. Après, elle sera de nouveau là pour un temps et avec elle la totalité de l'enfer sera déchaînée: « Il l'a jetée dans l'abîme, et il a fermé et scellé par dessus, qu'il n'égare plus les nations jusqu'à la fin des mille ans. Après quoi il doit être délié pour peu de temps. » (20, 3).

Avec aucun autre motif de l'Apocalypse on s'est livré à autant d'abus et de méfaits qu'avec ce motif du « royaume des mille ans ». Aussi bien les sectes occidentales, imbues du matérialisme le plus extrémiste, que le césarisme politique qui s'est enflammé ici ou là, se sont adonnés avec fanatisme à l'attente utopique du commencement des mille ans, ou de leur imminence. La plus primitive croyance au miracle, qui repose sur l'arrogance religieuse et l'égoïsme brut de l'âme, habite les rêves de délices et de jouissance d'un paradis terrestre qui devrait avec lui amener un « âge d'or » tout juste naissant. De telles illusions ont extraordinairement contribué au chaos actuel. Par des milliers de détournements, et de dégradations, elles ont jeté du sable aux yeux des hommes, si bien qu'on ne peut plus en venir à un réel discernement sur la situation dans laquelle se trouve l'humanité. La vérité est exactement le contraire de ces fantaisies. Le royaume de mille ans est un temps de répit qui revient périodiquement et qui est donné aux hommes vis-à-vis de l'action des puissances de l'abîme. L'évolution de l'humanité procède par vagues. Aux époques durant lesquelles les portes des enfers sont closes, mais aussi durant lesquelles les bonnes puissances spirituelles se retirent, si bien que les hommes peuvent rassembler, déployer et mettre en action leurs propres forces, succèdent des temps apocalyptiques compacts, durant lesquels l'humanité se trouve placée devant les forces et les problèmes les plus difficiles. Toutes les écluses infernales sont alors ouvertes. – On évoluait dans une époque calme en s'adonnant tout tranquillement aux choses terrestres, au point même éventuellement d'en oublier l'existence des mondes spirituels, et de pouvoir former des concepts philosophique sur la non-existence du monde suprasensible: Et maintenant tout s'embrace dans l'incendie colossal du monde spirituel qui se met à envahir toute la vie terrestre. Les puissances

déchaînées de l'abîme font particulièrement leur entrée triomphale, parce qu'elles n'ont même plus besoin d'être appelées par l'activité intérieure de l'homme. Elles triomphent d'autant plus qu'elles profitent de l'aveuglement et peuvent agir en se déguisant et en se camouflant. Le mal surgit même en formant des communautés que l'Apocalypse indique par les attroupements des Gog et Magog. Finalement les êtres humains ne seront rendus enclins à tenir compte de la réalité des sphères et des forces suprasensibles que par le chaos et les souffrances que leur a préparés la puissance satanique déchaînée. Ils en arriveront peut-être alors à la connaissance du fait qu'en face des portes ouvertes de l'enfer, le ciel s'est aussi de nouveau ouvert, et qu'ils peuvent se tourner vers les puissances secourables et mener à leur côté le combat de l'esprit.

À notre époque, les mille ans de calme et de paix sont écoulés. Ils n'ont pas besoin de se monter à exactement mille ans, au sens quantitatif, mais ils englobent toute une époque universelle. L'ardente ferveur des premiers siècles chrétiens, durant lesquels eurent lieu en même temps les persécutions, a cessé d'exister et l'humanité a été abandonnée un temps aussi bien par les enfers que par le ciel. Le sens de notre époque repose dans le fait que l'humanité doit désormais faire ses preuves dans le combat pour l'esprit en engageant complètement les forces et les acquisitions qu'elle a accumulées pendant les époques du passé.

Le regard du témoin de l'Apocalypse pénètre dans le rythme des mille ans et des époques suivantes de la démonocratie jusqu'au but ultime, où dans le passage vers un nouvel éon, après une dernière culmination du déchaînement de la puissance satanique, celle-ci est définitivement terrassée. Alors la mort elle-même est précipitée dans l'abîme de l'incendie universel (20, 14).



Les illusions fantasques, qu'on a rattachées à la représentation du royaume de mille ans ne sont pas non plus apparues, en dernier recours, suite aux malentendus sur ce que l'Apocalypse déclare du contenu du règne de mille ans. On a toujours laissé échapper le fait que le Témoin de l'Apocalypse ne décrit ici que des changements qui interviennent dans le royaume des morts, et donc dans le monde spirituel. Dans la sphère des âmes humaines qui ont traversé la mort, il existe des vagues de temps de mille ans qui rythment les destinées universelles, et dans lesquelles aux tempêtes succèdent des accalmies. Une répartition des défunts en deux niveaux se révèle nettement alors, qui nous donne l'impression qu'il se produit alors une séparation des esprits. Dans chaque niveau se manifeste un

mystère apocalyptique fondamental. Celui des âmes qui, sans avoir emmené la lumière d'une relation avec le Christ préparée durant leur vie terrestre, ont traversé la mort et n'ont plus de vie: Le bannissement de la **seconde mort** s'étend sur elles. Par contre, les âmes qui ont emporté au-delà de la mort, comme une graine d'immortalité, un lien et une nature humaine pénétrée par l'entité du Christ, croissent et s'élèvent désormais dans la vie solaire de la sphère du Christ: Parmi elles s'accomplit le miracle de la **première résurrection**.

Pour ceux qui sont morts avec le Christ, le royaume de mille ans est la sphère de la vie et de l'action dans la félicité, que l'incompréhension matérialiste espère ensuite sur la terre précisément après que Satan a été déchaîné, à l'issue de cette période de mille ans. Dans le royaume des défunts, cela signifie quelque chose d'inouï, lorsque les âmes qui, par leur prédisposition sur la terre à avoir accueilli le Christ en elles, font éclore ce germe et porter ces fruits. L'Apocalypse décrit comment ses âmes ne disposent pas seulement des vraies forces de vie, mais comment elles participent aussi à la puissance créatrice de l'entité du Christ: « Ils revivaient et ils régnaient mille ans avec le Christ » (20, 4). L'essence de la faculté du Christ c'est de surmonter la mort et de ressusciter, c'est-à-dire la pleine puissance de pénétrer toute substance de la corporéité terrestre par l'esprit et de la transformer. C'est à cela qu'ont part les défunts reliés au Christ. Le mystère de la première résurrection, qui se produit parmi eux dans toute sa réalité, bien longtemps avant qu'il ne puisse être en germe sur la terre, n'est pas seulement une grâce qui leur échoit, mais c'est aussi une oeuvre de création universelle à laquelle ils peuvent activement participer en tant que collaborateurs de Dieu et du Christ.

Seule une mentalité grossièrement matérialiste se représente la résurrection des morts comme si ces derniers se relevaient tout d'un coup de leur tombe, revêtus d'une corporéité terrestre restaurée. Les prémices de la résurrection se manifestent dans les **sphères spirituelles**, dans lesquelles les âmes des défunts sont entrées après leur mort terrestre. Le mystère de la « résurrection corporelle » s'y révèle aussi, bien que le niveau de l'incarnation terrestre en soit éloigné. Elle se montre en tant que toute puissance pénétrant la substance corporelle et la matière. Elle met les âmes en état de continuer à prendre part aux destinées des hommes terrestres. Le mystère de la première résurrection rayonne du ciel sur la terre comme faculté de spiritualisation. Et la glorification apocalyptique: « Magnifiques et saints ceux qui ont part à la résurrection première. La seconde mort n'a pas de pouvoir sur eux » (20, 6) s'adresse autant aux défunts liés au christ qu'aux hommes qui, sur la terre, peuvent entretenir une collaboration de vie avec la sphère des défunts, dans leur domaine terrestre, en portant et en cultivant ce mystère.

De l'autre côté, apparaissent les défunts qui n'ont pas emporté d'étincelle christique en quittant la terre, mais seulement la pesanteur et les ténèbres au caractère éphémère. Dès leur existence terrestre, ils ont adjuré le spectre de la seconde mort. Ils n'ont pas dirigé leur âme vers les sources de vie de l'esprit, mais seulement sur le domaine de la matière, remplie des rayonnements de la mort, et ils ont ainsi préparé la cause de la mort de l'âme avec leur corps. La compréhension terrestre abstraite, surtout si elle cherche des idées au-delà du monde des sens, se représente facilement l'immortalité qui est imputée à l'âme, comme si elle se justifiait de la même manière pour tous les hommes. – Certes, aucune âme humaine ne cesse d'exister après la mort. Mais il existe des inégalités dans l'immortalité. La question qui se pose c'est de savoir si l'âme dispose toujours de la lumière et de la conscience par lesquelles elle continue à **vivre** réellement, ou bien si elle se trouve dans l'impuissance de la seconde mort. Ce n'est qu'après la rupture de l'enchaînement suivant la période des "mille ans", qui met tout en mouvement dans le ciel comme sur la terre, que cesse la léthargie de l'impuissance de la mort: « Le reste des morts ne revivaient pas avant la fin des mille ans. Telle est la résurrection première »(20,5). Aux âmes "dormantes", on illumine le champ de la vraie formation du destin par des éclairs. Au beau milieu du vacarme de la bataille spirituelle, les possibilités de la lumière et des ténèbres deviennent visibles pour tous. Jusqu'à l'issue de l'éon terrestre, les décisions seront de plus en plus définitives. Enfin, la chute de Satan arrache avec elle la province du royaume de la mort vers les profondeurs dominées par le bannissement de la seconde mort. « La mort et l'Hadès (le royaume des ombres, en grec), ont été jetés dans l'étang de feu. Telle est la seconde mort, l'étang de feu » (20, 14)(\*)

(\*) Qu'il soit permis de donner ici une brève indication sur l'idée de la "répétition des vies terrestres", sans laquelle toutes les réflexions sur la destinée éternelle de l'être humain s'engagent comme dans un cul de sac, plus elles pénètrent concrètement dans les représentations de l'Apocalypse. La Révélation de Jean n'évoque justement pas cette idée. Mais elle est sous-entendue, au moins sous une forme qui ne consiste pas à envisager comme définitive la décision spirituelle et morale, que la mort amène avec elle à la fin d'une vie terrestre, mais à prendre en compte d'autres possibilités d'évolution et de nouvelles résolutions. Mais, après que le Christ s'est lié à la terre par la mort et la résurrection, une véritable progression des âmes, pour Le trouver et s'unir à Lui ne peut avoir lieu qu'au cours

de l'incarnation terrestre. Le point de vue intuitif aboutit aussi finalement, par d'autres espaces possibles de développements et de nouvelles décisions, à l'idée des vies terrestres répétées.



Dans le domaine spirituel, on trouve à tout moment le royaume des mille ans, même si sur la terre, la puissance satanique est déchaînée. Novalis dit: « Parmi nous règne constamment le royaume des mille ans. » Par le mystère de la présence du Christ en lui, l'être humain se trouve dans une autre relation avec la mort et la vie: La seconde mort perd son pouvoir sur lui; Le soleil pascal de la résurrection naissante envoie ses rayons dans ses forces de vie. Le nombre de la puissance satanique, qui amène la fascination de la mort de l'âme, et qui est 666 comme nous l'avons vu, est aussi le signe du rythme accéléré, de l'agitation incessante, et de la dissension. Le nombre mille, le « signe de l'éternité » vient s'opposer à lui; Il caractérise la paix, qui est un art intérieur éduqué par la méditation. Celui qui devient citoyen du « royaume intérieur de mille ans », peut participer à la chute de l'Antéchrist et à l'édification de la Jérusalem Céleste. Si la ville terrestre et historique de Jérusalem porte déjà le nom de la « ville de la paix », cela ne doit seulement être vrai que si la ville divine descend du ciel en lui apportant son souffle de bénédiction et de paix.



## **XII. La Jérusalem céleste**

### **Les vingt et unième et vingt-deuxième chapitres**

Finalement, après la succession dramatique des sept rondes, l'intervention victorieuse du cavalier blanc, la division des esprits entre la prostituée et la fiancée, le cheminement Apocalyptique de Jean semble déboucher sur un domaine retiré du monde et rempli de félicité. L'éclat de l'or et de la quiétude de la ville éternelle nous accueille.

L'atmosphère qui émane de l'image de la Jérusalem céleste est d'une nature telle qu'elle a pu être reprise à partir de l'Apocalypse, jusqu'à tout récemment encore, dans la vie chrétienne traditionnelle. Ce but radieux, venant parachever l'existence de toute vie terrestre, dépouillée de sa pesanteur et de son opacité, correspondait aux plus profonds espoirs sacrés des âmes et enchantait les échos de la vie religieuse la plus intime qu'il faisait naître en elles. L'un des plus beaux cantiques de l'ère protestante en fait partie: « De loin, Seigneur, J'ai aperçu ton trône... » La dernière strophe est la suivante:

Je suis heureux d'avoir vu la ville encore;  
Et sans lassitude, je veux m'en approcher.  
Sans de toute ma vie, des yeux délaisser  
Ses rues claires et resplendissantes d'or.

Mais même là où s'exalte, comme ici, le sentiment religieux, pour atteindre une expression poétique plus pure et plus proche sinon du plan suprapersonnel, on ne se défait pas de l'état d'âme d'une nostalgie égoïste de l'au-delà, qui reste si largement attachée à la piété traditionnelle et qui n'a pas moins contribué, en définitive, à ce que le courant ecclésiastique puisse à peine dominer jusqu'à aujourd'hui le contenu objectif de l'Apocalypse: « Puis-je habiter éternellement dès aujourd'hui auprès de ce trône resplendissant. » L'égoïsme céleste fuyant la terre, dont ce détourne aujourd'hui cet homme moderne, mu par une sensibilité saine, se réclame à tort de cette image de la Jérusalem céleste. Lorsque cet égoïsme revendique pour lui des motifs tirés du dernier chapitre de l'Apocalypse, il les adultère radicalement. On s'adonne à une funeste méprise, à une mystification tragique, si l'on espère qu'après la libération de son vêtement terrestre, l'âme entre dans les rues lumineuses et éclatantes de la ville céleste et sainte. La Nouvelle Jérusalem ne repose pas dans l'au-delà.

Il suffit de faire attention à la manière dont le Témoin de l'Apocalypse décrit la situation dans laquelle se révèle la ville sainte: Dans cette image, le ciel descend vers la terre. Cette descente vers la terre est un refus catégorique opposé à l'âme devant toute velléité de fuite terrestre.

Dans les conceptions courantes, qui ont été rapportée au dernier livre de la Bible, il s'est formé un paradoxe singulier. De beaucoup, les plus grandes parties de l'Apocalypse ont été mal comprises en les interprétant dans un sens terre à terre: On interprétait les images du visionnaire comme des événements et des figures terrestres. Tandis que l'on comprenait l'image de la Jérusalem céleste comme relevant de l'au-delà. Quand on apprendra dans l'avenir à lire dans la réalité des régions de l'esprit, à l'appui des images apocalyptiques, on comprendra alors justement qu'avec la description de la ville céleste, on renvoie à un élément spirituel qui veut pénétrer notre monde terrestre. C'est le sens du mouvement dirigé vers la terre, dans lequel se place cette grande figure de la ville d'or et de cristal.

La direction du mouvement, dans laquelle le visionnaire Jean nous montre les formes universelles de la Jérusalem céleste, est la même que celle qui est propre à l'entité du Christ elle-même: Le Christ est descendu sur la terre, depuis les hauteurs célestes, pour devenir homme sur la terre; Il a apporté le ciel sur la terre, pour que l'élément céleste pénètre l'élément terrestre. Le Christianisme de l'avenir sera un Christianisme d'en haut et devra relayer le "Christianisme" d'en bas qui, dans ses sentiments religieux égoïstes, aspire à la délivrance vers l'au-delà. La Jérusalem céleste n'est pas seulement le début d'un nouveau ciel, c'est aussi une nouvelle terre. C'est dans la sphère terrestre, qui se renouvelle, en étant pénétrée et transformée par le ciel, suite aux faits accomplis par le Christ, que l'on doit trouver les mystères de la Jérusalem céleste.

Deux représentations organiques de ville se trouvent donc face à face en cette fin d'Apocalypse: Le principe de Babylone, la grande prostituée qui s'effondre dans l'abîme, c'est l'obscurcissement, la profanation de l'esprit par l'élément terrestre, le spirituel qui est rendu terrestre. Le principe de la Jérusalem céleste, la fiancée, c'est la descente de la vertu spirituelle formatrice de substances au sein même de l'élément terrestre, la pénétration de l'élément terrestre par l'esprit.



Dans quelle situation se trouve le Christianisme dans le grand cortège de l'histoire religieuse traversée par l'évolution de l'humanité ? Plus nous remontons dans les époques préchrétiennes, plus

s'impose nettement le caractère cosmique de toute vie religieuse. Les hommes de l'Antiquité la plus reculée et de l'histoire primitive, implorent les forces divines qui règnent dans la nature. Ils ont vénéré l'élément spirituel dans l'arbre, les nuages, dans les fleuves et les montagnes, dans la ronde des saisons, dont ils étaient encore capables de percevoir la réalité par leur âme rêveuse et contemplative. En étant tournées vers le cosmos, les religions préchrétiennes avaient en même temps un caractère de contemplation rétrospective: Elles se tournaient vers les entités divines dans le giron desquelles a surgi tout ce qui a vie et mouvement dans notre monde. Toutes les représentations divines et les mythologies des époques préchrétiennes reposent sur des souvenirs de l'humanité, sur des contemplations rétrospectives et clairvoyantes dans les éons de la création du monde. Et ces dieux mêmes, qui avaient créé l'univers, on les voyait poursuivre leur oeuvre créatrice dans les règnes des créatures de la terre.

Lorsque s'approcha le milieu de l'évolution de l'humanité, apparut un courant qui refusa de plus en plus radicalement de diriger son regard sur la divinité à l'oeuvre dans la nature. Il rejeta en le qualifiant de paganisme tout ce qui affluait encore des anciennes religions de la nature. Ce fut la religion de l'Ancien Testament, tout spécialement vers la fin, lorsque l'élément israélite, d'attitude plus ouverte, fut remplacé par le judaïsme, plus unilatéral dans ses conceptions. Celui-ci apparut alors dans sa plus grossière opposition au paganisme. Une religion consciemment non-cosmique se développa dès lors parmi les hommes, leur faisant ressentir tout contact avec les religions universelles de la nature comme carrément étouffant. Ils extirpèrent très exactement toute vie religieuse de l'intériorité humaine jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que la doctrine, la morale et la loi comme contenu. Ils éprouvèrent comme sacrilège le fait de considérer les étoiles, le soleil et la lune et d'y voir, en les vénérant, la trame ourdie par les entités divines à l'oeuvre. Ce passage par cette étape d'intériorisation fut nécessaire, malgré les pertes qu'elle entraînait au plan de la plénitude et des colorations de vie, autrement le principe de l'individualité liée au Je et à la liberté n'aurait pas pu faire son entrée dans l'humanité.

Enfin, avec le paisible prodige du Verbe qui se fit homme, de la mort et de la résurrection du Christ, le Christianisme apparut dans le monde. Mais jusqu'à nos jours, il s'est toujours mal compris lui-même en se considérant comme le continuateur du courant spirituel de l'Ancien Testament et en s'opposant, comme le judaïsme, à tout ce qui émanait du paganisme cosmique. Le Christianisme introduisait en réalité la troisième étape de l'évolution de l'humanité. Il mène à des plans d'expérience de l'élément divin à l'oeuvre dans la nature. Mais il ne s'adresse pas en tout premier lieu

aux anciens dieux, aux anciennes forces divines créatrices du monde. Il s'adonne à la force et aux entités divines qui pénètrent toujours plus la nature terrestre pour en faire absolument leur sang et leur chair à la fin de cet éon. C'est le sens de la Résurrection du Christ – Le pain et le vin sont les signes du début de cette évolution – à savoir que l'entité du Christ pénètre de plus en plus la terre en la transformant et en y conquérant le germe d'une nouvelle corporéité, qui sera en même temps le germe d'une nouvelle terre. Les anciennes religions cosmiques ont une tendance naturelle à contempler le passé, en s'orientant sur le mythe de la création. Elles ont leur centre de gravité sur la Genèse, qui se trouve au début de la Bible. Le Christianisme, lui, regarde vers l'avenir et en viendra toujours plus à sa vraie nature s'il s'oriente d'après l'Apocalypse, le dernier livre de la Bible. Une perspective se dégage alors sur la nouvelle création, qui sera de nouveau pénétrée du divin par la force qui émane de la mort et de la résurrection du Christ. Si les religions préchrétiennes ont vénéré la divinité créatrice, le Christianisme, lui, vénère les fins divines. Il se tourne vers cette entité qui est l'objectif le plus élevé de toute l'évolution. Le Christianisme reprendra aussi de ce fait à l'avenir un caractère cosmique.

Le Christianisme est bien plus universel que ne l'a jamais été aucun courant religieux. Le Christ, qui marcha un jour sur la terre, pour se plonger Lui-même dans la nature terrestre, en tant que germe de transformation et de spiritualisation, c'est cette entité divine qui nous porte dans l'avenir, et qui fait mûrir de cette évolution terrestre douloureuse le fruit de la nouvelle terre et du nouveau ciel. Mais la puissance divine la plus élevée, celle qui a créé l'univers s'est manifestée dans le Christ. C'est la raison pour laquelle il est dit au début de l'Évangile de Jean: Par le Logos, qui s'est fait chair dans l'homme Jésus de Nazareth, toutes les choses ont pris naissance. La sagesse chrétienne primordiale savait encore que le Christ, avant de se faire homme, était une haute entité cosmique, le génie solaire; Et qu'il était celui qui avait envoyé aux hommes sur la terre les révélations les plus sacrées des époques préchrétiennes, alors qu'il n'était pas encore sur la terre, mais qu'il s'en approchait seulement. Bien compris, le Christianisme n'est pas seulement l'accomplissement de l'aspiration messianique de l'Ancien Testament, mais c'est aussi celui de toutes les prophéties païennes. Celui qui s'est fait homme, qui a traversé la mort et qui est ressuscité en vue de l'eschatologie divine, pour la réalisation divine de notre création terrestre, n'est personne d'autre que le Dieu de la création et avec cela, la « plénitude de Dieu » (plérôme, NdT), c'est-à-dire le Je le plus élevé et la quintessence des puissances divines qui ont déjà été vénérées par l'humanité des époques préchrétiennes. C'est ce dont il s'agit dans la Révélation de Jean, lorsque le Christ déclare: « Je suis l'alpha et l'oméga ». « Je

suis le commencement et la fin. » « Je suis celui qui était là, qui est là et qui sera là. » Un Christianisme rétréci, qui reste attaché à l'Ancien Testament, ne pourra pas avoir un avenir plein de vie. Seul un Christianisme qui se reconnaît lui-même comme la troisième grande étape du cheminement spirituel de l'humanité et qui déploie toute la grandeur universelle qui lui est inhérente, pourra offrir aux hommes les connaissances et les vertus dont ils ont besoin pour la poursuite de leur destinée dramatique.



Pour dégager l'Apocalypse de la conception étroite que lui donne l'égoïsme de l'âme humaine et pour lui rendre ses dimensions cosmiques, en particulier dans les grandes images finales de ce calendrier spirituel, nous devons savoir lire en elles et déchiffrer les heures de cette horloge, marquant non seulement les plus grandes évolutions culturelles, mais aussi les plus grands cycles évolutifs de la terre.

Si nous nous appliquons aux spirales décrites par ce livre, non pas aux petites ou moyennes, mais en nous référant aux plus grandes rondes du devenir, alors la septième trompette se dévoile comme le véritable éon terrestre ainsi que se révèle la manière dont celui-ci s'achève. Il n'est pas absolument faux, comme nous l'avons vu, d'affirmer que la « dernière trompette » signifie la fin de notre monde, le « jugement dernier » de notre éon, qui est caractérisé par l'existence d'une planète terrestre matérielle, au sens actuel du terme. Mais cette fin du monde n'est pas un anéantissement absolu, pas plus effectivement que la mort d'un homme n'est l'entrée de l'entité humaine dans le néant. L'évolution prend d'autres formes d'existences suprasensibles en s'ouvrant sur les domaines spirituels, qui s'étendent derrière le "seuil". Si pour la lire, nous utilisons une échelle de temps bien plus étendue, alors ce qui suit encore le cycle des sept trompettes dans l'Apocalypse, le déversement des coupes de colère et la double scène de Babylone et de Jérusalem, se rapporte à l'épreuve cosmique de la planète terrestre tout entière, incluant les processus d'élimination, de purification et d'excrétion auxquels l'existence planétaire de l'humanité est soumise, tandis que s'écoule l'éon de l'existence physique de la terre.

Quoiqu'on y soit peu habitué et en dépit des nombreuses résistances sentimentales que cela fait d'abord naître en chemin, il faut s'approcher des écrits bibliques avec des représentations géologiques, ou de sciences naturelles selon les cas, et constater qu'aussi bien au début qu'à la fin de

la Bible, on ne peut se passer de cette manière de voir les choses, si on ne veut pas rétrécir l'envergure des Saintes Écritures au seul domaine moral, de l'intériorité désincarnée. Les réticences sont bien compréhensibles, aussi longtemps que n'est pas rompue cette fascination du matérialisme dans les sciences naturelles et dans la manière de considérer l'histoire de la terre. Une conception de la nature qui ignore l'élément moral de l'intériorité de l'âme, ne peut pas approcher la sphère de la Bible. Mais dans la mesure où le regard parcourt l'histoire de la terre derrière les formations simplement géologiques et remonte aux rondes d'existence qui ont précédé l'existence physique, on peut reconnaître dans l'histoire de la création du début de la Bible un document scientifique d'ordonnement supérieur. Et de manière identique, la Révélation de Jean se montre comme un livre prophétique de géologie et de cosmologie. Les expressions de "nouveau ciel" et de "nouvelle terre" cessent de n'être que des comparaisons n'engageant à rien et se rapportant à un au-delà dépourvu d'existence corporelle. La "Jérusalem Céleste" se révèle comme l'état germinal d'une nouvelle planète, vers laquelle se poursuivra l'évolution de la terre, tout comme dans la Genèse on rendait visible l'état germinal non encore physique de la planète actuelle par la métaphore du "Paradis".

Notre planète terrestre a traversé de grandes étapes de métamorphoses cosmiques avant d'acquies sa forme actuelle. Les géologues sont de plus en plus amenés à reconnaître que la terre était autrefois unie à la lune et, plus loin encore en remontant le temps, au soleil, en formant un corps universel. Seules les grandes séparations du soleil et de la lune ont amené l'état d'existence matériel physique de la terre, que la pensée matérialiste croit pouvoir se représenter comme la seule possible et qu'elle projette pour cette raison vers les époques originelles. On peut se faire une idée de l'évolution à venir de notre planète de manière correspondante, c'est-à-dire menant à de grandes réunions des corps cosmiques, alors que la manière de penser actuelle n'est capable que d'élaborer des représentations dépourvues d'esprit comme l'entropie, la mort calorique etc. Le motif solennel des épousailles des derniers chapitres de l'Apocalypse se réfère à cela: « Réjouissons-nous, exultons, donnons-lui gloire, car les noces de l'Agneau sont venues, sa femme s'est apprêtée, » (19, 7). « Et j'ai vu la ville sainte, la nouvelle Jérusalem, descendre du ciel, d'auprès de Dieu, prête comme une épouse parée pour son époux... » (21, 2).

Cette partie de la terre et de l'humanité, purifiée par le déclin universel, qui surgit dans l'image de la Jérusalem céleste, est la fiancée qui s'apprête à ses noces avec le Christ et qui pose ainsi le fondement de la nouvelle terre et du nouveau ciel. Les "noces de l'Agneau" sont aussi une vérité

cosmique. Un jour, la terre se réunira au soleil. Mais ni la terre, ni le soleil, n'auront conservé alors l'état matériel dans lequel ils apparaissent aujourd'hui, ou tout au moins qu'on leur attribue aujourd'hui. Il se révélera alors que la "nature" ne suit pas des lois mécaniques à l'écart de l'esprit et de la morale, comme quelques siècles, si brefs d'ailleurs, l'ont pensé, à savoir ceux qui ont vu l'avènement de « l'époque des sciences naturelles ». Il paraîtra aussi évident alors que la destinée de la planète terrestre se décide aussi selon la réalité de l'esprit et de la moralité. La séparation des esprits produira tout son effet lors de grandes métamorphoses planétaires et cosmiques. La réunion de la planète terrestre avec l'entité solaire s'accompagne nécessairement d'un clivage. Du feu d'un gigantesque incendie universel, sortira une sorte de scorie lunaire. Ce qui est simplement matière et veut le rester, se figera comme la lave d'un volcan et s'effondrera dans l'abîme. Dans son état à venir, la terre passe avec le soleil, c'est-à-dire en devenant un soleil elle-même, dans un état qui ne peut plus être matériel, au sens où on l'entend aujourd'hui pour la planète actuelle. La science spirituelle désigne cette étape d'incarnation future de la terre comme le futur Jupiter(\*)

(\*) Ce futur Jupiter n'a rien d'autre à voir avec le Jupiter actuel que l'aspect de cette planète, considéré comme le signe prophétique du prochain éon cosmique.

C'est la pleine réalisation de la Nouvelle Jérusalem. Et cette scorie, produite par la partie endurcie et déchue du monde, c'est l'état final de la partie babylonienne de l'humanité qui devient la proie de l'abîme.

Ces grandes perspectives planétaires, qui sont à découvrir dans la Révélation de Jean, ne lui enlèvent rien de son actualité permanente. Au contraire, les lois de l'esprit, au cours des grandes rondes, nous révèlent les mystères du destin avec lesquels nous avons vraiment à faire dans des époques plus brèves, comme pendant la fraction actuelle de notre histoire mondiale. Il existe des moments, sortes de points nodaux de l'histoire mondiale, lors desquels le passé, le présent et l'avenir s'emboîtent les uns dans les autres et lors desquels aussi, pour cette raison, l'Apocalypse reprend toute son actualité, en général comme dans les moindres détails, et elle le fait de plus en plus, jour après jour. Parce qu'ils semblent se répéter, les temps passés redeviennent encore une fois ostensiblement visibles sur l'arrière-plan des flammes d'un jugement universel; De lointains avènements fulgurent alors comme autant de nécessités, de lumineux pressentiments et de germes à développer. Nous nous trouvons aujourd'hui dans une époque de ce genre.

Si l'on avait devant soi le calendrier universel, l'époque actuelle viendrait s'y inscrire que pour temps très bref. Ce qui s'est passé avant, est perdu à jamais; Ce qui suit, n'est pas encore advenu.

L'Apocalypse, face à cela, se comporte comme un calendrier spirituel, plutôt selon des lois propres au germe de la plante, qui renferme en lui dans sa vie actuelle, à la fois le fruit de tout son passé et le potentiel de tous ses développements futurs. Et c'est particulièrement lors de ces grands passages de seuil, comme celui que l'humanité doit franchir en notre temps pour conquérir une nouvelle conscience, que ces parties de l'Apocalypse qui succèdent seulement à la dernière trompette, deviennent pleinement actuelles. Depuis l'autre côté du seuil, se reflètent dans notre monde les sphères des coupes de colère et de la grande séparation des esprits. Depuis les espaces que vont nous ouvrir les temps futurs et que l'éternité nous ouvre, resplendit la lumière qui vient éclairer notre temps. Et comme nous semblons être, quant au sentiment, au beau milieu d'une crise du destin, et que nous pouvons tirer un bilan sur la portée de l'évolution de l'humanité jusqu'à aujourd'hui, à l'appui des sept missives et des sept sceaux, nous pouvons aussi trouver l'orientation morale et spirituelle de notre époque par l'approfondissement des sept coupes de colère et l'abîme béant qui s'ouvre sur la prostituée Babylone et l'avènement de la fiancée Jérusalem. Nous saisissons alors les véritables objectifs spirituels pour l'avenir de l'humanité. C'est la seule manière possible de transformer des époques de débâcles à la fois en époques de préparation, de semis et de germination pour l'avenir.

Les commencements de ce que l'Apocalypse appelle la chute de Babylone, se révèlent nettement aujourd'hui déjà. Nous sommes témoins de la manière dont la culture matérialiste en arrive elle-même à l'absurde. Mais sur la sombre toile de fond, chargée des catastrophes de l'époque, peuvent luire parfois quelques doux éclats d'or de la ville sainte, comme autant d'espoirs suprapersonnels d'une nouvelle civilisation et aussi d'une nouvelle nature.



La totalité de l'Écriture Sainte s'étend entre l'image du paradis et celle de la Jérusalem céleste. L'ancienne création, qui était encore pénétrée de Dieu, apparaît dans l'image du **Jardin**. La nouvelle création, qui sera de nouveau pénétrée de Dieu, apparaît dans l'image d'une **Ville**. Il peut encore exister aujourd'hui quelques restes de ce jardin, restes d'une nature encore pénétrée par l'esprit, mais cela fait partie de la souffrance de l'homme moderne d'aspirer sans cesse en vain à une nature qui soit encore intacte et qui conserve encore un peu de ce charme paradisiaque harmonieux. Nous ne pouvons pas non plus tourner la roue de l'évolution en sens inverse et nous devons nous



accommoder de la ligne descendante, conformément à une nécessité de la providence, selon laquelle l'humanité s'est vue sans cesse chassée du paradis jusqu'à aujourd'hui. L'homme doit apprendre ce qu'il n'aurait pas pu apprendre au paradis et qui ne peut être conquis que sur le sol pierreux en dehors du jardin. L'ancienne nature ne peut plus rien lui donner à la longue. Seule une perspective d'espoir peut s'ouvrir à celui qui reconnaît que par le Mystère du Golgotha, la possibilité a aussi été fondée d'une remontée de la nature terrestre. La nouvelle création pénétrée de Dieu n'apparaît plus cependant dans l'image d'un jardin, mais dans celle d'une ville. Cela veut dire que l'avenir ne peut se réaliser sans la participation de l'homme. La grande image finale du Nouveau Testament révèle que la providence compte sur des bâtisseurs qui s'y entendent dans l'édification à partir de l'esprit.

La grande dualité abyssale de Babylone et de Jérusalem, à la fin de l'Apocalypse, présente une scène instructive émouvante permettant de juger de la bonne ou de la mauvaise façon de construire. L'impureté, qui faisait de la ville de Babylone une prostituée, provenait du fait qu'on y construisait selon l'art de la Tour de Babel. C'est une édification qui procède seulement du bas vers le haut et par laquelle l'élément terrestre est amené dans l'élément spirituel dans toute sa souillure. L'homme peut autant construire qu'il le veut: S'il ne bâtit que du bas vers le haut et n'apprend pas à laisser entrer la grâce du ciel dans tous ces faits et gestes, il ne fait que poser les bases de catastrophes et de ruines futures. La tour de Babel ne s'écroule-t-elle pas partout autour de nous ? Ne sommes nous pas en train de traverser quelque peu cette expérience de la chute de Babylone dans la culmination actuelle du destin qui voit, par exemple, la destruction de tant de villes de l'Europe Centrale ? (L'auteur a donné les conférences qui ont constitué par la suite les chapitres de ce livre, pendant les bombardements; Voir l'introduction. N.D.T.) Le danger existe encore qu'on ne tire aucun enseignement des catastrophes des jours actuels. Les causes de ces grands effondrements abyssaux sont beaucoup plus de nature originelle qu'on ne pense. Elles reposent bien plus dans une manière de penser erronée et dans de fausses dispositions d'idées. L'homme actuel **pense** faux, jusqu'au sein même de la science dont il est si fier. La vie de la connaissance dans la culture actuelle est babylonienne, parce qu'elle n'est pensée qu'à partir du bas. La ville céleste, qui tire son origine d'un penser et d'un construire qui procède à partir du haut n'est pas seulement l'affaire de l'avenir ou de l'autre côté du seuil. On peut et on doit maintenant y travailler. Être chrétien, cela signifie au fond, où que l'on aille et où que l'on se trouve, penser et édifier à partir du haut pour qu'affluent, dans les pensées et les actes des hommes, les forces collaboratrices du monde supérieur. La spiritualité authentique et les vrais sentiments vivants, renferment en eux la patience et l'ouverture d'esprit, au

moyen desquelles l'homme peut laisser agir dans sa pensée et ses actes terrestres les forces de ce plan supérieur, par lesquelles nous savons reconnaître le Ressuscité et aussi notre Je supérieur, notre vrai génie.

Quel est le mystère de cette construction qui procède d'en haut ? Lorsque les trois Apôtres les plus familiers, Pierre, Jacques et Jean, se trouvaient avec leur Seigneur sur le mont Tabor, la forme spirituelle solaire du Christ leur apparut, transfigurant la corporéité terrestre de Jésus. Pierre est si absorbé par la lumière qui transfigure le corps terrestre depuis le ciel qu'il déclare: « Il est bon que nous soyons ici. Édifions donc trois maisons. » L'expression « édifier des maisons » peut être aujourd'hui un motif admirable par son actualité, alors que l'absence du pays natal, et l'éloignement du foyer s'étendent de manière si diverse et tant emblématique sur l'humanité. On doit permettre à chacun d'édifier de nouveau sa maison sur les ruines de l'ancienne; Mais aujourd'hui, chaque homme, même celui dont le foyer est encore intact, est pourtant réduit à bâtir sur un autre plan, parce qu'au fond, chacun perd aujourd'hui son pays natal de par la force des choses. Qu'elles le veuillent ou non, les âmes entrent, au niveau intime, dans une absence de feu et de lieu. Celui qui ne progresse pas dans l'expérience d'édifier une maison, perd tout soutien.

Un passage du livre de Rudolf Steiner « Comment acquiert-on les connaissances des mondes supérieurs ? » peut être instructif, quoique ce livre décrive très spécialement des exercices que l'âme doit pratiquer pour éveiller les organes de la connaissance suprasensible qui sommeillent en elle, et donc s'engager sur un cheminement intérieur bien défini. Les étapes, qu'on doit traverser lors de ce cheminement, s'approchent déjà de l'être humain en venant à lui de l'extérieur, en cette époque actuelle de franchissement du seuil. C'est le cas en particulier de cette perte du foyer et du pays, auxquels on restait autrefois si dépendants et desquels on doit désormais se détacher pour conquérir un degré plus élevé de liberté intérieure. Dans le livre mentionné plus haut, on décrit l'étape dont il s'agit ici de la manière suivante: « ... Car dans ce monde nouvellement atteint comme dans le monde physique, pour déterminer avec précision un objet ou un lieu, il faut partir d'un certain point. Le disciple doit donc chercher quelque part un endroit qu'il soumette à une investigation approfondie et dont il prenne pour ainsi dire la possession spirituelle. Dans ce lieu, il doit se fonder un lieu spirituel, et rapporter à lui toutes ses découvertes... On est né dans son foyer, sans y être pour quelque chose, et on y rattache instinctivement toute une série de représentations pendant toute sa jeunesse, et à partir desquelles on éclaire désormais machinalement le monde vécu jusque là. Son foyer spirituel, en revanche, on se le construit parfaitement consciemment. C'est la raison pour laquelle on juge donc

en prenant référence sur ce lieu et dans un sentiment de parfaite liberté. – Cette formation d'un foyer spirituel, on l'appelle **construire une maison** dans le langage de la science cachée. » Sans exercer cet art de l'édification intérieur d'une maison, qui est aussi une affaire religieuse et appartient aux mystères les plus importants de la vie chrétienne, toute construction extérieure, parce qu'elle est simplement bâtie de bas en haut, n'est qu'efforts inutiles voués au déclin. Ce sera donc à l'avenir faire preuve de réalisme que de se conformer à ce qui est vivant, en se transposant dans la situation de Pierre sur le mont Tabor et de dire comme lui: « Ici, il est bon que nous soyons; Édifions donc nos maisons ». La vie religieuse chrétienne devrait être dans cette mesure une ascension continuelle de ce mont sacré. Même pour celui qui ne reçoit pas aussitôt la grâce de contempler la forme de lumière du Christ, comme les trois Apôtres; Qui recherche d'abord la proximité du Ressuscité, en étant dévoré d'impatience ou bien en le pressentant, peut déjà entrer dans le mystère de la construction d'une maison. C'est au fond l'essentiel de la vie sacramentelle renouvelée: Devant l'autel, où s'accomplit l'acte de consécration, tout un chacun, dans le recueillement profond et vrai de son âme, entre dans le rôle des Apôtres, et approche le mystère de l'édification d'une maison. Donner une demeure parmi les hommes à l'intention du Ressuscité, faire entrer le ciel sur la terre, édifier une maison pour la vie spirituelle dans le domaine de la substance terrestre, deviendra de plus en plus le coeur de la vie chrétienne et surtout en fin de compte de l'existence humaine. On peut exprimer ainsi ce mystère pour toute la vie en général: L'homme doit veiller à ce que, là où il se trouve, il y ait aussi place pour son génie. Alors s'ajoute à l'édifice terrestre, un édifice céleste depuis le haut vers le bas. On peut amener un rajeunissement dans le monde devenu vieux parce que des hommes apprennent à aller chercher dans le ciel cet élément de rajeunissement, le seul endroit d'où il peut provenir. L'éclat d'or de la Jérusalem céleste s'enfonce dans le sol terrestre, même si celui-ci n'est jonché que des décombres et des signes du déclin.

En nous approchant de cette tâche de « construire une maison », qui est inhérente au Christianisme, nous en arrivons en même temps dans le domaine de ce mystère dont le sens fut dérobé pendant des siècles à la compréhension de la chrétienté: Le mystère du pain et du vin. Le sacrement du pain et du vin n'a pas été instauré uniquement pour le besoin de rédemption de l'âme humaine. Le sens du Christianisme va bien au-delà des hommes: La création entière avec les règnes naturels, que Paul désigne comme la création en attente qui gémit d'espoir, doit être pénétrée par le courant qui coule des sources du Golgotha. L'être humain ne doit pas seulement participer

activement à la rédemption du fait qu'il y aspire vivement. Il y prend part autant qu'il sert activement le courant qui traverse tout ce qui est humain et terrestre. Le pain et le vin, en tant que représentants de la nature terrestre, sont les signes de reconnaissance d'une nouvelle ère cosmique au sein de la vie religieuse. Qu'est-ce que cela veut dire que le vin et le pain sont devenus désormais le corps et le sang du Christ ? Cela veut dire que le Christ passe dans la nature terrestre et, d'en haut, se met à édifier le nouveau ciel et la nouvelle terre au milieu même de la planète en plein déclin.

Une compréhension correcte du pain et du vin peut fonder vis-à-vis de la terre une attitude religieuse complètement nouvelle, mais qui est à vrai dire déjà établie depuis le commencement dans le Christianisme. De grands esprits de l'histoire moderne, qui s'efforçaient de prendre leur essor au-dessus de la vie égoïste des âmes au sein des sectes et des églises, en ont toujours recherché une expression. Ainsi Novalis, qui était issu de la confrérie des Frères Moraves, l'un des courants protestants les plus fervents, déclarait: « Nous sommes en mission. Nous sommes appelés à la formation de la terre. » Il approchait plus nettement encore le sens cosmique du Mystère du Christ dans ces paroles: « Si Dieu a pu se faire homme, Il peut aussi se faire pierre, plante, animal et élément, et il existe peut être de cette manière une rédemption continuelle dans la nature. » De telles paroles veulent éveiller une disposition d'esprit chrétienne qui considère aussi, au-delà de la nécessité de rédemption humaine, un besoin de rédemption de la création et qui voudrait participer à cette orientation du regard que le Christ dirige sur la terre, en collaborant à l'édification de la nouvelle création du haut vers le bas. Frédéric Nietzsche, qui rejeta avec tant de passion le christianisme traditionnel, en se désignant lui-même comme l'Antéchrist, prononçait des paroles profondément chrétiennes, finalement, lorsqu'il disait: « Restez donc fidèles à la terre, mes frères. » C'est en effet la raison pour laquelle la terre ne peut pas être considérée banalement comme une vallée de larmes, parce que le Christ Lui-même ne l'a pas trouvée indigne en abandonnant le ciel pour en faire le lieu de sa Destinée. La parole de Rainer Maria Rilke approche aussi en tâtonnant du christianisme cosmique: « Quelle est donc ta mission la plus urgente, sinon la transsubstantiation ? Terre, t'aimer je le veux ! ». Elle est un tâtonnement vers un christianisme cosmique. Dans sa poésie la plus élaborée et la plus chaleureuse, Christian Morgenstern pouvait évoquer ce mystère en faisant allusion au Christ qui s'est lié à la terre par sa mort et sa Résurrection:

...- à présent la Terre

Feu du ciel intériorisé:

Afin qu'elle devienne un jour Soleil.

L'image de la Jérusalem céleste montre cette terre qui devient soleil. Elle éveille un pressentiment quant à la manière dont la sphère solaire pénètre totalement la terre. C'est le profond mystère de la Transsubstantiation, de la métamorphose du pain et du vin. Et celui-ci est le même mystère que celui de la Résurrection, par laquelle le Christ arracha au règne de la corporéité putrescible le corps spirituel transsubstantié, dans lequel il se montra aux disciples. La vision de la Jérusalem céleste montre l'achèvement de ce qui a commencé au Golgotha. Novalis l'exprime avec une inimitable précision imagée:

Comme Lui, animé du seul amour, s'est entièrement donné à nous

Et s'est couché dans la terre, telle la Pierre de Fondation de la ville de Dieu.

En ayant fait de nouveau du mystère du pain et du vin, le point central de la vie religieuse renouvelée de la Communauté des chrétiens, nous tentons de servir l'avenir de la nouvelle création, qui se trame dans le dépérissement de l'ancienne.



Dans les images particulières que nous montre le Témoin de l'Apocalypse lors de la description de la ville sainte, nous avons autant de plans, directives et indications architecturales concrètes en vue de l'édification spirituelle.

Le passage définitif de tous les rythmes et sonorités, qui étaient encore gouvernés par le nombre sept, au début de la succession dramatique des images, au rythme paisible du nombre douze, est ici d'une importance fondamentale. Dans la scène de la Jérusalem céleste, tout s'élève dans le rythme du nombre douze.

Là où le nombre douze apparaît, nous entrons dans le saint lieu du temple, qui est une variation spirituelle du dôme stellaire qui entoure la terre de ses douze constellations. Celui qui traverse toute l'Apocalypse avec un sentiment vivant du nombre prend part d'une manière plus élevée à l'expérience vécue par Parcival dans le domaine du Graal: « Ici le temps devient espace. » Sortant de l'agitation extrêmement tendue du cours temporel, nous parvenons dans l'espace spirituel solennel

d'un château cosmique du Graal, en nous approchant de la Jérusalem céleste à la fin de l'Apocalypse. Nous abandonnons derrière nous l'univers du nombre sept, qui domine tout ce qui est constamment en mouvement dans l'intériorité humaine. Le nombre douze déploie tous ses mystères, car l'intériorité recueillie devient ici à nouveau monde extérieur. En devenant pierres de construction du temple, les forces de l'intériorité édifient un temple qui fait naître un univers. **L'homme devient univers.** Après nous avoir décrit les dimensions de la Jérusalem céleste, les 12 portes, gardées par les 12 Anges, et sur les portes, les noms des 12 peuples de l'Ancienne Alliance, sur les fondations, les 12 noms des Apôtres de la Nouvelle Alliance, illuminée par les 12 pierres précieuses et les 12 perles, le visionnaire nous rend témoins de la manière dont l'Ange muni de la règle d'or prend les mesures et constate: "C'est la **mesure de l'être humain.**" La spiritualisation de la nouvelle création, qui s'amorce dans la ville éternelle, est en même temps une "humanisation", dans le sens le plus élevé.

Pour la préparation à l'entrée dans la Jérusalem céleste, dans laquelle l'être humain devient univers, l'humanité a dû s'ordonner sur la montagne sainte et former la troupe des 144 000. Le nombre douze et la loi interne de création qui lui est inhérente, se sont déjà ainsi manifestés. À présent, c'est à nouveau un grand multiple, le douze fois douze: Le mur que l'Ange a mesuré fait 144 aunes. Le nombre de l'intégralité universelle des possibilités individuelles resplendit sur tous les individus et sur toute la communauté.

Désormais, le mystère de la composition intégrale, de l'architectonique de l'Apocalypse, qui est elle-même un édifice spirituel, s'étale clairement devant nos yeux: La vision du Fils de l'Homme signifie le commencement du cheminement que le Témoin de l'Apocalypse nous engage à prendre en sa compagnie. La vision de la ville éternelle est la fin de ce chemin. La révélation des mystères universels les plus profonds émane de l'être humain, mais elle montre comment celui-ci devient univers. Et avant qu'il puisse le devenir, il doit passer par le stade humanité. Lorsque l'être humain, de par la force du Je supérieur, la véritable image de l'être humain, devient humanité, alors resplendit le grand multiple de douze parmi ceux qui sont rassemblés sur la montagne sainte, autour de l'Agneau. Le douze devient la loi dominante l'existence lorsque, sous le signe de la Jérusalem céleste et après qu'il a recouvré par le Christ son image divine, telle qu'elle lui était destinée à l'origine et qui le rend « semblable à Dieu », l'homme devient principe et matériau d'édification d'une nouvelle création universelle, d'un nouveau ciel et d'une nouvelle terre.

La loi du nombre douze, dans laquelle débouche l'Apocalypse, nous introduit dans l'atmosphère et la disposition d'esprit requises pour la lecture de l'ensemble du livre et même aussi pour la construction « à partir du haut ». Elle est tout autre chose qu'un sentiment égoïste de bonheur suprême. Ce que l'image de la ville sainte veut dire, on ne peut pas le comprendre à partir de l'agitation et des multiples occupations de la vie extérieure banale. La sérénité céleste qui émane de ce lieu où le temps devient espace, se trouve au-delà de tout sentiment personnel et aussi des souhaits et aspirations religieux personnels. Un signe peut nous aider dans la comparaison avec l'atmosphère champêtre qui s'exprime dans le Lieder de Brahms "Solitude champêtre" (écrit par Hermann Allmers):

Allongé paisiblement dans l'herbe verte et drue  
Je regarde au loin , bien au-delà des nues.  
Entouré de grillons qui strident sans cesse,  
Merveilleusement imprégné de l'azur céleste.  
Passent au-dessus de ma tête de jolis nuages blancs,  
Rêves charmants et paisibles sur ce bleu si solennel.  
Pour moi, c'est comme si, déjà mort depuis longtemps,  
Je les accompagnais dans la félicité des espaces éternels.

Au lieu de désirer ardemment partir de cette vallée de larmes, ne pourrions-nous pas nous imaginer que, morts depuis déjà longtemps, après avoir abandonné notre petite dépouille humaine derrière nous, nous serions encore parfaitement conscients de notre responsabilité, qui n'a pas encore cessé pour autant, vis-à-vis de la destinée de l'humanité continuant de vivre sur la terre. Le véritable chrétien doit en effet prouver ses capacités à être prêt, même au-delà de la mort, à continuer de participer à l'évolution et à l'édification ultérieures de la vie et de l'humanité sur la terre. Ce n'est que de cette manière, à partir de l'éternité vers ce qui est temporel, du ciel vers la terre, « comme si j'étais mort depuis longtemps », en liaison avec ceux qui ont franchi le seuil de la mort en chrétiens, que se place mon oeuvre et mon édification sur la terre au service de la ville céleste. Ensemble, avec ceux qui sont morts dans le Christ, je contemple depuis les hauteurs un autre monde sur la terre là en-dessous, à la recherche de quelques lueurs d'or et de cristal de la Jérusalem céleste.

Nous effleurons ici encore une fois le mystère qu'avec le franchissement du seuil de la mort, se relie de fait cette expérience la plus archétype qui soit, à la phrase: « Ici le temps devient espace. » Dans le panorama de la vie, qui nous entoure après la mort, comme le souvenir total, vision rétrospective intégrale de notre de vie, tous les contenus particuliers qu'avait traversés notre vie dans le cours temporel, sont exposés devant nous comme des peintures sur une grande coupole spirituelle. Dans la mesure où notre vie a été animée des sentiments du Christ et que notre action s'est placée au service du Christ à l'oeuvre au sein de la terre, alors quelques reflets d'or de la Jérusalem céleste viennent se tramer dans cette grande vision rétrospective de la vie.



Le visionnaire Jean précise que la ville céleste est aussi large, que haute et profonde. Cette description suffirait déjà pour réfuter toutes les notions commodes des béatitudes de chez ceux qui se représentent le monde de la rédemption selon la mesure des jouissances terrestres. C'est un grand cristal cubique qui se forme devant nos yeux, en tant que forme générale de la ville céleste. Sur la terre, c'est le sel qu'on trouve en abondance cristallisé de cette manière. Nous voyons donc que la Jérusalem céleste est en même temps l'accomplissement des paroles chargées de sens que Jésus a prononcées à l'intention de ses disciples dans le Sermon sur la montagne: « Vous êtes le sel de la terre. » C'est dans une relation identique que surgit à présent l'image de la Jérusalem céleste déjà en germe depuis ce temps: « Elle ne peut plus rester cacher la ville qui se trouve sur la montagne. » Les hommes qui deviennent le sel de la terre, conformément à la parole du Christ, constituent avec leur vie intérieure le matériau de construction de la Jérusalem céleste. En eux, l'être humain devient vraiment univers.

Chaque indication que nous donne l'Apocalypse sur la substance édifiant la ville céleste, nous le confirme. De trois espèces sont les substances de lumière: Pierres précieuses, or et perles.

Les fondations sur lesquelles sont gravés les noms des 12 Apôtres sont décorées des 12 pierres précieuses. En premier lieu le jaspe, dont les reflets multiples donnent sa physionomie à la ville: « La ville resplendit dans la gloire de Dieu, et sa lumière est comme celle de la plus précieuse des pierres, le jaspe lumineux. » « Et la muraille est construite en jaspe. »

Pour notre monde, lorsque le soleil se lève, les lumières des étoiles sont éteintes par la suprématie de la lumière de l'astre du jour. Par la dualité du jour et de la nuit, nous voyons soit le soleil, soit les



étoiles. Dans la ville éternelle, les étoiles et le soleil brillent en même temps, et de l'intérieur même de la ville. Le scintillement coloré des étoiles, que sont ces 12 pierres précieuses, n'est pas éteint par la lumière cristalline de l'or solaire, mais comme intégré et enchâssé dans sa qualité solaire: « La ville était elle-même d'or pur, comme un cristal d'une pure transparence. » « Les rues de la ville étaient d'or pur, comme du cristal transparent. » Le sol, les surfaces, où tout se meut, sont de l'or cristallin, au travers duquel le regard pénètre dans les fondements de la ville.

Viennent s'y adjoindre enfin les douces lueurs des 12 perles: « Les 12 portes étaient 12 perles; Chacune était faite d'une pierre. » Il n'est possible d'entrer dans la ville que sous le signe du mystère qui se dissimule dans le symbole de la perle.

La substance d'or cristalline, dont la ville est construite, en particulier son fondement et son sol, est l'étape évolutive ultérieure de la "mer de verre", dans laquelle la nouvelle création purifiée s'était cristallisée dans l'océan du devenir. L'éclat rouge du feu, qui différenciait la mer récemment cristallisée de la première création, parce que la chaleur de l'âme et la force de l'amour de l'homme faisaient désormais partie de la substance edificatrice, s'est affiné en or pur qui rayonne comme un soleil. « La ville n'a plus besoin de soleil, ni de lune pour l'éclairer, car la gloire même de Dieu l'illumine et sa lumière c'est l'Agneau. » La succession du jour et de la nuit n'existe plus dans la ville céleste. Les « noces de l'Agneau » sont célébrées. La terre et le soleil sont de nouveau réunis ici. La « nouvelle terre » est elle-même soleil. Le principe de l'Agneau, le sacrifice d'amour de l'entité du Christ, est devenu point de cristallisation du monde. C'est ce mystère qu'effleure la poésie de Christian Morgenstern qui dit à la fin du devenir solaire de la terre:

Lumière est amour, – Trame solaire

Rayonnement d'amour d'un monde

D'entités créatrices...

Lorsque derrière la lumière solaire qui illumine le jour, se voile l'amour des dieux créateurs, alors l'amour eschatologique de Dieu, qui est en même temps le point de convergence de toute humanité authentique, en tant que Fils de l'Homme, deviendra la source de lumière du nouvel éon. Les cristaux d'or ne sont rien d'autres que les coeurs humains traversés de l'action du Christ et dont la qualité solaire est devenue univers. Que par l'activité de son coeur spirituel, que le nouveau Testament désigne par "foi", l'homme accueille en lui la force de Celui qui est le soleil Lui-même,

alors il incorpore sa propre entité devenue lumineuse, dans la formation cristalline de la Ville-Dieu. Une lueur prémonitoire de la Jérusalem céleste s'annonce partout, ne serait-ce d'abord qu'au niveau de l'âme et non encore au plan corporel, lorsque nous faisons cette expérience: Amour est lumière – Trame d'amour, rayonnement solaire d'un monde d'entités créatrices...

Dans les légendes et aussi dans l'histoire de l'art, il existe maints motifs qui donnent l'impression d'être autant d'impressions prophétiques, constituant cette base d'or cristalline formant la ville céleste. Dans quelques descriptions du château du Graal, on rapporte que le sol des grandes salles sacrées était fait de cristaux transparents, au travers desquels on pouvait percevoir l'intérieur de la création et toutes les créatures végétales et animales. Dans les récits légendaires des pèlerins au Moyen-âge, le sol du palais du Roi-Prêtre Jean, dans le lointain Orient, était décrit de manière semblable. Une étude d'histoire de l'art serait extrêmement profitable pour suivre l'évolution de ces motifs imaginatifs fondamentaux dans l'histoire de la mosaïque ou autres revêtements de sol, comme les tissages de tapis. Qu'il ne soit fait mention ici que de deux exemples: En Palestine, en bordure du lac de Tibériade (ou Guennésareth) où eut lieu le miracle des pains, on a découvert il y a 20 ans, le sol de mosaïque sublime d'une basilique chrétienne primitive qui récapitule de manière figurative toute la création dans des formes végétales et animales vigoureuses. À Anacapri, la petite église baroque possède un sol fait d'une sorte de porcelaine coulée et recouvert de dessins représentant des lions et des agneaux, des oiseaux et des serpents vivant en paix au milieu d'un jardin luxuriant. (C'est le cas aussi de la mosaïque magnifique du sol de la Villa Casale, près de Piazza-Armérina en Sicile. N.D.T.)

Comme les cristaux d'or révèlent que le soleil est de nouveau dans la terre par le Christ, les pierres précieuses montrent que celle-ci porte aussi désormais les richesses du ciel étoilé dans ses vertus au multiples degrés de couleurs. La terre devient soleil par la pure activité du sentiment au niveau du coeur aimant; Par les pensées transsubstantiées et spiritualisées, par lesquelles l'homme a arraché et conquis sa nature spirituelle à la pesanteur et s'est relié de nouveau aux étoiles, la terre devient elle-même un cosmos stellaire, une concentration de tout le firmament étoilé avec ses scintillements de diamants. La dominance du Jaspe, comme la première parmi les 12 pierres précieuses, nous laisse

reconnaître la grande arche qui s'élève au-dessus de l'Apocalypse et relie les images du début à celles de la fin. Entre les missives et les sceaux, le Père Universel est décrit comme un personnage de Jaspe, trônant au milieu des multiples figures de la vision des 24 Anciens. Il n'apparaît pas sous un aspect humain, mais à la manière d'une pierre précieuse dont le centre rayonne d'éclairs et d'éclats aveuglants. L'énergie des pensées pures rayonne de Dieu sur les hommes. C'est aussi un aspect du mystère du Graal, puisque c'est le moment de rappeler que la coupe du Graal a été polie dans le jaspe. En devenant univers, l'homme amène finalement la création elle-même à avoir le visage stellaire de Dieu. Dans la ville éternelle, Dieu trônant est monde, le créateur est Lui-même devenu Création.

Quel est enfin le mystère des perles, dont sont faites les 12 portes ? Dans la nature, les perles se forment chez les mollusques, que l'on fait souffrir en introduisant un corps étranger, par exemple un grain de sable, sous leur coquilles. L'animal surmonte la douleur en transformant le corps étranger en une pierre précieuse. Ce processus de la nature peut et doit devenir l'un des symboles les plus importants de la vie intérieure de l'être humain: Les portes de la ville divine, ne peuvent être franchies que sous le signe et le principe de la perle; Donc plus l'homme apporte avec lui de souffrances métamorphosées en perles dans son âme, plus il peut participer à la nouvelle création.

Comme l'or révèle le soleil dans la nouvelle terre, comme les pierres précieuses font briller les étoiles en elle, les perles témoignent de la métamorphose de la lune incorporée dans la terre. Lorsque après avoir traversé toutes les épreuves de la destinée, la volonté de l'être humain s'est élevée à la pure catharsis, alors le nouvel univers reçoit ses portes, par lesquelles peut entrer celui qui en est digne quant à sa maturité.

Nous avons vu que la prostituée Babylone disposait aussi, à sa manière, d'or, de pierres précieuses et de perles. On a entendu retentir ensuite la malédiction annonçant la chute de Babylone par ses paroles: "Malheur, malheur! La grande ville vêtue de byssus, de pourpre et d'écarlate, chamarrée d'or, de pierres précieuses et de perles !. Et en une heure seulement, tant de richesses furent détruites" (18, 16-17). C'est en dehors de toute magnificence accessoire, que tout cela a été intériorisé dans la Jérusalem céleste et est devenu le cosmos d'une nouvelle création. Les perles, dont s'affublait la grande prostituée, ne sont aucunement l'acquis de souffrances traversées et surmontées. L'état d'esprit matérialiste est de ce fait même caractérisé par le fait qu'il ne peut pas comprendre la valeur et le sens de la souffrance, de la maladie et de la mort. La prostituée Babylone se pare des perles qui sont le produit de la souffrance et de la détresse des autres. Son principe, c'est le pouvoir. Mais cette

usurpation superficielle ne fait qu'augmenter la pesanteur, qui provoque finalement la chute dans l'abîme.

Dans la chapitre 12, surgit une image de l'âme, aussi bien de l'univers que de l'être humain, comme la femme dans le ciel, revêtue du soleil, de la lune et des étoiles. L'image de la fiancée Jérusalem, avec l'or, les perles et les pierres précieuses en est une métamorphose ultérieure. À présent, l'âme de l'humanité n'est plus uniquement revêtue du soleil, de la lune et des étoiles: Elle est devenue un univers et porte en elle le soleil, la lune et les étoiles comme autant d'éléments constitutifs. Après avoir intériorisé le cosmos, elle est devenue le cosmos. Le monde intérieur s'extériorise. La ville divine est construite par l'incorporation du soleil intériorisé, de la lune intériorisée et des étoiles intériorisées.

## **Damas et Patmos**

À la base de tous les efforts d'un renouveau chrétien se trouve l'élan du coeur et la conscience d'un engagement qui consistent, après des années d'engourdissement de l'Église, à se ressourcer en puisant à la vie chrétienne des origines. Mais, pour les époques qui ont suivi l'extinction de l'enthousiasme des origines, si on veut attirer exclusivement l'attention sur ce qui reste de positif, alors on peut dire que les quelques siècles du Christianisme primitif ont été dans le même rapport avec les autres siècles, plus nombreux, que l'Apocalypse l'est avec les Évangiles.

Lorsque le Christianisme entra dans le monde, il n'avait pas franchement ce caractère simplement conservateur qu'on rencontre attaché à la prêtrise et qu'il a pris au cours de l'histoire de l'Église. L'élément dramatique qui bouleversait l'âme, cette impatience de l'annonce messianique, par laquelle l'humanité s'était portée au devant de la venue du Christ, s'est poursuivi dans le Christianisme primitif en prenant la forme d'une tension extrême de nature prophétique et eschatologique. Les trois années d'accomplissement suprême, alors que le Sauveur divin, désiré avec tant d'ardeur, cheminait parmi les hommes sur la terre, n'ont apaisé à aucun moment cette effervescence provoquée par la grande espérance. Même la réunion de Jésus et de ses disciples enflamma aussitôt une nouvelle attente pleine d'espoir pour l'avenir. Le Christ Lui-même attira l'attention sur la même espérance. Il leur donna des instructions les incitant à scruter l'horizon pour attendre la venue de quelque chose de bien particulier, dont l'imminence ne s'annonçait qu'à partir de ce moment: « Quelques-uns parmi vous ne goûteront pas la saveur de la mort, jusqu'à ce qu'ils aient vu le Fils de l'Homme qui viendra sur les nuées du ciel. » Qu'ont bien pu se représenter les disciples, alors que, dans les enseignements de Jésus, revenait sans cesse cette image du Fils de l'Homme venant sur les nuées dans le ciel, reliée à la prédiction que l'humanité sombrerait bientôt dans l'affliction, les tourments et les embarras les plus grands qui soient ? Il nous suffit de penser à ce que le Christ dévoile aux disciples, tandis qu'il leur fait en quelque sorte ses adieux sur le Mont des Oliviers, juste avant le Vendredi saint: Aucune pierre du temple ne restera en place, la tourmente embrasera l'air, la mer submergera les côtes, les cris de guerre s'élèveront autour des âmes, mais ensuite apparaît ceci: Le Fils de l'Homme vient sur les nuées dans le ciel.

Dès les premiers moments, l'atmosphère eschatologique et l'attente de l'avènement furent implantées dans les âmes des premiers Chrétiens et la totalité de l'époque chrétienne primitive en fut marquée. Par la suite, on s'est naturellement reporté par la pensée à ce qu'ont vécu les disciples en Palestine, alors qu'ils voyageaient en compagnie de Jésus de Nazareth. On a d'abord ressenti le fait pascal comme la seule base solide sous les pieds. Mais l'attente de ce qui devait venir était presque plus importante que de se reporter par la pensée à la vie de Jésus de Nazareth. On avait le souffle coupé par cette attente. On a pris au sérieux un livre comme celui de l'Apocalypse, et on en a donc fait une expérience vivante, jusqu'à l'époque où la religion chrétienne fut proclamée religion d'état. Ce n'est qu'à partir de ce moment qu'on s'est mis à considérer le Christianisme en quelque sorte comme une affaire terminée et, au lieu de diriger son regard vers un avenir qui vous coupait le

souffle, on s'est contenté de regarder en arrière sur le premier événement christique, sur les trois années de la vie de Jésus entre le baptême du Jourdain et l'événement du Golgotha. On a conservé la tradition chrétienne, on a conservé ensemble les trésors de l'Église, en essayant de les comprendre aussi bien que possible. Mais le flambeau apocalyptique s'est éteint.

En réalité, l'histoire chrétienne a elle-même progressé bien au-delà de ce que nous pouvons nommer le premier événement christique. À partir des habitudes du penser actuel, lié à la matière, on tend à penser que l'attente du retour eschatologique de l'époque apocalyptique ne s'est pas réalisée et s'est donc révélée comme une tragique illusion. De fait, le cours du second événement christique est pourtant apparu dans toute sa puissance apocalyptique, non pas à vrai dire au plan physique sensible, mais au niveau d'un événement et d'une expérience suprasensibles. L'**événement de Damas**, vécu par **Paul** représente un premier commencement de la nouvelle venue du Christ. Cet événement, qui eut lieu quelques années déjà après l'événement du Golgotha, fut beaucoup plus important qu'on ne le pense habituellement pour l'entrée du Christianisme dans le monde et pour son expansion dans toute l'humanité.

Le premier événement christique s'était déroulé **devant** le rideau de la scène du monde. La divinité était venue au devant d'une humanité qui avait perdu le sens des mondes supérieurs et qui était donc réduite à la vision sensible terrestre. L'événement inouï s'était donc produit: La plus haute entité divine avait endossé le vêtement de la corporéité terrestre, pour être quand même visible à l'attention d'une humanité qui était devenue aveugle pour l'esprit. Le second événement christique, par lequel le Christianisme progresse et s'étend dans le domaine des forces spirituelles de l'univers, se déroule **derrière** le rideau de la scène du monde, ce rideau qui fut pourtant déchiré de haut en bas lors de la descente des ténèbres en ce Vendredi saint. L'humanité doit à présent trouver un accès à ce monde qui est au-delà du monde sensible. Des hommes doivent pouvoir devenir les témoins de ce qui se passe devant eux dans le domaine de l'esprit, en regardant au travers du rideau déchiré. Paul fut devant Damas le premier de cette communauté de témoins. Et l'événement de Damas devait être le point de départ du Christianisme historique au sens véritable. Et cela pas seulement parce que Paul devint un apôtre des peuples, et commença ses voyages par lesquels le Christianisme fut porté dans le monde. Mais ce n'est qu'à la suite de la rencontre du Christ avec Paul que les autres Apôtres furent capables de suivre l'impulsion de leur mission dans le monde. Si Paul ne les avait pas entraînés, ils seraient restés entravés longtemps encore. L'étincelle de Damas devait d'abord se produire. Que la force émanant du Golgotha saisisse l'humanité en grand, cela ne fut d'abord possible qu'après l'**expérience suprasensible** d'un homme, d'abord étranger, voire même d'un opposant. On doit le souligner aujourd'hui, parce que les concepts auxquels on s'est habitué, même dans les milieux ecclésiastiques, ne sont pas principalement appropriés pour prendre en considération une expérience suprasensible. On n'a pas la possibilité de se représenter un monde spirituel réel et c'est pourquoi les plus avisés des théologiens ont expliqué l'expérience de Damas comme étant de nature psychologique et donc dépourvue d'une importance objective. Que l'on parcoure la littérature théologique parue dans les années 1900 à 1910, l'on constate alors que la

conversion de Damas est traitée toujours et partout comme une énigme de nature subjective et psychologique. Que Paul y ait traversé une expérience réelle et qu'il ait rencontré là quelqu'un de réel, et qu'il n'ait donc pas été victime d'une hallucination, cela n'est presque jamais envisagé et étudié. On est donc aussi éloigné que possible d'y voir un événement objectif, de nature suprasensible, et donc de l'honorer, dans les faits, comme ayant formé le point de départ du Christianisme en tant que mouvement mondial.



Les disciples, qui étaient d'abord rassemblés autour de Jésus de Nazareth, et **Pierre**, le premier d'entre eux, ont vécu cette grâce fabuleuse de la destinée de pouvoir être présents lors de cet événement unique, pour lequel il n'y a jamais eu aucun parallèle, ni même d'équivalent dans l'histoire préchrétienne, pas plus qu'il n'y en aura dans l'histoire post-chrétienne: À savoir le cheminement, sous une forme humaine, de la plus haute Entité divine pendant trois ans sur la terre. Ils étaient là, ils ont vécu, parlé, mangé avec Lui, mais leur conscience ne fut pas à la hauteur de ce qu'ils ont effectivement vécu. Pierre était certes là, mais il n'a pas compris ce qui arrivait. Les événements profondément mystérieux, qui se sont produits dans les quarante jours séparant la Pâques de l'Ascension restèrent encore pour lui et les autres disciples, comme plongés dans un rêve. Bien sûr, il s'agissait déjà d'expériences qui les entraînaient dans le domaine suprasensible. Mais si les disciples ont pu côtoyer le Ressuscité, quarante jours durant, s'ils ont pu recevoir son enseignement et s'asseoir à table à ses côtés, c'était en premier lieu dû à la conséquence du fait qu'ils étaient de ses hommes simples du lac de Génézareth, portant encore en leur âme quelque chose de leurs anciennes facultés de clairvoyance. Leur nature enfantine perçut le miracle de la corporéité ressuscitée du Christ, sans qu'ils se sentent contraints de conquérir de nouveaux concepts (pour la comprendre, N.D.T.). En ce matin de la Pentecôte, alors que s'épanouissait le grand éveil en son âme, Pierre vécut en tout cas un événement qui se place au même rang que celui de Damas pour Paul : La grande clarté soudaine de son âme comblée par la présence de l'Esprit Saint. Mais l'événement de la Pentecôte amena encore chez lui la faculté de pouvoir au moins commencer à comprendre et à porter ce qu'il avait vécu. Il put dès lors, avec les autres, jeter un regard rétrospectif sur le contenu des trois années passées et commencer à saisir spirituellement cette grâce inouïe de la destinée, qui leur avait été échue. Les Évangiles en ont résulté. Les disciples restèrent attachés au premier événement christique, qu'ils pouvaient désormais considérer rétrospectivement sous ce nouvel éclairage. Ils avaient découvert la voie de **Jésus au Christ**. Ils commencèrent à comprendre ultérieurement de mieux en mieux le Christ chez Jésus. La totalité du courant issu de Pierre et des autres disciples, reste basée sur le premier événement christique, l'événement du Golgotha.

Il en allait tout autrement chez **Paul**, qui avait à peu près le même âge que Jésus de Nazareth et qui avait assimilé dans les écoles de Tarse et de Jérusalem l'enseignement le plus élevé du Judaïsme,

aussi bien que de l'Hellénisme. Il avait suffisamment eu l'occasion d'observer ce qui se produisait dans le cercle des disciples. Mais il se sentait repoussé par tout cela. Pourquoi ? Non pas qu'il eût été un homme mauvais, mais parce qu'il se faisait une idée trop puissante du Messie attendu, du Christ qui devait venir, pour être en mesure d'en reconnaître, ou d'en admettre, la présence dans l'homme Jésus. Il cultivait bien entendu la représentation d'une haute entité divine, qui devait intervenir dans l'histoire de l'humanité; Mais il provenait du courant extrême de l'Ancien Testament, qui considérait l'homme seulement comme une créature pitoyable à la suite du péché originel. Il avait une immense conception du Christ, mais une conception étriquée de l'homme. Et encore plus à l'égard d'un être humain qui avait été cloué sur une croix, comme un criminel. Cet impuissant, qui n'est parvenu à rien d'autre dans sa vie qu'à l'ignominie du poteau de torture, ne pouvait pas être le Messie. Et c'est la raison pour laquelle la haine de Paul et son hostilité se sont reportées sur le milieu dans lequel germait et commençait à vivre l'impulsion du Christ. Jusqu'à ce que le rideau se déchire pour lui aussi, et que la lumière de l'immense événement devant Damas, illumine violemment et brusquement son âme. Il s'est alors trouvé devant l'Entité du Christ et il a dû reconnaître que c'était bien Lui qui avait vécu dans l'homme Jésus de Nazareth. Il a vu le Christ dans une forme humaine. Et Celui-ci ne pouvait avoir cette forme que parce qu'Il s'était fait homme. Aussi inconciliables qu'aient été pour lui, jusqu'à cet instant, le divin et l'humain, il dû commencer à comprendre que Dieu et l'être humain sont devenus désormais un seul être. Au travers de l'expérience de Damas, par ce coup d'oeil jeté sur le monde spirituel, Paul progressa **du Christ vers Jésus**, tout comme Pierre qui, lui, avait trouvé le chemin de **Jésus au Christ**.

On n'est pas en droit de penser que Paul aurait subi une conversion devant Damas. La notion de "conversion" peut facilement induire en erreur ici. On pense que Paul est seulement devenu un homme de foi, consécutivement à l'instant de Damas. En réalité, la vie spirituelle, qu'il avait cultivée auparavant en son âme, l'avait transformé au point qu'il fallait simplement que les écailles lui tombassent des yeux. Ce n'était pas une disposition de l'âme qui avait été métamorphosée par l'heure damassienne, mais c'était un état de conscience. Il n'a pas subi une conversion, mais une illumination, qui s'est emparée de tout son être et qui a substantiellement nourri dès lors toute son expérience. Il fut par la suite au service de l'impulsion du Christ avec le même tempérament de feu, dont il avait fait preuve pour persécuter les Chrétiens auparavant. Après Damas, il resta donc le même penseur qu'avant Damas. Et c'est pourquoi cette expérience de Damas représente le début d'une impulsion du Christ capable de saisir la faculté du penser humain. Paul est celui qui, par sa nature autant que par sa destinée, réfute toute théorie visant à séparer la foi de la connaissance. Chez lui, foi et sagesse, Pistis et Gnosis ne font qu'un. Il connaît avec le coeur et il peut donc, pour cette raison, laisser rayonner de son front une pensée d'avenir pour laquelle l'humanité dans son ensemble ne peut pas être mûre. On a beaucoup étudié les lettres de Paul, mais on ne les a pas encore comprises à partir de leur source originale. On a tenté de les comprendre avec des concepts ecclésiastiques. Or, on ne peut les concevoir qu'à l'aide des concepts de l'expérience de Damas, car le feu de la source de Damas jaillit au travers de chacune de ses paroles. Ce sont des concepts inspirés, des idées qui affluent



directement de la connaissance suprasensible. On ne pourra l'apprécier à bon escient qu'à l'avenir. Le plus important, c'est ceci: Paul est celui qui, en tant que prématuré de l'humanité, a déjà fait l'expérience du retour du Christ. Ça n'a pas été inutile d'attendre le retour du Christ. Et de la même manière que Paul a traversé son expérience de Damas, de plus en plus d'hommes devront trouver aussi à l'avenir leur expérience de Damas. –

Outre Pierre et Paul, un autre se présente maintenant qui était présent et qui n'a pas seulement vécu la vie du Christ: Il l'a aussi comprise. C'était **le disciple que Jésus aimait**. Il devait aussi traverser un événement par lequel il s'éleva réellement à la hauteur d'où il prit connaissance des plus profonds mystères du Vendredi saint et de Pâques. Nous savons par Rudolf Steiner, que celui qui est devenu par la suite l'Évangéliste et Témoin de l'Apocalypse, Jean, est le même que celui qui est appelé Lazare dans l'Évangile de Jean. Lazare devait lui-même traverser la mort et la résurrection avant de pouvoir devenir le témoin initié de la mort et de la résurrection du Christ. À Béthanie, le mystère de l'initiation des anciens temples de l'Antiquité se prolongeait dans l'Évangile. Pourtant, au sommet de son âge, au beau milieu de son activité riche de sagesse et de maturité, à Éphèse, Jean devait encore découvrir son expérience de Damas et recevoir sa part du second avènement christique. Cela arriva après qu'il eut subi le martyre et les supplices des persécutions chrétiennes perpétrées par les césars. Aucun tourment ne put entamer le vieillard transfiguré. On le bannit donc en l'envoyant en exil sur les côtes d'Asie Mineure dans l'île rocheuse de Patmos. Il y mûrit le fruit de sa destinée qui l'avait à nouveau poussé dans le brasier de l'initiation: Il eut cette rencontre grandiose avec l'esprit qu'il décrit dans le premier chapitre de l'Apocalypse. Un son puissant comme celui d'une trompette le bouleversa et il se trouva devant Lui, dans Sa noblesse sublime, neuf fois répétée. C'est sous la forme primordiale de l'être humain, comme le "Fils de l'Homme" que le Christ lui apparaît. Cette forme se déploie dès lors, elle s'expose en tableaux qui se dressent pour ainsi dire l'un après l'autre et il en ressort tout l'Apocalypse: Les sept missives, les sept sceaux, les sept coupes de colère, comme provenant de l'image originelle de la sphère humaine et s'élevant en rondes solennelles. L'image de l'être humain devient enfin l'image de tout le contexte universel, pour aboutir à la dualité des villes où se produit la grande séparation des esprits, la Jérusalem qui descend du ciel et la Babylone qui s'effondre dans l'abîme.

**Pierre**, éveillé par l'événement de la Pentecôte, est l'homme de la **foi**. **Paul**, initié par l'événement de Damas, est l'initié chrétien, l'homme de la **gnose**, par laquelle la vie de la connaissance est saisie par l'entité du Christ. **Jean**, qui puise à l'événement de Patmos, répétant à un niveau plus élevé, l'événement vécu par Lazare, est le **Visionnaire**. Si Pierre a été déterminant jusqu'à présent pour le Christianisme historique, il devra le rester à l'avenir, car sans la simple foi, l'homme ne trouve pas sa voie dans la connaissance. L'humanité de l'avenir recevra pourtant ses instructions de Paul et de Jean. Un Christianisme paulinien et johannique doit venir, c'est-à-dire que l'humanité doit se rattacher intérieurement à Damas et à Patmos et donc au second événement christique.



Voulons-nous faire brièvement et correctement le point à ce stade de l'évolution du Christianisme où nous nous trouvons, nous sommes alors forcés de parler d'une expérience européenne de Damas qui s'est produite au dernier tournant du siècle et par laquelle le Christianisme est spirituellement entré dans une nouvelle situation, même si cela n'a pas été perçu par des cercles plus larges.

L'évolution moderne s'est effectivement déroulée par le fait que depuis le haut du Moyen-âge la science a particulièrement élaboré une connaissance du monde physique dont émane aussi la technique. La vie religieuse est restée en arrière. Les théologiens ont inventé la formule de la séparation entre la foi et la connaissance. On a laissé la connaissance suivre sa propre voie. La foi est restée de côté et a finalement perdu son influence sur le courant scientifique qui, selon un rythme de plus en plus accéléré, s'est débarrassé de tout cheminement divin pour parvenir à notre époque aux abîmes des mondes infra-terrestres. De fait, au sein des formes traditionnelles de l'Église, le courant religieux est spirituellement resté à des siècles en arrière, parce qu'il n'a pas pu suivre l'évolution moderne qui s'est emparée des domaines de la science et de la technique.

Mais c'est à présent en 1879, qu'un jeune homme de dix-huit ans commence des études de sciences naturelles, de mathématiques et de philosophie à l'école polytechnique de Vienne. C'était un homme moderne et conséquent, doté d'un esprit libre comme peu le sont d'ordinaire. La tradition religieuse ne le concernait pratiquement pas. Il n'avait jamais appris à connaître les Évangiles dans sa jeunesse. Il devait suivre le cheminement du penser dans toutes ses conséquences. Mais il devint bientôt évident pour lui – parce que des pressentiments du monde suprasensible traversaient aussi son âme et que le monde des défunts lui était bien présent – que le penser, tel qu'il était devenu, était en grand danger. Il menaçait de dépérir dans un simple intellectualisme cérébral, dans lequel il devenait abstrait et ne saisissait plus que l'aspect matériel et superficiel de l'existence. Il tenta donc de toutes ses forces de restaurer la dignité originelle et la toute puissance du penser.

Rudolf Steiner a infatigablement lutté durant toute sa jeunesse pour qu'on appréhende avec justesse le processus de connaissance en tant que tel. Ce qui importe, c'est que la connaissance humaine se compose de deux éléments. D'un côté, elle nous offre la perception sensible au travers du monde des sens. Mais, d'un autre côté, nous devons élaborer par la pensée ce que nous percevons. À la perception nous adaptons un concept. Par l'intellectualisme des temps modernes, les hommes croient que la réalité est ce que les sens nous montrent et ce que nous saisissons de nos mains; Et que l'apport de notre penser n'est qu'un simple accessoire humain. Dans ses premières oeuvres sur la théorie de la connaissance, Rudolf Steiner a fait ressortir avec force, au contraire, que les sens ne nous donnent qu'une moitié de la réalité et que la seconde moitié, qui n'est pas ouverte au sens, est perçue par le penser, si bien que le penser constitue l'organe délivrant la seconde moitié de la réalité. Les deux moitiés se réunissent et s'équilibrent: La perception et le concept. On atteint avec cela le point de levier pour surmonter le matérialisme et pour acquérir une conception du monde conforme à

l'esprit et au réel. On a ainsi trouvé le chemin d'une reconnaissance du penser, en tant que germe de la perception suprasensible et comme l'oeil de l'esprit. À cette réhabilitation de l'activité du penser, devait suivre la réhabilitation des pensées elles-mêmes: Le penser devait être libéré de son dérapage dans l'intellectualisme et être relevé à sa juste place. Des voies devaient être frayées pour éduquer le penser avec les autres forces de l'âme et donc le renforcer, afin que commence à éclore, au sein de la pensée libre de l'homme, la fleur de la perception suprasensible. Lorsqu'en 1897, Rudolf Steiner quitte Weimar et s'installe à Berlin, il a déjà édité les oeuvres scientifiques de Goethe et rédigé ses ouvrages philosophiques principaux. Il doit dès lors s'engager énergiquement sur la voie dégagée par lui-même et traverser le rideau, le mur du monde sensible. Et il le traverse. Il nous apprend comment, vers la fin du siècle dernier, à l'issue de nombreuses épreuves et luttes pour la connaissance, il est arrivé à un moment clef que l'on peut caractériser comme l'expérience européenne de Damas. Il est parvenu là où il fut capable de contempler l'environnement des sphères suprasensibles au moyen d'une faculté du penser éduquée et élevée au niveau de la clairvoyance. Il pouvait dès lors commencer à développer les images du monde suprasensibles sous la forme de ce qu'il a appelé par la suite l'Anthroposophie. Et ce qui apparut dès lors à son propre étonnement et bouleversement fut ceci: Au moment où le monde derrière le rideau s'ouvrit, il vit, comme les astronomes le pensent, au sujet du monde extérieur tournant autour d'un soleil: Un Soleil spirituel, l'entité du Christ, formant le point central et lumineux de tout le cosmos suprasensible. Un homme a donc rencontré l'entité du Christ en progressant sur un pur chemin de connaissance, indépendamment de toute tradition religieuse. Il traversa aussi à cette occasion un profond bouleversement religieux, non pas dans le style d'une conversion piétiste, mais en y accédant par la connaissance, qui lui en accorda la grâce. C'est ce qui est arrivé pour Paul, qui en vint à rencontrer le Christ alors qu'il n'y comptait absolument pas. L'expérience de Damas vécue par Paul a trouvé une analogie absolument moderne dans la vie de Rudolf Steiner.

(On peut lire en effet dans *Autobiographie*, Éditions Anthroposophiques Romandes. Vol.II, pp.130 & 131: Ma position à l'égard du christianisme illustre très clairement que, dans l'élaboration de ma science spirituelle, je n'ai jamais emprunté la voie que beaucoup m'attribuent. D'après eux, j'aurais, pour ce faire, simplement rassemblé des données d'anciennes traditions et travaillé à partir de doctrines gnostiques et autres. Or, les données de connaissance spirituelles contenues dans le « Christianisme en tant que fait mystique », je les ai directement puisées au sein même du monde de l'esprit. C'est uniquement pour montrer aux auditeurs de mes conférences et à mes lecteurs la concordance entre les résultats de mon investigation spirituelle et les traditions historiques, que je me suis reporté à ces documents et leur ai fait place dans mes exposés. Je n'ai jamais rien introduit dans ces derniers qui fût emprunté à ces documents, sans en avoir préalablement eu la vision spirituelle.

Cette époque, où j'avais formulé sur le christianisme certains propos dont le sens littéral semblait en contradiction avec ce que j'en ai dit plus tard, fut aussi celle où le vrai

christianisme avait déposé en mon âme un germe qui s'y épanouit peu à peu sous forme d'une apparition relevant de la connaissance intérieure. Au tournant du siècle, ce germe n'a jamais cessé de se développer. Les épreuves intérieures mentionnées se situent juste avant. L'évolution de mon âme fut marquée par le fait d'être spirituellement placé face au Mystère du Golgotha par un acte de connaissance au plus haut degré intime et solennel. N.d.T.)

Une perspective d'investigation des mondes suprasensibles fut désormais ouverte. Rudolf Steiner devint investigateur de l'esprit, et il ne pouvait l'être que dans un sens fondamentalement chrétien, parce que la source lumineuse, qui éclairait désormais sa démarche, était l'entité du Christ elle-même. Il pouvait donc indiquer le moyen et la voie permettant un renouvellement intérieur de tous les domaines de la science. Une science naturelle chrétienne existe donc depuis ce moment-là. Non pas comme s'il était toujours question du Christ. Mais la nature y est explorée avec le même regard qui plonge au travers du rideau spirituel de Damas. Les lois légitimes de tous les règnes de la nature sont soumises à la même investigation de connaissance par l'esprit humain auquel s'est ouverte aussi la rencontre avec la Christ. La foi et la connaissance ne se sépareront plus; C'est un principe de connaissance par lequel la tête et le coeur collaborent l'un avec l'autre. L'arrogance méprisante de l'intellectualisme est surmontée, mais aussi ce qui relève de l'action banalement édifiante de la sensibilité: Le penser devient pieux et le sentiment s'illumine. Depuis cet instant, lors duquel Rudolf Steiner, comme il le décrit lui-même « s'est trouvé devant le mystère du Golgotha par l'acte de connaissance le plus solennel qui soit », le Christianisme est lui-même entré dans une nouvelle phase. La possibilité existe depuis lors de lire dans l'Apocalypse la totalité du monde et aussi celle de la destinée de notre époque. Le Christianisme devient apocalyptique, et la Révélation de Jean émerge de son obscurité. Car on ne peut lire cet écrit scellé de sept sceaux que si l'on connaît un tant soit peu le monde spirituel qui y est décrit.



La perspective chrétienne qui s'ouvre à nous dans l'Apocalypse, révèle à nous, hommes modernes, que l'entité du Christ, qui a revêtu une forme humaine et a marché sur la terre il y a 2000 ans, ne reste pas immuable, mais s'approche de nous et vient frapper à nos portes. Quelqu'un veut en effet entrer et veut se faire accepter par la conscience de l'être humain. Mais cela exige que les hommes aient largement étendu leur propre capacité conceptuelle bien au-delà des concepts matérialistes. On doit penser en plus grand. En conquérant un regard dépassant ce qui est tangible et qui peut rester fixé sur une plaque photographique, la totalité du monde sera de nouveau reconnue dans sa vérité. De cette manière aussi, on devient attentif au bon moment à ce point nodal de l'évolution, autour duquel quelque chose de nouveau se manifeste dans toute son acuité. Depuis le début de 1910, par exemple, Rudolf Steiner ne s'est jamais lassé de faire observer que le second avènement du Christ, dont nous avons les premières indications humaines et prophétiques dans l'expérience de Paul à Damas et dans

celle de Jean à Patmos, allait entrer dans une phase aiguë à partir du premier tiers de notre siècle, et donc à partir 1933. Cela exigeait donc de l'humanité qu'elle ait renforcé sa conscience à ce moment et qu'elle se soit brusquement réveillée au plan psychique. De larges milieux avaient certes senti confusément qu'à cette date quelque chose de radicalement nouveau venait à échéance. Mais on le recherchait sur le plan de la vie extérieure, et donc l'humanité ne put que voir arriver les caricatures démoniaques et les contre-images de ce dont il s'agissait. De grands simulacres apparurent au plan physique, qui n'étaient rien d'autres que les ombres noires d'événements qui avaient leur réalité sur un plan supérieur. –

La vision de Damas de Paul, comme celle qui déclenche à Patmos la rencontre décrite par Jean dans le premier chapitre de l'Apocalypse, ont ceci en commun que le Christ leur apparaît sous une forme humaine, comme le "Fils de l'Homme". Cela renferme une loi fondamentale de la seconde venue du Christ.

Lors de sa première venue, alors qu'il était incarné dans l'homme Jésus de Nazareth, les Sainte Écritures le désignent comme le "Fils de Dieu". Certes, il s'était fait homme, mais il se distinguait des autres hommes dans le fait qu'en lui, il n'y avait pas seulement une nature humaine, mais aussi une haute individualité divine incarnée. Mais si on évoque à présent son "retour", qui doit advenir dans le plan suprasensible, alors on le désigne dans les Évangiles, et cela toujours du reste, comme le "Fils de l'Homme": "Le Fils de l'Homme qui doit venir sur les nuées du ciel". C'est très instructif. Une double incarnation humaine du Christ a donc lieu: L'une, il y a 2000 ans, dans le corps humain de Jésus de Nazareth, mais une incarnation spirituelle lui succède: L'entité du Christ, qui est la plus haute entité divine, se revêt d'un corps purement éthérique, qui porte en lui l'archétype de l'être humain. Il s'agit donc réellement du "Fils de l'Homme", l'Homme-Esprit, devant Damas et à Patmos, parce qu'en ces lieux, apparut au-dessus de l'humanité terrestre, l'idéal humain, l'archétype spirituel de l'être humain. Cela procure une clef essentielle pour comprendre la Révélation de Jean aussi bien que les Lettres de Paul. Nous comprenons pour cette raison que Paul, après Damas, est en état de développer une anthropologie merveilleusement vaste. Dans ses lettres, nous trouvons toujours de telles paires de concepts comme: l'homme **terrestre** - l'homme **céleste**, arrachez le vêtement de l'**ancien** homme et revêtez celui du **nouvel** homme, le **premier** homme Adam et le **second** Adam, qui est identique au Christ. Paul décrit aussi la triple organisation de la nature humaine: l'homme **corporel**, l'homme **psychique**, et l'homme **spirituel (pneuma)**. Il esquisse donc une anthropologie dont les Chrétiens n'ont encore fait aucun usage, parce qu'ils ont continué d'introduire dans le Christianisme historique le mépris de l'être humain issu de l'Ancien Testament. Par la lumière de Damas, Paul est initié à l'image de l'homme, à la ressemblance de l'être humain à Dieu. L'homme a perdu cette ressemblance originelle avec Dieu, mais par le Christ, nous sommes de nouveau reliés à notre vraie nature humaine originelle qui plane au-dessus de nous.

La grande anthropologie correspondante du Témoin de l'Apocalypse, se trouve dans l'image de la gloire du Fils de l'Homme, restauré dans ses neuf éléments constitutifs rassemblés, à partir de laquelle tout le drame du devenir peut se déployer.

Le Christianisme Paulinien et Johannique place l'homme au commencement. On peut de nouveau croire en lui, non pas comme un membre supérieur, d'ailleurs devenu problématique, des règnes naturels, mais comme la hiérarchie céleste la plus inférieure. Cet appel, sans cesse proféré en l'homme, au milieu de ce siècle après les grandes catastrophes et souffrances qui l'ont marqué: « Sauvez l'homme! », peut rester verbeux si l'on a seulement la bonne volonté à sa disposition pour accomplir ce salut. Les conséquences d'une pensée fausse ont amené avec elles la dernière grande crise et menace sur l'être humain; Une nouvelle pensée doit donc être conquise jusque dans la science et la conception globale du monde. Le discours sur la quête d'un nouvel homme devient précisément mensonger lorsqu'on ne laisse pas entrer, jusque dans les milieux ecclésiastiques, la libre vie de l'esprit et que l'on ne sacrifie pas ces traditionnels rapports de pouvoir issus du passé.

En même temps que l'exigence d'une restauration de l'idéal humain, qu'on voit apparaître dans les journaux, certains penseurs ou convertis liés à l'Église croient devoir tenir le "Faust" de Goethe comme de la littérature vulgaire, comme relevant même de la littérature de Hitler. On dit du mal sur des oeuvres comme celles de Goethe, ou le Zarathoustra de Nietzsche, que les volontaires de 1914 emmenaient encore dans leur paquetage, parce qu'ils avaient une conception idéaliste de l'être humain. Mais on ne peut pas dire qu'on lutte pour un idéal humain et en même temps, d'un autre côté, vouloir rendre l'homme docile vis-à-vis de n'importe quelle autorité, que ce soit un État ou une Église. En dehors des milieux ecclésiastiques conventionnels, beaucoup d'hommes sont en quête d'une nouvelle conception de l'être humain. À l'occasion, ces derniers sont plus proches de la sphère du Christ, sans le dire expressément, que ceux qui parlent du Christ par leur confession ou leur sacerdoce, tout en restant pourtant dans le traditionalisme et sans avoir le courage d'affronter Sa nouvelle et brusque irruption. Si le Christ se révèle pour la seconde fois, si l'humanité approche globalement de ses événements de Damas et de Patmos, alors la découverte d'une nouvelle conception de l'homme est parvenue à échéance, parce que, pour qui veut la voir, la nature humaine est illuminée par une nouvelle source de lumière.

### De l'époque johannique

Depuis les jours de l'abbé visionnaire Joachim de Flore (1130-1202), à l'apogée du Moyen-âge, il y a toujours eu des esprits libres, conjurant l'avenir, qui ont évoqué les trois étapes et époques décisives et ont annoncé prophétiquement l'époque imminente du Saint-Esprit, qui devrait succéder à celles du Père et du Fils.

Quand à la fin du Moyen-âge, la Réforme eut effectivement inauguré une ère chrétienne plus libre et fondée sur l'individualité, les émules de Joachim de Flore, qui ne pouvaient pas reconnaître dans le protestantisme une impulsion achevée une fois pour toute, ont prédit et encouragé de leurs vœux

cette troisième étape comme un dépassement et une synthèse de l'opposition entre le Catholicisme et le Protestantisme. Ce fut avant tout Schelling, qui devint à l'époque de sa maturité, avec la *Philosophie de la Mythologie et de la Révélation*, le héraut de l'époque johannique. Il voyait les deux étapes et organisations du Christianisme acquises jusque-là, le Catholicisme et le Protestantisme, sous les patronats respectifs de Pierre et de Paul; Le disciple Jean, comme il l'annonçait, donnerait son empreinte à la troisième étape à venir du Christianisme.

Cette idée pleine d'espoir d'une époque johannique a toujours soutenu et enthousiasmé ceux qui n'étaient pas satisfaits de ce que la tradition leur offrait; Puisant leur nourriture spirituelle dans le contenu de l'Évangile de Jean, ils étaient donc persuadés que le Christianisme ne se trouvait qu'à son début. On y ressentait la présence d'une haute spiritualité, d'une substance de transfiguration et de bénédiction, pour la compréhension et à l'assimilation desquelles l'humanité ne parviendrait à mûrir que dans un lointain avenir. Cette estime, remplie de respect et de vénération, à l'égard du quatrième Évangile ne fut pas en mesure d'être détruite, là où elle prit vie, par la théologie lorsque celle-ci entreprenait sa critique insignifiante – à l'aide d'arguments tirés de la "critique-historique", tout à fait extérieurs au sujet – au profit des trois premiers Évangiles.

À côté de l'Évangile de Jean, l'Apocalypse de Jean deviendra aussi le livre d'or de l'époque johannique. Et plus notre époque prend son caractère apocalyptique, plus ce dernier livre de la Bible peut même mener plus nettement et plus directement dans la troisième ère chrétienne. Exprimé ainsi, il se peut qu'au premier coup d'oeil, cela vienne contrarier les sentiments de ceux qui scrutent l'arrivée d'une époque johannique. Le souffle d'une paix qui dépasse toutes les contradictions du monde émane vers nous de l'Évangile de Jean, tandis que dans l'Apocalypse de Jean, les trompettes vrombissent de toutes les luttes et guerres monstrueuses dans le ciel et sur la terre. Pourtant, c'est de la même chose que nous sommes redevables dans les deux livres. Le vieux prêtre d'Éphèse, lorsqu'il apparaissait parmi les siens, n'avait besoin que de prononcer ces quelques paroles: Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres, pour appeler et faire venir sur eux toute la substance sublime de bénédiction et de paix dont respire son Évangile; Cette haute individualité fut celle qui, après avoir subi le martyre aux portes de la Rome des Césars et après avoir traversé une nouvelle résurrection de Lazare par le "meurs et deviens" qu'elle traversa en ces heures de Patmos, fut élevée comme Apôtre de l'Apocalypse. Les deux livres johanniques appartiennent l'un à l'autre, aussi différents qu'on puisse les percevoir d'abord dans leur polarité. Découvrir l'unité qu'ils forment entre eux, en réalisant la synthèse de leur contenu, cela relève des mystères de l'entrée dans l'époque johannique.

Avec le regard éduqué par l'Apocalypse, on peut encore une fois reconsidérer l'Évangile de Jean. Certes, son atmosphère rayonne d'une harmonie supraterrrestre, mais elle est bien plus traversée d'une tension combative et dramatique qu'on a coutume de le relever. Dans sa grandeur sublime, se reflète quelque peu la dynamique de l'Apocalypse. La scène de la purification du Temple (lorsque le Christ-Jésus chasse les marchands du Temple, N.d.T.) apparaît dès le début, alors que dans les trois autres Évangiles, cette scène de lutte est située dans la semaine qui précède Pâques. Dès le 5ème

chapitre, les principales paroles de son engagement spirituel sont prononcées par Jésus: Cette parole du "Je Suis", celle du pain de vie et du bon berger, de laquelle émane une si puissante proximité du Christ; Toutes ses paroles sont autant de coups du glaive spirituel avec lequel Jésus s'oppose à ses détracteurs. Alors, pour finir, il arrache de haute lutte aux coups portés par l'opposition universelle, la paix des paroles d'adieu johannique et de la prière "sacerdotale".

Celui qui compare le style des deux livres johanniques, comme il est devenu habituel de le faire dans la recherche critique et littéraire depuis environ un siècle, contestera avec passion qu'ils aient pu être rédigés par le même "auteur". Et s'il s'agissait d'oeuvres littéraires humaines, on ne pourrait effectivement rien penser d'autre devant deux styles d'expression si fondamentalement différents. Mais plus on apprendra nettement à découvrir au sein de ces oeuvres les traces de leur origine commune, plus cette différence de style nous apparaîtra riche d'expression. Là où, comme ici, on puise à partir d'une clairvoyance inspirée et intuitive, des sphères et des entités bien différentes peuvent collaborer en tant qu'inspiratrices, dans la forme de la parole et de son contenu substantiel.

La source d'inspiration véritable et décisive des deux livres johanniques c'est l'entité du Christ Elle-même - comment peut-il en être autrement ? Mais ce que Jean perçoit dans la sphère du Christ, en images, paroles et êtres, il peut plus ou moins en faire part. On précise donc expressément au début de l'Apocalypse que le Christ a envoyé le contenu de la révélation « à son serviteur Jean par l'entremise de son Ange ».

Le nom de l'entité, au travers de laquelle le Christ s'est exprimé à Jean, comme au travers d'un prisme de volonté pure, est précisé et bien indiqué au milieu du livre: Michel (Michaël). Ce n'est donc pas seulement « l'Ange du Christ », mais surtout « l'Archange du Christ », qui agit pour que le « Dévoilement de l'être de Jésus Christ » (1, 1) parvienne à l'être humain. Le ton sévère et combatif de l'Archange Michel traverse l'Apocalypse du premier au dernier mot. Dans toutes les images de combat, on voit resplendir partout son armure d'or et d'acier. La langue d'expression du dernier livre de la Bible, qu'on a souvent considérée comme du grec primitif, est en réalité intérieurement remplie de la majesté solennelle du Verbe. La langue grecque, qui possède par ailleurs cette nuance florale, évoquant l'atmosphère et la clarté de l'aube et du crépuscule, baigne ici dans une substance héroïque, qu'on ne peut comprendre de ce côté-ci du monde. – Michel est le « Visage du Christ » pour le cours des d'époques de plus en plus apocalyptiques. Le Christ Lui-même est l'amour substantiel de Dieu, le Coeur rayonnant de la chaleur du monde. Michel, L'Archange solaire, est le prince sévère et rigoureux de la lumière du penser. L'Archange sévère veille devant un Christ plein de mansuétude, comme la lumière qui détermine le visage du soleil, mais d'une manière telle que l'on pressent derrière elle cette chaleur d'amour qui éveille à la vie.

Si l'on tente de se représenter qu'il règne une inspiration michaélique dans l'Apocalypse, cela aide à pénétrer dans le langage chargé d'énergies surhumaines de ce livre: Jean le presbyte transpose la langue de L'Archange dans le langage humain. La gravité de Michel, qui se tient devant l'être d'amour du Christ, en détermine le style. Mais nous pouvons deviner la paix derrière le combat, l'amour derrière la colère et les harpes derrière les trompettes.



La sphère du Logos-Christ se manifeste dans l'Évangile de Jean dans son immense immédiateté. Ce qui, dans l'Apocalypse, s'agite en arrière-plan, s'exprime ici directement, sans prendre les nuances colorés d'un médium au travers duquel il retentit. Et pourtant la trace de Michel se trouve aussi dans l'Évangile de Jean. Mais là, cette entité sévère du Visage du Christ se retire complètement; Elle se rend sans réserve perméable et transparente au Verbe de l'entité du Christ, au Logos. La première moitié de cet Évangile voit sa structure absolument déterminée par un principe d'affrontement. Mais cette parenté apocalyptique, que nous reconnaissons comme une note michaélique, rayonne tellement de la grandeur de l'amour divin du Je-Suis christique que l'on ne perçoit pas du tout cette dynamique d'affrontement au premier coup d'oeil, mais que l'on doit d'abord méthodiquement la rechercher.



En vérité, c'est une constellation de trois astres qui illuminent l'aube de l'époque johannique:

Jean le Baptiste,  
Jean l'Évangéliste,  
Jean le Témoin de l'Apocalypse.

La grande douceur transfigurante et la maturité du Christ, que le prêtre d'Éphèse laisse rayonner de son être et de son oeuvre évangélique, se situe entre la parole flamboyante du Baptiste et le retentissement des trompettes perçues par le Témoin de l'Apocalypse. La paix johannique occupe une position médiane; Elle est flanquée de deux sortes de configuration orageuse de nature johannique.

Jean le Baptiste est un brandon qui a pris apparence humaine, dans lequel l'ancien monde se sacrifie au profit du nouveau. Les feux de la Saint Jean, au solstice d'été, ont reflété de tout temps sa nature; Les formes expressives des flammes répètent un écho de sa parole: « Il doit croître, mais moi je dois diminuer ».

Jean, le Témoin de l'Apocalypse, nous fait voir intuitivement au sein de l'incendie universel qui embrase l'ancien monde, quand l'humanité ne suit pas la parole et l'être du Baptiste. Ou bien s'embrase le feu sacrificiel de la Saint Jean; Ou bien montent les flammes du jugement et du déclin universel.

Quand le feu brûle, la substance terrestre n'est pas seulement détruite, le feu en appelle aussi à l'intervention des forces suprasensibles dans le domaine des sens. Tous les feux terrestres furent des questions posées par la terre au ciel. Les réponses de l'esprit et les grâces affluaient en retour. La vie de héraut, ainsi que le sacrifice de Jean le Baptiste, ouvrirent les portes et aplanirent les voies terrestres pour accueillir le don de grâce le plus sublime du ciel: La descente du Christ dans l'incarnation humaine. Les incendies catastrophiques de l'Apocalypse frappent l'humanité terrestre, si elle n'aménage pas d'espace d'accueil à ce qui se produit au plan suprasensible, la nouvelle venue du Christ, mais ferme son esprit et son coeur à sa venue. Le ciel interroge donc la terre, sans savoir si

celle-ci perçoit la question ou est prête à répondre. Si, pour le moins, le feu des grandes épreuves de la destinée prend pour une partie de l'humanité le caractère d'une offrande interrogative, alors le ciel peut y répondre dans les gerbes d'éclairs et les pluies d'or cristallin de l'orage universels au milieu duquel la Jérusalem Céleste amorce sa descente. Les déchaînements des torches incendiaires des guerres et des destructions, qui ont déjà marqué notre siècle dans une mesure croissante, se situent toujours entre le mystère du feu de la Saint Jean et l'épouvante d'un incendie universel. Le Baptiste et le Témoin de l'Apocalypse entament un dialogue.

L'époque johannique ne sera pas une époque de paix extérieure. Comme la paix de l'Évangile de Jean se situe entre les deux zones de ravage de l'incendie de la Prédication du Baptiste et de la Révélation de Patmos, il ne peut donc y avoir de paix qu'en empruntant la voie des grandes épreuves, traversant le brasier qui entoure cette paix comme pour en garder l'accès (Référence à la mer de flammes naissant de l'ordre intimé à Loge par Wotan qui, de la pointe de la lance, indique à ces flammes le pourtour du rocher où Brünhilde est endormie. Dernière scène de la Walkyrie de Wagner, N.d.T.). Le triple écho johannique nous indique le chemin, en nous incitant à rechercher le passage de la dynamique de l'ancienne prophétie à l'Apocalypse chrétienne.

L'ancienne et la nouvelle connaissance de l'esprit se tiennent l'une en face de l'autre dans les personnages du Baptiste et du Témoin de l'Apocalypse. Parmi ceux qui ont proclamé l'esprit, Jean le Baptiste, dans le désert de Juda, est le plus grand de la lignée des prophètes de l'ancienne Alliance; l'Apôtre Jean, sur l'île de Patmos, marque la brusque irruption d'un nouveau commencement, même s'il avait déjà existé avant lui des écrits apparemment apocalyptiques.

Les prophètes de l'ancienne Alliance laissent résonner une nuance tragique dans toute leur prédiction. Toutes les anciennes prophéties sous-entendent le déclin des forces spirituelles originelles, dont l'humanité a disposé un jour. Ils annoncent et hâtent même ce déclin. Lorsque Isaïe reçoit cet ordre cruel de Dieu: « Va et rends insensible les coeurs de ton peuple... », cela veut dire que par son message prophétique, il devait contribuer pour la première fois à l'appauvrissement intérieur des hommes. Les forces de l'ancienne expérience suprasensible devenues inutilisables doivent être déblayées pour laisser la voie libre au Messie, Celui qui apporte un monde nouveau. En tant que dernier prophète, Jean le Baptiste devait donc s'écrier: « La cognée est déjà placée à la racine de l'arbre... » La métamorphose des sens, à laquelle il en appelle, renferme en elle le renoncement et l'adieu aux anciennes facultés de l'âme. L'humanité a besoin du Christ parce que les anciennes forces sont arrivées à leur fin. Et les prophètes devaient être sévères vis-à-vis des restes de ces forces anciennes, afin que les hommes ne s'en contentent pas de manière illusoire et pensent ne pas avoir besoin de ce que le Christ leur apporte. Le **désert** de Juda, le théâtre de l'action de Jean le Baptiste, est une image de prédication au contenu identique à la proclamation du Baptiste lui-même. Elle représente l'état de désolation, de l'endurcissement et de l'extinction sans réserve de l'humanité. Les hommes devaient prendre conscience de cet état, s'ils voulaient recevoir de manière correcte « Celui qui doit venir ».

Dans l'image de **l'île de Patmos**, sur laquelle le vieil Apôtre Jean, condamné à l'exil, a rédigé l'Apocalypse, nous voyons un nouveau monde qui veut prendre naissance comme enfanté par l'océan du devenir. Le désert et l'île sont des lieux de solitude. Mais tandis que celui qui se trouve dans le désert est entouré par l'élément de la mort, l'île baigne dans les flots et le bruissement des vagues de l'élément vivant de l'eau, qui est un reflet du monde éthérique suprasensible. Comme le dernier d'un monde qui dépérit, le Baptiste se dresse dans le désert et exhorte l'humanité à un changement d'esprit. Comme le premier d'un monde qui se lève, le témoin de l'Apocalypse remporte de haute lutte, sur l'île de Patmos, l'ouverture des portes sur la sphère de l'esprit et il va chercher dans le ciel, pour les ramener sur la terre, les premiers dons de connaissance dont l'humanité aura de plus en plus besoin dans l'avenir.

L'île de Patmos ne pourrait pas être à vrai dire le lieu de naissance de la nouvelle vision apocalyptique si elle n'était pas une "île des saints". En tant que lieu d'exil et de tourment, elle fut pour Jean, l'endroit où il sentit ses jours menacés par les puissances démoniaques et hostiles de son époque. Dans sa dernière oeuvre, "La tempête", qui cerne avec une maturité magistrale les mystères du plan suprasensible, Shakespeare a exposé aussi la fécondité spirituelle découlant de la solitude sur une île, avec le personnage de Propéro qui, condamné au bannissement sur une île retirée du monde, développe des forces magiques en son âme. C'est le sens du motif de Patmos: On peut arracher des grâces à la détresse, au tourment et à la solitude, en s'élevant à la communauté de vie apocalyptique avec le monde suprasensible.

La spiritualité de l'ancienne prophétie, qui s'enflamme une dernière fois chez Jean le Baptiste, était de nature extatique. Sur la base de destinées particulières, certaines âmes retirées du monde pouvaient se laisser saisir par l'esprit, qui leur donnait des configurations prophétiques individuelles. Elles devenaient les voix de Dieu au milieu d'un monde dans lequel les anciennes forces spirituelles dépérissaient déjà. La nouvelle spiritualité apocalyptique, telle qu'elle apparut si puissamment pour la première fois chez le visionnaire de Patmos, ne peut toutefois naître que d'une individualité pleinement éveillée. Elle est le véritable accomplissement de la promesse de la Pentecôte. Le Saint Esprit ne vient pas sur des hommes plongés dans l'ivresse inconsciente, mais il devient une source de révélation au coeur de l'individualité. Ces révélation apparaissent comme autant de connaissances conquises pas à pas par l'être humain lui-même. Dans les paroles, que Pierre prononcent en ce matin de Pentecôte, se rattachant ainsi à l'ancienne parole de prophétie, il prédit la naissance de l'Apocalypse comme une principe de connaissance général: « Aujourd'hui se réalise ce qui a été annoncé par le prophète Joël: Dans les derniers jours, dit le Seigneur, je répandrai mon esprit sur tous les êtres terrestres, alors vos fils et vos filles commenceront à prophétiser l'esprit; Vos jeunes gens s'éveilleront à la vision de l'esprit et vos vieillards recevront l'illumination par les songes. »

Si elle ouvre une perspective d'espoir sur l'avenir messianique, la prophétie de l'ancienne Alliance vise d'abord à ébranler les esprits, à les changer et à les détourner des forces anciennes.

L'Apocalypse, en tant que principe véritable de la nouvelle Alliance, suppose la fermeté et le courage intérieurs; Elle ne peut naître que là où les âmes ont le courage de conquérir le monde spirituel. Et le fait que la Révélation de Jean existe, doit déjà éveiller le courage de l'esprit chez ceux qui veulent préparer en leur for intérieur la venue du Christianisme de l'avenir. Le dernier livre de la Bible indique l'élément dans lequel chacun peut et doit se développer à sa façon et à sa mesure. Chacun trouvera son propre Patmos là où le tumulte et l'impétuosité de l'esprit viennent à sa rencontre en sortant des porches célestes désormais béants.

La nuance tragique de la prophétie était due à l'idée de la mort qui, dans une extrême nécessité, dominait l'ancien monde de tous côtés. La prophétie du salut messianique se détachait donc partout de la rigoureuse prophétie de malheur, qui annonçait le grand crépuscule des dieux, la mort des anciennes forces. La prophétie ne pouvait attirer l'attention sur la première venue du Christ que de cette manière: Le **triomphe remporté sur la mort** devait se produire de ce fait. La connaissance apocalyptique, qui ouvre la perspective sur la seconde venue du Christ, n'est pas moins dépourvue d'une gravité extrême: Mais elle n'est pas provoquée par la pensée de la **mort**, mais par une vision sur le **mal** qu'elle s'apprête à affronter directement. Les puissances démoniaques, qui s'opposent au retour du Christ, se manifestent. Et personne ne peut entrer dans le domaine de la connaissance apocalyptique sans participer à ce combat contre les puissances adverses, avec toute son énergie intérieure. Tout comme la mort était un fait immuable qui dominait le monde, la première venue du Christ fut un fait de la destinée voulue par Dieu, auquel on ne pouvait, à vrai dire, rien ajouter du côté des hommes. Toutefois, eu égard aux puissances du mal jamais en repos, le Mystère du second retour du Christ est réduit à la seule activité combative de l'être humain. Si les hommes se dérobent, il ne peut pas se réaliser. Tout comme la **mort des anciennes forces**, telle une prophétie de malheur, s'immisçait dans la prophétie du salut, s'immisce à présent dans le salut apocalyptique, le malheur apocalyptique de la **culmination des forces adverses**, qui précède la seconde venue du Christ.

Le regard sur le mystère de l'Antéchrist ne doit pas effrayer le Chrétien. Celui qui n'a acquis que les tout premiers pressentiments du principe apocalyptique, tient naturellement compte du fait que l'activité de l'Antéchrist **doit** précéder la manifestation du Christ et se ressent d'autant plus appeler à exercer sa vigilance et sa mobilité intérieures. Avec cette venue du Christ, il en est comme avec ce roi qui est assiégé et gardé dans une forteresse par les troupes des ennemis qui le haïssent. Si un jour une armée s'approche et enlève la forteresse d'assaut pour libérer le roi, qui profitera des portes ainsi ouvertes pour se libérer ? Avant que le roi libéré apparaisse, ses ennemis se précipiteront, tels des démons de l'angoisse, dans une fuite éperdue. De la même manière, avant de voir le Christ Lui-même, le monde sera rempli des excitations qui procèdent du reniement de l'esprit, mais qui, même si elles se donnent de l'importance, ne font que révéler l'angoisse des esprits trahissant l'approche du vrai Roi. L'Évangile de Luc rapporte que le Christ prononça un jour ces paroles remplies d'inquiétude: « Mais quand le Fils de l'Homme viendra, est-ce qu'il trouvera bien de la foi sur la terre ? » (**Luc 18, 8**). La foi, c'est la force la plus intérieure qui prépare au combat, une force dont les

hommes ont besoin en cette nouvelle approche du Christ, pour attendre de pied ferme les puissances de l'Antéchrist.



Bien que leurs paroles semblent retentir comme en provenance de deux mondes différents, l'Évangéliste et le Témoin de l'Apocalypse sont pourtant une seule et même personne, et non deux. Le Baptiste, et le Disciple que Jésus aimait, qui devint dans son grand âge le presbytre vénéré d'Éphèse, cheminent dans l'histoire comme deux personnages différents. Toutefois, ils sont unis l'un à l'autre par un mystère dont la teneur fait finalement résonner en nous l'accord unique de la triple annonce johannique.

Jean le Baptiste mourut en martyr, avant de pouvoir devenir le témoin de l'accomplissement de Celui pour qui il avait frayé la voie, emporté par la haine démoniaque et sauvage d'Hérodiade, qui brandit le plat sur lequel avait été déposé sa tête coupée. (On peut voir dans la cathédrale d'Amiens, un morceau du crâne de Jean-Baptiste portant la trace, sur l'arcade sourcilière, du stylet d'Hérodiade. N.d.T.) Sa mort précéda de loin celle du Crucifié du Golgotha et à plus forte raison celle, plus paisible, du presque centenaire d'Éphèse. Pourtant ce génie de feu qui, au bord du Jourdain, appelait l'humanité à métamorphoser ses sens, se relia après sa mort aux événements qui suivirent, et resta lié de la façon la plus intime au déroulement du destin non seulement du Christ, mais surtout du disciple Jean(\*)

(\*) Voir "Cäsaren und Apostel" ("Césars et Apôtres"), le chapitre "Jean le Baptiste".

Le dévouement d'une fougue primordiale le fit s'associer spirituellement à ceux qui formèrent le cercle le plus proche du Christ. Sa mort sacrificielle lui ouvrit la voie à la communauté des apôtres du Christ. Son âme avait grandi et dépassé, depuis les origines déjà, la mesure humaine. Quoiqu'il fût un homme, on peut le caractériser comme « l'Ange du Christ »: « Voyez, j'envoie mon Ange au devant de toi, celui qui doit te préparer le chemin. » Il est donc bien plus qu'un homme; Il devint le génie inspirant la communauté des douze, avec lesquels il voulait achever son cheminement en qualité de disciple.

Du cercle le plus étroit des disciples, se distingue « celui que Jésus aimait ». Le drame du Christ, qu'il vécut directement dans son ascension de plus en plus intense, le subjuge peu de temps avant l'acte décisif du Golgotha. La mort le saisit pour l'arracher au cercle des douze. Son corps est déposé dans la tombe de Lazare; Sa nature psycho-spirituelle s'élève aux sphères dans lesquelles s'est élevée aussi la grande âme et l'esprit immense du Baptiste, et dans lesquelles celui-ci est devenu le patron protecteur et l'auxiliaire des disciples. À l'appel du Christ « Lazare sort ! » Lazare sort, se relève de la tombe et devient Jean. Le génie du Baptiste est plus étroitement encore relié à son esprit que chez les autres disciples. L'esprit protecteur des disciples se métamorphose par une union plus intime, il accompagne les voies du disciple préféré; Sortant des flammes du sacrifice, il devient l'aigle solaire, symbole qu'on a toujours attribué à Jean l'Évangéliste pour marquer son élévation à l'inspiration. Le

quatrième Évangile n'a pas pris naissance sans la lumière et le don des forces de Jean le Baptiste. C'est avant tout dans la première moitié qu'il est donné à cet esprit de contempler a posteriori la réalisation de la vie de celui qui baptisait et aplanissait les voies du Seigneur, tout ce qu'il n'a plus été en mesure de vivre dans son corps. Deux événements révélateurs émanant d'eux confluent en un seul courant: La décapitation du Baptiste et l'éveil de Lazare.

Finalement, le génie prophétique du Baptiste prend part à la troisième source d'inspiration: Le meurs et deviens sur l'île de Patmos du disciple Jean franchissant l'octave de la résurrection de Lazare. Il s'unit, non seulement ainsi à l'Évangéliste, mais aussi au Témoin de l'Apocalypse. Le Fils de l'Homme se manifeste et s'adresse à Jean, en lui envoyant son Apocalypse par l'entremise de « son Ange ». Et la triple origine dramatique des écrits johanniques forme la source de la triple annonce de l'époque johannique :

La décapitation du Baptiste  
La résurrection de Lazare  
l'illumination de Patmos.



Nous pouvons ainsi faire un pas de plus dans le mystère de l'inspiration michaélique qui afflue si diversement dans l'Évangile et dans l'Apocalypse de Jean.

Chez Jean le Baptiste, se poursuit la force prophétique d'une grandeur surhumaine provenant de Élie. C'est ce que le Christ-Jésus dévoile en effet à ses disciples les plus proches, parmi lesquels se trouve Jean, en écho à la transfiguration sur le Mont Tabor (**Matth. 17, 12-13**). Lorsqu'autrefois Élie prononçait ses paroles de feu, que ce soit à l'intention de son peuple, de son roi, ou que ce soit dans son combat contre les prêtres de Baal de Jézabel, l'Archange Michel (Michaël) était l'esprit du peuple de l'Ancien Testament, qui avait à préparer d'une manière corporelle l'avènement messianique (**Daniel 12, 1**). Michel s'exprime par la bouche d'Élie dont la grandeur s'étend au-dessus de tout le pays et le peuple.

Quelque temps plus tard, alors que le sort réservé aux douze tribus d'Israël ne les répartissait plus en deux royaumes, mais les avait séparées et dispersées sous l'effet de leurs ennemis, l'Archange Michel devait s'élever au rang d'esprit de l'époque. Il dépassa le domaine du peuple et devint le génie de la partie de l'humanité qui progressait. La dernière époque michaélique préchrétienne se leva ensuite et révéla ces nombreux guides de l'humanité qui surgirent en même temps à divers endroits du monde: Les prophètes en Israël, les philosophes, poètes et sculpteurs de la Grèce, Bouddha en Inde, Zoroastre dans la région de la Mède et de la Perse, Lao-Tseu en Chine(\*)

(\*) Voir "Könige und Propheten" ("Rois et Prophètes") et "Im Michaelischen Zeitalter" ("Dans l'époque de Michaël").

Lorsqu'ensuite, l'époque michaélique s'acheva avec les jours d'Alexandre le Grand, l'Archange conserva son projet, son dessein, qui l'avait guidé en tant que régent d'époque: Préparer la voie au

Christ, à Son incarnation humaine et terrestre. Son instrument le plus important et le plus puissant fut Jean le Baptiste. Dans la prédication éveillante de ce « dernier prophète » la parole de l'esprit du peuple Michaël, proférée par Élie, ainsi que la parole du Régent d'époque, de l'Archange du Christ, trouvent une synthèse et une continuation. L'entité d'Élie qui "adombre" (*überschattet*, N.d.T.) le pays d'Israël, déploie à présent toute sa grandeur au lieu le plus enfoui de la surface terrestre (la dépression du Ghor est en Palestine, s'enfonce de 400 m sous le niveau de la mer. N.d.T.), dans le monde inférieur, région du péché originel, du désert de Juda, là où le Jourdain se jette, dans l'eau saumâtre de la Mer Morte. L'endroit reflète la situation dans laquelle l'humanité est parvenue dans sa descente dans les profondeurs de la terre, où elle ne peut plus survivre sans l'aide des hauteurs. Et la parole de l'esprit du peuple et du régent d'époque Michaël s'est haussée au plan le plus général de parole d'humanité par la voie de Jean le Baptiste prêchant dans le désert loin des hommes. Eu égard à la mort des âmes, qui fige tout ce qui existe sur terre, y compris les derniers échos de l'amour paradisiaque, la parole de Michel-Jean retentit comme une expression de la colère divine, un grave appel divin d'expiation.

Le Verbe d'amour du Christ remplace ensuite la parole sévère de Michel. L'Évangile de Jean retient fermement l'écho de paix du Logos, pour un avenir qui va bien au-delà de toutes les tempêtes des césars qui ont marqué le Christianisme des premiers temps. Michaël adoucit sa propre voix. Elle ne s'entend que sous la forme d'un accord d'accompagnement. Mais finalement, en cette heure de Patmos, la parole lui est de nouveau rendue afin qu'il s'exprime par la bouche du Témoin de l'Apocalypse. La voix du Baptiste ressuscite dans les sons des trompettes, à la fin de la Bible. Elle retentit pour préparer la nouvelle venue du Christ, tout comme autrefois elle annonçait pour préparer sa première venue, son incarnation humaine. Les époques à venir se lèvent devant les yeux du visionnaire, dans lesquelles Michaël devra ouvrir les yeux d'une humanité aveuglée et fascinée par les épreuves et les catastrophes apocalyptiques, autant d'intensifications de l'appel d'expiation du Baptiste. La colère divine lui donne donc encore sa tonalité. Mais c'est encore la colère qui n'est que l'aspect extérieur de l'amour de Dieu, comme la sévérité de Michel devant le doux visage du Christ.

---